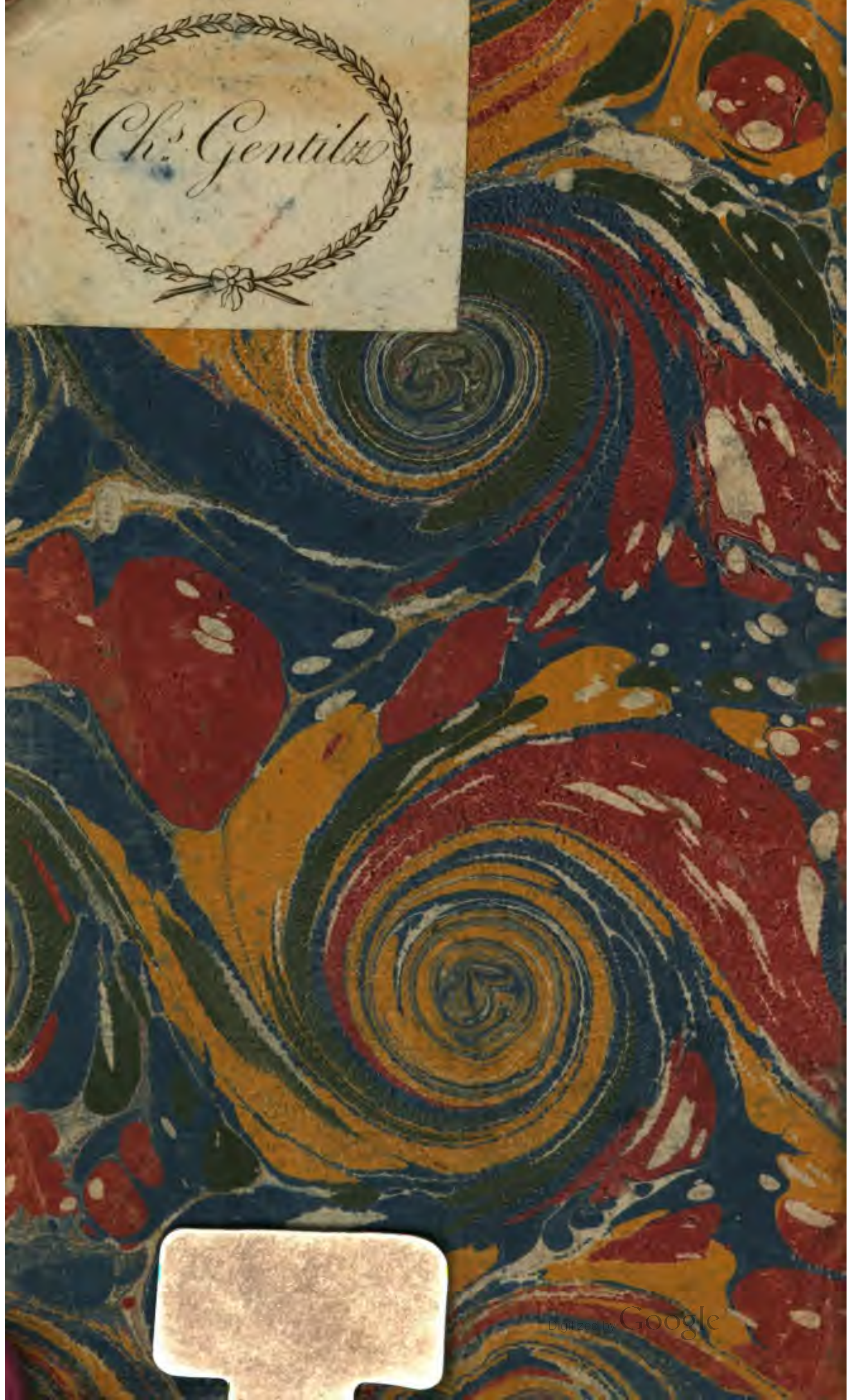

Chs. Gentilz



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

TOME XXIX.

Tom. XXIX.

Nanchard fe.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les pays où les Voyageurs ont pénétré; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures, enrichie de Cartes géographiques & de Figures.

Sixième volume du Supplément, & faisant suite aux Voyages du Levant.

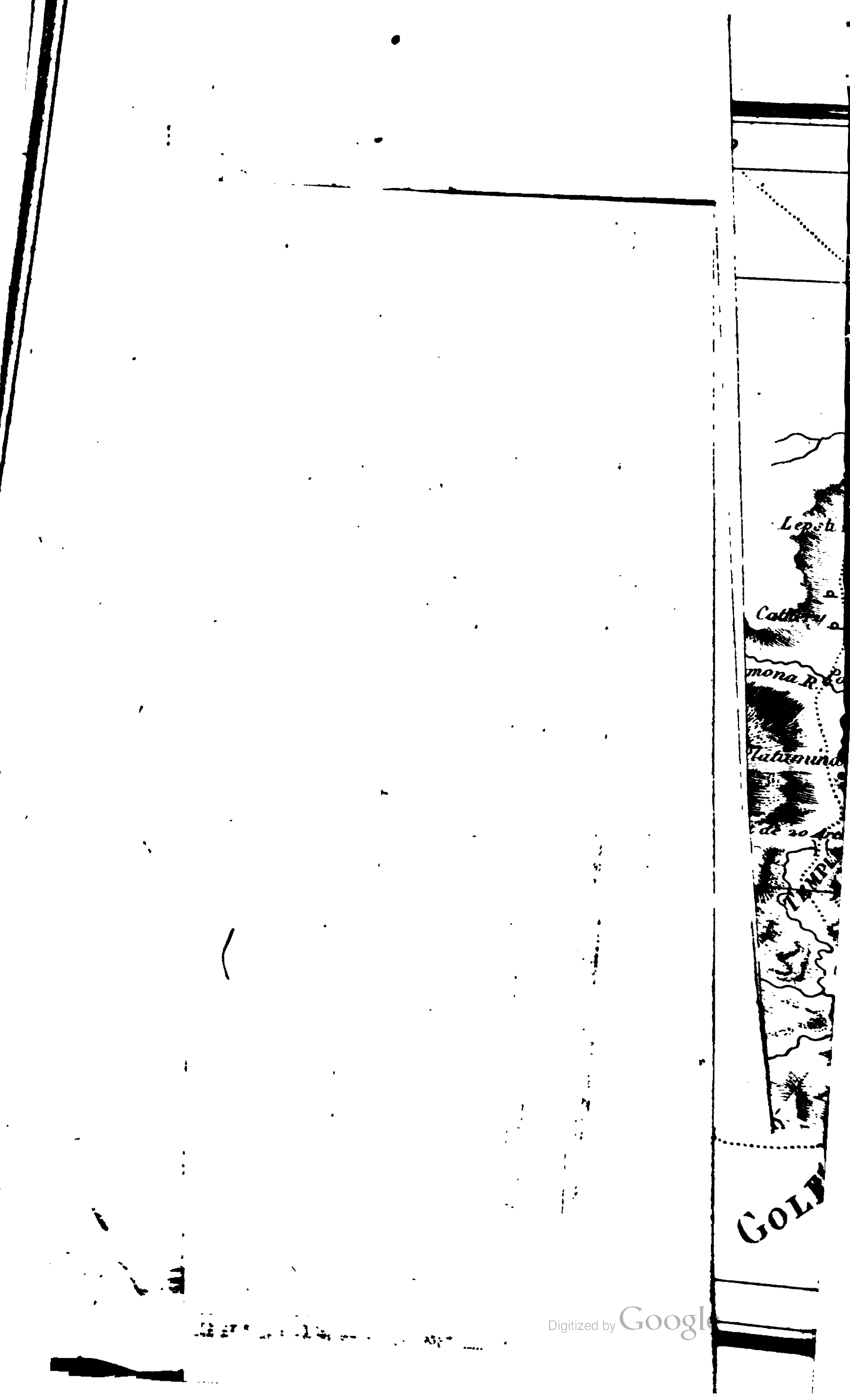
TOME VINGT-NEUVIÈME.

A PARIS,

Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins, N°. 28.

AN 8. — 1800.

Thrace,


mona R.
GOL

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

LIVRE TROISIÈME.

VOYAGES DE LA THRACE.

CHAPITRE PREMIER.

Précis du Voyage de Tournefort & de Pockocke à Constantinople & dans la Thrace ou Rumélie. — Détroit des Dardanelles.

APRÈS avoir achevé de visiter toutes les îles de l'Archipel, nous mîmes à la voile, dit Tournefort, au port de Pétra, le 15 mai, dans le dessein d'aller à Constantinople : ce port est vers la partie septentrionale de l'île de Metelin ; & comme le vent était bon, nous découvrîmes à la pointe du jour l'île de Té- La Thrace.

La Thrace.

nédos, & nous passâmes entre cette île & la Troade: sur le midi, nous entrâmes dans ce fameux canal qui sépare les deux plus belles parties de la terre, l'Europe & l'Asie: on l'appèle l'Hellespont, le détroit de Gallipoli, le canal des Dardanelles, le bras de St. George, les bouches de Constantinople: les Turcs le connaissent sous le nom de *Bughas* ou détroit de la mer Blanche.

L'Hellespont, comme tout le monde sait, signifie la mer d'*Hellé*; car les anciens ont cru qu'une fille d'Athamas, roi de Thèbes, qui s'appelait *Hellé*, s'y noya lorsqu'elle voulut passer en Colchide avec son frère Phryxus, pour y porter la toison d'or. Il y a beaucoup d'apparence que le nom de Dardanelles vient de Dardane, ancienne ville qui n'en était pas éloignée, & dont le nom serait peut-être aujourd'hui dans l'oubli, sans la paix qui y fut conclue entre Mithridate & Sylla, général de l'armée romaine.

Le canal est dans un beau pays, bordé à droite & à gauche de collines assez bien cultivées, sur lesquelles on voit quelques oliviers, quelques vignes & beaucoup de terres labourables. En y entrant, on laisse la Thrace & le cap Grec à main gauche, la Phrygie & le cap Janissari à droite. La Propontide ou

mer de Marmara se présente au septentrion; l'Archipel ou la mer Blanche reste au midi. La Thrace.

Les eaux de la Propontide qui passent par ce canal, y deviennent plus rapides, de même qu'une rivière qui coule sous un pont. Lorsque le vent du nord souffle, il n'est point de vaisseau qui puisse se présenter pour y entrer; mais on ne s'apperçoit plus du courant avec un vent de sud, & il n'y a plus que les châteaux à ménager.

Cependant une armée qui voudrait forcer le passage, ne risquerait pas beaucoup: ces châteaux étant éloignés de plus de 4 milles, l'artillerie turque, quelque monstrueuse qu'elle puisse être, n'incommoderait pas trop les vaisseaux qui défileraient avec un bon vent. Les embrâsures des canons de ces châteaux sont comme des portes cochères; mais les canons, qui sont les plus gros que j'aie vus de ma vie, n'ayant ni afût ni reculée, ne sauraient tirer plus d'un coup chacun. Qui serait l'homme assez hardi pour oser les charger en présence des vaisseaux de guerre, dont les bordées renverseraient en un instant les murailles des châteaux qui ne sont pas terrassées, & qui ensevelirAient les canons & les canonniers sous leurs ruines: six bombes seraient capables de démolir ces forteresses.

La Thrace. Les vaisseaux marchands, en venant de Constantinople, s'arrêtent trois jours auprès du château d'Asie pour y être visités, car les Turcs ne prétendent pas qu'on enlève leurs esclaves; cependant, malgré leur visite, ces malheureux savent si bien se cacher, qu'il s'en sauve tous les jours quelques-uns : les vaisseaux de guerre, de quelque nation qu'ils soient, ne sont dispensés de cette visite que par un ordre de la Porte; il est vrai que cette visite est plutôt une cérémonie qu'une recherche.

Les géographes croient ordinairement que les châteaux des Dardanelles sont bâtis sur les ruines de *Sestos* & d'*Abydos*, deux villes anciennes & fameuses par les amours d'Héro & de Léandre; mais ils se trompent manifestement, car les châteaux sont vis-à-vis l'un de l'autre, au lieu que ces deux villes étaient situées bien différemment. Léandre devait être bien vigoureux pour faire ce trajet à la nage, quand il voulait voir Héro, sa maîtresse; aussi l'a-t-on représenté sur des médailles de Caracalla & d'Alexandre-Sévère, précédé par un Cupidon qui volait, le flambeau à la main, pour le guider, & qui ne lui était pas d'un moindre secours que le fanal que sa maîtresse prenait soin d'allumer sur le haut de la tour où elle l'attendait. On voit encore des fonde-

mens & des masures sur la côte d'Asie, où Abydos était placée. La Thrace.

Xerxès, dont le père avait fait brûler cette ville dans la crainte que les Schytes n'en profitassent pour entrer dans l'Asie mineure, choisit avec raison ce détroit pour faire passer son armée en Grèce. Strabon assure que le trajet sur lequel il fit jeter un pont, n'avait que sept stades, c'est-à-dire, environ un mille de longueur; mais par une vanité tout-à-fait ridicule, comme s'il eût voulu commander aux élémens, il fit donner 300 coups de fouet à la mer, & y fit jeter deux chaînes, comme pour la punir d'avoir osé emporter le premier pont qu'on y avait dressé.

M. Gilles croit avec raison que les poëtes grecs ont prêté ce ridicule à Xerxès, & qu'Hérodote a emprunté ce conte de sa nourrice: les 300 coups de fouet, suivant M. Gilles, marquent autant d'ancres qu'on avait jetées dans la mer pour arrêter les navires qui servaient à la construction du second pont; & les deux chaînes désignent les liens qui servaient à les lier ensemble par les deux bouts & de chaque côté.

Il est bon de remarquer que Parménion eut ordre d'Alexandre-le-Grand de faire passer sa cavalerie & la plus-grande partie de son in-

La Thrace.

fanterie de Seſtos à Abydos, ſur 160 galères, ſans compter les bâtimens de charge. Chalcondyle aſſure que, ſous l'empire d'Othoman, 8000 Turcs avaient déja franchi l'Helleſpont & pénétré jusqu'au-delà du Danube, d'où ils furent chaſſés par les Schytes & obligés de revenir en Aſie. Les muſulmans revinrent une ſeconde fois en plus grand nombre ſous Solyman, fils d'Orcan, & parvinrent à ſe fixer dans la Thrace.

Suivant Leunclave, voici comment ſe fit ce paſſage. Solyman, ſe promenant un jour ſur les côtes de la Phrygie qu'il venait de ſoumettre, fut ſi frappé des ruines de Troie, qu'il tomba tout d'un coup dans un profonde rêverie : Juſuph Ezès bey, qui était un de ſes principaux officiers, ne put s'empêcher de lui en demander le ſujet. Je voudrais bien, dit Solyman, paſſer la mer pour entrer en Grèce, ſans que les chrétiens en fuſſent avertis : Ezès, pour le ſatisfaire, ſe mit dans un bateau avec un de ſes amis, il alla à la découverte, & amena un priſonnier grec : ce captif, qui ſe croyait perdu, fut bien traité, & s'engagea de montrer aux troupes du prince le chemin le plus court pour entrer en Grèce à l'inſu des chrétiens. On fit paſſer pendant la nuit ſept à huit cents ſoldats d'élite : le priſonnier les

mena droit au château de Zéménic, où l'on ne trouva aucune résistance, car les habitans étaient occupés à la moisson, & le château était presque tout couvert de grands tas de fumier qui étaient à l'entrée du bourg. Les Turcs, bien loin de maltraiter les gens du pays, leur firent des caresses & des présens: on se contenta d'envoyer des prisonniers à Solyman, pour l'assurer de la prise de la place; quelque temps après la cavalerie s'y rendit; enfin on attaqua Gallipoli, qui fut prise en 1357. Solyman mourut la même année d'une chute à la chasse. Orcan ne lui survécut que deux mois; Mourat, son second fils, lui succéda: celui-ci prit Andrinople en 1360 & en fit la capitale de son empire en Europe, comme Brusse l'était en Asie. La Thrace.

Gallipoli fut la première ville où les Turcs se cantonnèrent en Europe: la situation de cette place est si favorable pour passer en Thrace, que les princes qui ont eu des vues sur cette province, ont toujours commencé par se rendre maîtres de cette ville: elle fut le partage des Vénitiens après la prise de Constantinople par les Latins. Bazazet premier, connaissant l'importance de ce poste pour passer de Brusse à Andrinople, qui étaient alors les deux capitales de l'empire ottoman, fit

La Thrace. réparer Gallipoli en 1391 : il la munit d'une grosse tour, & y fit faire un port pour l'entretien de ses galères. Mustapha, qui était un de ses fils, ne manqua pas de s'en saisir après la mort de Mahomet premier, afin de barrer l'entrée de l'Europe à Amurat premier, son neveu & légitime successeur de l'empire; mais celui-ci reprit Gallipoli & Andrinople, où il fit pendre Mustapha.

Gallipoli est encore une grande ville à l'embouchure de la Propontide ou mer de Marmara, dans un détroit d'environ cinq milles de large : elle est dans une presqu'île qui a deux ports, l'un au sud & l'autre au nord. On y compte environ 10,000 Turcs, 3,500 Grecs, 2,000 Juifs. Le bazar ou le bezestein, lieu où l'on vend les marchandises, est un bel édifice à plusieurs dômes, couverts de plomb.

Le canal des Dardanelles, situé à cinquante lieues à l'ouest de Constantinople, entre l'Archipel & la petite mer de Marmara, s'étend depuis la côte de Troie jusqu'à Gallipoli, vis-à-vis Lampsaque. Cet espace d'environ douze lieues, d'une largeur inégale, présente différens points où les terres d'Europe & d'Asie, que ce canal sépare, se rapprochent à la distance de trois ou quatre cents toises. C'est aussi à trois lieues de son embouchure, du

côté de l'Archipel, au plus étroit de ce canal, qu'ont été bâtis les deux chateaux appelés Dardanelles, dont les boulets traversent facilement d'une rive à l'autre. Ce point de défense a été long-temps la seule barrière établie pour garantir Constantinople. Devenus plus inquiets, mais toujours aussi peu instruits, les Turcs ont ensuite fait élever deux châteaux à l'embouchure, dont la distance d'environ 1500 toises, rend le tire incertain & la défense insuffisante. La Thrace.

Le nom de *Propontis* a été donné à la mer de Marmara par les anciens, à cause de sa situation avant la Mer Noire. Le nom de Mer Blanche lui a été donné par comparaison avec la mer Noire. Enfin elle a pris celui de Marmara, des îles de ce nom les plus considérables de cette mer.

Le circuit de la Propontide qui est d'environ 150 lieues marines, se trouve renfermé entre le 38 & le 41 degré de latitude, & entre le 55 & 58 de longitude. Elle a environ 50 lieues de longueur depuis Gallipoli jusqu'au fond du golfe d'Ismith ou de Nicomédie ; cette petite contrée a été l'une des plus célèbres de l'univers, par les grandes villes bâties sur les bords de ce bassin. Cyzique, Nicée, Apanice, Nicomédie, Chalcédoine & plusieurs autres en sont la preuve. L'Europe a encore sur ses bords

La Thrace. celles de Rodosto, Perinthe, Selivrée, Berado, Grand-pont, &c.

Les Sympléyades bordent le nord de l'Asie mineure qui se trouve baigné par le Pont Euxin. Les anciens les nommaient aussi les Isles Cyanées ; elles sont situées à l'entrée du Bosphore de Thrace, vis-à-vis le cap que Denis de Byzance appelle le cap d'Ancyre ; elles ne sont fameuses dans l'antiquité qu'à cause du voyage des Argonautes. Aujourd'hui, c'est un amas d'écueils séparé de la terre ferme par un petit détroit qui d'ordinaire est à sec dans les calmes. Les poètes content que le navire Argo échoua contre les Sympleyades, & que si Minerve ne l'avait poussé de la main droite dans la mer, tandis que de la gauche elle s'appuyait contre le rocher, tous les héros que le vaisseau portait, auraient fait naufrage.

Outre ce grouppe d'écueils qu'on nomme les Cyanées d'Asie, il y en a d'autres vis-à-vis, qu'on appelle les Cyanées d'Europe & qui s'étendent le long des côtes de la Thrace. Le peu de profondeur du détroit fait croire que ces rochers ne tarderont pas à être réunis au continent ; on a élevé sur une des Cyanées Européenne une colonne de marbre de douze pieds de hauteur, ornée d'un chapiteau corinthien qui sert de fanal aux navigateurs. Ce

monument s'appelle la colonne de Pompée, mais l'inscription de la base porte qu'elle fut élevée en l'honneur d'Auguste. La Thrace.

Les autres îles qui bordent la côte du Pont-Euxin, méritent encore moins d'être citées que les Sympléyades, à moins que l'imagination n'aime à se repaître de fables futiles, qui ne sont liées en rien à la connaissance de l'esprit humain & à l'histoire.

Telle est une île de Chalcetetis ou Arca, dont les oiseaux, suivant Solin, lancent leurs plumes, en forme de dards, contre les étrangers qui veulent y tenter des descentes. Les six qui sont à l'embouchure de l'Ester, ne sont guère que des asyles de pêcheurs; il en est de même de celles qui bordent l'embouchure du Borysthène. Parmi les dernières, il en est une qu'on distingue à cause du tombeau d'Achille.

Il y a un grand nombre de petites îles très-obscures, dans la Propontide: la seule qui mérite notre attention, est la Proconèse adjacente au territoire de Cyzique; on la nomme aujourd'hui Marmara, à cause de ses mines de marbre; c'est de là aussi qu'est dérivé le nom de mer de Marmara, donné par les géographes modernes à la Propontide. Le poète Aristée qui a écrit sur la théogonie, était originaire de Proconèse; c'était, disent les fables orien-

tales, un devin célèbre qui avait le pouvoir
La Thrace. de mourir à ſon gré & de reſſuſciter.

On comprend ſous le nom d'Archipel de Thrace, divers grouppes d'îles qu'on rencontre à l'entrée de l'Helleſpont ; les principales ſont Imbros & Samothrace. L'île d'Imbros, maintenant Imbro, avait du temps de Pline, ſoixante-douze milles de circonférences ; elle n'en a pas trente aujourd'hui. La mer qui fait effort ſur les côtes, tend journellement à l'engloutir ; aujourd'hui, on ne trouve ſur toute la ſurface de l'île, que quatre villages.

L'île de Samothrace s'appelle maintenant Samandrachi ; ſes habitans paſſaient pour lancer des flèches avec autant d'adreſſe que les inſulaires des îles Baléares : Zérinthos eſt la ſeule ville connue de Samothrace.

L'île de Ténédos qu'Homère a rendu ſi célèbre, eſt ſituée vis-à-vis des ruines de l'Alexandrie troyenne. Ténès, petit prince de la Troade, y conduiſit une colonie & lui donna ſon nom qu'elle a conſervé depuis cette époque.

C'eſt la plume ſeule du chantre de l'iliade qui a pu donner une exiſtence à Ténédos, car cette île, du temps de Strabon, n'avait que 80 ſtades de circonférence, cependant on y avait bâti une ville d'Œlis, & deux ports qui ne ſubſiſtaient plus ſous Auguſte. Les Turcs

les ont remplacés par un château triangulaire, bâti ſur le penchant d'une montagne, qui ſert à garantir l'île de l'invaſion des pirates. La Thrace.

On nous aſſura que ſur la côte d'Aſie, vis-à-vis celle de Gallipoli, il y avait un village appellé *Chardac* ou *Camanar*, où l'on venait de Smyrne pour paſſer le canal & prendre la route de terre à Gallipoli, & que les vents n'étaient pas favorables pour aller paſſer à Conſtantinople; nous euſſions bien voulu faire cette route, mais notre capitaine ne voulut pas relâcher ſur les côtes d'Europe, & le vent ſud-oueſt qui ſe leva nous fit traverſer la Propontide, & nous préſenta le plus beau payſage du monde, je veux dire les ſept tours & la côte de Conſtantinople, qui occupe l'entrée du Boſphore de Thrace, appelé auſſi le canal de la mer noire.

CHAPITRE II.

Arrivée à Constantinople ; description ancienne & moderne de cette ville.

La Thrace. DANS une situation fortement marquée par la nature pour y marquer une métropole, Bysance fut fondée par un roi de Mégare appelé Byzas, qui lui donna son nom. Pausanias de Sparte, après la défaite de Xerxès, la rendit considérable ; elle souffrit beaucoup de la seconde irruption des Perses, & fut prise par les Athéniens commandés par Alcibiade. L'empereur Vespasien lui ôta sa franchise, & l'attacha à une province; & Sévère, après un long siége, la rasa jusqu'aux fondemens, & en dispersa les habitans.

Pendant les dernières opérations de la guerre contre Licinius, Constantin avait eu souvent l'occasion d'admirer, comme capitaine & comme homme d'état, l'incomparable position de Bysance, & d'observer combien la nature, en la mettant à l'abri d'une attaque étrangère, lui avoit prodigué des moyens pour faciliter & encourager un commerce immense.

Si nous examinons Bysance d'après l'étendue

qu'elle acquit avec le nom de ville impériale, nous pouvons nous la repréſenter comme un triangle inégal. L'angle obtus qui s'avance vers l'Orient & vers les rives de l'Aſie, eſt battu par les vagues du Boſphore de Trace; le nord de la ville eſt borné par le pont, & le ſud eſt baigné par la Propontide ou la mer de Marmara; la baſe du triangle regarde l'Occident & termine le continent d'Europe. La Thrace.

Le canal tortueux à travers lequel les eaux du Pont-Euxin s'écoulent avec une conſtante rapidité vers la mer Méditerranée, reçut le le nom de Boſphore, auſſi célèbre dans l'hiſtoire que dans les fables de l'antiquité. Une foule de temples & d'autels expiatoires profuſément épars ſur ſes rochers & ſur ſes bords, atteſtent les terreurs, l'ignorance & la dévotion des navigateurs de la Grèce, qui, à l'exemple des Argonautes, déploraient les dangers de l'innavigable Euxin.

Le détroit du Boſphore eſt terminé par les rochers de Cyanée qui ſont à la pointe du pont de Byſance. La longueur ſinueuſe du Boſphore ſe prolonge l'eſpace d'environ ſix milles, & ſa largeur la plus ordinaire peut ſe calculer à peu-près à un mille & demi. Les nouveaux forts d'Europe & d'Aſie ſont conſtruits ſur les deux continens, & ſur les fondemens des deux

La Thrace. temples célèbres de Séraphis & de Jupiter-Urius ; les anciens châteaux, ouvrages des empereurs Grecs, défendaient la partie la plus étroite du canal, dans un endroit où les bancs de la rive opposée ne sont qu'à cinq cents pas de distance l'un de l'autre ; ces citadelles furent rétablies & fortifiées par Mahomet second quand il médita le siége de Constantinople. L'empereur ignorait que près de deux mille ans avant lui, Darius avait choisi la même position pour lier ensemble les deux continens par un pont de bateaux ; à peu de distance des anciens châteaux on découvre la ville de Crysopolis ou Scutari, qu'on peut regarder comme le faubourg de Constantinople du côté de l'Asie.

Le port de Constantinople, qu'on peut regarder comme un bras du Bosphore, fut connu très-anciennement sous le nom de la Corne-d'or. La courbe qu'il décrit a à peu-près la figure d'un bois de cerf ou de la corne d'un bœuf ; l'épithète d'or fait allusion aux richesses que tous les vents amènent des pays les plus éloignés dans les ports vastes & sûrs de Constantinople. La petite rivière de Lycus verse constamment une quantité d'eau douce qui en nétoie le fond, & qui invite les différens poissons à s'y refugier dans le temps du frai. Comme le flux & le reflux sont peu sensibles dans ces mers,

mers, la profondeur invariable des eaux permet [redacted]
dans tous les temps de décharger les marchandiſes ſur le quai, ſans le ſecours de bateaux; & on a vu en quelques endroits les plus gros vaiſſeaux reſter à flot, tandis que leur proue était appuyée contre les maiſons. La Thrace.

De la bouche du Lycus à l'entrée du port ce bras du Boſphore a plus de ſept milles de longueur; l'entrée a environ cinq cents toiſes de largeur; on y tendait dans le beſoin une forte chaîne de fer qui en défendait l'entrée aux flottes ennemies; entre le Boſphore & l'Helleſpont, les côtes de l'Europe & de l'Aſie entourent en ſe retirant la mer de Marmara. La navigation, depuis la ſortie du Boſphore juſqu'à l'entrée de la Propontide, eſt d'environ cent vingt milles; ceux qui dirigent leurs courſes à l'Occident, en traverſant la mer de Marmara, peuvent ſuivre les côtes eſcarpées de la Thrace & de la Bythinie, ſans jamais perdre de vue la cîme orgueilleuſe de l'Olympe toujours couverte de neige; ils laiſſent à leur gauche un golfe au fond duquel était ſituée la ville de Nicomédie où Dioclétien avait fixé ſa réſidence impériale, & ils dépaſſent les petits îles de Lyzique & de Proconèſe, où la mer qui ſépare l'Europe de l'Aſie, ſe retrécit de nouveau & forme un canal étroit.

La Thrace.

Les navigateurs qui ont examiné avec le plus d'intelligence & de soin la forme & l'étendue de l'Hellespont, lui donnent environ soixante mille de tours sinueux, & ils concluent à peu-près à trois milles la largeur de ce célèbre détroit. La partie la plus étroite du canal se trouve au nord des anciens forts ottomans, entre les villes de Sestos & d'Abydos; ce fut là que l'aventurier Léandre brava le danger, & passa la mer à la nage pour voler dans les bras de la tendre Héros; ce fut dans ce même endroit où les bancs des deux rives sont au plus à cinq cents pas l'une de l'autre, que Xercès plaça cet incroyable pont de bateaux pour faire passer en Europe tant de milliers de barbares.

Ce tableaux succinct doit avoir mis le lecteur en état d'apprécier la position avantageuse de Constantinople. La nature semble l'avoir formée pour être la capitale & le centre d'un grand empire; située au quarante-unième degré de latitude, la ville impériale dominait du haut de ses sept collines sur les rives de l'Europe & de l'Asie; le climat était sain & tempéré; le sol fertile; le port vaste & sûr; le seul endroit susceptible d'être attaqué du côté du continent, était d'une petite étendue & d'une défense facile. Le Bosphore & l'Hellespont sont les deux portes de Constantinople,

& le prince qui était le maître de ces deux passages, pouvait toujours les fermer aux flottes des ennemis, & les ouvrir à celles du commerce. La Thrace.

La politique de Constantin sauva les provinces de l'Orient; les barbares de l'Euxin furent arrêtés par cette barrière insurmontable, & renoncèrent bientôt à leur brigandage. Quand le passage des détroits était ouvert au commerce, toutes les richesses de la nature & de l'art s'y rendaient du nord au sud par l'Euxin & la Méditerranée; tout ce que les forêts de la Germanie & de la Scythie pouvaient rassembler d'industrie jusqu'aux sources du Tanaïs & du Borysthène; tout ce que l'art de l'Europe & de l'Asie produisait, les blés de l'Egypte, les pierres précieuses, & les épices des parties les plus reculées de l'Inde, étaient amenés par les vents jusques dans les ports de Constantinople, qui attira pendant plusieurs siècles le commerce du monde entier.

Le spectacle de la beauté, de la sûreté & de la richesse réunies dans ce coin de la terre, suffirait pour justifier le choix de Constantin; mais comme on avait imaginé dans tous les temps d'attribuer l'origine des grandes villes à quelque prodige fabuleux, pour la rendre plus respectable, l'empereur voulut persuader

La Thrace.

que sa résolution lui avait été dictée moins par les conseils incertains de la politique humaine que par les infaillibles décrets de la divine sagesse. Dans une de ses lois, il a pris soin d'instruire la postérité, que c'était par l'ordre exprès de Dieu qu'il avait posé les inébranlables fondemens de Constantinople; &, quoiqu'il n'ait pas jugé à propos de raconter de quelle manière la céleste inspiration s'était communiquée à son esprit, l'ingénuité de plusieurs écrivains a suppléé à son modeste silence. Ils ont donné un détail intéressant de la vision que Constantin eut pendant son sommeil dans l'enceinte de Byzance. Le génie tutélaire de la ville, sous la figure d'une vieille matrone affaissée par le poids de l'âge & des infirmités, fut tout-à-coup changée en une jeune fille fraîche & brillante, que l'empereur revêtît lui-même des ornemens de la dignité impériale. Le monarque s'éveilla, interprêta le songe mystérieux, & obéit sans hésiter à la volonté du ciel.

Le maître du monde romain, qui aspirait à élever un monument éternel à la gloire & à la prospérité de son règne, pouvait y employer les richesses, les travaux, & tout ce qu'il restait encore de génie à ses nombreux & fidèles sujets. On peut se faire une idée de la dé-

pense qu'a entraînée la construction de Constantinople, par celle des murs, des portiques & des aqueducs, dont les frais se montèrent à soixante millions de notre monnaie. Les forêts qui couvraient les rives de l'Euxin, & les fameuses carrières de marbre blanc qui se trouvaient dans la petite île de Proconèse, fournirent une quantité inépuisable de matériaux qu'un court trajet de mer transportait sans peine dans le port de Byzance. Une multitude de manœuvres & d'ouvriers hâtaient, par leurs travaux, la fin de cette entreprise; mais l'impatience de Constantin l'éclaira bientôt sur l'insuffisance du nombre & du génie de ses architectes pour l'exécution de ses desseins. Il ordonna aux magistrats des provinces les plus éloignées de former des écoles, de payer des professeurs, & d'engager par l'espoir des récompenses & des priviléges, les jeunes gens qui avaient reçu une éducation distinguée, à se livrer à l'étude & à la pratique de l'architecture. Les constructions de la nouvelle ville furent exécutées par des ouvriers tels que le règne de Constantin pouvait les fournir; mais elles furent décorées par les mains des artistes les plus célèbres du siècle de Périclès & d'Alexandre. Le pouvoir d'un empereur romain n'allait pas jusqu'à ranimer le génie de Phi-

La Thrace.

La Thrace. dias & de Lysippe; mais les immortelles productions qu'ils avaient léguées à la postérité, furent livrées sans défense à l'orgueilleuse avidité du despote. Par ses ordres, les villes de la Grèce & de l'Asie furent dépouillées de leurs plus riches ornemens; les trophées des guerres mémorables, les objets de la vénération religieuse, les statues les plus précieuses des dieux & des héros, des sages & des poëtes de l'antiquité, contribuèrent à l'embélissement de la superbe Constantinople, & donnèrent lieu à la réflexion d'un historien. Il observe, avec une espèce d'enthousiasme, qu'il ne manquait plus que l'ame & le génie de ces hommes illustres que ces admirables monumens représentaient; mais ce n'est ni dans la ville de Constantin, ni dans un empire sur le déclin, qu'il faut chercher le génie d'Homère & de Démosthène. Une description, qui fut faite cent ans après la fondation de Constantinople, en donne le détail suivant: le capitole, une école pour les sciences, un cirque, deux théâtres, huit bains publics & cent cinquante-trois bains particuliers, cinquante-deux portiques, cinq greniers publics, huit aqueducs ou réservoirs d'eau, quatre grandes salles ou cours de justice où le sénat s'assemblait, quatorze églises, quatorze palais, & quatre mille

trois cent quatre-vingt-huit maiſons que leur grandeur & leur magnificence diſtinguaient des habitations du peuple. La Thrace.

La population de cette ville chérie fut, après ſa fondation, l'objet de la plus ſérieuſe attention du fondateur. Dans l'obſcurité des temps poſtérieurs à la translation de l'empire, on aſſura & on crut que toutes les familles nobles de Rome, le ſénat & l'ordre équeſtre, avec le nombre prodigieux de gens qui leur appartenaient, avaient ſuivi leur empereur ſur les bords de la Propontide; qu'il n'était reſté à Rome qu'une race ignoble d'étrangers & de plébéïens; & que les terres d'Italie, dont on a fait long-temps après des jardins, reſtèrent ſans cultivateurs & ſans habitans. De pareilles exagérations doivent être réduites à leur juſte valeur. Cependant, comme l'on ne peut attribuer l'accroiſſement de Conſtantinople à l'augmentation générale du genre humain ou de l'induſtrie, il faut bien que cette colonie ſe ſoit élevée & enrichie aux dépens des autres villes de l'empire: il eſt probable que l'empereur invita les riches ſénateurs de Rome & des provinces orientales à venir habiter l'endroit fortuné qu'il avait choiſi pour en faire ſa propre réſidence. Les invitations d'un maître ſont difficiles à diſtinguer de ſes ordres,

La Thrace.

& l'empereur y ajoutait des libéralités qui obtenaient une obéissance prompte & volontaire. Il fit présent à ses favoris des palais qu'il avait fait bâtir dans les différens quartiers de la ville: il leur donna des terres & des pensions pour soutenir leur rang, & il aliéna les domaines du pont & de l'Asie pour leur assurer des fortunes héréditaires, sous la légère redevance d'avoir leur principal domicile dans la capitale.

Ces encouragemens & ces récompenses devinrent bientôt superflus, & ils furent supprimés peu-à-peu. Une grande partie du revenu public est toujours dépensée dans la résidence du gouvernement, par les chefs de la nation, par les ministres, par les officiers de justice, & par les administrateurs des revenus de l'état. Les plus riches habitans des provinces y sont attirés par les motifs puissans de l'intérêt & du devoir, de la curiosité & des plaisirs. Une troisième classe encore plus nombreuse s'y forme insensiblement, celle des domestiques, des ouvriers & des marchands qui tirent leur subsistance de leurs propres travaux & des besoins ou de la fantaisie de leurs supérieurs. En moins d'un siècle, Constantinople le disputait à Rome même, pour les richesses & la population: de nouveaux rangs de maisons entassées les unes sur les autres, sans égard pour la

santé ou pour la commodité des habitans, ne formaient plus que des rues trop étroites pour la foule d'hommes, de chevaux, de voitures; l'enceinte devint insuffisante pour contenir l'accroissement du peuple, & les bâtimens qu'on poussa des deux côtés jusqu'à la mer, auraient seuls composé une grande ville. La Thrace.

Dans l'état où la ville est aujourd'hui, elle forme une espèce de triangle assez semblable à une harpe ; sa circonférence peut être de douze à quatorze milles. Selon les registres du Stamboul Effendeffy, ou maire de Constantinople, il y a maintenant quatre-vingt-huit mille cent quatre-vingt-cinq maisons & cent trente bains publics : on n'y compte pas moins de quatre cent mille habitans, mais dans ce calcul il faut compter les fauxbourgs de Galata, de Pera, de Tophana & de Scutari : ce nombre est formé de deux cent mille Turcs, de cent mille Grecs, le reste l'est de Juifs, d'Arméniens & de Francs, de toutes les nations de l'Europe.

Si l'ambition de dominer l'univers, étudiait sur la carte le site le plus favorable pour y établir la capitale du monde, la situation de Constantinople serait sans doute préférée. Placée sur les confins des deux plus belles parties du monde, elle unit encore le nord au midi, &

La Thrace. commande également à la mer noire & à la méditerranée. Toutes les productions des pays septentrionaux, à l'aide des grands fleuves qui les parcourent, peuvent descendre sur la mer noire & aborder facilement à Constantinople, tandis que vers le sud, cette ville communique par l'Hellespont avec toute la Grèce, l'Asie mineure, l'Egypte & l'Inde même; située au 41 degré de latitude & 47 de longitude, elle jouit du plus beau des climats; la richesse des provinces qui l'entourent, accroîtrait encore son opulence, sans la calamité d'un gouvernement destructeur qui tarit les sources de leur prospérité; mais le malheur même de ces provinces est une source de population pour la capitale, dont le peuple nombreux est toujours ménagé par un souverain qu'il fait trembler & par des ministres dont il peut demander la tête.

Toutes les nations éparses sur le globe se trouvent réunies sur le port de Constantinople; on y parle toutes les langues connues; un mouvement, une activité générale ajoutent au tableau magnifique qu'offre une ville immense, dont les quartiers s'élèvent en amphithéâtre, & dont toutes les maisons peintes de diverses couleurs, sont souvent séparées par

de haut cyprès & par des touffes d'arbres toujours verts. La Thrace.

C'eſt de la pointe du ſérail ou d'un des minarets de Ste. Sophie qu'il faut jouir de ce ſpectacle : l'imagination la plus vive ne ſe peindra jamais qu'imparfaitement la réunion & la variété de tous les aſpects différens qui, frappant & ſatisfaiſant par leur enſemble le voyageur ſurpris, appèlent encore ſur tous les détails, ſon intérêt & ſa curioſité : à ſa gauche, eſt le port couvert de vaiſſeaux & de pluſieurs milliers de gondoles toujours en mouvement : au-delà s'élèvent les faubourgs de Galata & de Pera, couverts par des collines couvertes de bois & de vignobles : en face eſt le Boſphore dont les rives parées de villages ſuperbes, de kioskes, de maiſons de plaiſance, ne ſemblent être que le prolongement de la ville même, & dont les eaux amènent ſans ceſſe la foule des bâtimens partis de toutes les contrées voiſines de la mer noire.

En face du ſérail eſt Scutari, anciennement *Chryſopolis*, & qui renferme cent mille habitans : là, ſe découvre une nouvelle mer, les îles des Princes, les montagnes de Bythinie & l'Olympe qui les couronne, toute la Propontide, paſſage néceſſaire de tous les navires arrivés par la méditerranée.

La Thrace. Le férail occupe une partie du terrein de l'ancienne Byfance ; il eft féparé de la ville par une haute muraille de tours ; la plus belle des fituations eft fon unique avantage ; ce n'eft qu'un amas affez bifarre de bâtimens, de pavillons, de kioskes, ajoutés les uns aux autres, fuivant les caprices des grands feigneurs qui s'y ennuyent depuis tant d'années. Les jardins qui pourraient être délicieux, font fort mal tenus, mais ce défordre même eft d'un effet affez piquant.

Quand Mahomet fe fût emparé de la ville, il choifit très-judicieufement ce terrein pour y élever fon palais. En 1478, il acheva de l'enclorre de hautes murailles de quatre milles de circuit, avec huit portes : dans l'anceinte font deux grandes cours au-delà defquelles aucun étranger ne peut être admis fous aucun prétexte.

Nous paffâmes par la porte appelée *Babahoomazim*, ou fublime porte, qui dans fa conftruction n'a aucune beauté ; c'eft une maffe lourde, femblable à un baftion ; c'eft-là que font expofées, pendant trois jours, fur un plat ou grande foucoupe, les têtes des criminels d'Etat, avec un écriteau énonçant leur crime. Après avoir paffé la porte, on trouve une place où font la monnaie & le divan du vifir ;

derrière ces édifices est l'église de Ste.-Irène, qu'on dit bâtie par Constantin : elle ressemble à Ste-Sophie ; l'intérieur est incrusté de marbre & de mosaïques ; les Turcs en ont fait leur grand arsenal ; on y voit des machines de guerre des Romains, des armes des Croisés & un grand nombre de trophées des victoires des Ottomans. La liberté de voir à son aise ces monumens, donnerait sans doute beaucoup de lumières sur cette branche des antiquités. La Thrace.

La porte qui est au-delà de la sublime porte, est appelée *Baba-Selam*, & la troisième après la seconde cour, *Baba-Saadi*, porte de la santé & du bonheur. On voit, près de cette dernière, une colonne composée d'un fût léger, & d'un chapiteau corinthien, avec une inscription sur sa base : elle fut élevée en l'honneur de Théodose, quand un chef des Goths vint à Constantinople lui demander la paix & la permission, pour ces peuples, de s'établir dans la Mysie & dans la Thrace. Un grand nombre de bâtimens semés çà & là, avec une magnificence confuse, ne peuvent être décrits avec détail, quand on pourroit même les examiner à loisir. Des bains de marbre ou de porcelaine, de riches kioskes, un manège pour le Sultan, les appartemens des femmes du grand Seigneur, celui des eunuques & des officiers

La Thrace.

du palais, les jardins occupent le reste de l'espace enfermé dans ces murs. A la pointe du sérail, est un palais où la cour va souvent passer quelques jours dans la belle saison, & où le grand seigneur donne quelquefois à ses femmes des fêtes qui paraîtraient bien tristes aux nôtres.

Ce qui distingue le palais du sultan est la richesse plutôt que la variété des ameublemens; la soie & le drap d'or en ont banni tout ce qui est coton & laine; les meubles sont enrichis de franges où sont entremêlés des rangs de perles & de pierres fines; les murs sont incrustés de jaspe, de nacre & d'ivoire; des ornemens de ce genre excitent plutôt la surprise que l'admiration: les Turcs amassent des choses précieuses, mais ils ignorent jusqu'à l'existence de ce goût si répandu en Europe, qui sait placer & assortir les objets.

Dans la salle où le sultan en personne reçoit les ambassadeurs, est un trône resplendissant de tout l'éclat que peuvent lui donner les richesses de l'Orient. Placé sous un dais de velours enrichi de franges en or & en perles & pierres précieuses, d'un côté du trône est une niche dans laquelle sont placés, sur des supports, des riches turbans dont il ne se couvre point,

& dont les aigrettes sont garnies des plus beaux diamans que l'on connaisse.

La Thrace.

Le nombre des habitans du sérail passe six milles, parmi lesquels on compte environ cinq cents femmes. Quand le sultan parvient au trône, les grands de l'empire lui font présent de jeunes filles esclaves, dans lesquelles ils espèrent trouver des protectrices. Parmi celles qu'on lui présente on en choisit six qui sont appelées *Kaddins;* la première d'entr'elles qui donne un héritier à l'empire devient la sultane favorite, & a le titre d'*Hasseki-sultan.* Il y a beaucoup d'autres femmes dans le harem, mais il arrive rarement qu'on leur laisse violer le privilége exclusif des *Kaddins* de donner des héritiers à l'empire; ce que l'on empêche par les moyens les plus violens & les plus infâmes: si l'enfant de l'Hasseki-sultan meurt, elle perd son rang. Le vieux conte des femmes du sultan rangées en file, & du mouchoir jeté à celle qu'il préfère, n'est pas vrai; sa préférence est toujours officiellement annoncée par le Kislar-Aga.

Les opinions sont tellement dépendantes de l'éducation & des premières habitudes, que l'état des femmes du sérail leur paraît à elles-mêmes celui de la plus parfaite félicité. Mahomet ordonna que les femmes ne seraient pas traitées

La Thrace. comme des êtres raiſonnables, de peur qu'elles n'aſpiraſſent à ſe prétendre les égales des hommes; il trouva cette manière de penſer établie dans l'Orient, & elle fut admiſe par ſes proſélites; car on ne peut pas lui reprocher d'avoir le premier rendu les femmes eſclaves, & de les avoir dérobées à la ſociété. Dans toute la Turquie & dans toutes les claſſes, les femmes ſont à la lettre de grands enfans, auſſi frivoles que les enfans dans leurs amuſemens, & auſſi entièrement à la diſpoſition des hommes, qui les regardent uniquement comme crées pour ſervir leurs plaiſirs & à la propagation de l'eſpèce humaine.

Les femmes du ſérail ſont principalement des Géorgiennes & des Circaſſiennes choiſies ſur toutes celles qui ſont expoſées en vente dans l'*Aoret-Bazar;* ce marché des femmes eſt une cour fermée d'un cloître, avec de petits appartemens tout autour. Il eſt fourni de femmes eſclaves amenées d'Egypte, de l'Abyſſinie, de la Géorgie & de la Circaſie, qu'on expoſe en vente tous les mardi matin; les plus belles paſſent au ſérail, où elles éprouvent ſouvent la triſte deſtinée d'être empoiſonnées par leurs rivales, ou noyées ſi elles ſont groſſes.

L'éducation des jeunes perſonnes qui entrent dans le ſérail y eſt très-ſoignée; cette éducation

cation est conduite uniquement par les vieilles femmes. Parmi les cinq cents femmes dont j'ai parlé ci-dessus, c'est le *kislars-aga* qui règle les rangs; quelques-unes, à raison de leur âge, ne sont jamais connues du sultan; il ne peut en avoir plus de sept en qualité d'épouses; il peut avoir des concubines tant qu'il veut : les premières d'entre ces femmes passent leur temps dans une suite non interrompue d'amusemens compatibles avec une vie sédentaire. Elles changent fréquemment d'habillemens plus riches les uns que les autres; elles se visitent en cérémonie; elles reçoivent les hommages de leurs compagnes d'un rang inférieur; elles rassasient leurs ames d'une sorte de félicité passive & sans action, qui est le but unique auquel la plupart des femmes turques aspirent, & le seul qu'elles soient capables de goûter. Quelquefois, & c'est une faveur, on leur permet d'aller dans les kiosks voisins de la mer; & alors les officiers de police sont chargés d'empêcher toute espèce de bâtiment d'approcher de la pointe du sérail. Dans le cours de chaque été, le sultan visite ses palais les plus éloignés avec son *harem*; alors tous les passages & toutes les avenues, à quatre ou cinq milles de distance, sont occupés par de farouches bostangis, qui sont les gardes-du-corps du sultan, pour empêcher

La Thrace.

La Thrace. qu'aucun homme ne souille ces lieux de sa présence & de ses regards.

Les habillemens des femmes du sérail sont très-multipliés & très-chers; leurs modes ne s'exercent que sur la coëffure, & les changemens n'y sont guères moins fréquens qu'en Europe. Les idées que se forment les femmes turques de la beauté & des moyens d'en accroître les effets par la parure, sont également singuliers; dans le petit nombre de celles que j'ai vues avec des voiles clairs & sans voiles, j'ai remarqué une grande régularité de traits & un teint éclatant, le nez mince & petit, des yeux noirs ou bleuâtres, les sourcils très-garnis & se joignant au-dessus du nez, soit naturellement, soit à l'aide de l'art; elles ont l'usage de tracer avec un mélange de poudre d'antimoine & d'huile, appelé *surmeh*, une ligne noire sur le bord intérieur des paupières supérieures & inférieures pour donner à l'œil plus de feu. Toutes les femmes dans le levant, par l'habitude d'être sur un sopha & leur manière de s'y tenir, sont voûtées & marchent mal; l'usage des bains chauds employés sans modération & une oisiveté constante amenant un relâchement complet des solides, altèrent les formes que la nature avait assorties à toute l'élégance de leurs traits; elles teignent de cou-

leur de rose les ongles de leurs mains & de leurs pieds. Le caractère qui distingue la beauté des Circassiennes de celle des Grecques, est l'air majestueux & la taille élevée des premières, tandis que celles-ci, en général plus petites, ont le teint plus beau & plus de délicatesse & de régularité dans les traits.

La Thrace.

Dans les rues de Constantinople aucune femme ne se montre sans son *feredjé* & son *mahramah*. Le premier de ces vêtemens ressemble à une redingote large, avec un capuchon fait d'un piqué de soie & pendant par derrière assez bas; il est généralement parmi les Turques d'un drap vert, & parmi les Grecques & les Améniennes d'une couleur brune ou de quelqu'autre couleur sérieuse. Le *mahramah* est fait de deux parties de mousseline, l'une desquelles enveloppe la tête & se lie sous le cou, l'autre enveloppe la bouche & la moitié du nez, laissant à peine l'espace nécessaire pour respirer; avec ce vêtement & des bottines jaunes, une femme peut se montrer en public sans scandale.

Dans tous les pays civilisés c'est dans les états moyens de la société qu'on jouit des véritables agrémens de la vie; tandis que les femmes, enfermées dans les harems des riches Turcs, n'ont, pour se consoler de leur escla-

La Thrace.

vage & de leur ennui, qu'un luxe inconnu aux femmes d'un état médiocre ; celles-ci jouissent d'un commerce libre entre elles. Les hommes, occupés de leurs travaux & de leur industrie, leur laissent la liberté d'employer à leur gré toute la journée ; elles se promènent dans les rues & dans les bazars en grouppes & enveloppées du vêtement qui les déguise ; elles se rendent aux cimetières, où, à certains jours, sous prétexte de réciter des prières sur le tombeau de leurs parens, assises à l'ombre des cyprès, elles s'amusent entre elles plusieurs heures de suite, & se montrent heureuses par la rapidité & l'intérêt avec lequel elles parlent ; elles vont aussi souvent dans des charriots peints & couverts d'un drap rouge, traînés par des buffles richement enharnachés, à la campagne, mais toujours sans hommes.

La passion commune dans tout l'orient pour les beaux habillemens, est celle des femmes de tous les rangs ; la femme du plus petit ouvrier porte des robes de brocards, de riches fourures, & des broderies en or & en argent. On a beaucoup parlé des galanteries des femmes des harems des riches & des grands ; mais tout homme qui a passé quelque temps dans ce pays, sait que les tentatives en ce genre peuvent difficilement réussir.

L'infidélité & la débauche dans les femmes sont aux yeux des Turcs des crimes horribles, & les peines dont on les punit sont cruelles; cette branche de la police est confiée au bostangi-bachi ou capitaine de la garde. Lorsqu'on saisit quelqu'une de ces malheureuses filles publiques, elle est enfermée & condamnée à un travail pénible; si, après le temps de cette punition expiré, elle est reprise, on la met dans un sac & on la jette dans la mer à la pointe du sérail.

La Thrace.

CHAPITRE III.

Continuation de la description de Constantinople. — Temple de Ste. Sophie. — Château des Sept Tours. — Place de l'Atmeydan. — Couronnement des empereurs turcs. — Janissaires.

La Thrace. PRÈS du sérail est le fameux temple de Ste. Sophie, bâti sous Justinien, monument prodigieux pour un temps où les arts étaient oubliés jusques dans leur patrie même. Tout homme qui n'est pas musulman ne peut entrer dans Ste. Sophie sans un firman ou ordre par écrit du sultan.

Dans un mouvement populaire, sous le règne de Justinien, la première église, dédiée par Constantin à l'Eternelle Sagesse, fut réduite en cendres. Dès que la sédition fut appaisée, la populace chrétienne déplora son audace sacrilége; mais elle se serait réjouie de ce malheur, si elle eût prévu l'éclat du nouveau temple que commença Justinien quarante jours après. On enleva les ruines; & comme il fallait acheter quelques terreins, le monarque, entraîné par son impatience & par ses scrupules, les paya un prix exhorbitant.

Anthémius forma les plans; & pour les exécuter, on employa dix mille ouvriers, qui tous les soirs recevaient leurs salaires en monnaie d'argent. L'empereur lui-même, revêtu d'une tunique de lin, surveillait chaque jour leurs travaux, & excitait leur activité par sa familiarité, par son zèle & par ses récompenses. La nouvelle cathédrale de Ste. Sophie fut consacrée par le patriarche, cinq ans onze mois & dix jours après qu'on en eut posé la première pierre; &, au milieu de cette fête solemnelle, Justinien s'écria avec une pieuse vanité: *Gloire à Dieu qui m'a jugé digne d'achever un si grand ouvrage! O Salomon! je t'ai vaincu!* Mais un tremblement de terre, qui renversa la partie orientale de la coupole, humilia bientôt l'orgueil du Salomon romain. Le même prince répara ce désastre; &, la trente-sixième année de son règne, il fit pour la seconde fois la dédicace d'un temple qu'on admire depuis douze siècles.

La Thrace.

L'architecture de Ste. Sophie, devenue la principale mosquée de Constantinople, a été imitée par les sultans turcs, & cet édifice continue à exciter l'enthousiasme des Grecs & la curiosité plus raisonnable des voyageurs européens. Des demi-dômes & des combles, dont l'inclinaison est désagréable, fatiguent l'œil du

[redacted]
La Thrace.

spectateur : la façade occidentale manque de simplicité & de magnificence, & une foule de cathédrales latines ont une plus grande dimension. Mais l'architecte qui éleva le premier une coupole dans les airs, mérite des éloges pour cette conception hardie, & la manière savante dont il l'a exécutée. Le dôme, éclairé par vingt-quatre fenêtres, forme une si petite courbe, que sa profondeur n'excède pas un sixième de son diamètre : ce diamètre est de cent quinze pieds ; & le point le plus élevé du centre, où le croissant a supplanté la croix, a une hauteur perpendiculaire de cent quatre-vingt pieds au-dessus du pavé : le cercle en maçonnerie, qui porte la coupole, repose sur quatre arceaux, soutenus par quatre gros pilastres, auxquels quatre colonnes de granit d'Egypte, placées aux côtés du nord & du sud, donnent de la force. L'édifice représente une croix grecque dans un rectangle : sa largeur est de deux cent quarante-trois pieds, & on peut estimer à deux cent soixante-neuf sa plus grande longueur depuis le sanctuaire, placé à l'orient, jusqu'aux neuf portes occidentales qui donnent dans le vestibule, & du vestibule dans le *narthea* ou portique extérieur. C'est sous ce portique que se tenaient avec humilité les pénitens : les fidèles occupaient la nef ou le

corps de l'église; mais on avait soin de séparer les deux sexes, & les galeries supérieures & inférieures étaient réservées aux femmes. La Thrace.

Au-delà des pilastres du nord & du sud, une balustrade, terminée de l'un & l'autre côté par le trône de l'empereur & par celui du patriarche, séparait la nef du chœur; le clergé & les chantres occupaient l'espace intermédiaire qui se trouvait ensuite jusqu'aux marches de l'autel.

Justinien, se souvenant des malheurs passés, défendit d'employer le bois dans le nouvel édifice : il n'en excepta que les portes; &, pour donner de la force, de la légéreté ou de la splendeur aux diverses parties, on choisit les matériaux avec soin. Les pilastres qui soutiennent la coupole sont de gros blocs de pierres de taille, coupées en formes quarrées ou triangulaires, munies de cercles de fer, & cimentées avec du plomb mêlé à de la chaux vive. La légéreté des matériaux diminue le poids du dôme, qui est de pierres ponces ou de briques de l'île de Rhodes, cinq fois moins pesantes que l'espèce ordinaire. Le tout est de briques; mais une couverture de marbre cache ces matériaux grossiers; & l'intérieur, la coupole, les deux grands demi-dômes & les six petits, les murs, les cent colonnes & le pavé

La Thrace. offrent à l'œil enchanté des barbares un assortiment varié de diverses couleurs. Cette église, bâtie en l'honneur du Christ, fut ornée des dépouilles du paganisme; mais la plus grande partie de ses matériaux précieux venaient des carrières de l'Asie mineure, des îles & du continent de la Grèce, de l'Egypte, de l'Afrique & de la Gaule. Une dame romaine donna huit colonnes de porphyre qu'Aurélien avait placées dans le temple du Soleil; le zèle ambitieux des magistrats d'Ephèse en donna huit autres de marbre vert, dont on admire la grandeur & les proportions, mais qui ont des chapiteaux fantastiques, dédaignés dans tous les ordres d'architecture : on remplit Ste. Sophie de belles mosaïques, & on exposa à la superstition des Grecs les images du Christ, de la vierge, des saints & des anges, qu'a dégradées le fanatisme des Turcs. On distribua les métaux précieux en feuilles légères ou en masses solides, selon la sainteté de chaque objet : la balustrade du chœur, les chapiteaux des colonnes, les ornemens des portes & des galeries étaient de bronze doré; l'éclat resplendissant de la coupole éblouissait les yeux; le sanctuaire renfermait quatre cents quintaux d'argent; les vases sacrés & les décorations de l'autel étaient de l'or le plus pur,

enrichi de pierreries d'une valeur inestimable : un temple auguste fait honneur au goût & à la religion nationale ; & l'enthousiaste, qui arrivait sous le dôme de Ste. Sophie, avait la tentation de le croire la résidence ou l'ouvrage de la divinité.

La Thrace.

Cet édifice dure depuis douze cents ans, espace de temps pendant lequel il a beaucoup souffert des tremblemens de terre. Les quatre minarets qui accompagnent le temple & qui en sont détachés, ayant chacun une forme différente, ont quelque chose de la légéreté des aiguilles des églises gothiques, & comme effet pittoresque, sont assez bien d'accord avec les autres parties de l'édifice, dont elles diminuent aux yeux la lourdeur.

Au-dedans du temple, rien ne rompt la vue ; on peut en saisir toutes les parties distinctement, & les effets qui résultent d'un grand ensemble ne sont point affaiblis par les distractions que donneraient des objets moins importans : le pavé, originairement en mosaïque de porphyre & de vert antique, est entierement couvert de riches tapis & débarasse de toute espèce de siéges & de bancs. La tribune du sultan est fermée par une jalousie dorée, & le trône du muphti placé au haut d'une longue suite de marches étroites.

La Thrace.

Mahomet second, après avoir consacré Ste. Sophie à sa religion, éleva lui-même en 1471 une mosquée qui porte son nom : elle a été si endommagée par le tremblement de terre de 1768, que Mustapha trois a été obligé de la rebâtir presque en entier.

La mosquée du sultan Bajazet est célèbre pour ses marbres tirés de tous les édifices de Constantinople : on y admire vingt colonnes remarquables par leur grandeur & leur matière ; dix sont de vert antique, quatre de jaspe, & six de granit égyptien : les marbres de la mosquée du sultan Sélim ont été apportés d'Alexandrie de la Troade.

La mosquée du sultan Achmet est placée sur l'un des côtés de l'Atmeydan, l'ancien Hyppodrome. Achmet mettait un si grand zèle à sa construction, que tous les vendredis il travaillait lui-même avec les ouvriers, & leur payait ensuite leurs salaires. La mosquée est accompagnée de six minarets d'une extrême hauteur & d'une grande beauté : quatre grands demi-dômes sont liés avec le dôme central, & dans les quatre coins de l'édifice il y a autant de petites coupoles : les fenêtres, faites de verres colorés en petits compartimens, sont d'une richesse singulière ; &, comme l'a dit un poëte, enseignent la lumière à con-

trefraire les ténèbres, & font d'un effet très-agréable.

La Thrace.

L'Osmanie a été commencée par Mahomet quatre, vers la fin du dernier siècle. Ce prince avait des connaissances en architecture; &, s'étant procuré des plans des plus célèbres églises d'Europe, il avait voulu en adopter un pour bâtir une mosquée; mais il fut détourné de ce choix par les gens de loi. Elle fut achevée par son frère Osman, qui lui donna son propre nom. Le dôme couvre & forme la mosquée toute entière, sans pilastres ni colonnes; il est d'une grande élévation & d'une extrême légéreté.

Près de l'Osmanie on voit une partie d'un sarcophage de dix pieds sur six, & dont la profondeur est de huit pieds: il est fait d'un bloc de porphyre très-bien poli; le dessus en est perdu, & il est rempli d'eau: la tradition dit qu'il contenait le corps de Constantin.

Auprès de chaque mosquée est le *turbeh* ou chapelle sépulcrale de son fondateur, arrangée à la manière des mosquées, & fermée du côté de la rue par des grilles de fer qui laissent voir distinctement le cercueil couvert d'un velours cramoisi brodé en or: à la tête du cercueil est placé le turban, & à ses pieds un chandelier d'argent de quatre ou cinq pieds

de haut, & au-deſſus un cercle de lampes.

La Thrace. Dans le *turbeh* du ſultan-Mahmoud on conſerve l'alcoran écrit de ſa main.

Outre les moſquées impériales, il y en a pluſieurs élevées par la piété des ſultanes mères : les principales de celles-là ſont *Yeni-Giamiſi*, près du port, la ſeule où l'on voie des colonnes de jaune antique ; & deux autres, l'une près la porte d'Andrinople, l'autre à Scutari, fondées toutes deux par la même ſultane Validé, & comme le diſent les Turcs, avec le prix de ſes pantoufles.

Les ſultans, qui ont fondé des moſquées, n'ont pas ſeulement ſatisfait leur attachement à la religion en élevant ces grands monumens, ils ont encore contribué au bien public, en attachant à ces fondations des hôpitaux, des écoles & des profeſſeurs. La plupart des moſquées impériales ont auſſi des bibliothèques : il y en a treize de publiques à Conſtantinople, établies par les ſultans ou les viſirs, dont aucune ne contient pas moins de deux mille volumes tous manuſcrits. Leur prix eſt fort cher : on paie quatre ou cinq cents francs pour un in-folio mince, mais bien tranſcrit, ſans ornemens & ſans enluminures. La bibliothèque de Ste. Sophie a été fondée par Soliman-le-Magnifique, dans le ſeizième ſiècle, & fort

enrichie par sultan Mahmoud en 1754. Parmi les manuscrits, sont un coran, écrit par Osman, le troisième calife, cent trente-trois volumes de commentaires, & deux cents volumes des révélations de Mahomet à ses coopérateurs.

La Thrace.

En usant du droit de conquête, les Turcs ont converti en mosquées la plupart des églises grecques : plusieurs de ces églises étaient enrichies de marbres pris dans les anciens temples payens, & avaient des coupoles incrustées en mosaïques, qui paraissent être une invention des Grecs du moyen âge. Les historiens déplorent l'enlèvement d'un grand nombre de statues & de colonnes tirées de Rome, pour les faire servir à l'embélissement de sa nouvelle ville. Constance second, en 655, fit de Constantinople à Rome un voyage, qui eut pour cette dernière l'effet d'un pillage ennemi. Il attaqua d'abord le panthéon, dont il fit détacher l'argent & le bronze qui ornaient la voûte de l'édifice, & les plaques de cuivre qui le couvraient : toutes ces richesses furent transportées à Syracuse. Rome y perdit beaucoup, & Constantinople n'y gagna rien ; car les Sarrasins, devenant bientôt maîtres de la Sicile, s'emparèrent des riches dépouilles que Constance y avait mis en dépôt.

La Thrace. L'applatissement du dôme, qu'on a beaucoup critiqué, a cependant un effet bien imposant; & si l'architecte a voulu, comme on le prétend, imiter la voûte des cieux, il faut convenir que l'imitation est plus heureuse dans Ste. Sophie que dans St. Pierre de Rome.

Tout l'intérieur de la voûte au-dessus des fenêtres est incrusté en mosaïque formée de petits dés d'une substance vitrifiée ressemblante au verre, & en cubes d'environ un huitième de pouces; excepté quatre figures colossales qui représentent des Séraphins, elle est toute entière dorée; mais dégradée en beaucoup d'endroits par le temps plutôt qu'à dessein. Il y a, attenant le portique, une espèce de chapelle dont la voûte est aussi en mosaïque, mais presqu'entièrement détruite, parce que les officiers inférieurs de la mosquée en vendent de petits fragmens aux étrangers curieux, & aux Grecs dont la superstition y attache un grand prix. Certains critiques n'accordent au dôme de Ste. Sophie que le mérite d'être un grand effort de l'art pour la construction; ils admirent l'idée de placer une coupole sur une croix grecque, mais ils prétendent que cette entreprise a été faite quatre siècles trop tard pour être exécutée avec toute la perfection qu'elle pouvait avoir. Ils y remarquent

beaucoup

beaucoup de fautes en architecture que les Grecs & les Romains des bons siècles n'auraient pas commises, comme des colonnes placées sans régularité, des chapiteaux n'appartenant à aucun style ou sans entablement. Procope dit que ce dôme est si légèrement construit, qu'il semble suspendu au ciel par une chaîne; mais c'est sur la terre que nous cherchons les fondemens d'un édifice terrestre, & si nous ne les voyons pas, notre raison n'est pas contente.

La Thrace.

Outre la grande coupole, il y a deux grands demi-dômes & six moindres. Le plan géométrique de l'édifice est une croix grecque inscrite dans un carré; mais l'espace intérieur du levant au couchant forme un ellipse dans le demi-dôme qui termine l'édifice : du côté de l'est était autrefois le sanctuaire.

La galerie environnante, anciennement réservée aux femmes, a soixante pieds de large & est formée par soixante-sept colonnes dont huit sont de porphyre, & avaient été employées dans le temple du soleil à Rome, élevé par l'empereur Aurélien. Elles ont été apportées de Rome par ordre de Constantin; six autres colonnes sont de jaspe vert, & ont été prises du temple de Diane à Éphèse. Le premier vestibule ou portique a vingt-huit pieds de large,

La Thrace.

& neuf portes de bronze ornées de bas-reliefs.

Les anciens monumens de l'intérieur sont fort dégradés, si l'on en excepte les nombreuses colonnes de porphyre & de jaspe & la mosaïque du dôme. Le temps & la superstition des Turcs ont détruit ces ornemens, au lieu desquels on voit de grandes tables où sont gravés en caractère arabes les noms de dieu de Mahomet & des quatre premiers califes, Aboubeckre, Omar, Osman & Hali. Du grand-dôme sont suspendues une infinité de lampes de verre de diverses couleurs, mêlées de globes de cryftal, d'œufs d'autruche & d'ornemens d'or & d'argent attachés à des cercles concentriques les uns dans les autres; la lumière de toutes ces lampes doit donner à cette immense concavité un effet prodigieux aux yeux des spectateurs.

La vue de Ste. Sophie, par le dehors, n'a rien d'agréable, sans en excepter même la principale entrée à l'ouest. Des constructions hétérogênes & ajoutées, ne présentent que des masses confuses & sans beauté; & à l'exception du dôme, n'ont rien de distinctif & de frappant.

De toutes les mosquées de Constantinople il n'y en a aucune qui approche plus de

Ste. Sophie, par la beauté de son dôme, que la Solymanie fondée par Solyman second, le plus magnifique de tous les sultans. On peut dire qu'elle surpasse Ste. Sophie par les dehors, car ses arcs-boutans lui servent d'ornement; ses fenêtres sont plus grandes & mieux disposées; les galeries qui règnent d'un arc-boutant à l'autre, plus réguliers & plus superbes; tout l'édifice est bâti des plus belles pierres que l'on ait trouvées dans les ruines de Chalcédoine. L'indispensable nécessité où sont les musulmans de faire leurs ablutions, les obligent à construire de grands cloîtres auprès des mosquées royales; la fontaine est toujours placée au milieu, & les endroits pour se laver sont aux environs; celle qui est dans le cloître de la Solymanie fournit d'autres petites fontaines; la cour qui la renferme est très-belle & plantée d'arbres : le principal dôme est un peu moindre que celui de Ste. Sophie, mais il est dans les mêmes proportions, ainsi que les douze petits dômes qui sont autour.

La Thrace.

Le nom donné à Constantinople par les Turcs, est Stamboul, corrompu du grec moderne, qui signifie la demeure des fidèles; dénomination employée dans leurs monnaies. Sa longueur, depuis la porte dorée jusqu'au rivage de la mer, est de quatorze mille soixante-

[redacted]
La Thrace.

quinze pieds, & de soixante mille cent cinquante pieds dans l'autre dimension.

La grande muraille, depuis les sept tours jusqu'au Havre, est de quatre milles garnie de tours élevées de diverses formes, sur lesquelles sont des inscriptions gravées sur le marbre en lettres de fer.

Dans cette partie de la ville il y cinq portes, auxquelles on arrive en passant autant de ponts de pierre jetés sur le fossé qui est large de vingt-cinq pieds. La plus remarquable de ces portes est celle de *Topkapessi*, ou porte de St. Romain, par laquelle entrèrent les Turcs ; & où fut tué l'empereur Constantin paléologue.

On ne lit rien dans l'histoire de plus intéressant que le récit de ce funeste siège. L'esprit est frappé des traits héroïques qui se déploient dans ce grand évènement, en voyant d'un côté les travaux prodigieux des assiégeans, & de l'autre la chûte de ces nombreuses tours qui défendaient la cité impériale. Nous sommes partagés entre l'admiration, pour les efforts étonnans de ce peuple barbare, & la compassion pour le sort d'un grand empire périssant en même-temps que son magnanime souverain.

La porte dorée est un arc de triomphe élevé

par Théodoſe après ſa victoire ſur Maxime ; autour de la porte dorée ſont des colonnes de granit & des fragmens en marbre, remarquables par l'élégance & la beauté du travail. Une grande route qui ſe prolonge parallèlement à la muraille, permet de jouir du coup-d'œil frappant que fournit cette vaſte ſtructure, preſque dans toute ſon étendue ; cette vue eſt variée par des ruines pittoreſques & par des arbres d'une grande beauté & d'eſpèces différentes qui croiſſent le long des foſſés. La Thrace.

Outre les effets naturels du temps & la violence des tremblemens de terre, les murs & les fortifications de Conſtantinople ont ſoutenu ſept ſiéges mémorables ; & il eſt étonnant que ces ouvrages ſoient encore ſi bien conſervés. A l'extrêmité ſud, proche de la mer, eſt le château appelé par les Turcs les Sept tours, d'abord élevé par les empereurs, qui lui donnèrent un nom qui a la même ſignification. En 1458 Mahomet ſecond le rebâtit en grande partie, en ajoutant trois tours aux quatre anciennes, pour y mettre ſon tréſor en ſûreté & y renfermer les perſonnes d'état ; la dernière perſonne de marque qui y ait été miſe eſt l'envoyé de Ruſſie au commencement de la guerre en 1784 ; trois des ſept tours ont été jetées bas par le terrible tremblement de

La Thrace.

terre de 1768, & n'ont pas été relevées. L'apparence extérieure de cette forteresse est désagréable; les tours, qui sont de grands octogones, ont leurs toîts en forme conique, ce qui les fait ressembler à des moulins à vents.

Les maisons des riches Turcs sont grandes, la partie la mieux située est occupée par le *harem*, qui est ordinairement environné d'une cour grande ou petite, dans le milieu de laquelle est une fontaine. Les appartemens du harem sont remarquables par la propreté & par toutes les commodités convenables au climat & que le genre d'architecture du pays peut permettre; car c'est-là seulement que le maître fait quelque dépense en meubles & en ornemens. Quant aux maisons en général, ce sont de mauvaises barraques en bois, fraîches en été, mais incommodes & mal-saines dans les saisons humides & froides, sans cheminées, sans vitres: on ne s'y chauffe qu'avec des terrines de charbon de terre dont la vapeur vous suffoque en vous échauffant. Le sol des chambres du bas est une continuation de la rue, & l'escalier montant à l'étage supérieur, est une sorte d'échelle incommode & communément placée dans un lieu obscur.

On reconnaît jusques dans les rues, sur-tout parmi le peuple, beaucoup de choses de ces

habitudes & usages domestiques décrits dans les contes arabes intitulés les *mille & une nuit*, La Thrace. & on retrouve un souvenir agréable du plaisir qu'on a goûté à la lecture de cet ouvrage, en reconnaissant les originaux du tableau des mœurs communes à toutes les nations orientales.

Constantinople souffrirait beaucoup du manque d'eau, si les sultans ne l'avaient pas pourvue d'un grand nombre de fontaines dont les eaux sont amenées par des aqueducs, ouvrages d'une magnificence vraiment impériale. On trouve presque dans chaque rue une fontaine, qui fournit au musulman le moyen de satisfaire aux pratiques de sa religion & aux besoins que donne le climat. A la vérité elles ne sont pas accompagnées, comme à Rome, des richesses & des ornemens de l'architecture, ni obéissantes à l'art qui les fait jaillir dans les airs & tomber en napes sur des rochers artificiels; mais elles fournissent une eau pure, coulant d'un simple tuyau de fer, & invitent le passant à jouir de leur délicieuse fraîcheur. Les fontaines turques sont de petits bâtimens carrés & bas, couvert d'un toît en plomb, relevé par les bords dans le goût chinois, & quelquefois dorés & peints d'une grande variété de couleurs, & portant des inscriptions en vers.

La Thrace. Pendant la durée de l'empire grec, Valens ayant résolu de faire démolir les murs de Chalcédoine, pour punir les habitans de lui avoir résisté, en fit transporter les pierres à Constantinople, & il les employa en partie à la construction d'un aqueduc réunissant la troisième & la quatrième montagne par plus de quarante arches. Cet ouvrage est très-massif, bâti, comme les murailles, de couches alternativement de pierres de taille & en briques, & ayant en quelques parties une double arcade; Justinien le jeune le répara en 570, & Soliman le Magnifique, réparant tous les anciens aqueducs, rétablit en entier celui-là. Cet aqueduc amène le ruisseau appelé *Hydrade*, de Belgrade à Constantinople, & il peut être considéré comme un des monumens des plus frappans de l'ancienne grandeur de la ville devenue la capitale de l'empire ottoman.

L'espace vuide le plus étendu qu'il y ait dans l'enceinte de Constantinople, est ce qu'on appèle aujourd'hui l'*atmeydan*, et que les Grecs appelaient l'hyppodrome: c'est-là que se donnaient les spectacles publics & les combats d'athletes, pour lesquels les grecs étaient si passionnés.

L'atmeydan est un grand cirque long de

plus de cent vingt toises, & large de cent cinquante. Il fut commencé par l'empereur Sévère, & achevé par Constantin. Il y a d'un côté la mosquée du sultan Achmet, & de l'autre un grand édifice qu'on dit avoir été autrefois le palais du questeur, & qui est aujourd'hui une maison destinée à recevoir les fous que les Turcs n'entreprennent jamais de guérir, parce qu'ils estiment que la folie & l'imbécillité sont des faveurs particulières du ciel pour celui qui en est atteint.

La Thrace.

Il reste dans l'atmeydan trois monumens remarquables des Grecs.

L'obelisque, qui est d'un seul morceau de granit de soixante pieds de haut, chargé sur ses quatre faces d'hiéroliglyphes égyptiens, a été apporté de Thèbes en Égypte, & élevé à l'aide d'un mécanisme très-curieux, en trente-deux jours, sous la direction de Proculus, prêteur de la ville, & sous le régne de Théodose l'ancien.

Son piedestal a sept pieds de haut, & est sculpté en bas-relief d'un si mauvais style, qu'il suffit pour montrer la grande décadence des arts dans ce siècle.

Le second monument conservé dans le cirque, est la colonne serpentine, seul reste d'un grand nombre de colonnes & de belles

La Thrace.

ſtatues dont il était orné. Il y a lieu de croire que la colonne ſerpentine ſoutenait autrefois le trépied de Delphes qui était dans le *forum* d'Arcadius, l'un & l'autre ayant été placés par Conſtantin dans ſa nouvelle ville. Il ne reſte des ſerpens que les trois corps, qui, entrelaſſés, forment la colonne. Mahomet ſecond avait abattu la tête de l'un d'un coup de ſa hache d'armes, comme pour donner une preuve de ſa force. Les deux autres ont été enlevées en 1700, ſans que les Turcs ayent fait aucune recherche pour les retrouver.

On voit enfin dans l'atmeydan une colonne réparée par Conſtantin Porphyrogenete, & couverte par lui de bronze doré. C'eſt tout ce que ſignifie une inſcription grecque qui eſt ſur ſa baſe : elle a quatre-vingt-quatorze pieds de haut, & ſert à marquer une des extrémités de la lice dans l'hyppodrome : mais, en arrachant les plaques de cuivre, on l'a ſi fort endommagée, qu'elle paraît ne pouvoir pas durer encore long-tems.

Dans la plupart des cérémonies publiques où aſſiſte le ſultan, la marche ſe porte à l'atmeydan. On voit auſſi dans cette place les Turcs ſe livrer à une ſorte d'exercice militaire appelé *djirit*. Deux ou pluſieurs combattans, montés ſur des chevaux très-vifs,

font armés d'un bâton blanc d'environ quatre pieds de long, qu'ils se lancent l'un à l'autre avec une grande violence; l'adresse consiste à éviter le coup & à poursuivre son adversaire dans sa retraite, à arrêter son cheval au galop, ou à se baisser assez pour ramasser le djirit à terre sans quitter la selle. Les Turcs étonnent par l'agilité avec laquelle ils exécutent ces évolutions fatigantes & dangereuses. Les jeunes gens à la mode s'étudient à exceller dans ce jeu, parce qu'il est regardé comme une partie nécessaire de leur éducation.

L'intérieur de Constantinople ne répond point à ses dehors brillans, les rues sont étroites, fort sales & mal pavées. Les historiens de Byzance rapportent les dévastations rapides & fréquentes causées par les incendies qui doivent avoir lieu dans une ville dont toutes les maisons sont en bois. Son principal mérite est une sorte de magnificence sombre dans le voisinage des grandes mosquées. C'est ce qui fait dire à un voyageur avec raison: Je ne crois pas qu'il y ait dans le monde une ville qui, vue de quelque distance, promette tant, & qui vue de près, tienne si peu.

Dans les grandes villes de l'Europe, le bruit qui s'y fait entendre dans le jour, s'y prolonge la plus grande partie de la nuit;

La Thrace.

mais à Constantinople, à peine les Muezzins ont achevé d'annoncer l'heure de la prière du soir, que tout honnête musulman se retire chez lui, & que les mêmes lieux qui, du levèr au coucher du soleil, ont été fréquentés par une foule innombrable, deviennent déserts. Une heure après le coucher du soleil toutes les portes de la ville sont fermées, & l'entrée en est strictement défendue.

Tout homme qui a habité une grande ville en europe, ne peut qu'être infiniment surpris de la tranquillité qui règne pendant le jour dans les rués de Constantinople, quoique remplies de peuple. Il n'y a pas de bruit de voiture, & les lieux où il y a le plus d'hommes rassemblés pour leurs affaires, diffèrent à peine d'un séjour consacré au silence. Il y a quelques années qu'un Franc ne pouvait guère marcher dans les rués de Constantinople, sans courir le risque d'être insulté, & les marchands de Pera se faisaient accompagner ordinairement par un janissaire. Aujourd'hui on n'a rien à craindre de pareil, au moins lorsqu'on est assez sage pour céder toujours le haut du paver à un Turc.

Les incendies sont si fréquens, que peu de mois se passent sans quelqu'accident de ce genre, & ils sont communément si violens,

que des quartiers entiers sont réduits en cendres. Aussitôt que le fléau est passé, on rebâtit les maisons & les rues se rétablissent comme elles étaient, sans qu'on mette à profit cet accident pour faire aucun changement & prendre des précautions. On avertit les habitans que le feu est à Constantinople, en frappant un gros tambour placé sur deux hautes tours. La garde de nuit parcours les rues en traînant ses gros bâtons ferrés sur le pavé & en criant, le feu est en tel endroit. Le sultan est averti par trois fois; & quand l'incendie a duré une heure, il est obligé de se rendre en personne sur le lieu, & de faire conduire avec lui des mules chargées de piastres, qu'il distribue de ses mains aux hommes dont la profession est de porter du secours dans les incendies, mais qui, avant qu'il arrive, ne se donnent aucun mouvement. La Thrace.

On remarque avec étonnement la résignation avec laquelle un bon Musulman voit sa maison consumée par les flammes, il ne montre aucune émotion; il s'écrie: *allah karim*, dieu est miséricordieux, & il se tient assuré que la même providence qui l'a réduit à un état misérable, peut lui redonner la richesse, si sa destinée le veut ainsi; les femmes n'ont pas cette haute philosophie & n'en usent pas

La Thrace.

ainſi : elles s'aſſemblent en foule autour du ſultan, elles l'accablent ſans pitié des reproches les plus amers, articulant ſes fautes & les erreurs du gouvernement, & lui imputant la calamité préſente.

Le long du port eſt un quai & un grand nombre de portes dans la muraille flanquée de tours, qui forme l'enceinte de la ville : en face de l'autre côté du port, ſont les arſenaux, le logement du Capitan-pacha, grand amiral, les quartiers de *Piri-pacha*, *de Sudlidge*, où eſt une nouvelle fonderie de canons.

Le Boſphore de Thrace que fait communiquer les deux mers, verſé dans la partie du ſud, l'excédent des eaux que le nord répand dans la mer noire, & que ſa ſurface ne peut évaporer. Des courans violens deſcendent à cet effet du canal & ſe portent ſur la pointe du ſérail ; ce cape les diviſe & en intercepte une partie, qui après avoir circulé dans le port, en reſſort par la rive oppoſée, pour rentrer dans la file du premier courant : c'eſt à ce mécaniſme naturel que le port de Conſtantinople doit l'avantage de ſe dégager de tous les décombres & de toutes les immondices qu'on y précipite journellement. La mer s'y défend donc d'elle-même contre l'ignorance qui ne prévoit rien, & les vaiſſeaux de 80

canons peuvent ſans danger y mettre une planche à terre. La Thrace.

Le commerce de Conſtantinople ſe fait principalement dans les khans, les baſars & les bezeſtems, ſelon la coutume de l'orient.

Les khans ſont de grands edifices quarrés, bâtis en pierres & à l'épreuve du feu; ils ſont ordinairement de forme quarrée, environnés d'une colonade formant un cloître avec de nombreuſes célules, communément diſpoſées en trois étages. On y reçoit les marchandiſes de toutes les parties de l'empire, qui arrivent en caravanes.

Le marché aux eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, forme un de ces kans, & ce n'eſt pas le moins digne de la curioſité du voyageur. C'eſt un endroit fermé de murailles avec de grands arbres au milieu & des galeries tout au tour, ſous leſquelles ſont les marchands & les eſclaves. La vente commence toujours par une priſe pour le ſultan. Lorſqu'elle eſt finie, le crieur public touche le prix que le vendeur en veut. Celui-ci ſe tenant toujours auprès de ſon eſclave qui a le viſage & le corps couverts d'une couverture dont il tient un bout. S'il ſe préſente un acheteur, il lève la couverture pour voir ſi la marchandiſe lui plaît, & lorſqu'on eſt convenu du prix, l'eſclave ſuit ſon

La Thrace. nouveau maître dans sa maison. Avant que de les acheter, on les considère de tous côtés, on les examine, on leur fait faire l'exercice de tout ce qu'ils ont appris, & bien souvent cela se fait dans la même journée, sans que l'on conclue le marché. Les hommes & même les femmes auxquelles la nature a refusé des charmes, sont destinés pour les services les plus vils; mais les filles qui ont de la beauté & de la jeunesse, ont un sort bien différent; on va ordinairement les choisir chez leur maîtres, & ces maîtres qui sont des juifs, prennent grand soin de leur éducation afin de les mieux vendre. Ils leur font apprendre à danser, à chanter, à jouer des instrumens, & ne leur laissent rien négliger de ce qui peut inspirer de la tendresse. On y voit des filles fort aimables qui se marient avantageusement, & qui ne se ressentent plus de l'esclavage; elles ont la même liberté dans leurs maisons, que les Turques de naissance.

Rien n'est si plaisant que de voir venir incessamment, de Grèce, de Candie, de Mengrelie, de Circassie, de Géorgie, &c. une prodigieuse quantité de filles destinées pour le service & les plaisirs des Turcs. Les sultans, les pachas & les plus grands seigneurs choisissent souvent leurs épouses parmi elles.

Les

Les filles que leur sort conduit dans le sérail ne sont pas toujours le mieux partagées ; il est vrai que celle d'un berger peut devenir sultane, mais combien y en a-t-il de négligées par le sultan. Après sa mort, on les enferme pour le reste de leurs jours dans le sérail, à moins qu'elles ne soient recherchées par quelque pacha. La Thrace.

Les basars sont des espèces de cloîtres en pierres, fort élevés & éclairés par des coupoles, & très-frais en été. Là sont rassemblés les marchands de toutes les nations, ayant chacun une boutique sur le devant & un magasin sur le derrière, pour déposer leurs marchandises.

D'autres quartiers sont occupés par les jouailliers, de qui l'on peut acheter à assez bon compte des pierres brutes, & par les libraires, qui ont tous un assortiment de manuscrits turcs, arabes & persans, dont ils connaissent peu la valeur, mais dont ils demandent des prix exorbitans. C'est dans les basars que se montre parfaitement le caractère national ; on ne peut ailleurs l'observer avec plus de facilité & le connaître mieux. Un étranger s'étonnera d'y voir souvent les boutiques ouvertes sans que le maître y soit, ni aucun gardien, tant la filouterie est inconnue parmi les Turcs. On y distingue

La Thrace.

chacune des nations dont l'amas compoſe la vaſte population de Conſtantinople, par la manière dont ils ont la tête couverte, & qu'on apprend bien vîte à reconnaître, différence qui rend les grouppes des figures plus pittoreſques, en rompant l'uniformité des autres parties de leur habillement.

Le beſeſtein ou change public, eſt une pièce très-vaſte où l'on raſſemble des marchandiſes de ſeconde main, qui ſont là colportées & vendues à l'enchère : dans une partie de cette ſalle ſont les changeurs, la plupart Arméniens ou Juifs.

Conſtantinople eſt très-bien pourvue des choſes néceſſaires aux premiers beſoins de la vie ; le métier de boulanger y eſt lucratif mais dangereux, s'il n'eſt pas inacceſſible à la tentation de frauder. On vérifie ſes poids au moment où il s'y attend le moins, & la punition ordinaire de celui qui eſt pris en fraude, eſt d'être cloué par l'oreille au montant de ſa porte.

Les cafés, qui ſont en grand nombre, ſont arrangés dans le goût chinois & peints agréablement ; l'intérieur eſt diſtribué en petits cabinets ; les perſonnes de tous les rangs y viennent aſſidument, & pluſieurs y paſſent la plus grande partie du jour, fumant trente & quarante

pipes par jour, & prenant autant de taſſes de café bouillant, non clarifié & ſans ſucre. Aux cafés, il faut joindre les boutiques appelées *teriaki kana* où ſe vend l'opium ; on le prépare avec différens ſyrops, pour le rendre agréable au goût & moins enivrant ; quelquefois auſſi il eſt en petites tablettes ſur leſquelles ſont imprimés ces mots *mash allah*, c'eſt-à-dire l'ouvrage de dieu. La Thrace.

Les Turcs prennent de l'opium comme un enivrant, ou d'après l'idée qu'il fortifie, lorſqu'ils ont une fatigue extraordinaire à ſupporter. Les courriers tartares, qui voyagent avec une incroyable diligence, uſent de ces *mash-allah.* Aujourd'hui l'uſage de l'opium eſt fort diminué, à meſure que s'affaiblit le préjugé des mahométans contre le vin.

Les jeux de haſard n'ont pas lieu chez les Turcs ; ils ſont interdits par la loi de Mahomet. Les échecs ſont leur principal amuſement, & leur grande habileté en ce genre prouve qu'on peut y exceller ſans être pouſſé à cette étude par l'amour du gain. Ils regardent auſſi les gageures, cette ſorte d'affirmation anticipée du ſuccès d'un événement futur & incertain, comme illégitimes.

C'eſt une choſe remarquable qu'au ſein d'une ſi grande population il y ait ſi peu d'affaires cri-

La Thrace.

minelles. On entend rarement parler de meurtres, & le plus souvent c'est entre les soldats.

C'est avec un soin égal à celui du gouvernement grec, pour la santé & la commodité du peuple, que les Turcs devenus maîtres de Constantinople ont établi ou entretenu des bains publics. On en compte aujourd'hui cent trente dans l'enceinte de la ville; ils sont formés communément de deux chambres assez grandes, voûtées & éclairées par une coupole. La première est une espèce de vestibule où l'on se deshabille & l'on se r'habille; la seconde est échauffée par des tuyaux de chaleur qu'on n'apperçoit pas, & c'est-là qu'on sue; la chaleur y est portée communément au trentième degré de Reaumur; peu d'hommes peuvent y rester plus de vingt minutes. Au milieu est une table de marbre sur laquelle celui qu'on étuve est placé, & où deux hommes, les mains garnies d'une espèce d'étrille faite d'une pièce de drap de poils de chameau, le frottent avec du savon parfumé, de la tête aux pieds; ils pétrissent ses muscles, assouplissent ses jointures, en les tirant avec force, jusqu'à les faire craquer avec un bruit semblable à celui du coup de l'électricité. Toute l'opération est conduite, au reste, avec propreté & avec la décence la plus scrupuleuse. Après le bain,

on se rend dans une chambre voisine, on y trouve des lits rangés en file, on y passe une heure à fumer, après laquelle on croit pouvoir s'exposer à l'air libre. La Thrace.

Les femmes ne vont jamais seules aux bains; ils deviennent des lieux de rendez-vous pour celles d'un état supérieur, qui y passent des heures entières à faire entr'elles la conversation & à prendre des rafraîchissemens; les femmes ne subissent pas l'opération en silence, elles ont une espèce de cri de joie, qui consiste à répéter rapidement *lillah! lillah!* qu'on entend jusques dans la rue, en passant auprès des bains.

Eyub est un village en dehors des murailles de Constantinople, très-agréablement situé près du Havre; il a pris son nom d'Eyub ou Job, le porte-étendart de Mahomet, qui fut tué dans le premier siége de Constantinople par les Sarrasins. Mahomet second, à ce qu'on dit, eût une révélation qui lui découvrit le lieu de sa sépulture dans ce village; il y éleva un mausolée & une mosquée où est déposé le sabre dont on arme le nouveau sultan; cette cérémonie se fait toujours dans la mosquée de Youb. En voici le détail.

Le premier soin d'un prince ottoman qui parvient au trône, est de se laisser croître la

La Thrace.

barbe; quelques-uns y ajoutent celui de la teindre en noir, afin qu'elle soit plus apparente le jour de la première sortie publique, dont l'objet est d'aller ceindre l'épée : c'est la prise de possession, le couronnement des empereurs turcs. Dès le matin du jour disposé pour cette fonction, toutes les rues depuis le sérail jusqu'à Youb, sont bordées des deux côtés par les janissaires en habit & bonnet de cérémonie; mais sans armes & les mains croisées sur la ceinture.

Les ministres, les grands officiers, les gens de loi, & généralement toutes les personnes qui par état sont attachées au gouvernement, se rendent de bonne heure au sérail, afin de prendre le grand-seigneur dans sa marche. Cette marche commence, ainsi que nos processions, par les gens les moins importans qui défilent sans ordre; ils sont tous à cheval; & chacun d'eux est environné d'un groupe de valets de pieds, proportionné à l'état & aux facultés du maître; les gens de loi sont remarquables par la grosseur de leurs turbans & la simplicité des housses de leurs chevaux; mais le groupe du janissaire aga présente le tableau le plus riche dans la classe des grands officiers. Outre le nombre de valets qui environnent son cheval, il est précédé par deux files de *tchorbadgi*,

qui à droite & à gauche marchent à pied devant leur général; ces premiers officiers en bottes jaunes, les coins de leur robe retroussés dans leur ceinture, chacun un bâton blanc à la main, & coëffés d'un casque brodé en or surmonté d'un grand panache à la romaine, forment une longue allée de plumes, au fond de laquelle on voit le janissaire aga qui domine au milieu de la foule de ses gens : mais un objet vraiment curieux, c'est le vêtement de *l'achetchi - bachi* (1), qui marche à pied au milieu des deux files de colonels, dont je viens de parler, & seulement quelques pas en avant de son général. Une énorme dalmatique de cuir noir chargée de gros clous d'argent recouvre un corset également de cuir, & non moins bisarement décoré; ce petit gillet est fixé sur sa personne par une large ceinture à gros crochets & à charnières qui soutient deux énormes couteaux, dont les manches couvrent presque entièrement le visage du major; tandis que des cueillères, des tasses, & d'autres ustensilles d'argent suspendus à des chaînes du

(1) Chef de cuisine. Chaque compagnie a le sien, qui fait l'office de major : il veille à la subsistance & à la grande police; celui du janissaire aga fait l'office de major-général.

même métal, lui laissent à peine l'usage de
La Thrace. ses pieds. Il en est en effet tellement chargé, que dans toutes les occasions publiques qui obligent cet officier à se vêtir ainsi, deux janissaires doivent lui servir d'acolythes pour soutenir son habit.

Le *tchavuche-bachi*, l'un des ministres de la Porte, dont l'office a essentiellement rapport aux affaires civiles, est précédé par les huissiers dont il est le chef; chacun deux porte une plume d'autruche sur le côté de son turban. Le bostandgy-bachi est également précédé par deux files de bostandgys le bâton à la main, & dont les habits & les coëffures de drap rouge présentent au coup-d'œil une uniformité assez agréable. Ces différens officiers de l'empire saluent à droite & à gauche les janissaires qui bordent la haie, & qui y répondent en s'inclinant; mais ils rendent cet honneur avec bien plus de respect, aux seuls turbans des grands seigneurs qui précèdent sa hautesse, & qu'on porte en cérémonie. Deux de ces coëffures, chargées de leurs aigrettes, n'étaient d'abord destinées qu'à changer celle que l'empereur porte lui même au cas où il le juge à propos; mais cet usage de pure commodité, devint dans la suite un objet de pompe & d'ostentation.

Ces turbans, placés sur des espèces de tré-

pieds de vermeil, ſont portés de la main droite par deux hommes à cheval, entourés d'un nombre de *tchoadars*; & ces officiers doivent ſeulement faire incliner un peu les turbans à droite & à gauche, à meſure que les janiſſaires, au nombre de ſept ou huit à-la-fois, ſe courbent profondément pour ſaluer les aigrettes impériales.

Dans cette marche, auſſi curieuſe à voir que pénible à décrire, le viſir & le muphti, tous deux vêtus de blanc, le premier en ſatin, le ſecond en drap, marchent à côté l'un de l'autre entourés de leurs gens, & précédés de chevaux de main & des chatirs du viſir; eſpèces de valets de pied diſtingués par des ceintures de vermeil. A côté de ce miniſtre marchent les *alaitchaouches*, ou huiſſiers à verge appartenant à la dignité de pacha; ils font conſtamment mouvoir leur bâton d'argent garni de petites chaînes aſſez ſemblables à des hochets, & dont le bruit l'accompagne juſques dans ſon propre palais. Un charriot couvert, groſſièrement conſtruit, mal ſculpté, mais richement doré, contient un petit ſopha, & ſuit ordinairement le muphti, pour le recevoir quand il eſt fatigué.

Viennent enſuite les capitaines des gardes de l'intérieur, & le grand & le petit écuyers

La Thrace.

qui précèdent les chevaux de main du grand-seigneur. Ces chevaux sont couverts de housses très-riches qui traînent jusqu'à terre, & qui ne laissent appercevoir que la tête des animaux, dont le front est orné d'une aigrette de héron; ils portent aussi chacun une queue de cheval suspendue à la sous-gorge, & sur la selle un sabre & une masse d'armes recouverts d'un bouclier. Chaque cheval est conduit par deux hommes à pied, qui tiennent chacun une longe fixée à la tête de ces animaux; immédiatement après suivent deux files d'assekis, corps d'élite tiré de celui des bostandgys; ils ont le sabre pendu en sautoir & le bâton blanc à la main: une troupe de *zulufichis*, coëffés d'un casque de vermeil & la lance haute, marche également sur deux files & précède les peisks; ceux-ci, vêtus à la romaine, portent des faisceaux que surmonte une hache d'argent, & marchent avant les solacks, qui chaussés d'une espèce de cothurne, armés d'arcs & de flèches, sont coëffés d'un riche casque surmonté d'un panache en éventail, dont les extrêmités en se réunissant, forment deux haies au milieu desquelles le grand-seigneur marche seul à cheval. L'aigrette du prince domine au-dessus de ce superbe grouppe; son approche inspire un silence morne; les janissaires s'inclinent pro-

fondément avant que la haie de plumes ait dérobé l'empereur à leurs regards : de son côté, sa hautesse a l'attention de répondre à ce salut par un petit mouvement de tête à droite & à gauche. La Thrace.

Un nombre infini de tchoadars environnent & suivent le grand-seigneur; ils entourent en même-temps le seliktar-aga qui porte le sabre impérial sur l'épaule, & est vêtu d'un habit d'étoffe dor : cet habit est le seul des habits turcs qui joigne à la taille.

Le *kislars-aga*, ou le chef des eunuques, paraît ensuite suivi du *kasnadarz-aga* qui ferme la marche, & qui distribue de l'argent au peuple dont la foule l'accompagne. Le *capidgelar*, ou capitaine des gardes de la porte, & le bostandgy-bachi, qui précèdent le grand-seigneur dans toutes les sorties publiques, doivent, à son retour au sérail, mettre pied à terre, au fond de la première cour, pour venir au-devant de sa hautesse; ils doublent leurs pas lorsqu'ils en approchent, se prosternent aux pieds de son cheval, & l'introduisent dans la seconde cour en marchant devant lui jusqu'au lieu où le prince met pied à terre, & où les officiers de l'intérieur le reçoivent.

Dans une riche vallée, au-delà d'Youb,

La Thrace.

à une lieue & demie de Constantinople, est une maison royale nouvellement bâtie, où le grand-seigneur se rend souvent les jours de gala, & va se promener avec ses femmes; on l'appelle *kiatchana*, & c'est aux Français que les Turcs en doivent l'idée. En 1722, Mehemet-Effendi étant de retour de son ambassade de France, parla avec tant d'admiration au grand-visir, des maisons de plaisance de l'empereur des Français, que ce seigneur conçut le projet d'en construire une à leur imitation, pour les plaisirs du grand-seigneur. Un double vallon, formé par deux chaînes de collines & arrosé par une petite rivière, est le lieu charmant où est situé ce nouveau palais; plus de deux cents belles maisons, bâties sur les côteaux d'alentour, présentent de loin la plus belle perspective qu'il soit possible d'imaginer; elles sont entourées de palissades de bois peint. Nous entrâmes dans ce palais, du côté de la rivière, par un berceau couvert de petits dômes, de distance en distance, dont le treillage est une espèce de mosaïque à jour; cette galerie aboutit à une grande cour près de laquelle sont plusieurs vergers, dont les compartimens sont très-agréables; les chambres sont ornées de marbre & de peintures; à droite du sérail est un kiosk ou pavillon quarré d'une magnificence

royale ; son circuit est près de cent pieds. Il est tout entier de marbre blanc, lambrissé d'une mosaïque précieuse, & soutenu sur plusieurs colonnes dont les chapiteaux & les bâses sont de cuivre doré; la distance qu'il y a entre chaque colonne est à jour, & se ferme avec des rideaux & des volets; en face du kiosk est un canal immense, revêtu de marbre dans toute sa longueur, & bordé de platanes qui forment un ombrage délicieux : on est surpris de voir Marly transporté dans la Thrace.

La Thrace.

Les gardes prétoriennes, les mammeloucs & les janissaires ont été célèbres par leur valeur & leurs talens militaires, & dans le temps de leur institution, ces derniers n'ont pas été inférieurs aux premiers. Ce fut le sultan Amurath second qui le premier établit en Turquie une armée permanente; ce fut lui qui, après avoir étendu le cercle de ses conquêtes depuis l'Hellespont jusqu'au Danube, forma le projet bien entendu de conserver son empire par un corps de milice accoutumé à la discipline, & qu'il eut soin d'attacher à sa personne par des privilèges particuliers.

Dans cette vue, il s'empara de chaque cinquième enfant de tous les chrétiens qui se trouvaient sous sa domination, & qui étaient âgés de moins de quinze ans. Il les confia pour

La Thrace.

deux ou trois années aux ſoins des laboureurs, chargés de les endurcir au travail, & de les élever dans la religion mahométane, & enſuite on leur enſeigna avec un ſoin particulier le maniment des armes. Pour les familiariſer encore mieux avec le carnage, on les accoutuma à faire l'eſſai de leurs ſabres ſur leurs priſonniers ou ſur les criminels. Lorſqu'on ſe crut parvenu à bannir de leur cœur tout ſentiment d'humanité, on les enrôla dans le corps des *Yennicheri* ou janiſſaires, & ils formèrent l'élite de l'armée turque. L'inſtitution de cette nouvelle troupe donna à cette époque une ſupériorité déciſive aux armes des Turcs; ils avaient adopté un ſyſtême de diſcipline, une organiſation bien combinée qui n'avaient point encore de modèle dans les armées des autres puiſſances de l'Europe. Ces légions fameuſes furent long-temps la terreur des nations environnantes, & on continua à les regarder du même œil juſqu'au milieu du dix-ſeptième ſiècle. A cette époque, la puiſſance des Turcs commença à reſter dans une ſorte de ſtagnation: leurs efforts pour s'agrandir, éprouvèrent bientôt de puiſſans obſtacles, & ce ralentiſſement forcé doit être conſidéré comme le prélude d'une décadence vers laquelle ils n'ont ceſſé de s'incliner depuis, & qui devient de jour

en jour plus effrayante pour eux. Plus les années s'écoulent & plus leur dégradation est sensible. La discipline de cette soldatesque féroce ne pouvait être protégée que par des souverains également féroces. Les sultans n'eurent pas plutôt abandonné les camps pour se livrer aux débauches du sérail, que les janissaires, cessant de respecter leur autorité, se révoltèrent à diverses reprises, & renversèrent du trône le monarque qui leur paraissait indigne de tenir les rênes de l'empire. La Thrace.

Le Sultan Mahmud, qui redoutait l'esprit guerrier & turbulent de ce corps, mit toute sa politique à le plonger dans l'avilissement. Il permit que des hommes de la plus basse classe du peuple, que des gens à juste titre regardés comme infâmes, s'enrôlassent dans les janissaires. Il en résulta que ce corps fut considérablement augmenté & que sa réputation dégénéra en proportion. Un grand nombre d'entr'eux sont notés pour la poltronnerie, aussi-bien que pour les vols & pour d'autres crimes dont ils se rendent journellement coupables, tandis que les autres énervés par la vie oisive qu'ils mènent dans le sein des villes, & par l'habitude de se livrer aux professions les plus viles, ne conservent rien de militaire que le nom de janissaire qu'ils continuent à

La Thrace. porter. Comme ce titre est héréditaire, il y a peu de Turcs, même parmi les gens de métiers & les marchands, qui ne soient enrôlés dans quelque *Odah* ou régiment de son choix, pour jouir du privilége du corps; ce qui l'exempte de recevoir la bastonade sur la plante des pieds & lui donne le droit de l'avoir sur le dos, ainsi que l'honneur d'être étranglé quand il est condamné à mort. Il y a cent une légion de janissaires, & le Sultan est enrôlé dans la première, dont il est le chef; & à de certains jours, il reçoit sa paye dans la seconde cour du sérail, lorsqu'on leur distribue le pilau des cuisines de l'empereur.

Celui qui veut y être admis, doit, en com-commençant & durant sa jeunesse, être le garçon de cuisine et le valet de son *Ortah* ou division. Pendant ce noviciat, il est soumis aux ordres d'un caporal à qui il doit obéir aveuglement, comme dans les ordres monastiques, un jeune frère obéit à son supérieur. Ces novices portent une ceinture de cuir, ornée par-devant de deux larges plaques de cuivre. Ils ont soin des marmites & distribuent les portions; Ils sont affranchis de ce service sitôt qu'ils ont des moustaches; ils portent imprimée à leurs bras & sur la chair, la marque qui distingue l'*Odah* auquel ils appartiennent,

tiennent, & qui tracée avec de la poudre à canon, selon un procédé bien connu, ne peut plus s'effacer. Le premier *Odah* à pour symbole un croissant, d'autres ont des figures grotesques ou des figures d'animaux, comme un lion, un rhinocéros. La Thrace.

Le plus grand malheur qui puisse arriver à un corps, est la perte de ses marmites; & pour le prévenir, ils ont constamment deux batteries de cuisine. Lorsque toutes deux ont été prises par l'ennemi, la légion est rompue, & on en forme une nouvelle à laquelle on donne de nouvelles marmites. Dans la dernière guerre, les Russes s'étant emparés du camp des Turcs, & employant leurs marmites en présence des prisonniers, ceux-ci se montrèrent extrêmement choqués & scandalisés de cette profanation.

CHAPITRE IV.

Fauxbourgs de Constantinople. — Galata. — Péra. — Canal de la mer Noire. — Palais des Sultanes. — Maisons des Grecs & des Arméniens. — Vieux châteaux sur les deux bords opposés du Bosphore. — Commerce de Constantinople.

La Thrace. L'ANCIENNE Byzance, dont les murs servent aujourd'hui d'enceinte au sérail du Grand-Seigneur, placée sur l'extrémité du cap qui ferme le port, présente une forêt de cyprès, dont les cîmes dominées par une infinité de coupoles couvertes de plomb, enrichies de boules dorées, se pyramident avec la tour du divan qui les surmontent. Ce groupe d'une teinte sombre semble se détacher du reste du tableau, qui n'offre d'ailleurs d'autre variété que quelques grands édifices épais, dont les masses sont trop fortes pour les objets qui les environnent.

En rentrant dans le canal, on trouve Galata, habitée par les négocians, & Péra où logent les ministres étrangers, Tophana ou la fonderie, puis le palais de *Bechik-Tache*, la

plus agréable & la mieux décorée de toutes les maisons du Grand-Seigneur ; enfin une suite de villages superbes, de kiosks, charmans, dont les formes variées décorent des aspects sans cesse renouvellés par chaque effort des rameurs. Il n'est pas un angle, pas un contour qui n'offre & ne cache de nouvelles beautés. La rive d'Asie, moins couverte de bâtimens, offre des promenades délicieuses, des vallées arrosées par une multitude de ruisseaux, & ombragées par d'énormes platanes, dont les cîmes réunies forment souvent une voûte impénétrable aux rayons du soleil.

La Thrace.

C'est dans ces asyles que le négociant vient se délasser de ses travaux, le musulman de son oisiveté, & quelquefois ses femmes s'égarant, s'échappent aux tristes gardiens qui les obsèdent. Vers le tiers de sa longueur, le canal forme un circuit qui produit sur la côte d'Asie un golfe, dont les bords sont occupés par des kiosks & jardins du Grand-Seigneur. Là, sont sur les deux caps opposés à l'Asie & à l'Europe, deux vieux châteaux ruinés, garnis d'un grand nombre de canons presque tous sans afût. Il paraît constant que cet endroit est celui ou Xerxès fit construire le pont de bateaux sur lesquels défila cette armée dont il couvrit la Grèce. Plus loin sur la côte d'Eu-

La Thrace.

rope, font les villages de *Tarpia* & de *Bouyuckdéré*, où les miniftres étrangers & les plus riches négocians ont des maifons charmantes. Au-delà font quelques batteries inutiles & deux châteaux auffi peu redoutables que les premiers.

La ville de Galata a dû fa fondation aux Génois. Elle eft aujourd'hui la réfidence des marchands de toutes les nations, dont les magafins font remplis de tous les articles que peut fournir le commerce d'Europe. Ce faubourg a quatre milles de circonférence; les Vénitiens prétendent y exercer une forte de jurifdiction, & à l'entrée publique de leur ambaffadeur, qui prend le nom de Baile, on lui préfente les clefs à la porte.

Le grand faubourg de Péra, placé fur une hauteur très-élevée, a plus de deux milles de long. Les miniftres des puiffances étrangères y vivent généralement avec un grand fafte; leurs palais font magnifiques & délicieufement fitués, particulièrement celui de l'ambaffadeur de Suède. Il eft bâti à l'endroit le plus élevé du lieu où l'on découvre le fuperbe port, le magnifique canal, la tour de Léandre au milieu des eaux, le férail & fes jardins, Conftantinople avec fes mofquées, le Pont-Euxin avec fes îles, Scutari & Chalcédoine en Afie de l'autre côté du détroit; au loin le mont Olympe tou-

jours couvert de neige, image des montagnes de Suède en hiver, des forêts de vaisseaux arrivant à toute heure d'Europe & d'Asie & y retournant, des milliers de chaloupes & celles du Grand-Seigneur qui sont dorées, voilà les perspectives de l'hôtel de l'ambassadeur de Suède à Péra, qui est orné d'un joli jardin séparé par un mur mitoyen d'une maison de derwiches, où est le mausolée du comte de Bonneval, avec son cimetère, qu'on apperçoit de la salle à manger de l'hôtel. Dans le mois de Ramadan, tous les minarets sont illuminés dès la fin du jour : alors, de l'hôtel de Suède, on en peut compter un très-grand nombre, tant en Europe qu'en Asie, à une, deux, trois galleries qui offrent l'aspect d'autant de cercles ou de couronnes de lumières. Celles de plusieurs minarets, arrangées avec symétrie, représentent des vaisseaux, le chiffre du Sultan, des croissans, & autres figures quelquefois mobiles au gré des vents.

La Thrace.

Les ministres des puissances étrangères vivent généralement à Péra avec un grand faste & une grande dépense. Pendant l'hiver & au temps du carnaval, leur société est montée sur un ton de gaieté plus marqué; mais leur commerce entre eux n'en est pas moins em-

La Thrace.

barrassé par l'étiquette, & rarement s'y dégage-t-on des entraves de la cérémonie.

Parmi les autres habitans de Pera, on trouve un mélange inoui de manières européennes & orientales à peu-près à un égal degré. Les hommes portent les habits de leur nation; mais les femmes mêlent les modes grecques aux modes françaises, & cette union produit des effets agréables. Leur coëffure est généralement plus grecque que française; leurs cheveux tombent en boucles sur le front & en longues tresses sur le dos; sur la tête elles portent une touffe faite d'un étoffe de soie communément bleue, entourée d'un petit turban de mousseline à fleurs. Des chaînes d'or en brasselet ou en colliers, sont un de leurs ornemens fovoris; leurs joyaux sont des effets de famille, & elles ne peuvent les alliéner : on les montre souvent comme étant dans la famille depuis le temps des empereurs grecs.

Les chambres préférées dans les maisons, sont celles qui sont les plus proche du toît; elles sont spacieuses & élevées, mais sans cheminées; l'hiver elles ont dans le milieu une table ronde qu'on appèle tandour, sous laquelle on place un réchaud de braise, & qui est recouvert de plusieurs tapis. Les hommes & les femmes se placent autour, complètement

enveloppés jusqu'au cou : lorsque je fus, pour la première fois, introduit dans une société où je fus invité à me placer au tandour, ce spectacle me parut grotesque. La Thrace.

Parmi les drogmans qui font leur résidence à Pera, plusieurs sont des descendans des familles vénitiennes qui ont occupé cet emploi dès le temps des premières ambassades des européens à la Porte. Les Allemands & les Français avaient établi un séminaire de jeunes gens appelés enfans de langue, pris dans leur *nation*, pour remplir les places de ce genre ; & ce plan, il faut en convenir, a produit de bons effets.

C'est une chose singulière que la facilité avec laquelle ces gens parviennent à parler couramment sept à huit langues ; car Pera est une tour de babel pour la multitude, & quelquefois pour la confusion des langues.

Pour traiter les affaires avec les gens du pays, on ne peut se passer de ces interprêtes appelés *drogmans*. La Porte donne à ces drogmans un barat ou privilège pour la vie ; mais ils sont nommés par le ministre étranger. Ils étaient ci-devant résidans dans diverses villes de l'empire, pour les besoins du commerce de chaque nation ; mais depuis plusieurs années, l'office & le titre de drogman ont été

La Thrace.

mobiles, & le privilège en est acheté par de riches Grecs, pour mettre à couvert leurs personnes & leurs propriétés, contre cette espèce de vol appelé avanie qui les menace sans cesse. Pour tout commerçant l'exception de droit de port est un avantage desirable, aussi bien que les immunités & privilèges dont jouit la nation à laquelle il s'attache pour un tel emploi. L'abus qu'on a fait de ces privilèges a éveillé depuis long-temps la jalousie du gouvernement turc, qui viole continuellement ses capitulations avec les nations de l'Europe, & qui restreint tant qu'il peut les concessions qu'il a faites. Immédiatement après la dernière paix, l'impératrice de Russie, pour se concilier les Grecs, remplit tout l'Archipel de consuls pris dans cette nation; son plan fut facilement démêlé par l'étendue qu'elle lui donna, & la Porte déclara qu'elle ne voulait pas qu'aucun sujet de l'empire, non musulman, remplit désormais l'emploi de consul.

Il y a dans Pera un collège appelé *medresseh*, où l'on élève les jeunes gens qui doivent être admis dans le sérail, & qui est gouverné par le capi-baschi. Cet établissement a été formé pour les enfans des Turcs que leurs parens veulent destiner à ce service, & parmi lesquels le sultan vient choisir, dans une visite de la

maison qu'il fait tous les ans; les plus spirituels sont instruits dans l'islamisme, & les sciences que l'alcoran regarde comme permises, & les plus vigoureux dans les exercices militaire du sabre & du djirit. Il s'élève dans cette maison plus de cinq cents jeunes gens de la capitale, parmi ceux qui donnent le plus d'espérance. La Thrace.

Le monastère des derviches à Pera, est un objet digne d'être vû, & qu'on laisse voir facilement, même aux Francs, à qui il n'est pas permis d'être spectateurs d'aucun autre acte religieux du culte mahométan.

On descend de Pera à Tophana, qui est encore un autre faubourg sur le bord de la mer Noire, où la plupart des gens se rendent quand ils veulent aller se promener sur l'eau. Rien n'est si agréable que l'amphithéâtre que forment les maisons de Galata, de Pera & de Tophana; il s'étend du haut des collines jusqu'à la mer; Tophana est un peu plus élevé que les autres, mais il est plus petit. On voit à cent pas de-là l'arsenal, c'est une maison couverte de deux dômes qui a donné son nom à tout le quartier; les Turcs y fondent de fort bons canons; ils employent de bonne matière, gardent d'assez justes proportions, mais leur [illegible]llerie est simple & sans ornemens.

La Thrace.

Le Bosphore est un bras de mer séparant l'europe de l'Asie & liant le Pont-Euxin ou la mer noire avec la Propontide ou la mer de Marmara, il n'a pas plus de trois milles dans sa plus grande largeur, & souvent il n'en a qu'un. Il n'a guère que quinze milles de long, à compter de son entrée à la pointe du sérail. La nature a prodigué toute sa richesse dans la disposition & la beauté de ses rivages; de hautes montagnes, de larges baies & des promontoires couverts de bois se succèdent avec la plus agréable variété, & présentent des scènes supèrieures à celles qu'offrent le détroit de Messine & celui de l'Hellespont. Quant à la culture, les rivages l'emportent sans comparaison, car ils sont couverts d'une suite non interrompue de villages & de jardins, & d'une population dont le total peut être regardé comme égalant celle de la capitale.

La navigation du Bosphore où dominent alternativement les vents du nord & du sud, est aussi incertaine que celle du détroit des Dardannelles. Horace l'appelle *insaniens*, épithète qui justifie la force des courans opposés dans le détroit, & qui a dû paraître encore plus juste aux anciens, vû l'état imparfait de la navigation chez les Romains.

Malgré les difficultés de la navigation, le

détroit n'en eſt pas moins couvert d'un nombre infini de barques & de batteaux de toute eſpèce ; ſes eaux abondent en poiſſons, les dauphins y ſont prodigieuſement multipliés, à la faveur des préjugés des Turcs qui ne les détruiſent point, & on les voit jouer en troupes ſur la ſurface de la mer. La figure du dauphin était l'emblême des anciens Byzantins, & employée ſur le revers de leurs médailles.

La Thrace.

Sur le rivage d'Europe, les pêcheurs élèvent des eſpèces d'échauguettes d'où ils obſervent avec une patience admirable l'approche des poiſſons en bancs entiers, qui troublent la tranſparence des eaux, & d'où ils donnent le ſignal pour faire agir leurs filets. Il ſe paſſe à peine une minute ſans qu'on voie des volées d'oiſeaux aquatiques appelés alcyons, reſſemblant à des hirondelles & volant en longues files d'une mer à l'autre. Comme on ne les voit jamais en repos, les Français les appellent les ames damnées. Les habitans du pays ont pour eux une ſorte de reſpect.

Les villages du côté de l'Europe ſont habités principalement par les Grecs, les Juifs, & les Arméniens, mais ils ont des noms turcs & ſont ſous la juriſdiction des magiſtrats turcs. Bâtis fort près des bords de la mer, ils forment ſur le rivage une ſorte de rue le plus

La Thrace. souvent très-étroite, les montagnes de Thrace laissant peu d'espace entre elles & la mer, après avoir dépassé le grand arsenal de Tophana, l'objet qui attire l'attention est le palais impérial surnommé le *jardin-des-melons*. Cet édifice, dans le goût chinois le plus exagéré, est la résidence favorite du sultan actuel; il est accompagné d'un bois de cyprès dans lequel on voit beaucoup d'arbres ayant plus de six pieds de tour.

C'est sur le bord du canal & en avance sur la mer même, que ce chef-d'œuvre de l'architecture turque est construit. Rien n'y a été épargné de ce qui pouvait l'embellir; il a plus de trois cents pieds de façade, il est tout entier en bois; l'œil est en quelque sorte préparé à la profusion d'ornemens dont l'intérieur est surchargé, par la décoration extérieure, riche des plus brillantes couleurs, & qui étale par-tout la dorure & le cuivre.

Comme dans toutes les maisons turques, les pièces qui servent au logement des maîtres sont au premier étage, après être montés nous entrâmes dans le grand salon de cent quatre-vingt pieds de long, & qui n'est pas d'une hauteur proportionnée: il communique à plusieurs chambres de parade ornées avec toute la recherche du goût national; on n'y trouve

pas la ſimplicité & le bon goût, étrangers aux Turcs ; ils ne cherchent que le brillant & l'éclat, produits par la vivacité & la variété des couleurs & de la dorure. Les deſſus de leurs parquets, quoique réguliers, ſont biſarres : ils n'entendent point la perſpective ; mais il faut convenir qu'on peut admirer leurs plafonds. Dans une des chambres, on voit une grande image du ſoleil d'un travail curieux, & dont les rayons ſont d'un métal brillant. La Thrace.

Mais la magnificence ne ſerait pas entière, ſans de nombreuſes citations de l'alcoran, ou des éloges en vers, écrits dans chaque chambre en lettres d'or. Une de ces chambres eſt bâtie ſur l'eau, avec une grille au plancher, par laquelle les dames peuvent s'amuſer à pêcher. On y lit quelques vers à la louange de cette retraite, qui commencent par cette exclamation emphatique : *O Dieu ! ô Dieu ! quel lieu délicieux eſt celui-ci !* & dont les derniers inſtruiſent le lecteur qu'il y a là un vivier, à quoi l'auteur a ajouté ſon nom & la date de ſa compoſition poétique : derrière le palais ſont des fontaines de marbre donnant de la fraîcheur aux kiosks qui ſont d'une extrême légéreté.

La ſultane Bey-Khan, âgée d'environ vingt-huit ans, belle femme, mais un peu graſſe,

La Thrace. occupait ce palais : elle nous avait observé à travers une *jalousie*, appelée ainsi avec beaucoup de raison, & elle donna ordre à son esclave favori de nous faire les honneurs de sa maison.

Nous fûmes conduits à la chambre du vivier : là, on nous servit du café, des confitures & des parfums avec une grande magnificence ; les soucoupes & les cueillers étaient d'or & enrichies de diamans. On nous présenta entr'autres une *confection* d'une odeur exquise, appelée conserve de rubis, soit de la qualité précieuse des ingrédiens qui la composent, soit de la poudre de rubis qu'on nous dit y entrer ; car c'est jusques-là qu'ils poussent la bisarrerie dans la pratique de l'art du confiseur.

Attenant le palais de la sultane, est la maison du pacha son mari, édifice modeste, réuni par une galerie à l'appartement de sa femme ; car c'est l'étiquette que le mari d'une sultane professe envers elle la soumission d'un sujet, & renonce au privilége accordé aux musulmans par leur prophète d'avoir plusieurs femmes.

Quand le sultan a fait connaître à un de ses favoris son dessein de lui donner pour femme une princesse de son sang, celui-ci doit répudier toutes ses premières femmes, renvoyer

ses concubines, & préparer un palais & une nombreuse maison pour sa future. Elle a sur lui une autorité absolue, dont le symbole est une petite dague à poignée, enrichie de diamans, qui est la seule dot qu'elle ait du sultan. La cérémonie des fiançailles se passe de la manière suivante : le sultan envoie au futur le poignard & un ordre conçu en ces termes : Princesse, je vous donne cet homme pour votre plaisir, & ce poignard pour votre vengeance. Muni de ces pièces, le futur pénètre avec respect jusqu'à l'appartement de la sultane. Elle le reçoit couchée sur son sopha ; il lui fait trois profondes révérences, l'une en entrant, la seconde à-mi-chemin, & la troisième à ses pieds, où il déclare sa passion & le bonheur auquel il aspire. A ces mots, elle se lève avec dédain, sans faire attention à lui, & saisit la dague comme pour le punir sur-le-champ de sa témérité : il tire alors l'ordre du sultan de son sein, le baise, l'applique à son front & le lui présente : elle le lit ou fait semblant de le lire ; &, réconciliée avec le suppliant, elle s'écrie : la volonté du sultan soit faite. Aussitôt une cavalcade magnifique la conduit au palais préparé pour elle, avec toute la pompe orientale. Elle se retire d'abord, & il est certain qu'il est obligé d'arriver en ram-

La Thrace.

La Thrace. pant jusqu'au pied du lit. Après cela, s'il se rend coupable de quelque infidélité, ou de quelque violation de son engagement, il est étranglé secrètement, ou au moins dépouillé de tous ses biens, sur la moindre plainte de la sultane. S'il est exilé ou disgracié pour des raisons politiques, on ne permet pas à sa femme de le suivre, & elle est mariée à un autre.

Quelques mois avant notre visite, le pacha avait été renvoyé à son gouvernement de Morée, & l'indulgente princesse lui avait donné avant son départ, vingt-cinq de ses plus belles esclaves.

En avançant sur la même rive, on trouve le village de *Kooroo-Chemch*, où sont les maisons des princes grecs, retournés de leurs gouvernemens de Valachie & de Moldavie, ainsi que les maisons de beaucoup de particuliers grecs.

Plusieurs de ces édifices, qui ont peu d'apparence, sont assez magnifiques en dedans; les distributions & les ameublemens ne diffèrent pas beaucoup de ce qu'on voit dans les maisons des plus riches Turcs: les murailles sont en stuc blanc, & souvent ornées de gravures apportées par les Francs; mais on y voit rarement des tableaux.

Le marchand, qui passe le jour entier, les jambes

jambes croisées, à son comptoir dans le bazar, revêtu d'un méchant habit, arrivé dans sa maison sur le canal, est reçu par ses domestiques, s'habille richement en satin, en pelisses, & se réunit aux femmes qui composent sa famille & qui l'attendent pour leur repas du soir, où la gaîté naturelle à sa nation se déploie sans interruption & sans contrainte. La Thrace.

Les maisons des Arméniens ne sont guères moins nombreuses que celles des Grecs, & il n'y a pas beaucoup de différence entr'eux; mais chez les Grecs on tient plus de compte des femmes, on a plus d'égard & de considération pour elles. Les femmes & les filles des Arméniens sont regardées comme des servantes: ils se font servir à table par elles & ne les y admettent pas.

Au milieu du bosphore sont deux anciens châteaux opposés l'un à l'autre dans la partie la plus étroite du canal: c'est en cet endroit que les Perses, sous Darius, les Goths, les Croisés, les Sarrasins, ont à divers temps effectué leur passage d'Asie en Europe, & d'Europe en Asie; c'est-là que, selon Hérodote, Mandroclès jeta, par ordre de Darius, un pont de bateaux assez ingénieusement & assez solidement construit, pour que l'innombrable armée de ce prince y passât toute entière avec

La Thrace. facilité. Ces châteaux ont été bâtis par les empereurs grecs : ces mêmes châteaux ont été appelés les tours de l'oubli, pour avoir servi long-temps de prison à vie, & où l'on renferme encore les janissaires que l'on veut faire mourir. Ces forts n'offrent pas à la vue un effet agréable, parce que leurs toîts sont en pointe & qu'ils n'ont point de créneaux ; mais la situation de celui qui est appelé *Roomily-Kissar*, château d'Europe, est vraiment frappante & romantique : l'autre, accompagné d'un village, couvre une langue de terres basses, abondantes en sources & fontaines de la plus belle eau, qui sont pour les chrétiens grecs l'objet d'une superstition ancienne & enracinée. Ils les appèlent *ayasma*, & regardent comme un acte salutaire de religion d'aller en boire abondamment, en récitant quelques prières.

Au village de Thérapia, le canal commence à s'élargir beaucoup sur une longueur de plus de quatre milles en s'avançant vers la mer Noire, & on apperçoit bientôt le beau rivage où est situé *Buyak-Dereb*. La beauté de cette situation l'a fait choisir par beaucoup de ministres étrangers pours leurs maisons de campagne. Ils y ont des maisons construites dans le goût oriental, que chacun perfectionne à

sa manière, en y ajoutant les commodités européennes. Pendant l'été il s'y rassemble une société nombreuse & variée. Les promenades du soir au clair de la lune y forment un spectacle des plus gais qu'on puisse voir : cet assemblage de différentes nations, des groupes nombreux de jolies femmes, leur air voluptueux, romanesque, & leurs vêtemens pittoresques, la fraîcheur du soir, le calme des eaux de la mer couverte de bateaux & d'amans donnant de sérénades à leurs maîtresses, & l'accord de toutes les parties de cette scène, conspirent à porter dans l'ame une jouissance délicieuse.

La Thrace.

Les hauteurs qui sont derrière le village de Buyuk-Derch sont d'une beauté admirable ; le rivage opposé a aussi de grands traits de beauté ; le Lit du Géant, comme on l'appèle, est une montagne élevée ; à l'extrémité occidentale du rivage, est une prairie ou vallée, au milieu de laquelle est un petit bois de platanes d'une grosseur extraordinaire : le sultan va se promener de ce côté-là en été, & s'y amuse à voir des charlatans, des danseurs de corde du genre le plus grossier, délassement qu'il paraît aimer beaucoup.

De l'aqueduc, qui est à l'extrémité de la vallée, il y a un chemin d'environ quatre

milles, qui conduit par une forêt au village de Belgrade, où résident encore quelques ambassadeurs. La forêt de Belgrade est très-grande, & s'étend le long de la côte de la mer Noire sur plus de cent milles. Le chataignier, le chêne & le platane y dominent & y sont d'une grande beauté; mais il est dangereux de se reposer sous ces ombrages délicieux, car les vipères y sont très-multipliées & très-venimeuses; & le bruit importun & fatigant d'un nombre infini de grillons, ne permettrait pas d'y goûter un moment de sommeil.

Le village de Belgrade est environné de tous côtés d'un bois épais formant une des plus belles forêts qu'on puisse voir. Il est amusant de voir, un jour de fête, les femmes grecques, élégamment vêtues, venir puiser de l'eau à une fontaine; la forme de leurs amphores ou cruches à deux anses, & les différentes attitudes qu'elles prennent en les portant sur leur épaule, retracent fortement l'antique; leurs danses, en tenant des guirlandes, et la musique assez grossière de leur lyre & des instrumens appelés *Zamboona* et *meskali*, font revivre aux yeux les usages de l'ancien temps.

Je fus présent à la cérémonie d'un mariage

La Thrace.

entre un villageois & une villageoise ; la fête commença par une danse d'hommes se tenant par la main, & animés par le son grossier d'un tambourin & d'un fifre ; celui qui était à la tête portait un petit drapeau ; les fiancés étaient soutenus chacun par deux hommes, & distingués par la richesse de leurs vêtemens ; leurs cheveux ornés de longues & petites lames d'or ou de clinquant, & ceux de la mariée, en particulier, tellement pendans sur son visage, quils faisaient l'office de voile. Chacun des fiancés avait les mains liées ensemble avec une sorte de bracelet et des guirlandes de fleurs. Lorsque tout le monde fut rassemblé dans une salle où le *papas* avait fait ses préparatifs religieux, après avoir délié leurs mains & lu l'office grec, d'une manière expéditive, il les unit en plaçant sur leurs têtes des couronnes de papier doré, qui furent ensuite échangées entre elles. La dame du logis, placée entre les époux, tint sa main sur les couronnes pendant une courte prière durant laquel le *papas* appliqua cinq fois un cachet ou sceau sur la personne de la mariée, en l'avertissant que les parties qu'il avait ainsi scellées étaient consacrées exclusivement à son mari ; l'encens & les bénédictions furent prodigués, & tous les parens des mariés les bai-

La Thrace. sèrent l'un & l'autre sur les tempes; ils furent ensuite conduits dans le salon, assis sur le sopha, où on les traita avec un grand respect, & on leur offrit différens rafraîchissemens, ainsi qu'aux personnes qui les accompagnaient. Pendant cette cérémonie, on apporta divers petits présens à la mariée qui paraissait excédée de fatigue, ainsi que des honneurs qu'on lui faisait. On rendait à ceux qui apportaient des présens, des bouquets de roses liés avec de petites lames dorées, en leur disant : *allez & faites comme nous.* On chanta ensuite un épitalame; le *papas* était aidé en cela par quelques jeunes gens, & le peuple qui attendait les mariés, au bas de l'escalier, les reconduisit en procession & faisant le tour du village, ce qui termina la fête dans laquelle il paraît qu'on avait suivi religieusement tous les usages anciens.

En retournant à Buyuk-Dereb, on observe que le rivage d'Europe devient escarpé & paraît avoir été attaqué violemment par les eaux; près des îles Cyanées, on voit des vestiges marqués de l'action d'un volcan, qui peuvent conduire à penser que c'est ensuite d'une explosion de ce genre, que la communication des deux mers a été ouverte.

Du côté de l'Asie, nous nous trouvâmes

rapprochés du grand château qu'on voit de *Buyuk-Dereb*, & qui a été bâti sur le lieu où était autrefois un temple de Jupiter *Urius*. La Thrace.

On y a découvert une inscription gravée sur le marbre, dont le sens est : « Le nautonier » qui invoque Jupiter Urius, en dirigeant sa » course vers les roches Cyanées ou vers la » mer Egée semée d'écueils dangereux, peut » naviguer en sûreté, s'il a fait un sacrifice » au dieu dont la statue a été posée par Philon » fils d'Antipater, comme un secours & un » augure favorables aux navigateurs ». Le marbre où est cette inscription est en Angleterre dans la collection du docteur Mead.

Près des ruines du château d'Europe est une grande église, & plus loin un couvent & une grande citerne que le peuple ignorant montre comme le tombeau d'un géant.

A l'exception du château d'Asie, d'un palais d'été du Sultan & d'une belle mosquée, les deux rivages se ressemblent, celui d'Europe n'est pas aussi habité, sur-tout par les Turcs.

Nous n'avons que des connaissances fort bornées sur les manufactures de Constantinople ; nous savons cependant qu'autrefois on ne fabriquait, à Constantinople, que des étoffes communes & de peu de valeur; la consommation en était fort bornée, malgré les efforts que

La Thrace. faiſaient les fabricans pour imiter celles que les négocians tiraient de la Perſe, des Indes & de l'Europe.

Dans les révolutions arrivées en Perſe ſous *Thamas Koulikan* & depuis la mort de ce prince, & ſur-tout pendant la guerre qu'il a faite aux Turcs, le prix des étoffes était conſidérablement augmenté ; les payſans fatigués & las de vivre dans le trouble, déſertaient leur patrie & allaient s'établir dans des lieux plus paiſibles & moins expoſés aux horreurs de la guerre. C'eſt ainſi que la ville de Conſtantinople & ſes fauboụrgs ſe ſont peuplés d'un grand nombre d'ouvriers venus des Indes, de la Perſe & de l'Aſie.

C'eſt à peu-près dans ce temps-là qu'on fit des preſſes, des cylindres, des calandres, des ourdiſſoirs & autres machines propres à donner l'apprêt aux étoffes & néceſſaires à leur fabrication. Quoique les entrepreneurs à qui le viſir en avait confié la manutention n'aient pas de privilége excluſif, tout le monde s'en ſert, parce qu'on y apprête bien les matières premières & les étoffes ; que tout s'y fait avec ſoin & avec la plus éxacte probité, & que la main-d'œuvre eſt fixée à un taux modique, avec défenſe aux directeurs de rien exiger de plus ſans y être autoriſés par le

ministère. On sent que personne n'est tenté de se servir de la permission qu'on a laissé à tout le monde, de faire tout ce qu'il voudrait chacun chez soi; on trouve mieux son compte à avoir recours aux calandres publiques.

La Thrace.

Il y a à Scutari, qu'on regarde comme un des faubourgs de Constantinople, des fabriques de velours en couleurs & en or; les métiers en sont disposés comme les nôtres, mais les dessins en sont mauvais.

Quelques fabricans font, à Constantinople, certaines toiles qui ne sont pas à négliger, quoique celles de Salonique soient estimées beaucoup meilleures; ils ourdissent ces toiles, en sorte qu'elles aient une espèce de poil d'un côté, qui est celui qui doit être plus près de la chair, & ce n'est que le fil même qu'on laisse long & épais, à peu-près comme nos peluches de soie; ils en font certaines camisoles & jupons qui s'ouvrent par le devant, avec des manches larges pour mettre sur la chair nue quand on sort du bain, à cause qu'avec ce poil qu'ils retournent en dedans du côté de la chair, le corps est tout aussitôt essuyé fort commodément.

On y fabrique plusieurs espèces d'ouvrages en cuirs, très-bien travaillés, & entre autres

La Thrace. des ſelles de chevaux, avec tout l'attirail d'un fini extraordinaire.

On y apporte, depuis 1740, de très-beaux maroquins que l'on doit aux ouvriers africains que la famine diſperſa dans toute la Turquie.

Tous les voyageurs & hiſtoriens s'accordent à dire que la ſituation de Conſtantinople eſt la plus agréable & la plus avantageuſe de l'univers; il ſemble que le canal des Dardanelles & celui de la mer noire aient été faits pour lui amener les richeſſes des quatre parties du monde : celles du Mogol, des Indes, du nord le plus reculé, de la Chine & du Japon, y viennent par la mer noire. On y fait paſſer, par le canal de la mer blanche, les marchandiſes de l'Arabie, de l'Egypte, de l'Ethiopie, de la côte d'Afrique, des Indes occidentales, & tout ce que l'Europe fournit de meilleur.

Auſſi ſavons-nous que dès les temps les plus reculés, les Byzantins devinrent ſi puiſſans par cette poſition avantageuſe, qu'ils oſèrent impoſer des droits ſur les vaiſſeaux des autres nations qui paſſaient devant leur port pour entrer dans le Pont-Euxin, & qui en revenaient; mais les Rhodiens, qui étaient plus puiſſans qu'eux par mer, leur firent la guerre & les contraignirent de renoncer à ce droit.

Avant la découverte du cap de Bonne-Eſ-

pérance, lorsque les marchandises d'Asie se voituraient par terre ou par la Méditerranée, Constantinople était l'entrepôt d'un grand commerce. Dans le douzième siècle, il n'y avait aucune ville, excepté Bagdad, qui put lui être comparée pour le commerce : elle renfermait alors des marchands de tous les pays, qui y avaient tous formé des établissemens pour la traite des marchandises de l'Inde.

La Thrace.

Depuis qu'on a doublé le cap de Bonne-Espérance, & que les marchandises des Indes arrivent par mer en Afrique & en Europe, le commerce de Constantinople est fort déchu; ce qu'il faut attribuer aussi à la servitude des habitans, qui sont, pour ainsi dire, privés de la propriété de leurs biens, & à la manière dont on traite les étrangers qui y sont exposés à de grandes avanies & à des pertes réelles.

Cependant, malgré ces raisons si propres à dégoûter les Francs du commerce de Constantinople, on y voit arriver bon nombre de leurs vaisseaux, & il n'y a guères de ces nations qui n'aient un ministre, plus pour protéger leurs marchands que pour des intérêts politiques, n'y ayant guères que l'empereur & les Vénitiens qui en aient à démêler avec la Porte, à cause de la proximité de leurs états.

La Thrace.

Les Anglais y ont fait pendant long-temps le commerce de la bijouterie. La concurrence des Français leur est devenue dangereuse à cet égard. Les Français y ont aussi un commerce assez considérable de leurs draperies de Carcassonne & d'autres endroits du Languedoc & du Dauphiné. C'est par la mer Noire que se transportent à Constantinople toutes les fourures qui viennent de Russie : les pelleteries que les Turcs tirent de Russie sont des martres zibelines, des peaux d'hermines & des petits gris. A Constantinople, ainsi que dans les autres commerces du levant, il y a des courtiers, la plupart juifs, qui méritent assez la confiance de ceux qui les emploient.

CHAPITRE V.

Mœurs. — Habitudes & caractère des Turcs. — De la nourriture en général. — Des boiſſons, du vin, de l'opium, du café, du tabac, des parfums.

La Thrace.

DE tous les ſujets d'obſervation que peut préſenter un pays, le plus important, ſans contredit, eſt le moral des hommes qui l'habitent; mais il faut avouer auſſi qu'il eſt le plus difficile; car il ne s'agit pas d'un ſtérile examen des faits; le but eſt de ſaiſir leurs rapports & leurs cauſes, de démêler les reſſorts découverts ou ſecrets, éloignés ou prochains, qui, dans les hommes, produiſent ces habitudes d'*actions* que l'on appèle *mœurs*, & cette diſpoſition conſtante d'eſprit que l'on nomme caractère : or, pour une telle étude, il faut communiquer avec les hommes que l'on veut approfondir; il faut épouſer leur ſituation, afin de ſentir quels agens influent ſur eux, quelles affections en réſultent; il faut vivre dans leur pays, apprendre leur langue, pratiquer leurs coutumes; & ces conditions manquent ſouvent aux voyageurs : lorſ-

La Thrace.

qu'ils les ont remplies, ils leur reste à surmonter les difficultés de la chose elle-même, & elles sont nombreuses; car non-seulement il faut combattre les préjugés que l'on rencontre, il faut encore vaincre ceux que l'on porte. Le cœur est partial, l'habitude puissante, les faits insidieux & l'illusion facile. L'observateur doit donc être circonspect sans devenir pusillanime, & le lecteur obligé de voir par des yeux intermédiaires, doit surveiller à-la-fois la raison de son guide & sa propre raison.

Lorsqu'un européen arrive en Turquie, ce qui le frappe le plus dans l'intérieur des habitans, est l'opposition presque totale de leurs manières aux nôtres; l'on dirait qu'un dessein prémédité s'est plu à établir une foule de contraste entre les hommes & l'Asie de ceux d'Europe.

Un caractère égalament remarquable, est l'extérieur religieux qui règne sur les visages & dans les propos, & dans les gestes des habitans de la Turquie; l'on ne voit dans les rues que mains armées de chapelets.

Il est encore, dans l'intérieur des Orientaux, un caractère qui fixe l'attention de l'observateur; c'est leur air grave & flegmatique dans tout ce qu'ils font & dans tout ce qu'ils

disent, au lieu de ce visage ouvert & gai que chez nous l'on porte ou l'on affecte. Ils ont un visage serein, austère ou mélancolique; rarement ils rient : s'ils parlent, c'est sans empressement, sans geste, sans passion. Ils écoutent sans interrompre, & ils gardent le silence des journées entières; s'ils marchent, c'est posément & pour affaires; toujours assis, ils passent des jours entiers rêvant, les jambes croisées, la pipe à la bouche, presque sans changer d'attitude.

La Thrace.

La hauteur, qui détourne les Turcs de se communiquer aux étrangers; la prévention, qui leur fait mépriser tous ceux qui ne sont pas éclairés des lumières de l'islamisme, la vanterie & l'esprit mensonger des Grecs, ne permettent pas à un étranger de s'instruire facilement, par un commerce suivi avec les uns & avec les autres, de ce qui pourrait donner une parfaite connaissance de leur caractère naturel; ces moyens, praticables au milieu d'un peuple plus civilisé, échouraient ici; & ce n'est que par des recherches obstinées & suivies pendant quelques années, & dans une position favorable, qu'on peut tracer un tableau qui ait quelque vérité, & qui ne soit pas altéré par les préventions & les faux juge-

[redacted] mens, ou par la légèreté à admettre des faits

La Thrace. sans assez d'axamen.

C'est aux loix canoniques que les Musulmans sont redevables de ce genre de vie simple & frugal, qui, de siècle en siècle, s'est perpétué chez eux sans beaucoup d'altération. Comme elles prononcent sur la nature des comestibles, en déterminant la pureté ou l'impureté légale des uns & des autres, il n'est point de Mahométan qui, conformément aux préceptes de sa religion, ne soit très-circonspect sur la qualité des mets, & de tout ce qui est dans l'ordre des alimens.

De toutes les viandes de boucherie, celle du mouton & celle de l'agneau sont presque les seules dont ces peuples se nourrissent. Le bœuf paraît rarement sur leurs tables; la volaille est très-commune, même dans les maisons les moins aisées. Si les Mahométans mangent peu de gibier, c'est moins par dégoût pour cette viande, que dans la crainte de se nourrir d'un animal immonde qui aurait pu être tué contre l'esprit de la loi: d'ailleurs il en est beaucoup qui ont pour principe de ne jamais maltraiter les animaux; aussi dans aucun temps on ne voit chez ces peuples, ni parmi les princes, ni parmi les grands, ni parmi les simples

simples citoyens, un goût bien marqué pour la chasse. La Thrace.

Les Ottomans n'ont pas plus de goût pour le poisson que pour le gibier; il en est peu qui en mangent, & rien de ce qui appartient au genre des coquillages. Quant à la viande du porc & du sanglier, tous les peuples musulmans ont pour elle la plus grande aversion; ainsi il n'entre jamais de lard dans l'assaisonnement d'aucun de leurs mets.

Ils font toute l'année un grand usage des végétaux, des légumes, de la pâtisserie, du laitage, des sucreries, & des fruits qui sont délicieux dans toutes les contrées de l'orient; au reste leur cuisine est assez bonne. Ils ont une multitude de plats très-sains & très-appétissans; les entrées, les entremets, les rôtis même, qui sont ordinairement de mouton ou d'agneau, ne se servent que coupés par petits morceaux; jamais ils n'ont besoin de couteaux ni de fourchettes. La volaille que l'on met à la broche est cuite de manière que l'on peut aisément la découper & s'en servir avec les doigts; la nation aime d'ailleurs de préférence toutes sortes de viandes hachées & préparées avec des végétaux; c'est ce que l'on appelle *dolma*.

La pâtisserie est aussi un plat favori de ces

La Thrace.

peuples; on en fait d'une grandeur énorme; en viandes, en légumes, en fruits, en confitures: ces mets ressemblent, par leur légèreté & leur délicatesse, aux gâteaux feuilletés que l'on fait en Europe. Les cuisiniers, dont la plupart sont Arabes, excellent dans ces sortes d'apprêts. Les Mahométans ne font pas un grand usage des épiceries; la canelle, la gérofle, la noix muscade, la moutarde, les sauces fortes, sont bannies de leurs tables.

Les repas de société ne sont pas connus chez eux. Dans presque toutes les maisons, particulièrement dans les familles distinguées, les hommes mangent séparément de leurs femmes; ils font deux repas par jour; ils dînent entre dix & onze heures du matin, & soupent à l'entrée de la nuit, une demi-heure avant le coucher du soleil. Le père de famille fait presque toujours seul ses repas: quels que soient leur état & leur âge, rarement les enfans mangent avec lui; c'est la suite du respect profond dans lequel on les élève pour les auteurs de leurs jours; & même dans beaucoup de maisons ce sont eux qui servent à table; le père, l'ayeul, l'oncle & les convives les plus ordinaires, sont les parens, les amis intimes, & les cliens attachés à leur fortune.

Les enfans dînent & soupent ensemble; la

femme fait ses repas seule dans son *harem*. Si elle a des filles, elle mange avec elles : lorsque le *harem* est composé de plusieurs femmes, chacune a sa table particulière, attendu que dans l'économie domestique, tout est absolument distinct & séparé entre elles ; cet ordre était nécessaire pour éviter les tristes effets de la jalousie & de la rivalité. Il est peu d'exemples que deux femmes vivent ensemble ; si le même hôtel réunit la mère, des sœurs, des tantes, des nièces, elles font aussi leurs repas séparément ; à moins qu'elles ne soient intimément liées entre elles : mais les filles esclaves du *harem*, qui par-tout servent de femmes-de-chambre, font leurs repas en commun ; les autres domestiques en usent de même.

La Thrace.

En général les tables ne sont que pour quatre, cinq ou six personnes au plus ; elles ne doivent point être comparées à celles des Européens, parce que dans aucune maison mahométane, il n'existe de salle à manger, & qu'à l'heure du repas chacun se fait servir dans son appartement. Dans la belle saison, plusieurs se font un plaisir de prendre leurs repas dans les endroits les plus gais de la maison ; ils se livrent à ce goût, d'autant plus aisément, que le service de la table chez eux n'attire pas un grand attirail : à l'heure du dîner des va-

lets apportent ſur la tête les plats rangés ſur des eſpèces de plateaux. Les tables ſur leſquelles on dîne ſont petites, rondes & de cuivre bien étamé; elles ſont placées ſur une eſpèce d'eſcabaut qui leur ſert de pied, & par-deſſous eſt une grande toile blanche ou bigarrée, que l'on étend, pour plus grande propreté, ſur le parquet devant le ſopha. Un ou deux amis avec le maître y ſont aſſis ſur les genoux, ou bien un pied allongé ſous la table; les autres ſe placent tout autour ſur des carreaux qui tiennent lieu de chaiſes.

La Thrace.

La plus grande ſimplicité règne dans ces repas; on n'y voit ni nappe, ni aſſiettes, ni fourchettes, ni couteaux; pluſieurs morceaux de pain ſont épars ſur la table, garnie auſſi d'une ſalière ſimple, de cueillères de bois ou de cuivre : alors un domeſtique préſente au maître de la maiſon, & à chacun des convives une ſerviette brodée aux deux bouts; on la jette d'un côté ſur l'épaule droite, & on s'en couvre de l'autre le ſein & les cuiſſes; on donne en même-temps à chacun une ſerviette ordinaire pour s'eſſuyer les doigts : on en a beſoin à tout moment, parce que les premiers doigts de la main tiennent lieu de fourchettes.

Dès que le dîner eſt ſervi, chacun porte la main au plat, & c'eſt toujours le maître

qui commence. Le ſervice eſt prompt, les mets ſe ſuccèdent avec célérité, à peine a-t-on quelquefois le temps d'en prendre trois ou quatre bouchées. Dans les grandes maiſons, le dîner eſt compoſé de vingt-cinq à trente plats. Le potage eſt ſervi le premier & le *pilau* le dernier. C'eſt un mets national fait de riz cuit au bouillon, auquel on ajoute quelquefois de l'agneau & du mouton ou de la volaille. Ce n'eſt que pour ces deux plats qu'on préſente des cuillers. La Thrace.

Le *Khoſch'ab*, par où ſe terminent tous les repas, eſt une boiſſon douce, faite avec des piſtaches, des raiſins ſecs, des pommes, des poires, des prunes, des ceriſes, des abricots, ou autres fruits cuits au ſuc & avec beaucoup d'eau : dans les maiſons opulentes, on y ajoute quelquefois de l'eau roſe, de cèdre, de fleurs d'oranges, ou d'eſſence de mûre.

Cette boiſſon eſt preſque la ſeule dont on faſſe uſage. Peu de perſonnes demandent à boire pendant le repas, ſur-tout en hiver, & on ne leur préſente que de l'eau pure dans de grands vaſes de chriſtal. Chez les Européens, celui qui boit porte la ſanté aux autres ; chez les Ottomans c'eſt le contraire. Lorſque quelqu'un a bu ſoit à table, ſoit hors de table,

La Thrace. toute la compagnie le salue en portant la main droite sur le sein ou sur la tête, en proférant des paroles qui répondent à *grand bien vous fasse*. Cet usage est général dans la nation, sur-tout parmi les gens de qualité.

On commence & on finit le repas par une courte prière, telle qu'elle est prescrite par la religion. On ne se met jamais à table sans se laver les mains, & l'on n'en sort point sans se nettoyer la barbe & les mostaches avec l'écume de savon. C'est une espèce d'ablution à laquelle tous se soumettent, non-seulement par propreté, mais encore par obéissance à la loi qui impose ce devoir à tout musulman. Au sortir du dîner, on présente la pipe & le café, & c'est par où se terminent tous les repas, soit de jour, soit de nuit.

Ces usages sont presque universels. Les grands dîners & les grands soupers, les tables somptueuses, en un mot, les festins n'y sont point connus chez eux, excepté dans les nuits du *Ramazan*, où les parens se rassemblent avec leurs amis les plus intimes, & où le grand visir traite avec pompe les différens ordres de l'état. Dans tout le reste de l'année, il n'est jamais question de ces fêtes ou de ces repas de société, ni au sérail, ni à la cour, ni dans aucune

maison particulière, si ce n'est à l'occasion des noces & de la circoncision des enfans.

Les Mahométans en général mangent peu de pain; mais nous remarquerons qu'ils ont pour cette première nourriture de l'homme un sentiment de respect qui leur est particulier: ils n'en parlent jamais qu'avec une espèce de vénération, comme étant le plus précieux don du ciel; plusieurs mêmes ne se mettent jamais à table qu'ils ne commencent par baiser respectueusement le morceau qui est devant eux. Le pain du sérail est supérieur à tous; on le fait dans le palais même. Cette boulangerie fournit chaque jour le pain nécessaire à la table du sultan, des dames de son *harem*, & des principaux officiers du sérail.

Au reste, le gouvernement a pour maxime de régler le prix des denrées & celui du pain & de presque tous les comestibles, qui d'ailleurs sont exempts de droits à Constantinople & dans la plupart des autres villes de l'empire. A Constantinople, cette partie de la police est du ressort du juge ordinaire de la capitale. L'un de ses vicaires fait deux ou trois fois la semaine une tournée générale dans la ville pour vérifier le poids & la qualité du pain & examiner les balances avec lesquelles on pèse la viande & les autres articles. Il fait ordi-

La Turquie.

La Thrace. nairement cette courſe à cheval & avec un certain appareil. Il eſt précédé de quatre janiſſaires en grand uniforme, & ſuivi de pluſieurs bas-officiers, parmi leſquelles ſont auſſi des exécuteurs publics portant le *falacà*. C'eſt un inſtrument avec lequel on donne la baſtonade ſur la plante des pieds. Ceux qu'on ſurprend en malverſation ſubiſſent ce châtiment dans le moment même, au milieu de la rue, & toujours devant leur boutique ou leur magaſin.

Les courſes que fait le ſultan, *incognito*, dans les différens quartiers de la capitale, ont preſque toujours pour objet la même ſurveillance. Il en eſt de même de celles du grand viſir qui ſont encore plus fréquentes. Ce premier miniſtre a le plus grand intérêt de voir par lui-même l'état des comeſtibles; ſa ſûreté perſonnel en dépend. Il fait ces courſes toujours traverſti & à cheval: ſes perquiſitions ſont très-rigoureuſes. Un ancien uſage l'oblige, deux fois l'an, quelques jours après la célébration des deux fêtes du Beyram, de faire ces courſes publiquement & avec un certain appareil.

Les Mahométans ſont auſſi ſobres dans le boire que dans le manger. L'eau eſt l'unique boiſſon de la majeure partie de ces peuples. Les grands font communément uſage d'une

liqueur douce qu'on appelle *Scherbeth* : il y en a de simple pour le peuple & de composée pour les maisons opulentes. L'ingrédient qui domine dans le premier est le miel & le sucre rafiné ; l'autre est une composition faite de jus de limon ou d'orange, de citron, d'orange, de cèdre, de violettes, de roses, de safran, de tilleul, d'épine-vinette. Chez les grands, on conserve ces différens *Scherbeths* dans des vases de porcelaine ou de christal, & dont une ou deux cuillerées, mêlées dans un verre d'eau, offrent aux mahométans le breuvage le plus délicieux. La Thrace.

Les foudres du *Courann* contre le vin & toute liqueur qui a la vertu d'enivrer, les font rejeter encore aujourd'hui avec horreur par tous les dévots & par tous les zélateurs de l'Islamisme. Nonobstant l'extrême sévérité de ces défenses, l'histoire nous apprend que dans tous les siècles, des mahométans de tous les ordres ont transgressé plus ou moins publiquement ce point capital de la loi du prophète. On voit encore des violateurs de ce précepte dans les différentes classes de la nation : mais ils ont le plus grand soin, sur-tout les personnes d'un certain rang, de n'en faire usage qu'avec la plus grande circonspection : ils n'en boivent presque jamais qu'à leur sou-

La Thrace.

per, afin d'ensevelir dans leur lit l'odeur du vin & les dangers de leur prévarication. Celui qui est sujet à cette passion ne s'ouvre ordinairement qu'au plus affidé de ses domestiques; lui seul apporte à son maître les flacons, qu'il donne pour des tisannes prises chez l'apoticaire; lui seul le sert à table, & lui présente sa boisson dans des coupes de cuivre ou d'argent, pour en dérober la couleur aux yeux des enfans & du reste de la famille. En général, on use à cet égard de la plus grande réserve, pour ne pas se perdre de réputation dans l'esprit public. Parmi les officiers des différens ordres de l'état, on en connaît peu qui fassent usage du vin; la religion & la crainte de nuire à leur fortune les retiennent également. Ce vice est encore bien plus rare chez les *Oulemas*, ministres de la religion & de la loi; mais les *Derwichs*, quoique voués à l'état monastique, y sont plus enclins que personne, ainsi que les soldats, les marins, & une partie de la bourgeoisie & du peuple. Ceux des mahométans qui, au mépris de la religion & de la loi, boivent du vin, ne se font pas scrupule non plus de boire de l'eau-de-vie, qui est presque la seule liqueur forte connue dans tout le Levant. Au reste, ils ne connaissent ni la bierre, ni le cidre, ni le punch. L'opium chez eux sup-

plée à toutes ces boissons si communes en Europe. La Thrace.

La nation ne cesse pas de se livrer avec fureur à ce spécifique si nuisible à la santé. On attribue à l'opium la vertu d'exciter des sensations voluptueuses, & d'enivrer l'esprit d'illusions & de charmes imaginaires des empiriques, dont le pays abonde, en exagérant les avantages, sur-tout sa qualité soporifique, & celle de restaurer les estomacs faibles & débiles.

Les différentes sortes d'opiats que l'on en fait depuis quelque temps, s'appellent *madjounn*. Les effets en sont plus ou moins violens, selon la qualité des ingrédiens qui le composent & la force des tempéramens. Le *madjounn* ordinaire, est un mélange d'opium, de pavot, d'aloès & de diverses épiceries. Les personnes opulentes y ajoutent encore de l'ambre gris, de la cochenille, du musc, & autres aromates ou essences précieuses. On y met encore plus de raffinement pour celui qui est destiné à l'usage du sultan & des grands de l'empire. On y emploie les perles fines, les rubis, les émeraudes & le corail, réduits en poudre. Aussi distingue-t-on ces opiats sous le nom d'électuaire précieux, ou plutôt spécifique de pierres fines. Le moindre pot revient à trois

ou quatre cents piastres, environ mille livres.

La Thrace.

On a peine à concevoir la quantité de ces différens *madjounns* qui se consomment dans l'empire. Ceux qui en font le plus d'usage, sont les personnes qui ont abandonné le vin, soit par raison de santé, soit par un retour de scrupule de dévotion : elles s'en dédomagent alors amplement par cet opium, dont le plus simple, à l'usage du peuple, est ordinairement préparé en forme de pilules. On les porte sur soi dans de petites boîtes, & on en prend une ou deux, plusieurs fois dans la journée, tantôt avec un demi-verre d'eau, tantôt avec une tasse de café.

On doit encore ranger dans la classe de ces éleсtuaires le *tennsoukh*, ou il n'entre aucune espèce d'opium. Il est composé de musc, d'aloès, d'ambre gris, de perles fines, d'eau de rose, quelquefois même d'essence de rose; on en fait de plusieurs formes avec des moules, mais toujours plates, les deux surfaces unies. Un très-grand nombre de mahométans, les femmes, sur-tout, portent constamment sur eux de ce *tennsoukh*, à cause de l'odeur agréable qu'il exhale; plusieurs même, par un rafinement de volupté, le prennent en petits morceaux avec une tasse de café. Le goût extrême de la nation pour tous ces ob-

jets, eſt un moyen de fortune pour une infinité de citoyens qui en font le commerce. Plusieurs d'entre eux font ſpécialement attachés au ſérail & aux hôtels des grands. Les médecins & les chirurgiens, en vertu d'un ancien uſage, font tenus chaque année vers l'équinoxe du printemps, d'envoyer à tous les ſeigneurs dont ils ont la confiance du *madjounn* & du *tennſoukh* de différentes compoſitions faits par eux-mêmes ou ſous leurs yeux. Cette attention leur vaut en retour les préſens les plus riches. Nous n'ajouterons plus qu'un mot, c'eſt qu'aujourd'hui l'uſage de ces différens ſpécifiques eſt auſſi général que celui du café, du tabac & des parfums.

La Thrace.

Il n'eſt point de ville, de village, de bourgade, dans toute l'étendue de la monarchie, qui n'ait ſes cafés. On en voit par tout, même dans les promenades publiques, & le long des grandes routes. La plupart font bâtis en forme de *kioſckhs* & preſque toujours dans les ſites les plus gais & les plus attrayans. Dans les campagnes, ils ſont ombragés par de grands arbres, ou par des treillages de vignes, & garnis au dehors de larges bancs qui tiennent lieu de ſopha. Par-tout ils ſont fréquentés à chaque inſtant du jour. Dans les villes les gens oiſifs y paſſent des heures en-

La Thrace. tières, fumant, jouant aux dames & aux échecs, & s'entretenant des nouvelles du temps; c'est-là que les romanciers et les jongleurs déploient leurs talens, sur-tout en hiver, en racontant des fables & des historiettes, avec cette grace & cette énergie qui sont propres à la langue nationale. Ils s'en tiennent ordinairement à des contes amoureux ou à des faits héroïques qu'ils embellissent avec art par des vers, des apothégmes & des sentences prises dans les auteurs les plus célèbres de l'orient. Ces assemblées ne sont composées que de simples citoyens; rarement y voit-on un seigneur ou un officier de marque. Ceux-ci ne s'arrêtent ordinairement que dans les cafés situés hors des villes ou sur les grandes routes, lorsqu'ils sont en voyage, & cela pour se reposer quelques momens & y prendre du café.

La passion des orientaux pour cette liqueur est au-dessus de toute expression. Dans tous les ordres de l'état, les hommes, les femmes & les enfans en prennent indifféremment, pendant toute l'année, non-seulement au déjeûner, après le dîner, après le souper, mais encore à chaque instant du jour. Par-tout où l'on va, quelque visite que l'on fasse, chez les grands, dans la bougeoisie, chez les maho-

métans, chez les chrétiens, dans les maisons, dans les bureaux, dans les magasins, dans les boutiques, à la ville ou à la campagne, les maîtres du logis commencent toujours par présenter du café. Si la visite est longue, on en donne une seconde, même une troisième, à des reprises différentes. Il est vrai que chez eux les tasses sont petites; il en faut deux ou trois pour en faire une de celles dont on se sert en Europe. On les présente toujours sur des soucoupes, ou plutôt dans d'autres tasses pour empêcher qu'on se brûle les doigts. Elles sont communément de cuivre, d'argent ou de vermeil; chez les grands elles sont d'or & souvent même enrichies de pierreries.

La Thrace.

Nous ne parlerons pas ici des bonnes ou des mauvaises qualités du café; nous n'examinerons point s'il est nuisible ou non à la santé; s'il a la vertu de chasser le sommeil, d'aider la digestion, de précipiter les alimens, d'éteindre les aigreurs; s'il a une propriété corrosive; s'il est plus utile aux personnes grasses & pituiteuses qu'aux hommes maigres & bilieux; cette discussion appartient aux gens de l'art; mais, à en juger par l'expérience d'une nation qui en fait l'usage le plus immodéré, il est difficile de croire que le café soit ennemi de l'homme.

La Thrace.

On n'estime dans tout le pays que le *moka* ; sa préparation est des plus simples : après avoir torréfié le grain, on le pile, on le réduit en poudre très-fine dans un mortier de bois, de marbre ou de bronze ; on en met cinq ou six petites cueillerées dans une cafetière de cuivre étamé, au moment que l'eau bouillonne, & on a soin de retirer ce vase toutes les fois que l'écume s'élève, jusqu'à ce qu'absorbé par l'eau, elle présente avec elle une surface unie. On ne conserve jamais le café grillé & pilé que dans des sacs ou des boîtes de cuivre que l'on ferme hermétiquement pour empêcher qu'il ne s'évapore ; plus il est frais, & plus il est agréable : aussi dans les grandes maisons on a soin d'en brûler tous les jours.

On en trouve d'ailleurs dans une infinité de boutiques, uniquement établies pour la vente du café frais. A Constantinople, comme dans toutes les grandes villes de l'empire, il y a encore un endroit public, un magasin immense, où l'on ne fait que brûler & piler du café ; celui de moka l'est toujours séparément de celui des îles : une infinité de citoyens y apportent le leur en grains, & moyennant quelques sous on le leur rend torréfié, moulu & tamisé. Les directeurs de cet établissement ne se permettent jamais la moindre

malversation,

malversation, ni dans le poids, ni dans la qualité du café que chacun leur apporte. La Thrace.

Les Mahométans n'en prennent jamais ni au lait ni à la crême, moins encore avec du sucre. Ce peuple n'aime point à altérer le goût naturel de ce breuvage; on a coutume cependant de présenter à ses amis, des confitures sèches ou liquides avant le café que l'on offre dans le cours de la journée; mais pour celui que l'on donne au sortir des repas, cet usage n'a jamais lieu.

Comme le café, on peut dire que le tabac est d'un usage universel chez les Ottomans; il y est même porté à l'excés. Livrés à cette habitude dès l'enfance, il n'est presque pas de Musulman qui ne fume six, dix, & même vingt pipes par jour; réunissant le luxe à la volupté, ils mettent autant de recherche dans la beauté des pipes, que dans la qualité du tabac. Les tiges en sont ordinairement de jasmin, de rosier, de noisetier, de cerisier, &c.; elles sont garnies dans leur étendue en argent & en or, & toujours terminées par des morceaux d'ambre blanc, d'ambre jaune ou de corail très-artistement travaillés; celles des femmes de condition sont enrichies de pierreries. Le commun du peuple n'en a que de très-simples, qui sont plus ou moins lon-

La Thrace.

gues ; les noix qui ſervent de fourneaux au tabac, ſont d'une terre très-fine préparée avec un art particulier : il y en a même qui ſont dorées.

Comme il eſt de la politeſſe chez eux d'offrir des pipes à tous ceux qui ſe préſentent dans leurs maiſons ; on voit dans leurs antichambres, & même dans les ſallons des grands, vingt, trente, quarante de ces longues pipes rangées verticalement dans des entailles de tablettes faites pour cet objet. Aſſis le long du ſopha qui garnit le pourtour de la chambre, chacun a la ſienne poſée ſur le tapis ou la natte qui couvre le parquet ; cependant le fourneau poſe ſur une petite aſſiette ronde de cuivre ou d'étain, deſtinée à recevoir les cendres du tabac à meſure qu'il ſe conſume : lorſqu'on eſt dans des pièces de médiocre grandeur, les pipes ſe croiſent tellement, qu'il faut une attention extrême pour ne pas expoſer ſes dents aux chocs qui pourraient en réſulter. Que deux hommes ſeulement fument dans une chambre, ſur-tout en hiver, on y eſt dans un atmoſphère qui reſſemble à un brouillard épais ; les habits, les fourures, les vêtemens, les meubles, en un mot, tout ce qui eſt dans les maiſons, eſt empregné de l'odeur du tabac.

La Thrace.

L'usage de fumer est si général & si fréquent, que ceux qui y sont le plus adonnés, ne sortent jamais de leurs maisons qu'ils n'emportent avec eux leur tabac & leur pipe. Ils mettent le tabac dans un petit sac de satin, ou d'une étoffe de soie; & la pipe, brisée en deux ou trois morceaux qui se remontent avec des vis d'argent, est renfermée dans un étui de drap attaché à la ceinture sous l'habit: en été sur-tout, on ne va jamais se promener, soit dans les promenades publiques, soit dans les environs des villes, soit à la campagne, sans avoir sur soi ces objets de volupté, devenus de véritables besoins. Les seigneurs se les font porter par des laquais qui les suivent: assis sous un arbre ou sur le gazon, le Musulman allume sa pipe, prend une tasse de café, profère respectueusement le nom de Dieu, soumet sa destinée aux décrets du ciel, & se croit dans ce moment le plus heureux des mortels.

Enfin, tel est le goût des Musulmans pour la pipe, qu'ils ne la quittent pas même en écrivant; leur manière d'écrire le permet, puisqu'ils travaillent assis sur un sopha, le corps droit, le dos même appuyé contre le coussin & le papier posé sur un carton fin qu'ils tiennent de la main gauche: un subalterne ne se

permet jamais de fumer devant ſon chef ou devant un officier ſupérieur en grade ; ces loix de décence ſont également obſervées par les enfans à l'égard de leur père, de leurs ayeux, de leurs oncles, &c. chacun d'eux ne fume qu'en ſon particulier ou dans la ſociété de ſes égaux. Indépendamment de la pipe, depuis quelques années, les Ottomans montrent auſſi beaucoup de goût pour le tabac rapé ; preſque tous les grands en prennent, & leur exemple gagne inſenſiblement dans les autres claſſes de la nation.

La Thrace.

CHAPITRE VI.

Parure. — Couleur. — Effets. — Mobilier. — Equipages. — De la propreté. — De la peste.

LES préceptes de la loi sur la simplicité du vêtement ne sont plus aujourd'hui scrupuleusement observés par la nation ottomane. Si l'on excepte les *oulemas* & quelques dévots parmi les laïcs, toutes les familles opulentes font usage des habits de soie & des plus riches étoffes. Celles des Indes sont le plus recherchées. Leur diversité est infinie, tant pour le prix que pour la qualité; il y en a d'unies, de rayées en fleurs de toute espèce, en soie, en or & en argent. Ces deux dernières qualités ne sont cependant que pour l'usage des femmes; les hommes ne portent jamais ni or, ni argent sur leurs habits. La Thrace.

Parmi les étoffes des Indes, il faut distinguer les *schals* qui sont d'une laine extrêmement fine & du plus grand prix; ils ont la forme d'un carré long. Les plus amples de ces *schals*, qui ont communément douze pieds de

La Thrace.

long sur quatre de large, pourraient passer dans une bague; ils servent de ceinture aux hommes comme aux femmes, tout le long de l'année. En hiver, les hommes soit à pied, soit à cheval, s'en couvrent la tête pour se garantir du mauvais temps; les dames d'un certain rang les préfèrent aux mousselines les plus précieuses, & aux étoffes le plus richement brodées. Le peuple porte des schals communs & travaillés dans le pays.

Les pelleteries sont le plus grand luxe de l'un & l'autre sexe. Il n'est point de simple artisan, de soldat, de paysan qui ne porte en hiver une pelisse de peau d'agneau, ou de mouton, de chat, d'écurueil, &c.; l'hermine, la martre, le renard blanc, le petit gris, mais sur-tout la zibeline, forment les garde-robes des familles opulentes & des personnes distinguées. Ces fourrures sont aussi les habits de gala des ministres, des seigneurs de la cour, & des principaux officiers de tous les ordres de l'état. Ce n'est jamais une affaire de mode, mais un devoir d'étiquette, de prendre ou de quitter quatre fois l'an ces différens vêtemens. Les jours en sont fixés tous les ans à la volonté du souverain.

Le renard noir, la plus précieuse de toutes les pelleteries est réservée à S. H., aucun

grand dans l'empire n'a la liberté de porter cette fourrure. Il arrive quelquefois que le monarque en fait présent au grand visir, & alors il est permis à ses ministres de s'en revêtir dans les grands jours. Lorsque le sultan accorde cet honneur à un *pacha* ou à un seigneur de la cour, cette destination est toujours une marque de la plus grande faveur, ou la récompence d'un service signalé. Les femmes se servent indistinctement de toutes ces fourrures, chacune ne consulte que son goût & ses moyens. Comme dans ces contrées les maisons sont légèrement bâties, que presque tous les appartemens sont percés de plusieurs croisées, que la nation ne connaît guères l'usage ni des cheminées, ni des poëles, & que plusieurs travaillent chez eux sans feu, les fourrures deviennent alors un objet de nécessité & de luxe tout à-la-fois. Par ces détails on peut juger qu'elle est la consommation des pelleteries dans toute l'étendue de l'empire; presque toutes se tirent de la Russie, dont le commerce sur cet article est immense dans les états ottomans.

La Thrace.

Si parmi les musulmans, les hommes s'écartent des principes de la loi sur la nature des étoffes qu'ils emploient à leur vêtement & à leur parure; on peut juger avec qu'elle liberté les femmes en

La Thrace.

usent, elles pour qui la loi est infiniment plus indulgente; il n'en est point qui n'ait des boucles d'oreilles, des brasselets, des colliers & des boucles de ceinture en or & en argent. Dans les rangs élevés, ces ornemens & ces joyaux sont en perles fines, en diamans & en pierreries. Le luxe est quelquefois si exagéré chez les femmes, qu'elles portent cinq ou six bagues à-la-fois; tous les doigts en sont garnis, même le pouce. Leurs hautes coëffures, toujours de mousseline unie, ou brodée, ou peinte de toutes les couleurs, sont ordinairement garnies de fleurs, de diamans, de rubis & d'émeraudes. Quelque-unes portent aussi, à l'imitation des sultans, des plumes de héron; les femmes d'un état médiocre portent au cou de longues chaînes d'or qui descendent jusqu'au milieu du corps; il y en a même qui sont composées de soixante à quatre-vingt sequins neufs, ou bien de médailles de différentes grandeurs & de différentes formes. Il est encore d'usage, chez les femmes de qualité, de tenir dans leurs mains un long chapelet, dont les grains sont pour l'ordinaire de jaspe, ou d'agathe, ou d'ambre blanc, ou de corail très-artistement travaillé; les femmes comme les hommes s'en servent par manière d'a-

mufement & de contenance. On peut les comparer aux éventails des femmes européennes. La Thrace.

Les modes qui tyrannifent tant l'efprit des femmes en Europe, n'agitent guères le fexe en orient; c'eft prefque toujours la même coëffure, la même coupe d'habits, le même genre d'étoffes. On ne doit point s'étonner de de cette ftabilité de la nation dans fes goûts & dans fes ufages, puifque ni à Conftantinople, ni dans aucune ville de l'empire on ne voit point de ces marchandes de modes intéreffées à aiguillonner l'infouciance & la frivolité, par la mobilité perpétuelle de leurs inventions.

C'eft en vain qu'on chercherait chez les mahométanes cette élégance & ces graces enjouées qui femblent être le partage des femmes européennes; mais fi elles ne peuvent fe flatter de ces avantages, elles en font amplement dédomagées par la nobleffe du coftume & par les charmes de la belle nature; de belles formes, des yeux noirs & vifs, un teint frais & vermeil, un abord noble & majeftueux, femblent diftinguer les femmes de ces contrées. Elles n'ont point recours à ces preftiges, par lefquels on cherche vainement à réparer l'outrage du temps ou à voiler les défordres des paffions. Les mahométanes ne connaiffent ni le fard, ni le rouge

La Thrace.

Elles ont cependant la manie de teindre la moitié de leur ongles avec une espèce d'argile rougeâtre, que l'on appelle *kinna*; elles aiment encore à se peindre les fourcils, & plus communément les paupières avec une préparation d'antimoine & de noix de galle, que l'on appelle *surmé*.

Les fausses boucles, les toupets, la poudre, la pomade, en un mot, cet attirail tout à-la-fois si important & si pénible des toilettes européennes leur est absolument étranger; elles portent leurs cheveux tels que la nature les donne; ils sont simplement tressés, retombent sur leurs épaules, ou sont relevés avec grace, & roulés autour du turban de mousseline qui forme leur coëffure.

Les femmes mahométanes s'attachent beaucoup plus à la richesse des vêtemens qu'à l'élégance de leurs formes, ce que peut-être l'on pourrait attribuer à la vanité, car ce sentiment l'emporte presque toujours chez elles sur le desir de plaire. En effet, ne vivant qu'avec les personnes de leur sexe; jettées, lorsqu'à peine elles sont arrivées à l'âge de puberté, dans les bras d'un homme qu'elles regardent plutôt comme leur maître que comme leur époux, ne voyant les autres hommes qu'à travers les grilles & les jalousies, condam-

nées enfin pour toujours à la retraite la plus rigoureuse, il est difficile qu'elles aient l'idée même de ce qu'on appelle coquéterie ; c'est un art qui paraît leur être absolument étranger.

La Thrace.

Par une suite des mœurs particulières à cette nation, les femmes sortent rarement de chez elles ; mais, lorsqu'elles paraissent en public, elles sont vêtues d'une longue robe ; deux voiles de mousseline leur couvrent le visage. Le premier part du milieu du nez & descend jusqu'à la ceinture en couvrant leur sein ; le second enveloppe la tête jusqu'aux paupières ; le tout est arrangé de façon qu'on leur voit à peine les yeux.

Les femmes chrétiennes du pays, mais principalement les Grecques qui, dans la vie privée, jouissent d'une liberté presque égale à celle des Européennes, adoptent quelquefois les modes de celles-ci, & font même usage du rouge & du blanc ; mais si elles se permettent de copier les manières & l'élégance des femmes étrangères, elles n'osent cependant jamais paraître en public autrement vêtues que les femmes musulmanes.

En général les femmes, de quelque nation qu'elles puissent être, ne paraissent jamais en public que sous les dehors les plus décens, soit dans leur vêtement, soit dans leur main-

tien. Quoique toujours voilées, elles ſe donnent
La Thrace. bien de garde de porter de hautes coëffures, & de laiſſer appercevoir quelque recherche ou une certaine élégance dans leur manière d'être miſes. La police eſt très-ſévère ſur ce point. De temps à autre, elle renouvelle ſes défenſes, par la bouche des hérauts dans tous les quartiers de la ville. Une ſévérité de ce genre étonne ſans doute les Européens, mais elle ne paraît point extraordinaire à un peuple accoutumé à plier ſous l'autorité ſouveraine, & dans un pays où le gouvernement veille ſans ceſſe ſur tous les objets qui intéreſſent le maintien des bonnes mœurs.

On eſt encore plus ſévère à l'égard des hommes & ſur-tout des ſujets non mahométans : ceux-ci ſont tenus à la plus grande ſimplicité dans leur vêtement, aux formes les moins recherchées & aux couleurs les plus rembrunies. La police eſt toujours vigilante ſur cet article, mais plus particulièrement encore aux époques de chaque nouveau règne. A peine un ſultan eſt-il monté ſur le trône, qu'il s'occupe de ces objets, fait revivre les anciens règlemens & donne les ordres les plus ſévères pour leur exécution. Cette conduite n'eſt pas toujours l'effet d'un caractère dur & inhumain, mais celui d'une politique dirigée

par les principes même du gouvernement. Un monarque croit qu'il est de son intérêt de donner, dès les premiers jours de son règne, des marques éclatantes & de son zèle pour le maintien de tout ce qui concerne l'ordre public, & de son inflexibilité contre tous ceux qui se permettent la plus légère désobéissance aux ordres émanés du trône; il est de la plus grande importance pour lui d'entretenir dans tous les esprits ce principe de crainte servile & de soumission aveugle qui fait le premier ressort & le seul peut-être de tout gouvernement despotique.

La Thrace.

Le blanc & le vert sont les couleurs les plus distinguées dans la nation; les sultans eux-mêmes leur donnent la préférence & s'en revêtissent, sur-tout dans les grandes cérémonies. Les principales enseignes des ordres de l'empire sont vertes ou blanches indistinctement; les unes sont unies, les autres bigarrées ou brodées en or; on y voit tantôt des versets du *Courrann*, tantôt le sabre d'*Aly*. On sait que le satin blanc est l'uniforme ou l'habit de gala du grand-visir, & le drap blanc celui du mouphti, tous deux comme vicaires & représentans du souverain, l'un pour le temporel, l'autre pour le spirituel: le satin vert est aussi l'habit d'ordonnance de tous les pachas à trois

La Thrace.

queues, en qualité de lieutenans du monarque, dans les provinces confiées à leur administration, & le drap vert, la robe de cérémonie des *Oulemas*, comme étant les ministres de la justice, de la loi & de la religion, au nom & sous l'autorité du sultan qui est l'imain suprême ou le premier pontife de l'islamisme. Dailleurs, le turban vert est exclusivement réservé à tous les *Emirs* descendans d'Aly. C'est par là qu'on les distingue du reste de la nation. A moins d'être émir, aucun mahométan n'ose employer la mousseline verte dans son turban.

Chez les mahométans, le premier des meubles c'est le *sopha*; toutes les pièces des appartemens en sont garnies; il tient lieu de canapés, de fauteuils, de chaises, de bergères, dont l'usage n'est guère connu en orient; il y a une infinité de grandes maisons dans Constantinople même, où l'on aurait peine à trouver une chaise; par-tout on ne voit que des *sophas* qui garnissent le pourtour d'une pièce & offrent de tous côtés un siège large & commode; on s'y assied les jambes croisées, attitude qui ne peut qu'inspirer le goût de la mollesse & le plus grand éloignement pour la vie active. Ces *sophas*, sur-tout dans les appartemens des dames, sont de drap, de velours ciselé, ou

d'autres étoffes aussi précieuses, c'est à proprement parler le seul meuble de la maison. La Thrace.
Les commodes, les consoles, les encoignures, les girandoles, les lustres, les bras de cheminées, les boiseries, les tapisseries, les tableaux sont des ornemens dont on connaît à peine le nom dans les villes mahométanes. En général, les salons & les pièces principales d'une maison n'offrent qu'un mur blanc peint en marbre & percé de doubles croisées les unes au-dessus des autres. Si quelques-uns parmi les grands veulent s'écarter de l'usage général & se procurer des ouvrages d'Europe & des effets de prix & de goût, ils ont pour lors un soin extrême de dérober ces futiles recherches aux yeux d'un public toujours sévère dans les traits qu'il lance contre tout luxe désordonné, quand sur-tout ce luxe se rapproche des coutumes des nations étrangères, & qu'il a pour objet leurs productions & leurs modes.

On retrouve l'ancienne simplicité des mœurs orientales dans la manière de se coucher des mahométans. Ils ne connaissent encore ni les lits ordinaires, ni les lits de parade des Européens. Les hommes & les femmes prennent leur sommeil sur le *sopha* : dans toutes les chambres à coucher on a soin de ménager de

La Thrace.

vastes armoires, où pendant la journée on enferme les matelas, les draps, les couvertures, les oreillers; le soir on fait le lit sur le sopha même, ou sur une espèce d'estrade, haute d'environ un pied, qui règne dans presque toutes les chambres. Comme les lits disparaissent pendant le jour, on n'en voit jamais dans aucue maison, si ce n'est en cas de maladie ou d'infirmité, alors le malade garde le lit sur le *sopha* même.

La maison souveraine est la seule dans l'empire qui ait des lits de parade & des appartemens tapissés en damas ou en riches étoffes: c'est une sorte de distinction réservée au monarque, aux princes du sang & aux *cadinns* du *harem* de sa hautesse; une ancienne coutume exige même que du moment qu'une *cadinn* est enceinte, le sultan ordonne pour sa chambre à coucher un nouveau meuble, qui consiste en une tapisserie, un lit & un *sopha* brodé en perles, en rubis & en émeraudes.

Au reste, on ne doit pas croire que cette simplicité, qui restreint le mobilier de la plus grande partie de la nation, pour ainsi dire, au seul nécessaire, dérive uniquement de la rusticité & de la barbarie primitives des Ottomans; elle tient à leur genre de vie, à l'empire des préjugés, à la stabilité de leurs coutumes,

tumes, à l'ignorance où ils sont de celles des nations étrangères, enfin à l'état de solitude où vit chaque familllle, suite naturelle des mœurs publiques qui ne permettent aucune communication entre les deux sexes. On peut y ajouter encore les maux physiques & politiques, tels que les incendies, les tremblemens de terre & les confiscations, qui, dans la capitale sur-tout, frappent sans cesse les grands & les particuliers les plus opulens de l'empire. En effet, d'un côté la crainte d'exposer sa fortune aux hasards des événemens, détermine à ne faire construire que des édifices en bois, & à ne se donner que des meubles peu recherchés; & de l'autre, la nécessité de dérober sans cesse la connaissance de son patrimoine à l'avidité du fisc, empêche les Ottomans de se livrer avec trop d'éclat aux attraits du luxe & de l'ostentation.

La Thrace.

Dans tout l'empire ottoman, les voitures ne sont que pour les femmes; le mahométan les dédaigne pour lui-même. *Le carrosse*, disent les courtisans & les militaires, *est le symbole du luxe & de la mollesse; il ne peut être que l'appanage du sexe & des nations efféminées: le cheval est la seule monture de l'homme;* aussi la nation n'en connaît point d'autre. Dans toutes les saisons de l'année, le monarque

La Thrace. lui-même ne se montre jamais en public qu'à cheval, & à moins qu'il ne soit malade : un pacha, un bey, un officier quelconque, aurait honte de voyager en carrosse. Dans les courses longues, les femmes, qui d'ailleurs voyagent rarement, & ne sortent presque jamais de la ville où elles sont nées que pour aller une fois dans leur vie au pélerinage de la Mecque, se servent d'une espèce de litière, portée par deux chevaux ou par deux mulets. On ne voit jamais, ni à Constantinople, ni dans aucune autre ville de la Turquie européenne, une mahométane aller à cheval.

Les mahométans, ayant pour maxime de ne jamais rien adopter de ce qui est propre au sexe, s'en tiennent uniquement aux chevaux; aussi y mettent-ils le plus grand luxe. Il n'est point de bas-officiers dans tout l'empire, ni de citoyen un peu aisé qui n'en ait un ou deux. Les harnois sont aussi d'un grand objet de somptuosité chez les Ottomans : les housses sont communément d'une belle étoffe; elles descendent jusqu'à terre; les rênes, le poitrail & les étriers sont presque tous garnis de plaques d'argent. Les seigneurs n'y emploient pas moins que le vermeil & l'or massif. Le faste de la nation éclate d'une manière frappante dans ces équipages.

On doit encore ajouter à ce luxe celui des barques dont on se sert sur le canal de Constantinople : ces *caïks*, comme on les appèle, ont depuis quatre jusqu'à sept paires de rames; ils sont la plupart dorés, & les grands seuls ont la liberté de les faire peindre en blanc à l'extérieur : on y est assis sur des tapis, le dos appuyé contre des coussins de drap; mais la décence publique ne permet à personne d'y être à couvert. Après le monarque & la maison impériale, le grand-visir est le seul dont la barque soit de douze paires de rames & couverte d'un tentelet vert. Les *caïks* publics, dont on voit des milliers le long des quais sur les deux rives du Bosphore, sont de deux ou trois paires de rames, tous légers, ayant la course rapide, & allant quelquefois à la voile, mais très-sujets à verser : aussi tous les ans, sur-tout en hiver, une infinité de citoyens périssent dans les eaux de ce canal, qui souvent est très-orageux.

La Thrace.

Personne n'ignore que les parfums, les essences, les aromates, ont été de tout temps très-recherchés des Orientaux, mais sur-tout des Arabes : c'est d'eux que les Ottomans ont appris à les estimer & à les employer à une infinité de choses. Aussi le bois d'aloës, l'ambre gris, l'eau rose, l'eau de cèdre, l'eau

de fleurs d'orange, l'essence de rose, le musc, etc., sont les délices des Mahométans.

La Thrace.

Les femmes ont encore l'habitude de mâcher du mastic, gomme résineuse que donne le lentisque dans quelques îles de l'Archipel, mais sur-tout à Chio, dont il est une des plus riches productions. Cette résine, très-sèche, d'un jaune pâle, & dont les grains ou les larmes sont de la grosseur d'un petit pois, réunit à une odeur agréable un goût très-aromatique. On croit qu'elle a la vertu d'affermir les gencives, de guérir les maux de dents & d'estomac & même d'arrêter les hémorragies : aussi beaucoup de médecins la font entrer dans des onguens, des emplâtres & autres compositions : elle est sous la dent comme la cire blanche. Sa mastication excite la salive, & devient une sorte de passe-temps & de jeu pour les femmes ; presque toutes en prennent à chaque moment de la journée : elles travaillent, elles sortent, elles se promènent, elles parlent ayant toujours du mastic dans la bouche ; plusieurs en font même des parfums qui sont très-agréables.

Ces parfums, & particulièrement celui du bois d'aloës, ont tant d'attraits pour les Ottomans, que la plupart en parfument l'intérieur des tasses un instant avant d'y verser le café :

ils en mettent aussi dans la noix des pipes, pour donner au tabac une odeur plus agréable. Dans les maisons distinguées, on ne manque jamais de présenter de ce parfum & de l'eau rose à tous les amis au moment de leur départ.

La Thrace.

Les Européens peuvent ne voir que de la singularité dans de pareils usages; mais les musulmans, les ministres sur-tout & les seigneurs de la cour, y attachent la plus grande importance; & ce qui n'est à cet égard que de pure bienséance chez les personnes d'un rang ordinaire, est soumis chez les autres aux lois de la plus rigoureuse étiquette. Leurs pages ou valets-de-chambre, sont chargés de faire les honneurs accoutumés à tous ceux qui se présentent dans l'appartement du maître, à telle heure que ce soit du jour ou de la nuit. L'un offre la pipe; un instant après un autre vient couvrir les genoux d'une serviette de soie, brodée tout autour en or ou en argent; un troisième présente des confitures sèches ou liquides, & un quatrième une tasse de café: on le porte dans une petite cafetière posée sur un simple cabaret garni de plusieurs tasses & couvert d'une riche étoffe avec des franges d'or ou d'argent. Vers la fin de la visite, un page se présente encore, tenant dans une main une cassolette d'argent ou de vermeil,

La Thrace. d'où s'exhale la vapeur d'aloës, & de l'autre un vase à grand goulot d'où découle l'eau rose que l'étranger reçoit dans un mouchoir blanc. S'il porte la barbe, il la relève ordinairement avec la main pour y recevoir le parfum & l'eau rose. Parmi les dames de condition on observe à-peu-près les mêmes cérémonies : mais dans les autres classes, elles ne se pratiquent que dans les occasions extraordinaires. La pipe, le café & les sucreries sont communément les seuls honneurs que l'on rende à ses amis. Nous observerons que chez les grands les pages servent toujours un genou en terre, autant par respect que pour la commodité des seigneurs qui sont placés sur le sopha.

Les sectateurs de Mahomet ont toujours porté l'habit long, à l'exemple des anciens Arabes & de presque tous les peuples orientaux : cet habit est celui des ottomans. On ne doit pas croire cependant qu'il soit d'une uniformité absolue parmi tous les citoyens de l'empire. La forme & la coupe en sont variées, soit dans les provinces, soit dans la capitale, ce qui n'est pas toujours l'effet de la mode & du goût, mais des réglemens de police dont l'objet est de distinguer par-tout les diverses classes de la nation. Le turban dont on se couvre la tête, caractérise encore plus ces dif-

férences, ſur-tout parmi les officiers publics. Cette partie du coſtume fut ſoumiſe dans tous les ſiècles du mahométiſme à des changemens marqués, & pour les milices, & pour les grands, & pour les ſouverains eux-mêmes.

La Thrace.

Les citoyens de Conſtantinople & ceux des provinces européennes n'emploient communément à leurs turbans que de la mouſſeline blanche. Les Arabes ſe ſervent d'une toile bigarrée ou teinte d'une ſeule couleur, ainſi que les Egyptiens, les Syriens & les habitans de quelques contrées. Les barbareſques s'en tiennent de préférence à une étoffe de ſoie garnie de fil d'or; les *Tatars*, ſur-tout ceux de la Tauride, n'ont jamais porté qu'un bonnet de drap vert, avec une bordure de peau d'*aſtracan*.

Quant aux ſujets étrangers à l'iſlamiſme, il y a une différence ſenſible entre leur coſtume & celui des muſulmans, ſur-tout pour la coëffure. Ils ſont tous obligés de porter un grand bonnet de peau de mouton noir, ou de ſe couvrir la tête d'une toile de couleur foncée. Cette dernière coëffure eſt preſque générale en Syrie & dans la plupart des provinces aſiatiques.

Jamais un muſulman ne ſe permet de prendre aucun de ces coſtumes étrangers à ſa nation.

La Thrace.

Outre l'idée de honte & d'opprobre que l'on y attache, on est encore retenu par un principe religieux. Un habit, mais sur-tout un bonnet qui n'est pas à l'usage des mahométans, est regardé comme une marque d'apostasie. La loi déclare que si de propos délibéré un musulman se couvre la tête d'un bonnet persan, ou de tout autre qui ne serait pas celui de la nation, il se rend coupable d'infidélité, & que comme tel il est obligé à renouveler sa profession de foi & même la cérémonie de son mariage. D'après ces principes, on sent que le chapeau n'est pas en plus grande recommandation chez ces peuples, & particulièrement dans les provinces où l'on est peu accoutumé à voir des Européens. Anciennement, lorsqu'au milieu des orages qui agitaient l'empire, on voulait perdre dans l'esprit du peuple un grand, un ministre, un des *Oulemas*, & le désigner comme traître à la religion & à la patrie, les mutins allaient clouer un chapeau sur la porte de son hôtel.

Indépendamment du turban & de la mousseline, les musulmans sont encore distingués des autres sujets de l'empire par la couleur de leurs souliers. Ils les portent tous de maroquin jaune, excepté les *Oulemas*, qui ont adopté le bleu foncé, & certaines classes de

militaires qui se servent de bottes rouges. Tout ce qui n'est pas musulman porte des chaussures noires. La Thrace.

Ce n'est que dans les voyages seulement que les Européens vêtus à l'orientale, peuvent se hasarder de porter le turban ; c'est même une des prérogatives que l'état accorde expressément aux interprêtes des nations étrangères. Cependant on use rarement de cette concession, par la crainte de s'exposer à des dangers. S'ils venaient à être reconnus, leur turban scandaliserait les esprits vulgaires, & ils essuyeraient peut-être toutes les violences du fanatisme avant de pouvoir exposer leurs droits & leurs titres. Ils s'en tiennent ordinairement au bonnet *tatar*, qui, quoique de drap vert, blesse infiniment moins que le turban l'orgueil & les préjugés de la nation.

Les mahométans ne se découvrent jamais, ni à la cour, ni en présence du sultan, pas même à la mosquée; selon eux, c'est une indécence de se découvrir la tête pour saluer quelqu'un; ils ne l'exigent pas même des étrangers, aussi nul européen n'ôte le chapeau devant un mahométan; dans toutes les audiences publiques, chez le grand visir & chez le sultan même, les ambassadeurs se présen-

La Thrace.

tent la tête couverte, ainsi que tous les officiers qui forment leur cortège.

Généralement tous les mahométans se font raser la tête, qu'ils couvrent d'abord d'une calotte rouge, & ensuite du turban ; ce serait pour un musulman se singulariser au dernier point que de laisser croître ses cheveux. Un préjugé général y attache une certaine honte, en ce qu'on prétend qu'ils assimilent en quelque sorte l'homme à la femme, à qui seule les mahométans pensent que cet ornement de la nature est permis; on n'en voit pas même aux enfans. On les rase lorsqu'ils sont encore au berceau. Mais pour conserver la mémoire de l'ancien usage des Arabes, & de ce qu'ont pratiqué le prophète & ses disciples, on a soin de laisser au milieu de la tête sur le sommet, à la manière des Chinois, une espèce de toupet que l'on noue, & que l'on cache sous le turban.

La moustache & la longueur de la barbe dédomagent ces peuples de la perte de leurs cheveux; il n'y a pas un seul mahométan qui n'ait des moustaches, mais la barbe longue n'est pas aussi générale; si les ministres, les grands, les oulemas portent la barbe, c'est moins par un principe de religion que par la force d'un ancien usage auquel le préjugé de

la nation entière a attaché un caractère de dignité; mais ceux de la bourgeoisie & du peuple qui la conservent volontairement, ne suivent en cela que les mouvemens de leur zèle & de leur dévotion, c'est pour se conformer à l'exemple du prophète & obéir à la loi. Tous les états cependant & toutes les conditions n'ont pas également la liberté de suivre cet usage. Il est interdit aux simples commis, aux bas-officiers, aux domestiques des grands; il l'est égalément a tous les gentilshommes de la chambre du sultan & à tous les officiers de sa maison, excepté le *bostangy baschy*. On sera sans doute étonné que les lois du sérail ne permettent pas même aux princes du sang de suivre sur ce point leur volonté & leur goût. La barbe d'un nouveau sultan ne date jamais que du jour de son avénément au trône.

La Thrace.

On aime en général à avoir la barbe longue : le ciseau n'y touche jamais que pour l'arrondir & lui conserver dans sa longueur une forme ovale. Tous les matins on lui consacre quelques minutes pour en faire la toilette. On a soin de la parfumer avec du bois d'aloès & de l'eau rose. Chacun porte sur soi un peigne, qui chez les grands est d'or ou d'argent; on en fait usage plusieurs fois pendant le jour; ceux qui ont les cheveux gris, se servent de peignes

La Thrace.

de plomb ; d'autres se font teindre en noir la barbe & la moustache, comme le font les femmes d'un certain âge pour les cheveux. Tous ces peuples ont pour la barbe un respect particulier. Une fois qu'on la laisse croître, quelqu'en soit le motif, on n'est plus le maître de la quitter, ce serait une action répréhensible aux yeux de la religion & de la société. Aussi regarde-t-on comme un outrage sanglant d'arracher ou de couper la barbe à quelqu'un. Les expressions véhémentes qu'emploient les historiens nationaux, en rapportant des faits de cette nature, montrent à quel point cette opinion domine chez les mahométans; ils ne parlent qu'avec indignation de *Timour*, qui se plaisait à faire raser la barbe à tous les docteurs & à tous les prélats ottomans qui tombaient en son pouvoir.

Il est naturel de penser que les lois de la nature, fortifiées encore par la religion & les pratiques du culte extérieur, inspirent aux musulmans un grand amour pour la propreté du corps : aussi rien n'égale leur attention, dans l'un & l'autre sexe, à se laver & à se baigner presque tous les jours, tant pour satifaire leur goût particulier, que pour obéir à la loi des lustrations. On conviendra cependant que l'article de la propreté serait encore mieux ob-

ſervé, s'ils changeaient plus ſouvent de linge & d'habits, & s'ils ajoutaient à leur coſtume, qui n'admet, ni cols, ni manchettes, de quoi ſe garantir de la ſueur. Pour y remédier, les perſonnes opulentes ont ſoin de ne pas laiſſer vieillir leurs habits, & les autres n'emploient jamais dans leurs vêtemens que des étoffes qui peuvent ſe laver. La Thrace.

La plus grande propreté règne dans l'intérieur des maiſons: on ſait que chez les grands comme chez les citoyens ordinaires, toutes les chambres, quoique parquetées, ſont couvertes de tapis ou de nattes d'Egypte; le reſte de la maiſon eſt lavé chaque ſemaine, avec un ſoin extrême : jaimais on n'y voit ni crotte, ni ordure, ni boue, parce qu'il eſt d'un uſage général, ſans exception de rang ni de ſexe, de laiſſer au bas de l'eſcalier ſes bottes ou ſes ſandales. Les hôtels publics, malgré la ſimplicité des meubles, préſentent également par-tout un air de propreté: il en eſt de même des cafés, des boutiques, des magaſins, des ateliers, des bains, &c.

D'après un fait auſſi conſtant & auſſi public on eſt étonné que les européens jugent les ottomans d'une manière auſſi défavorable, & qu'ils attribuent à leur mal-propreté le retour périodique de la peſte & des autres épidémies.

La Thrace.

qui désolent assez souvent l'empire. Nous dirons ici un mot sur cet objet quelque triste & quelque affligeant qu'il soit pour les ames sensibles.

Il est difficile de remonter à l'origine de la peste, d'en connaître la nature et d'indiquer les remèdes les plus salutaires contre cette horrible maladie. Des hommes instruits nous ont laissé de siècle en siècle une multitude de traités sur cette matière ; mais leurs méditations & leurs recherches ne les ont conduits qu'à des systêmes & à de vagues résultats. Ce fléau, qui a parcouru autrefois les diverses contrées de l'Europe, semble de nos jours s'être fixé dans l'orient. Constantinople & le grand Caire en sont devenues les foyers ordinaires : c'est là que la triste humanité est sans cesse exposée à ses plus terribles ravages. Il n'entre pas dans le plan de notre travail, & les bornes de nos connaissances ne nous ne le permettent pas d'ailleurs, d'examiner si dans la Thrace cette funeste épidimie n'avait pas pour principe la mauvaise nourriture, la mal-propreté des habitans, & dans l'Egypte, l'humidité de l'air, les eaux croupissantes des marais qui se forment dans les champs incultes & les chaleurs excessives qui corrompent le limon du Nil dans ses débordemens actuels.

La Thrace.

Tous les monumens historiques nous attestent que les anciens Grecs ne connaissaient pas plus que les modernes la nature de la peste. Aussi l'appelaient-ils la maladie sacrée, & au défaut de l'art & des secours humains, ils faisaient des expiations, imploraient l'assistance des dieux & leurs immolaient des victimes. Les mahométans, affligés comme eux de cette calamité, & n'en connaissant pas plus ni la cause, ni le remède, ont également recours aux moyens surnaturels. Ils font des sacrifices, des aumônes & des prières publiques; persuadés que c'est un fléau du ciel, ils se résignent à ses décrets, & croiraient manquer à la providence si, pour se garantir de ce fléau destructeur, ils prenaient les précautions que leur indiquent la sagesse humaine & l'exemple de leurs voisins.

L'expérience de tant de siècles sur la nature de c[illegible]l, se borne donc à la connaissance des symptômes qui l'annoncent & de ses funestes effets. Le vomissement, les maux de tête, l'inflammation des yeux, l'hémorragie, les syncopes, l'enroument, une fièvre ardente, des bubons caractérisent cette épidémie; il est cependant beaucoup d'individus sur lesquels la variété de ces premiers symptômes, par une suite de leur tempérament, ou de la malignité

La Thrace.

plus ou moins forte du venin, déconcerte & trompe assez souvent les médecins les plus expérimentés.

L'ail, le vinaigre, l'opium, le laudanum, le mercure, les parfums, & selon quelques-uns, le vin & les liqueurs, sont les préservatifs les plus ordinaires de la peste. Les panades, les cordiaux, les bechiques & un régime sévère sont les seuls moyens curatifs que l'on emploie le plus communément. Le bouillon est pernicieux & la saignée presque toujours funeste. La violence du mal & la subtilité du poison sont telles, qu'elles emportent ordinairement leur victime, le troisième ou le quatrième jour de ses souffrances. De cent personnes qui en sont attaquées, à peine huit ou dix en réchappent.

Le bubon, qui en est le symptôme le plus caractéristique, se manifeste presque toujours sous le bras, à la cuisse & au cou : quelquefois il frappe le visage & même les yeux ; il y a des malheureux qui en ont trois, quatre, cinq & jusqu'à sept à-la-fois. Ceux dont la constitution robuste triomphe du mal, présentent le spectacle hideux d'un squelette, & sont obligés de s'assujettir à un long régime pour prévenir des rechûtes qui sont toujours mortelles. Le bonheur d'avoir échappé à la mort ne les garantit

rantit pas des nouvelles atteintes de cette épidémie. Il en est qui ont la peste plusieurs fois, & qui finissent par y succomber; c'est même le sort de ces empyriques, mahométans ou juifs, qui se dévouent à la cause des pestiférés.

Une remarque digne d'attention, c'est que tous ceux qui ont eu la peste, ressentent à la cicatrice des charbons, une douleur qui leur annonce chaque fois, & la renaissance de ce mal, & ses progrès dans la ville qu'ils habitent. En général les enfans & les jeunes gens sont plus exposés à ce fléau que les personnes d'un certain âge; & des observations constantes nous prouvent que par-tout, mais particuliérement dans la capitale, les étrangers, les voyageurs, & tous ceux qui n'y sont domiciliés que depuis peu, en sont plus susceptibles encore que les naturels du pays. Une autre remarque, non moins intéressante, nous dévoile aussi les caprices de cette contagion, si l'on peut s'exprimer ainsi : on s'y expose cent fois; on est dans le danger presque toute sa vie, & au moment où l'on se croit le plus à l'abri de ses atteintes, on en reçoit le coup mortel. Des milliers de citoyens entrent tous les jours dans des maisons infectées, visitent les pestiférés eux-mêmes, embrassent les amis & les parens presque agonisans, héritent de

La Thrace.

leurs meubles & de leur gardes-robe ; enfin portent leurs habits, & même leurs fourrures, ſans inconvénient ; & dans une autre occaſion, dans une autre année, un billet qu'ils reçoivent, une lettre ſeule impregnée de miaſmes peſtilentiels, leur deviendra funeſte.

Au Caire, mais ſur-tout à Conſtantinople, cette cruelle maladie règne ordinairement pendant tout l'été ; elle commence vers la fin d'avril & ne ceſſe qu'en novembre. La température de l'air eſt en quelque ſorte le thermomètre de ſes ravages ; ils ſont extrêmes dans les grandes chaleurs, & diminuent ſenſiblement en hiver, ſur-tout lorſque cette dernière ſaiſon n'eſt ni trop rude ni trop douce ; car on a quelquefois obſervé qu'alors ils ſe propagent avec la même furie. Ce n'eſt qu'après d'aſſez longs intervalles que les villes du ſecond & du troiſième ordre y ſont expoſées, telles qu'Andrinople, Brouſſe, Smyrne, Salonique, Alexandrie, Alep, Damas, Bagdad, Baſſora ; mais ils n'en deviennent que plus funeſtes pour leurs habitans & pour ceux des bourgs, des villages & des hameaux circonvoiſins. On ne connaît pas plus les cauſes du retour périodique de ce fléau, que celles de ſon exploſion & de ſa direction ; ce retour eſt plus ou moins régulier ; mais en général on peut dire que la peſte

voyage alternativement dans les diverfes provinces, en traînant après elle la confternation & la mort. La Thrace.

Il eft impoffible de rendre le tableau que préfente une ville attaquée de ce mal contagieux. Il y a des années, où en moins de fix mois, il enlève à Conftantinople plus de foixante mille ames; fouvent des familles entières s'éteignent en quinze ou vingt jours; la défolation fe promène de maifon en maifon. Le deuil & les pleurs des unes, l'effroi continuel des autres, cette file de convois funèbres qui rempliffent les rues; ces vifages pâles & livides que l'on rencontre à chaque pas; ces hommes mourans que l'on ne peut fouvent éviter de toucher dans les paffages étroits & obftrués; la ftagnation du commerce & des affaires courantes; la néceffité de pourfuivre des droits d'hérédité qui fe compliquent tous les jours par de nouvelles morts; tout enfin contribue à empoifonner les jours de ceux mêmes qui paraiffent les plus attachés au dogme de la prédeftination.

Plufieurs citoyens affez fages fentent la néceffité de prendre des précautions; mais ils n'ont ni la force de heurter les préjugés, ni le courage de s'en garantir par l'attention & les mefures févères qu'il faudrait oppofer à la

La Thrace.

malignité de cette épidémie. A-t-on un pestiféré chez soi? on évite de le voir, sans doute; mais on communique avec tout le reste de la maison, avec les personnes mêmes qui le soignent ou qui couchent dans sa chambre : fuit-on son habitation, pour chercher un asyle chez un parent, chez un ami? on emporte avec soi son linge & ses habits. Quelque soit le sort du malade, qu'il se rétablisse ou qu'il meure, on ne songe jamais ni à se défaire de son lit & de ses hardes, ni à purifier la maison. On s'expose à un péril plus imminent encore lorsque ce mal cruel frappe quelqu'un de la famille même; le sentiment de la nature donnant alors un nouveau degré de confiance dans le dogme du fatalisme, les parens ne quittent point le lit du malade, & donnent l'exemple d'une parfaite résignation aux décrets du ciel.

Des lazarets, des hôpitaux & d'autres établissemens semblables purifieraient bientôt les villes mahométanes, & extirperaient jusqu'aux derniers germes d'une contagion qui désole sans cesse l'empire entier, emporte chaque année une partie considérable de ses citoyens, déchire son sein dans les temps de calme & de paix, & qui pendant la guerre met le comble aux calamités publiques par les ravages qu'elle fait dans les armées de terre &

de mer. Quelques politiques ont envisagé la peste comme un arme redoutable pour les ennemis de l'empire, par la contagion qu'elle porte sur leurs frontières & dans leurs camps; mais quel déplorable moyen de défense, & de quel attentat ne se rendent point coupable ces hommes cruels qui calculent de sang-froid les effets de cet instrument destructeur? On ne sait que trop, sans doute, combien il a été fatal aux voisins des Ottomans dans presque toutes les guerres, mais sur-tout dans l'avant-dernière avec les Russes. Ceux-ci, de leur propre aveu, ont perdu dans leurs provinces méridionales, plus de cent mille ames, victimes de cette affreuse épidémie qui avait pénétré jusqu'à Moscou, leur ancienne capitale. La Thrace.

La peste attaque aussi les animaux; il y a des années où une infinité de chevaux, de bœufs, de moutons, &c. périssent par des charbons pestilentiels. Les préjugés, qui interdisent l'usage de la raison & l'emploi des moyens salutaires, lorsqu'il s'agit de la conservation des hommes, ne laissent pas plus de liberté pour songer à celle des animaux.

C'est par une suite de ces préjugés que les ravages de la petite vérole se perpétuent dans la nation. Dans toutes les familles, les parens

La Thrace.

se font scrupule d'inoculer leurs enfans; cette pratique si sage, qui doit son origine à la Circassie, qui est suivie constamment en Georgie & en Perse, qui a été introduite, dit-on, en Angleterre, par myladi Montaigu, & dont les effets salutaires sont reconnus aujourd'hui dans toute l'Europe, n'est adoptée dans les états du grand-seigneur que par les sujets chrétiens.

Le fatalisme & l'ignorance qui le soutient, sont encore chez les Ottomans la source de bien d'autres calamités. Depuis trois siècles & demi qu'ils posséèdent Constantinople, cette ville immense, si souvent exposée aux incendies, a été peut-être renouvelée en entier plus de vingt fois; ajoutons à la perte de cette masse énorme de bâtiment & d'édifices publics, les meubles, les effets, les métaux, les richesses en tout genre, qui chaque fois deviennent aussi la proie des flammes, & nous trouvons des milliars sacrifiés à des opinions erronées & à l'insouciance d'un gouvernement qui, par respect pour les préjugés d'un peuple trop crédule, le laisse exposé sans cesse aux événemens les plus désastrueux. Après des exemples si funestes, qui se renouvellent chaque année, rien sans doute ne ferait plus naturel & plus raisonnable que de bâtir en pierre ou en

marbre les nouveaux édifices, de se ménager des rues plus spacieuses, ou du moins d'élever de distance en distance, dans les divers fauxbourgs de la ville, des murs propres à arrêter le progrès des flammes. La Thrace.

Mais ces moyens de prévoyance sembleraient insulter chez eux, & aux antiques habitudes & à la doctrine d'un destin irrévocable. Les uns disent que c'est pécher contre la Providence que de porter des regards inquiets sur l'avenir; les autres croient que c'est renier à-la-fois sa religion & sa patrie, que de s'écarter des usages & des principes de ses ayeux. Il en est cependant qui ne continuent de bâtir en bois que par la crainte des tremblemens de terre, autre fléau qui de temps à autre désole cette capitale, & plusieurs autres villes de l'empire : on reconnaît ici les inconséquences de l'esprit humain; celui qui n'ose pas se prémunir contre une calamité, se précautionne contre une autre; celui qui regarde comme un péché, l'usage de sa raison pour se garantir de la peste, du feu & de tout autre accident particulier ou public, déploie cependant toutes les ressources qui sont en son pouvoir pour en repousser les effets : l'homme attaqué d'une maladie grave, recherche le secours des médecins; le citoyen

La Thrace.

qui a exposé & perdu, avec une entière résignation ses immeubles & sa fortune, se jette dans un tourbillon d'intrigues, & se livre même à des démarches criminelles pour réparer ses malheurs. Le gouvernement lui-même qui, se reposant sur la protection du ciel & sur celle du prophète, ne prend aucune précaution pour éviter les incendies, fait cependant les plus grands efforts pour les éteindre, & verse en ces momens désastrueux l'or & l'argent parmi les troupes préposées à cet objet.

CHAPITRE VII.

Qualités morales & vertus des Ottomans — De la probité, de la pudeur & l'honnêteté publiques. — Des devoirs de société. — Vie privée des femmes. — Mariages.

Les mahométans se font un devoir de sacrifier une partie de leur fortune à des fondations & à des œuvres pies, qui toutes ont pour objet la consolation des malheureux & le soulagement des pauvres : c'est sans doute aux principes de la doctrine musulmane que l'on doit attribuer ces établissemens charitables. L'humanité, la bienfaisance, l'hospitalité, qui depuis tant de siècles sont le caractère distinctif des nations soumises au sceptre de l'islamisme, sont une suite nécessaire des lois qui les régissent. La Thrace.

Si, malgré ces vertus généralement pratiquées parmi eux, ils paraissent encore féroces & barbares aux yeux des étrangers, c'est qu'on ne les juge jamais que d'après les rigueurs & les excès qu'ils se permettent en temps de guerre. Il est vrai que le mahométan, naturellement belliqueux, & ne voyant dans ses

La Thrace.

ennemis que ceux de sa religion & de son culte, s'abandonne alors à l'impétuosité de son caractère & aux impulsions du fanatisme; il ne connaît pas ce droit des gens, respecté dans les camps mêmes par les nations bien policées. Mais ce n'est pas aux principes du *courann* qu'il faut attribuer les excès qui leur sont justement reprochés; ils sont l'effet nécessaire de l'insubordination des troupes, de la férocité du soldat, sur-tout quand il est victorieux, & d'une foule de circonstances absolument étrangères aux lois de l'islamisme. Ce n'est point dans le tumulte des armes & au milieu des combats que l'on peut juger du caractère des nations. Si donc on veut connaître les Ottomans, apprécier leurs vertus, & juger de l'influence des lois sur leur caractère & sur les actions qui en dérivent, c'est dans la paix qu'il faut les observer & étudier leurs mœurs.

En effet, autant ils sont fiers & cruels les armes à la main, & sur-tout dans l'ivresse des succès, autant ils s'abandonnent aux heureuses impulsions de la nature dans le calme de la paix. Rendus alors à leurs occupations privées, ces hommes, qui se sont permis à la guerre les atrocités les plus revoltantes, ne tardent pas à reprendre leur véritable caractère, qui est la bienfaisance & l'humanité. Ces

ſentimens qui les animent, s'étendent à tous les individus, & ils ſont ſi profondément gravés dans tous les cœurs, que l'homme en place qui ſe montre ſouvent l'oppreſſeur des familles opulentes, eſt tout à-la-fois le ſoutien de l'indigence & de la miſère, & que le citoyen le plus vicieux & le plus avare ſe fait également un devoir ſacré de répandre ſans ceſſe des aumônes dans le ſein des pauvres.

La Thrace.

Indépendamment des biens-fonds & des revenus perpétuels conſacrés par la munificence des princes & la libéralité des citoyens à la ſubſiſtance des malheureux dans preſque toutes les villes de l'empire, mais principalement à Conſtantinople, il eſt peu de mahométans qui ne ſe faſſent un devoir de diſtribuer chaque jour des aumônes, & de voler même aux ſecours des malheureux empriſonnés pour dettes, tantôt en pourvoyant à leur ſubſiſtance, & tantôt en les libérant de leurs engagemens vis-à-vis de leurs créanciers. Dans toutes les claſſes de la nation, les pères & mères, les parens, les tuteurs, en donnent l'exemple à leurs enfans, & les y accoutument dès l'âge le plus tendre. C'eſt ainſi que la charité, cette vertu ſublime qui élève l'homme ſi fort au-deſſus de lui même, en faiſant taire l'intérêt perſonnel, l'avarice & la cupidité,

La Thrace.

pour venir au secours de son semblable, fortifiée d'ailleurs par une heureuse habitude, ne coûte plus rien aux musulmans, & les rend à cet égard bien supérieurs aux autres nations.

Il faut cependant convenir que ce sentiment, qui fait tant d'honneur à ces peuples, est souvent la source d'une infinité d'abus; c'est lui qui entretient dans la paresse & dans les vices qu'elle entraîne, cette foule de mendians qui infestent la capitale & toutes les villes de l'empire: assurés presque toujours de trouver dans la charité compatissante de leurs frères, des ressources contre la misère qui les opprime, ils préfèrent une vie oisive & précaire aux avantages du travail & de l'industrie. Hommes, femmes & enfans, de toute nation & de toute religion, mendient dans les rues, dans les marchés, dans les places publiques & aux portes des temples.

A Constantinople, toutes les avenues des grandes maisons, sur-tout des hôtels & des bureaux, sont bordées à droite & à gauche de ces malheureux, qui, sans lasser la charité des citoyens, font la honte de l'administration, à qui seule il appartient de remédier à ces désordres. Rien de plus commun que de voir un ministre, un seigneur, un officier de marque,

arrêter son cheval au milieu de sa course pour leur faire l'aumône de sa main, ou de celles des gens qui marchent à sa suite. Beaucoup de familles sont encore dans l'usage de nourrir un certain nombre de mandians. On en voit souvent qui pénètrent dans les hôtels publics, jusques dans l'antichambre; & si quelquefois on ne leur donne rien, on les renvoie toujours avec des paroles consolantes, accompagnées de vœux & de bénédictions. On en rencontre enfin par-tout, excepté dans les mosquées.

La Thrace.

Il n'y a jamais de quêtes dans ces lieux, ni pour les pauvres, ni pour le temple, ni pour les ministres; en aucun temps, rien n'y trouble l'exercice du culte public: les prêtres ne sont pas même dans l'usage de quêter, ni chez les grands, ni dans les maisons des particuliers. Sur cet article, les citoyens ne sont pas soumis à des taxes comme on l'est ailleurs: chez eux les aumônes sont absolument volontaires, & cependant il n'est point de nation où elles soient plus abondantes, plus désintéressées & plus pures; parce que ce n'est ni la vanité, ni l'ostentation, mais la religion & l'humanité seules qui les inspirent.

Les actes de bienfaisance s'étendent jusques sur les animaux; personne ne se permet de les maltraiter: si même le propriétaire d'un

La Thrace.

cheval, d'un mulet, d'un chameau, en fait un usage immodéré, les officiers de police ont le droit de réprimer sa dureté, & d'exiger le soulagement de la bête excédée de travail. Chaque jour offre des traits de cette nature, qui sont sans doute honneur à la nation.

Quoique les lois de la pureté corporelle excluent des maisons toute espèce de chiens, on n'en est pas moins attentifs à les nourrir & à les conserver dans les quartiers où ils se retirent ordinairement. Une foule de citoyens s'empressent de pourvoir tous les jours à leur subsistance : on a un sentiment encore plus marqué pour les chats ; & cela, d'après l'exemple du prophète, qui, suivant le témoignage de tous les auteurs contemporains, avait pour eux une certaine faiblesse, les caressait souvent & leur donnait à manger & à boire de sa propre main : aussi plusieurs dévots se font-ils un mérite d'en entretenir chez eux un certain nombre. La répugnance que la plupart des mahométans ont pour la chasse, est une suite de ces principes : ils regardent comme une inhumanité criminelle, non-seulement l'action de tuer les animaux, mais encore celle de les priver de leur liberté, sur-tout ceux dont la chair est interdite sur leur table. Plusieurs les achetent & les délivrent ainsi des

mains des chasseurs. On voit dans toutes les villes des cages remplies d'oiseaux que l'on vend sous le nom d'oiseaux à affranchir, dont les dévôts paient la valeur pour les remettre en liberté.

La Thrace.

Les Ottomans ne sont pas moins recommandables par la probité, l'intégrité & la droiture, dont les principes sont si fortement exprimés dans le *courann*; la candeur & la bonne foi semblent présider à toutes les relations que l'ordre social établit entr'eux : on peut dire en général que les Ottomans sont esclaves de leur parole; qu'ils se feraient scrupule de tromper leur prochain, de trahir sa confiance, de profiter de sa simplicité, ou d'abuser de sa candeur. Ce sentiment, qui les guide envers leurs concitoyens, est le même à l'égard des étrangers, à quelque religion qu'ils appartiennent.

Ces opinions, si précieuses pour le maintien de la vertu & de l'ordre social, dérivent essentiellement des préceptes de la loi : ceux des mahométans qui, plus corrompus que les autres, foulent ouvertement aux pieds les devoirs que l'honneur & la probité prescrivent, sont assurés là plus qu'ailleurs du mépris & de l'indignation publiques. Ces principes d'équité, de droiture, de dignité même, dirigent la

La Thrace.

marche du ministère ; & il serait aisé de prouver que, si quelquefois il s'écarte des règles ordinaires & des maximes constantes de son administration, cette conduite n'est jamais l'effet d'une politique artificieuse ou de la mauvaise foi dans ses engagemens, mais celui de la nécessité ou des circonstances impérieuses du moment.

Cependant, quels que soient les sentimens de droiture & de délicatesse de cette nation dans les différens ordres de l'état, très-peu sont capables de s'élever jusqu'à la hauteur de ces principes sévères de la loi, qui recommande de refuser même les présens de peu d'importance, lorsqu'ils sont faits par une personne suspecte dans sa probité & dans sa vertu. Rien ne peut être comparé à l'avidité des mahométans ; ils sont aussi faciles à recevoir qu'à faire des aumônes & des largesses. Chez eux on n'attache aucun déshonneur aux dons de l'amitié & du devoir : ce n'est cependant pas toujours par un mouvement de cupidité que l'on met un prix à ses servives ; la plupart n'envisagent ces pratiques que comme des devoirs de bienséance.

C'est ainsi que l'usage des présens s'est insensiblement accrédité dans la nation. Toutes les circonstances de la vie, les noces, la circoncision,

concision, les couches, le départ, le retour, les fêtes du *beyram*, les nominations aux emplois, sont autant d'occasions de donner ou de recevoir des présens, ne fut-ce qu'une boîte de sucreries, qu'un panier de fruits, ou un bouquet de fleurs. Les présens qu'on se fait entre amis d'égale condition, sont purs & désintéressés; ceux des grands sont reçus comme des marques de distinction & de bienfaisance; ceux des inférieurs ne sont jamais que des actes d'hommage & de respect. La Thrace.

C'est aux dispositions de la loi sur la chasteté & la pudeur, que les Ottomans sont redevables de la sévérité de leurs mœurs publiques & privées; on aurait tort d'attribuer à des usages barbares, à la rusticité de la nation, à la jalousie des maris, ce qui n'a jamais été chez eux que l'effet nécessaire d'une législation morale & religieuse. Sur ce point, Mahomet n'a fait que suivre les mœurs de sa nation, mœurs conformes à celles des peuples orientaux, & dont l'origine se perd dans la plus haute antiquité. On sait que de tout temps les femmes ont été voilées dans l'ancienne Grèce, comme dans les diverses contrées de l'Asie, & que de tout temps aussi la fréquentation entre les deux sexes y était interdite aux citoyens de tous les ordres. Ces

La Thrace. mœurs sanctionées par le *Courann*, & surveillées avec la plus grande rigueur, se sont maintenues jusqu'ici de génération en génération chez tous les peuples qui professent la foi mahométane.

La maison paternelle ou celle du mari est une espèce de cloître pour les femmes en général ; de-là cette forme de construction & cette distribution intérieure qu'on a adoptées pour les palais, les hôtels, & toutes les habitations, soit à la ville, soit à la campagne ; chaque maison est séparée en deux corps de logis, l'un est destiné à la demeure du maître, de ses fils & de ses domestiques ; l'autre est absolument réservé à toutes les femmes de la maison, épouses, filles, mères, sœurs, tantes, esclaves, &c. Cette partie est consacrée sous le nom de *harem*, mot qui signifie retraite ou lieu sacré, ce qui annonce que c'est le lieu de la chasteté, & que l'entrée en est interdite à tous les hommes.

On conçoit que cette séparation absolue de la demeure, emporte avec elle une séparation également absolue de toutes les personnes, attachées chacune dans son emploi, au service de la famille. Jamais un domestique, pas même les eunuques n'entrent dans le *harem* ; tout le service s'y fait par des femmes esclaves ;

au rez-de-chaussée, il y a ordinairement une espèce de parloir d'où la plus âgée donne les ordres de la maîtresse au commissionnaire de la maison ; c'est-là aussi qu'elle reçoit, par le moyen d'un tour que l'on appelle *dolab*, tout ce qui est nécessaire à l'entretien des dames. La Thrace.

Ainsi, à l'exception du maître, personne n'a ses entrées libres dans le *harem* ; les plus proches parens, tels que les frères, les oncles, les beaux-pères n'y sont reçus qu'à certaines époques de l'année, c'est-à-dire, dans les deux fêtes du beyram, & à l'occasion des noces, des couches & de la circoncision des enfans, encore est-il d'usage qu'ils abrègent leurs visites, & que les filles esclaves assistent à leur conversation. Ordinairement, elles se tiennent en grouppe vers la porte de l'appartement, les mains jointes & appuyées sur la ceinture, comme font, chez les hommes, les pages, les valets de chambre, les domestiques ; ses proches parens sont les seuls devant lesquels une femme peut se montrer sans voile : la raison de cette préférence, c'est qu'à son égard, ils sont tous à un degré de parenté qui leur interdit le mariage avec elles.

Quant aux autres parens & à tous ceux qui sont étrangers à la famille, jamais une femme ne peut paraître devant eux qu'elle ne soit

M 2

couverte d'un voile; cette loi s'étend jufqu'aux médecins qui ne peuvent d'ailleurs voir aucune mahométane, qu'en préfence du mari ou de quelques-unes de fes efclaves : il y a plus encore, le médecin ne peut lui tâter le pouls, que le bras ne foit couvert d'une mouffeline; la loi ne fe relâche de cette rigueur que dans le cas d'une néceffité abfolue; & alors, une femme peut fans fcrupule fe dévoiler, faire voir la langue, les yeux ou toute autre partie du corps qui aurait befoin des fecours de l'art.

La Thrace.

Ces réferves font que dans beaucoup de *harems* on n'a ordinairement recours qu'à des femmes qui exercent la médecine; elles ont peu de connaiffances, mais une longue expérience les rend habiles, fur-tout pour les maladies de leur fexe; ce font auffi les femmes qui font chargées des accouchemens, foit au férail foit ailleurs; c'eft une profeffion particulière à laquelle plufieurs fe dévouent; le nom même d'accoucheur n'eft pas connu dans l'empire; & fi dans les maladies férieufes on fe détermine à appeler un médecin ou un chirurgien, ce n'eft jamais lorfqu'il s'agit de la délivrance d'une femme. Quelque pénible & quelque dangereufe qu'elle puiffe être, les fecours d'un homme, même dans ces circonftances,

feraient regardés comme un opprobre pour toute la famille. La Thrace.

D'après ces principes, maintenus par-tout avec la plus grande févérité par une police jaloufe de conferver les mœurs nationales, on voit qu'il eft prefque impoffible aux femmes de manquer aux lois de la décence & de la pudeur, fi naturelle d'ailleurs à leur fexe. Renfermées dans leur appartement, à peine y refpirent-elles un air libre. Celles qui ont un jardin n'ont pas même la liberté de s'y promener en tout temps; pour la leur accorder, il faut être fûr qu'elles n'y rencontreront jamais les pas d'un mortel; veulent-elles aller aux bains publics, voir leurs parentes, faire des emplettes ou fe promener, elles font toujours accompagnées des autres dames de la maifon, fuivies de leurs efclaves & gardées par des eunuques ou par des domeftiques fpécialement prépofés pour cet objet. Excepté celles qui font avancées en âge, aucune ne peut aller à la mofquée: d'accord avec les mœurs, la loi les en difpenfe.

Les femmes d'un certain rang ne paraiffent que très-rarement en public; il n'eft pas du bon ton qu'elles fortent de chez elles, à moins qu'elles n'y foient forcées pour des caufes indifpenfables, c'eft pourquoi l'on ne rencontre

La Thrace.

ordinairement dans les rues que des femmes du commun, mais toujours voilées, observant la plus grande circonspection, & n'adressant presque jamais la parole à personne. Ce serait le comble de l'indécence pour les hommes, d'arrêter leurs regards sur elles, & si quelqu'un venait à s'oublier au point de se permettre un mot équivoque ou quelque liberté à leur égard, rien ne pourrait le sauver des poursuites de la police & même des citoyens qui, témoins de sa témérité, ont le droit de l'arrêter & de l'assommer à coup de bâton, en cas de résistance.

Ainsi chaque famille vit absolument isolée, & dans chacune encore nulle communication entre les deux sexes; tel est l'empire de ces usages, qu'un mari n'a pas la liberté d'entrer dans l'appartement de sa femme, lorsqu'elle reçoit la visite d'une amie, à moins qu'une raison quelconque n'y rende sa présence absolument nécessaire, & alors il est tenu de se faire annoncer pour que la dame étrangère ait le temps de reprendre son voile & de paraître à ses yeux avec la décence réquise par la loi. Le souverain lui-même n'oserait se dispenser de cette obligation, parce qu'il est tenu plus encore que les particuliers, à donner des exemples de vertu, & à respecter tout ce qui tient aux mœurs publiques de la nation.

Privées de la société des hommes, les femmes n'ont pas même, pour s'en dédommager, la liberté de se voir & de former entre elles des liaisons; elles ne connaissent ni les visites d'amitié, ni celles de la bienséance ou du devoir; les bains publics sont presque les seuls endroits où elles aient occasion de se voir & de converser entre elles, mais ces liaisons éphémères ne s'étendent pas plus loin; il faut des circonstances particulières pour qu'une dame en reçoive une autre chez elle.

La Thrace.

On conçoit aisément que ce genre de vie qui concentre les femmes mahométanes dans le sein de leur famille, doit leur donner plus d'éloignement encore pour la société des femmes étrangères à leur culte. Les préjugés qui naissent de la religion & de la politique, se réunissent encore pour fortifier ces mœurs nationales. Celles qui parviennent à s'introduire dans les *harems* n'y sont jamais reçues qu'en qualité de marchandes; quant au sérail, il est impossible d'y pénétrer: aucune Européenne, aucune ambassadrice ne peut se flatter d'avoir réussi dans ses tentatives à cet égard.

Il n'y a pas plus de société parmi les hommes que parmi les femmes, sur-tout entre les mahométans & les non-mahométans: cette barrière qui, dans l'ordre civil, sépare la nation do-

La Thrace. minante de toutes les autres, n'est point l'ouvrage de la loi. Si l'on y voit des passages capables d'inspirer de la répugnance pour toute liaison intime avec les peuples qui ne reconnaissent pas l'apostolat du prophète, il en est d'autres qui tempèrent ce sentiment & n'attachent à ce commerce aucune idée de profanation. L'exemple de Mahomet qui fréquentait & même visitait les Hébreux & les payens de son temps, & l'article de sa doctrine qui permet le mariage des musulmans avec des chrétiennes ou des juives, sont sans doute suffisans pour combattre avec succès toutes les opinions contraires ; mais elles ont prévalu sur les esprits vulgaires, & le fanatisme les entretient dans presque toutes les classes de la monarchie. C'est de-là que naissent & cette haute idée que les musulmans ont d'eux-mêmes, & ce sentiment dédaigneux qu'on leur inspire dès la plus tendre enfance pour toutes les autres nations.

Les Européens établis dans l'empire ne se ressentent pas moins que les sujets tributaires de ces opinions funestes. L'ignorance où ils sont presque tous de la langue, le contraste frappant de leurs mœurs avec celles du pays, leur qualité même d'étrangers, sont autant de motifs qui fortifient ces préjugés & ces réserves

auxquelles sont tenus envers eux tous les nationaux, & principalement les grands, les ministres & les officiers en place. La Thrace.

Les Ottomans les plus instruits ne feraient cependant pas éloignés de fréquenter les chrétiens & de vivre avec eux. Mais, si dans leur particulier, ils sont maîtres de s'élever au-dessus de ces préventions générales, ils ne peuvent que les respecter aux yeux du public. Une fois liés d'intérêt ou d'amitié avec un non-mahométan, soit regnicole, soit étranger, il n'est point d'honnêtetés qu'ils ne lui témoignent; lorsqu'ils sont en société privée; ils ne se font pas même scrupule de l'admettre à leur table & de se livrer à tous les épanchemens de l'amitié. Mais survient-il un national, ils ne sont plus les mêmes, ils reprennent alors leur gravité ordinaire, & avec elle cet air de protection & de supériorité qui les caractérise.

Jamais on ne voit un ministre, un officier public, un commerçant, un citoyen quelconque que pour affaires. L'intérêt des uns ou des autres les met à portée de se voir & de suivre l'objet qui les rapproche; du moment que cet intérêt cesse, la liaison s'évanouit. On ne connaît pas dans ces contrées l'usage de présenter un étranger dans une mai-

La Thrace.

son mahométane. Les ambassadeurs eux-mêmes ne sont pas sur ce point plus privilégiés que les autres. Ce qu'en Europe on appelle *cour*, n'existe pour eux à Constantinople, ni chez le sultan, ni chez le grand visir. Après la première audience qu'ils reçoivent pour présenter leurs lettres de créance, ils n'ont plus occasion de voir le souverain, ni les ministres, ni aucun autre grand de l'état. Ils suivent leurs affaires par le moyen des secrétaires interprêtes, & ce n'est que pour des objets importans qu'ils ont quelquefois des conférences avec le *Reis-Effendi*, ministre au département des affaires étrangères, ou avec quelqu'autre seigneur de la cour.

Le travail, l'éducation des enfans & les soins du ménage font tout le bonheur des femmes mahométanes. Il n'y en a point, quelle que soit sa naissance ou son rang, qui ne passe une grande partie de la journée à filer, à coudre, à broder. Toutes les mères en général, sans en excepter les sultanes, nourrissent elles-mêmes leurs enfans. Le chagrin le plus violent qu'elles puissent éprouver, c'est lorsque la nature les oblige à les confier aux soins mercenaires d'une autre femme. Dans ce cas même, elles ne les font jamais sortir de la maison paternelle; c'est toujours sous leurs yeux qu'ils sont nourris, soignés & élevés.

Dans cette nation, rien de plus heureux que l'état de nourrice. Ce sont pour la plupart de jeunes esclaves qui obtiennent dès le premier jour leur affranchissement. On a pour elles les plus grandes attentions, parce qu'on les regarde alors comme incorporées à la famille : cette opinion dérive des principes de la loi qui interdit toute alliance entre les proches parens des deux parties.

La Thrace.

Les mères partagent avec les nourrices tous les soins que la nature & la raison exigent en faveur des enfans. Ils restent communément emmaillotés huit ou dix mois, & on ne les sèvre d'ordinaire que lorsqu'ils en ont douze ou quatorze. Un berceau est destiné à chaque enfant : c'est-là qu'on l'endort, qu'on le tient même une grande partie du jour. Ces berceaux sont plus ou moins artistement travaillés ; les maisons opulentes les font garnir de nacre de perles & de lames d'argent ; tous ceux des princes & princesses de la maison ottomane sont enrichis d'or & de pierreries.

L'éducation des enfans se fait dans la maison paternelle. On sait que chez les mahométans il n'y a ni pensions pour les hommes, ni couvens pour les femmes. Les filles de tout état & de toute condition sont élevées dans le sein même de la famille : elles n'ont ni

La Thrace.

maîtres ni inftituteurs. La danfe ni la mufique n'entrent dans l'éducation de l'un & de l'autre fexe; le catéchifme & les préceptes de morale font les feuls objets d'inftruction pour les filles, & ordinairement c'eft la mère, ou une parente, ou des femmes efclaves les plus inftruites, qui s'acquittent de ce devoir; quelques-unes apprennent auffi à lire, mais il eft rare qu'on les forme à l'écriture.

Ces premiers foins de leur enfance font fuivis de ceux qu'entraîne leur établiffement; les mères s'en occupent de très-bonne heure. Comme il n'eft jamais queftion chez ces peuples que de mariages de convenance, ils font toujours ménagés par les parens des deux partis: les filles font ordinairement promifes très-jeunes, à l'âge de trois ou quatre ans, & à peine en ont-elles douze ou quatorze qu'elles reçoivent la bénédiction nuptiale. Dans aucun cas, le nouvel époux ne peut voir fa femme qu'après cette cérémonie. Le père ou le tuteur naturel de la fille eft le feul qui ait le droit de choifir fon gendre, & la mère, ou à fon défaut la plus proche parente du garçon, eft auffi la feule qui ait la liberté d'aller voir la fille; c'eft fur fon rapport que le père fe décide. Jamais la fille ni aucune femme n'afifte à la folemnité du mariage : il fe fait par pro-

cureurs, & les parens des deux maisons signent le contrat avec l'imam de la mosquée, en présence de trois ou quatre amis qui servent de témoins. Les noces se célèbrent dans les deux familles avec une gaîté qui n'a rien de bruyant : les deux sexes ne se trouvent jamais ensemble. Si la nouvelle mariée est trop jeune ou d'une faible santé, elle reste encore plusieurs mois renfermée chez elle ou chez sa belle-mère, & ne voit son mari que le jour, ou, pour mieux dire, au moment même que l'on juge à propos de la conduire au lit nuptial.

La Thrace.

Cette sollicitude des pères & des mères pour l'établissement de leurs filles ne se borne pas au premier mariage. Sont-elles veuves ou répudiées, ils se croient plus obligés que jamais de leur chercher un nouvel époux, à moins qu'elles ne soient déja d'un âge avancé. En général, toute femme se fait un point de religion de vivre constamment dans l'état de mariage : tous ceux qui lui appartiennent par les droits de la nature se croient également obligés de concourir à son établissement, & si, n'étant pas sous le joug & la surveillance d'un mari, elle venait à blesser son honneur & sa vertu, ils se regarderaient comme coupables de ce crime. Tel est le respect de ces peuples pour le mariage, que le célibat d'une

La Thrace.

femme encore en âge de remplir tous les devoirs de la ſociété conjugale leur paraît une tranſgreſſion perpétuelle de la loi. L'union de deux époux, diſent-ils, eſt un vœu ordonné par le ciel même & prononcé par la nature. Nul homme, nulle femme n'ont le droit de s'écarter de cette vocation générale & de ſe refuſer à une inſtitution qui a pour but important la propagation de l'eſpèce humaine. De-là, cette douleur accablante des femmes frappées de ſtérilité, & les eſpérances conſolantes de celles qui ſont chargées d'enfans, quoique accablées de miſère. Plus une femme eſt féconde, & plus elle ajoute à ſes droits ſur le cœur de ſon mari & ſur l'eſtime du public.

C'eſt ainſi que les femmes mahométanes, ſoumiſes dès leur enfance à l'empire de ces mœurs, ne connaiſſent ni la liberté, ni la diſſipation, ni les plaiſirs tumultueux des ſociétés européennes. Accoutumées par-là ſans efforts & ſans contrainte à la retraite, à la vie intérieure & aux ſoins domeſtiques, elles ne peuvent jamais faire aucune de ces comparaiſons affligeantes qui inſpirent des déſirs & rempliſſent la vie d'amertume. Comment en effet pourraient-elles déplorer leur condition & envier le ſort des femmes étrangères? elles

ignorent ce qui se passe hors de chez elles, [redacted]
puisqu'elles n'ont ni les ressources de la lec- La Thrace.
ture, ni celles de la conversation. Comme les hommes, elles ne parlent que leur langue, & il n'existe pas dans tout l'empire un seul ouvrage national qui traite des coutumes des peuples étrangers.

On ne peut pas se dissimuler que ces usages qui rendent les femmes mahométanes si recommandables dans l'intérieur de leur famille & si précieuses aux yeux de leurs maris, ne les privent de ces ressources multipliées & de ces agrémens qui, chez les autres nations, rendent plus piquans encore les attraits de ce sexe enchanteur : cependant malgré le peu de soin que l'on prend pour orner leur esprit & ajouter à leurs avantages extérieurs, il ne faut pas croire qu'elles soient dépourvues de graces & d'enjoument. La nature, si libérale à tant d'égards dans presque toutes les contrées de l'orient, s'est plu à douer les femmes, comme les hommes, d'une sagacité singulière & d'une sorte de délicatesse qui fait oublier en elles les torts de leur éducation. Elles ont un maintien noble & honnête, des manières aimables, une conversation simple, naïve & gracieuse. Tel est du moins le témoignage constant des femmes chrétiennes qui ont occasion de voir

La Thrace. & de fréquenter les *harems* des Ottomans, & certes, il ne peut être suspect. J'ai moi-même rencontré plusieurs fois des dames de tous les états chez des ministres, des seigneurs, des magistrats, & j'ai été étonné de la pureté de leur langage, de la facilité de leur élocution, de la finesse de leurs pensées, du ton noble de leur conversation, & des graces dont elles l'assaisonnent.

Ce n'est jamais que pour des intérêts de famille qu'une femme se présente chez un magistrat, chez un officier en place; & ordinairement ce sont des veuves ou des femmes d'un certain âge. Elles n'ont pas besoin de demander audience, moins encore de se faire annoncer; dès qu'elles paraissent dans l'antichambre, les pages les font entrer, & elles exposent publiquement les motifs de leur visite. Lorsqu'elles veulent parler en secret, elles approchent du maître de la maison & baissent la voix; s'il arrive que le ministre soit seul dans son appartement, il est d'usage alors que les valets-de-chambre & les pages se tiennent vers la porte, rangés en file, comme pour être les témoins de ce tête-à-tête. Il faut qu'une dame soit d'un rang très-distingué pour qu'un magistrat ou un ministre se lève pour la recevoir & l'inviter à s'asseoir sur le

sopha;

sopha : ordinairement elles restent debout, & vont même, sans que leur délicatesse en souffre, jusqu'à lui baiser la main ou la robe, avec cet air de respect qui est dû à tout homme en place. Quoique toujours voilées, les officiers qui les reçoivent fixent rarement les yeux sur elles, mais ils les écoutent attentivement, & dans leurs réponses, ils ont toujours pour elles ces égards que la bienséance & leur pudeur semblent recommander à tous les hommes. La Thrace.

Plus nous faisons connaître ces usages qui contrastent si fort avec ceux des autres nations, plus ils donnent matière sans doute aux réflexions & à l'étonnement des Européens. C'est à cet état de solitude où vivent les femmes chez tous les peuples musulmans, c'est à cette privation constante des douceurs & des agrémens qui naissent d'une communication mutuelle entre les deux sexes, que les mahométans doivent l'austérité de leurs mœurs, & s'ils ne connaissent pas les jouissances attachées à ces liaisons de société, du moins n'ont-ils pas le malheur d'éprouver les amertumes & les remords qu'elles entraînent si souvent à leur suite.

Les Ottomans font consister leur bonheur dans le calme de la vie, dans la paix inté-

La Thrace.

rieure, dans la douceur des plaisirs simples & honnêtes. Toutes les autres jouissances présentent à leur imagination un intérêt trop faible pour exciter dans leur ame des désirs inquiets. La seule chose qui affecte les femmes, qui altère leur bonheur & empoisonne souvent le cours de leur vie, c'est de se voir condamnées par la loi même, à supporter dans le silence le partage du cœur & de la fortune de leurs époux. Comme la religion permet à tout mahométan d'avoir jusqu'à quatre femmes & même de cohabiter avec ses esclaves, plusieurs en usant de ce privilége rendent malheureuses toutes les femmes de leur *harem*, & particulièrement celles qui y ont été admises les premières. Il est difficile en effet à celles-ci de voir sans jalousie, sans dépit & sans trouble, ou de nouvelles compagnes, ou leurs propres esclaves, devenir leurs rivales, & partager avec elles, quoique d'une manière légitime, leurs droits sur le cœur d'un patron ou d'un mari commun.

Malgré ces dispositions de la doctrine & des lois si favorables aux hommes & si fâcheuses pour le repos des femmes, la polygamie n'est pas aussi commune qu'on pourrait se l'imaginer. Peu de Mahométans ont deux femmes, & il est rare de voir un seigneur donner sa main

à quatre à-la-fois. Le défaut de moyens pour les entretenir, la crainte de troubler la paix domestique, la difficulté de s'allier avantageusement, & le scrupule que se font les parens de donner leur fille à une personne déjà mariée, sont autant d'obstacles qui restreignent, sur ce point, l'indulgence des lois. Il arrive encore assez communément, qu'un homme n'obtient la main de son épouse que sous la condition expresse de n'en pas prendre une seconde, tant que subsisteront les liens du mariage.

La Thrace.

Ceux qui ont plusieurs femmes, ne les obligent jamais de vivre ensemble; elles ont ordinairement chacune, dans le *harem*, leur appartement, leur table & un certain nombre d'esclaves astachées à leur service. Mais il est rare qu'une seconde ou une troisième femme loge séparément dans un autre hôtel. Les citoyens peu opulens n'ont jamais qu'une femme, & ceux qui le sont assez pour acquérir une ou deux esclaves, ont ordinairement soin de les choisir d'un certain âge, pour ne point donner d'ombrage à leurs femmes, & pour maintenir la paix dans leur intérieur. Il y en a beaucoup qui ne se marient jamais & qui préfèrent vivre avec de jeunes esclaves qui leur appartiennent. C'est à tort qu'en europe

La Thrace.

on les appèle concubines, puisque la co-habitation du patron avec elles est permise, & que les enfans qui en naissent sont aussi légitimes que ceux de la femme qu'on épouse.

L'austérité de ces mœurs est universelle & forme le caractère distinctif de ces peuples. On n'en excepte que quelques tribus nomades, dont la vie est toujours errante & vagabonde. Parmi les différentes hordes de *Tatars*, les *Noghais* sont presque les seuls qui accordent une certaine liberté à leurs femmes : elles n'y sont point voilées comme ailleurs, elles peuvent s'immiscer dans la conversation des hommes, participer à leurs plaisirs, assister à leurs banquets. Aussi tous les autres mahométans, ceux même qui sont les plus relachés, les regardent-ils comme des prévaricateurs, des hétérodoxes, des infidèles, & ils se feraient scrupule de s'allier avec eux.

D'après l'empire de ces opinions, on conçoit à quel point il est difficile chez les mahométans, de former des intrigues amoureuses. Vivre avec une maîtresse, entretenir un commerce criminel avec une femme ou une fille sur laquelle on n'a pas un droit légitime, sont des désordres inconnus chez les mahométans. Il n'arrive même jamais qu'un mari se permette la moindre liberté avec l'esclave de sa

femme, à moins que celle-ci ne lui eût cédé tous ses droits de propriété sur elle. La Thrace.

Telle est la sévérité des mœurs mahométanes, qu'une femme, pour peu qu'elle soit suspecte dans sa conduite, devient l'objet du mépris universel. Le soupçon seul couvre d'opprobre le mari & toute la famille. Les voisins, tous les habitans même du quartier se croient également déshonorés; aussi ont-ils le droit de faire observer la maison suspecte, & même d'exiger que la garde, accompagnée d'un *iman*, la force & y fasse des perquisitions. Dans ce cas, la présence d'un étranger dans le *harem* est suffisante pour justifier le soupçon. On arrête le coupable, la femme est conduite & gardée chez l'*iman* jusqu'à ce que le mari, le père, le tuteur ou le magistrat ait prononcé sur son sort. L'autre est puni suivant les lois; & quand même les preuves ne seraient pas complètes pour être condamné juridiquement, il ne recouvre sa liberté que par le sacrifice d'une partie de sa fortune, & le plus souvent par la perte entière de sa considération. Si donc, par une considération extraordinaire, une femme vient à concevoir une passion criminelle, les verroux & tout ce qui l'entoure, soit chez elle, soit hors de chez

La Thrace. elle, font autant de chaînes qui la captivent & qui ajoutent à ses tourmens.

Quant aux femmes publiques, on aura peine à croire que ni à Constantinople, ni dans aucun autre grande ville de l'empire, il n'en existe peut-être pas quarante parmi les mahométans; encore sont-elles des dernières classes du peuple, & ce n'est que par un excès de misère qu'elles se vouent à la prostitution. Ce sont elles qui ordinairement vont chercher les célibataires, mais avec toutes les précautions que la prudence exige pour se dérober aux recherches inquiétantes de la police qui a toujours les yeux ouverts sur les délits de cette nature. Cette vigilance du gouvernement est cependant moins sévère à l'égard des femmes qui ne professent pas l'islamisme. Elles s'établissent dans les quartiers éloignés, & chaque année elles achètent la protection tacite des suppôts de la police. Obligées de garder tous les dehors de la décence, elles ne reçoivent communément que des gens de leur nation. Il est rare que les musulmans recherchent leur connaissance. D'ailleurs on ne voit ces femmes qu'à la dérobée & pendant le jour. La nuit on est souvent exposé aux poursuites de la garde.

Le fouet & une longue prison sont aujour-

La Thrace.

d'hui les peines plus ordinaires infligées aux femmes de mauvaise vie. On est encore plus rigoureux envers celles qui se laissent surprendre après une première ou une seconde correction ; on les lie dans un sac & on les jette dans la mer, comme des êtres indignes de retourner à la terre qu'ils ont souillée par leurs crimes. Dans le cas d'un double adultère, la loi condamne & l'homme & la femme à la lapidation ; & tout chrétien qui aurait eu un commerce criminel avec une musulmane, est obligé non-seulement de l'épouser, mais encore de changer de religion. S'il s'y refuse, ou s'il a commis le crime avec une femme mariée, la loi lui décerne irrémissiblement la peine de mort.

Tout concourt ainsi chez les Mahométans, & les lois & la police & l'opinion à opposer des barrières insurmontables à la plus effrénée de toutes les passions. Mais la nature toujours impérieuse dans ses besoins, & plus exigeante encore dans les climats ardens, s'égare quelquefois dans ses voies, & précipite l'un & l'autre sexe dans des crimes encore plus abominables. D'abord la rigueur avec laquelle on poursuit la débauche, dans un pays où il n'existe aucun hôpital pour les enfans trouvés, engage les femmes qui sacrifient leur honneur,

La Thrace.

à se permettre tous les moyens capables de prévenir, les indices de leur inconduite. Les unes ont recours à divers breuvages que l'on croit propres à frapper le sexe de stérilité, & les autres font usage des remèdes les plus violens dans les premiers jours de leur grossesse. Si ces moyens sont insuffisans, elles étouffent alors dans leur ame le cri de la nature, & immolent à leur sûreté le triste objet de leur opprobre.

Les femmes qui ont des passions vives, & ceux des hommes qui par état ou défaut de moyens, sont obligés de garder le célibat, se permettent également chacun dans son genre des excès non moins criminels. Depuis quelque tems cette dépravation gagne insensiblement toutes les classes : & aujourd'hui on voit des citoyens illustres, des personnages respectables par leur rang, des hommes qui conservent tous les dehors de la vertu & de la piété, des officiers enfin qui entretiennent les *harems* les plus nombreux, sacrifier leurs devoirs envers leurs femmes & envers leurs esclaves légitimes, à un goût abhorré par la nature & réprouvé par la loi.

L'état de retraite perpétuelle où vivent les Mahométans, leur gravité naturelle, la sim-

plicité de leurs mœurs, & cette subordination rigoureuse qui règne dans tous les ordres de l'état, suite nécessaire de la constitution d'un gouvernement despotique, leur rendent faciles tous les devoirs auxquels ils sont soumis par la loi, & en maintiennent constamment l'observation; ils ne se permettent jamais ces manières libres & cette familiarité si ordinaire dans les familles & dans les sociétés des nations européennes. Là les rangs & les conditions ne se confondent jamais; dans toutes les classes & dans tous les états, chacun est plein de soumission & de respect pour ceux qui sont au-dessus de lui, & il reçoit à son tour les mêmes hommages de ses subalternes. En public comme dans la vie privée, on conserve toujours les mêmes dehors de décence, de vénération, de déférence, pour les personnes supérieures en rang, ou plus avancées en âge: paroître dans une société avec un air enjoué, y prendre un ton de liberté & d'aisance, n'avoir pas de dignité dans son maintient, ou assaisonner ses propos de cette légèreté qui passe ailleurs pour de l'agrément, ce seroit heurter tous les usages, & s'exposer aux satyres de la nation entière. . . . . .

La Thrace.

Les Mahométans ne se découvrent jamais la tête; leur manière de saluer est simple &

La Thrace. naturelle ; on salue son égal en portant la main sur le sein ou sur le cœur, & son supérieur en la dirigeant d'abord vers la bouche ensuite vers le front. Lorsqu'on se présente chez les grands, chez les ministres, chez les personnes constituées en dignité, on fait une profonde inclination en portant la main droite vers la terre, & la ramenant ensuite vers la bouche & sur la tête ; mais lorsqu'on rend ses hommages au souverain, la main doit toucher la terre pendant l'inclination : l'air de gravité, si général chez les Ottomans, la décence qui accompagne tous les actes extérieurs de la vie civile, & la majesté du costume, sur-tout dans les personnes de qualité, ajoutent infiniment à la noblesse de ce salut.

Il est encore d'un usage universel de baiser la robe ; c'est un hommage de respect & de soumission que rendent par-là les subalternes à leurs chefs, les enfans à leurs parens. Par une suite de cet usage, ou plutôt du sentiment qui le détermine, lorsqu'un officier supérieur veut donner une marque de faveur à quelqu'un, il lui refuse sa robe & lui donne sa main ; s'il lui en présente le dedans, cette attention ajoute encore à sa bienveillance. Lorsqu'un homme d'un certain âge ou d'un certain rang veut donner à quelqu'un une mar-

que de tendresse ou d'affection particulière, il lui touche le menton & porte ensuite sa main sur sa propre bouche, ce qui indique un embrassement paternel; les jeunes gens en font de même à l'égard des vieillards en leur touchant la barbe. La Thrace.

Dans toutes les classes de la nation, un enfant n'ose jamais embrasser ni son père, ni son ayeul, ni aucun parent respectable par son état ou par son âge; mais il lui baise la main ou la robe, & n'en use jamais autrement, fut-il marié & père de plusieurs enfans; lors même que les enfans sont en bas âge, les parens les embrassent rarement; ils se contentent de leur baiser quelquefois le front. Ces réserves & ces bienséances, commandées par les mœurs nationales, s'observent avec encore plus de rigueur entre les parens de l'un & de l'autre sexe; jamais un Mahométan n'embrasse sa mère, sa belle-mère, sa tante; il leur baise les mains, & reçoit à son tour les mêmes marques de respect de ses sœurs, de ses cousines, de ses belles-filles, enfin, de toutes les personnes de sa famille sur lesquelles il domine par son âge ou par son rang. Les filles rendent les mêmes honneurs aux mères, aux belles-mères, aux tantes & aux sœurs aînées; enfin ces marques de déférence &

La Thrace. de respect, graduées & déterminées ainsi dans les familles par les lois de la nature, sont telles que la femme elle-même baise la main de son mari à différentes époques, le jour de ses noces, dans le temps de ses couches, au mariages des enfans, dans les deux fêtes de *beyram*; ces usages entretiennent dans les familles l'ordre, la décence, l'union & l'intimité la plus parfaite.

Mais rien n'égale le respect & l'obéissance des enfans envers les auteurs de leurs jours. Ces sentimens, dictés par la nature & avoués par la raison, se trouvent encore fortifiés par les principes du *courann*; aussi ce n'est jamais que les yeux baissés, les mains jointes sur le sein, & dans la contenance la plus humble, qu'un enfant se présente chez son père: en aucun temps il ne se permet de s'asseoir devant lui qu'il n'en ait reçu l'ordre.

Dans les grandes fêtes, comme dans les divers événemens de la vie, les enfans ne manquent jamais, en baisant la main de leur père, de leur mère, de leur ayeul, de leur oncle, de demander leur bénédiction; tous y attachent la plus haute idée de bonheur. De cette opinion précieuse résulte en eux un sentiment contraire, lorsque, par leur inconduite, ils se voient menacés de la malédiction de leurs pa-

rens; l'homme le plus immoral & le plus irreligieux, tremble d'attirer ſur ſa perſonne les anathêmes de ceux à qui il doit le jour. Les vœux ou les imprécations d'un magiſtrat reſpectable, ou d'un homme avancé en âge, produiſent le même effet ſur l'eſprit de tout Mahométan.

La Thrace.

Jamais un père de famille ne ſe lève devant un enfant, un neveu ou un autre deſcendant, ni un homme d'un certain rang pour recevoir quelqu'un qui lui eſt inférieur en grade. Les miniſtres, les magiſtrats, les grands officiers, gardent ordinairement chez eux l'angle du ſopha, & ne ſe lèvent que pour les perſonnes qui, par leur état & leur condition, ont droit de ſe placer à côté d'eux; il convient, d'ailleurs, lorſqu'on ſe préſente chez les grands, chez les perſonnes d'un rang diſtingué, d'être enveloppé dans ſa robe, & d'avoir les mains couvertes avec le bout de ſes manches: la décence preſcrit encore à l'un & à l'autre ſexe, la manière de s'aſſeoir; la plus générale eſt celle de ſe mettre ſur les genoux en ſe repoſant ſur les talons. La manière de s'aſſeoir à l'européenne n'eſt reçue dans aucune ſociété; elle eſt réſervée au ſultan quand il paraît ſur le trône les jours de cérémonie, & aux membres du divan, lorſqu'ils tiennent

leurs audiences au ſérail ou au palais du grand-
La Thrace. viſir.

D'après l'empire de ces coutumes, doit-on s'étonner ſi la nation n'en uſe pas autrement avec les étrangers; on ne déroge à ces uſages à l'égard de perſonne, pas même des miniſters étrangers. Lorſque les officiers de la Porte ſont dans le cas d'avoir des conférences ſecrètes avec eux, ils ne ſe lèvent jamais pour les recevoir; ils ſont cependant attentifs, ſur-tout depuis quelque temps, à ménager ces entrevues de manière à concilier à-la-fois ce qu'ils doivent à leurs uſages & à la politeſſe: ils entrent dans l'appartement après le miniſtre étranger, & au moment de ſon départ, ils ſont ordinairement les premiers à ſe lever & à quitter le ſalon. Dans les audiences publiques des ambaſſadeurs, même chez le grand-viſir, ce premier miniſtre entre dans l'appartement quelques minutes après; & l'audience finie, l'ambaſſadeur ſe lève, ſalue & ſe retire, laiſſant le viſir gravement aſſis dans l'angle du ſopha.

Au reſte, ni chez le peuple, ni chez les grands, ni en particulier, ni en public, quelque ſoit le ſujet de l'entretien, & de quelques ſentimens qu'on puiſſe être affecté, jamais la converſation ou les diſcuſſions ne deviennent

bruyantes & tumultueuses. Dans les plus nombreuses assemblées, il est rare que deux personnes parlent à-la-fois; assis le long du sopha, chacun fume & prend du café : les gens les plus distingués ne parlent qu'à leur tour, & les autres écoutent dans le plus respectueux silence.

La Thrace.

Ces peuples ne se servent ni de cloche ni de sonettes pour appeler leurs gens; les pages, les valets-de-chambre ou les laquais se tiennent vers la porte de la pièce où l'on est, tous en grouppe, debout & les mains jointes. Si le maître les renvoie, ils se retirent dans l'anti-chambre, & pour les appeler on ne fait que frapper des mains.

Les Mahométans n'attendent jamais qu'on les salue, tous s'ampressent de prévenir leurs amis, ou ceux qu'ils rencontrent; mais il n'en est pas de même avec les grands; ceux-ci saluent toujours les premiers. Il est même d'étiquette dans toutes marches publiques, que le grand-visir, les pachas, les ministres, les généraux, préviennent le peuple; le sultan en fait de même, il salue les deux haies de janissaires, au milieu desquelles il marche, par un léger signe de tête, & par un foible mouvement de la main droite dirigée vers le sein. Ces manières sont encore accompagnées dans toute la na-

La Thrace. tion, d'un langage très-poli & très-honnête, qui tient au génie même de la langue.

Il faut convenir cependant que quelque générale que soit, parmi les mahométans, la pratique de ces règles de politesse & de bienséance, ils n'en conservent pas moins cet air de hauteur & de fierté qui leur est commun à tous, mais qui se manifeste de diverses manières, selon la différence des caractères, du rang & des fonctions de chaque individu. On remarque dans les officiers du sérail un ton de grandeur mêlé d'orgueil; dans les ministres, une dignité pleine de noblesse; dans les *oulmas*, une gravité morne, sèche & austère; dans les chefs de la police, & plus encore dans leurs suppôts, des manières brusques, dures, on peut même dire sévères; dans le militaire, ce qui est sans doute étonnant, les officiers sont très-attentifs, à adoucir les rigueurs de l'autorité & de la discipline; ils n'ont jamais dans la bouche que le mot d'amis, de camarades, de frères; ce n'est que dans le besoin, & au moment même d'une prompte exécution, qu'ils déploient toute la sévérité du commandement.

Mais dans tous, ce caractère fier & hautain se porte à la moindre vexation, à une pétulence incroyable; rien chez eux n'arrête les élans de la nature, même parmi les hommes de

de la plus grande distinction. Dans son emportement, le père, le mari, le maître, le patron, le général, l'officier, l'homme public, l'homme privé se fait souvent justice lui-même, soit en frappant de la main ou du bâton l'objet de sa colère, soit en l'effrayant par des menaces accompagnées des injures les plus atroces. Au reste ces injures & ces emportemens auxquels ils se livrent avec aussi peu de réserve, n'ont presque jamais de suites sérieuses, parce qu'ils ne connaissent pas toutes les subtilités du point d'honneur si funestes parmi les européens.

La Thrace.

De tous les ordres de citoyens, ceux qui se voient le plus exposés, & presque toujours impunément, aux saillies d'humeur des grands & du peuple, sont les sujets tributaires : tout ce qu'ils souffrent de la part des autres citoyens, sans oser se plaindre, les rend plus malheureux encore que les privations auxquelles ils sont condamnés dans l'ordre politique; ils ne doivent les procédés pleins de hauteur & de dédain auxquels ils sont journellement exposés, qu'aux préjugés religieux fortifiés par l'orgueil naturel. Tout citoyen, chrétien ou juif, est dans une sujétion perpétuelle devant un mahométan : par-tout & en toute circonstance, il est obligé de lui céder le pas, quel-

La Thrace. que soient le rang & la condition de celui-ci ; sans cette attention de sa part, il s'exposerait aux injures les plus mortifiantes, & souvent même à des actes de violence, sur-tout de la part de l'homme du peuple, toujours prêt à lever la main sur lui ; & s'il osoit se permettre le moindre mot, la moindre représaille, dans l'instant même il serait assommé par la multitude. En un mot, toute insulte, toute offense faite par un non mahométan à un sectateur du prophète, est regardée comme un attentat contre la majesté de l'islamisme.

CHAPITRE VIII.

De l'interdiction des jeux. — De la musique. — De la danse. — Des images. — De l'attention des musulmans à ne jamais prendre le nom de dieu en vain. — De l'obligation en général de pratiquer la vertu & d'éviter le vice.

C'EST dans la religion même & dans l'ensemble de ses préceptes que se trouve la véritable cause de cet éloignement qu'ont toujours eu les sectateur du *courann* pour les jeux, les spectacles, les fêtes bruyantes & pour tous ces autres amusemens si ordinaires chez presque toutes les nations du monde. On ne voit chez les ottomans d'autres jeux publics que ceux qui sont consacrés par une ancienne étiquette à l'amusement du souverain, dans l'intérieur du sérail : encore n'ont-ils jamais lieu que dans les deux fêtes du *beyram*; ils consistent dans le *djirid* & dans les combats d'animaux, tels que les chiens, les ours, les lions, les tigres, &c. le *djirid* est une course à cheval que font les pages, la main armée d'un bâton. Dans tout le reste de l'année, le divertissement le plus ordinaire du souverain se borne au *tomak*, ou

La Thrace.

La Thrace. la joute des pages du sultan. L'exercice de l'arc & les courses à pied ou à cheval, qui de tout temps étaient très-à la mode chez les Arabes & chez les Tatars, & assez suivis autrefois par les Musulmans, ne les occupe guères aujourd'hui.

Cette nation ne montre pas plus de goût pour les jeux de société; sa gravité naturelle & son attachement scrupuleux aux décrets de l'islamisme, lui font également dédaigner tout ce qu'on appèle récréation, dissipation, passe-temps : elle ne connaît ni les jeux d'exercice, ni celui des cartes; plusieurs cependant jouent aux échecs. Parmi le bas peuple, mais sur-tout dans les cafés, on joue quelquefois aux dames & au *mangala*. Ce dernier jeu consiste en une certaine combinaison, toujours en nombre pair, de soixante-douze petits coquillages distribués en douze cases; les soldats & les marins s'amusent aussi le plus souvent à la lutte, au saut & au jet de grosses pierres à certaine distance : mais dans tous ces jeux il n'est presque jamais question d'argent. La loi & l'opinion publique condamnent également tout gain de cette nature, & selon les *fethwas* du mouphti, celui qui a payé le prix de son jeu ou de son pari, est toujours en droit d'en reclamer en justice l'entière restitution.

Dans les *harems* les femmes paraissent moins

scrupuleuses, elles s'amusent à l'escarpolete, à colin maillard, & à d'autres jeux aussi innocens. Les Grecs qui ont conservé une partie de leurs anciennes mœurs, & qui se piquent d'imiter les Européens dans les choses de mode & de société, s'abandonnent entre eux à tous leurs goûts, & montrent depuis quelque temps une passion assez vive pour les jeux de cartes, soit de commerce, soit de hasard.

La Thrace.

Les comédies, les tragédies, les opéra, les spectacles brillans ou l'homme déploie tout-à-la-fois les ressources de génie & les beautés de sa langue sont absolument inconnus aux ottomans. Quoique maîtres de la Grèce & souverains d'une nation autrefois si célèbre par ses drames & ses théâtres, ils les ont toujours dédaignés comme contraires aux principes du *courann*, aux mœurs nationales & à la politique du gouvernement. L'etat ne permet les assemblées que pour les devoirs du culte religieux.

On voit cependant chez eux des troupes de bouffons, de farceurs, de comédiens, de lutteurs, de joueurs de gobelets, de danseurs de corde ; mais ils ne paraissent jamais dans les places publiques, si ce n'est dans les événemens extraordinaires : tout se passe dans l'intérieur des maisons, & c'est la fête la plus somptueuse qu'un homme riche puisse donner à sa

La Thrace. famille & à ses amis, à l'occasion de ses noces ou de la naissance d'un enfant.

Les ombres chinoises sont le divertissement auquel on donne la préférence; ceux qui gagnent leur vie à ce métier, vont solliciter de porte en porte la curiosité des familles. Ces spectacles consistent là, comme ailleurs, dans quelques scènes bouffones, dont les principaux rôles, sont ceux qui répondent en quelque sorte à l'arlequin & au pantalon des Italiens. Tout s'y ressent encore de la barbarie des siècles qui ont donnés naissance à ces jeux grossiers; rien de plus indécent que les gestes de ces figures, soit en hommes, soit en femmes, & rien de plus obscène que les vers qui se récitent derrière la toile. Ces spectacles, malgré le mauvais goût qui y règne, suffisent cependant pour dérider le front des personnes les plus graves. Ce n'est que très-rarement & toujours par complaisance pour les femmes, les enfans & les esclaves de la maison, que l'on se permet ces sortes de spectacles : les personnes d'un certain état, les gens de loi sur-tout, se feraient scrupule d'assister à ces jeux, qu'ils regardent comme des amusemens que le bon sens & la raison désavouent.

Dans aucune époque de l'année, on ne voit chez cette nation ni masques, ni danses publi-

ques, ni ces divertissemens du carnaval, ni ces fêtes bruyantes si communes ailleurs. Il est difficile de rendre la gravité, le phlègme & cette espèce d'apathie qui forment le caractère des Ottomans; c'est le peuple du monde le plus propre pour le quiétisme; rien ne frappe, rien n'exalte son imagination; il n'est ni importun, ni curieux: voit-il quelque chose d'un peu extraordinaire, un costume étranger, un objet bisarre, un animal singulier, il s'arrête un instant, il regarde de sang-froid, sourit, & continue son chemin sans se permettre une plus longue distraction; s'attrouper, courir après quelqu'un, se livrer à des éclats de joie ou de surprise, sont de ces mouvemens qu'on ne voit jamais, même parmi le peuple, dans aucune ville mahométane.

La Thrace.

On a déjà observé que les Ottomans n'ont ni fêtes ni dimanches; leurs *beyrams* leur en tiennent lieu, & ils n'emploient les sept jours consacrés par la religion dans ces deux fêtes, qu'à se promener tranquillement dans la ville & aux environs; tout le reste de l'année on se promène rarement.

Tout, dans les mœurs de cette nation, tend à lui inspirer, sur-tout dans les classes supérieures, un penchant invincible pour la molesse & la vie sédentaire. Les hommes & les

La Thrace.

femmes attachent même une certaine grandeur à ne se permettre aucun mouvement, aucune agitation, & à ne jamais quitter l'angle du sopha; si leur mouchoir tombe, s'il est question de ramasser quelque chose à quatre pas d'eux, rarement ils se dérangent, ils frappent dans leurs mains, & les pages ou les filles esclaves accourent à leurs ordres. En général, chez tous ces peuples, on sort rarement de sa maison; les personnes de l'un & de l'autre sexe passent toute l'année sur un sopha, dans l'inaction ou l'insouciance; mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ces mêmes hommes que l'on croirait condamnés à un engourdissement physique & moral, sont plus propres qu'on ne le croit, à soutenir tous les travaux de l'esprit & du corps. Parviennent-ils à une charge, ils y développent des talens & une aptitude supérieurs à leur éducation? Sont-ils chargés d'une commission dans les provinces, ils font à cheval une course rapide de cinq cents lieues, sans se ressentir de la moindre fatigue?

Malgré cet éloignement pour les plaisirs, & ce genre de vie austère qui semble être le partage d'une nation peu civilisée, on rencontre néanmoins, chez les Ottomans, des hommes assez gais, assez aimables, assez communicatifs; aussi la société est-elle l'unique

ressource d'une infinité de familles. Réunis entre parens & amis intimes, ils y concentrent toutes les affections de leur ame; ces cercles, ces conversations familières ne sont pas dépourvus d'agrémens, & souvent même d'un certain intérêt; l'air de décence qui les accompagne par-tout, leur manière mélancolique de se ranger le long d'un sopha, l'attention de présenter à chacun une pipe & du café; les égards respectueux des uns envers les autres, le calme avec lequel s'énonce celui qui parle, les graces naturelles de l'élocution orientale, sur-tout dans les personnes qui possèdent bien la langue, le silence profond que garde le reste de l'assemblée, tout enfin présente un tableau assez piquant, mais qui sous aucun rapport ne peut cependant être comparé à ceux des sociétés européennes; d'ailleurs, les personnes qui ont tous les dehors de la gravité la plus imposante, se livrent quelquefois à toutes les saillies d'un esprit gai & facétieux; plusieurs ont aussi le talent particulier de saisir l'à-propos d'une sentence, d'un bon mot, d'une satyre ingénieuse.

La Thrace.

On sent bien qu'un peuple isolé qui ne voyage jamais, qui ne fréquente pas même les étrangers établis dans son sein, & qui n'a pas la ressource de puiser dans les productions tou-

La Thrace. jours renaissantes des nations européennes est nécessairement borné à un cercle étroit de connaissances. Les Ottomans n'ont pas l'avantage de pouvoir lire les gazettes étrangères; ils n'ont pas même celui d'être exactement informés de ce qui se passe à la cour, à la ville, & dans les différentes provinces de l'empire; les chroniques, les journaux, les feuilles périodiques sont des ouvrages absolument inconnus chez eux, & qui n'ont pas encore exercé leurs imprimeries.

Aussi dans toutes ces contrées, on ne parle jamais que de ces évènemens qui par leur nature ne sont pas susceptibles d'être dérobés à la connaissance publique. C'est une des maximes du ministère, de répandre un voile mystérieux sur tout ce qui pourrait inquiéter ou affliger le peuple. En temps de guerre, il arrive souvent que le public de Constantinople n'apprend la défaite d'une armée ou la prise d'une place frontière, que quatre ou cinq mois après l'évènement. On peut juger par-là de l'ignorance où sont les Ottomans sur tout ce qui se passe dans les pays étrangers; le gouvernement lui-même ne s'occupe que des objets relatifs à ses intérêts politiques, & encore est-il réduit à s'en rapporter aux informations

que lui donnent les miniſtres des puiſſances amies. La Thrace.

Les Ottomans ne dérogent au calme profond qui règne perpétuellement chez eux, que dans une ſeule occaſion; c'eſt à l'époque des réjouiſſances publiques. Elles ont lieu à la naiſſance des deux ou trois premiers enfans d'un nouveau monarque, le jour de la circonciſion d'un prince du ſang, ou lors d'un évènement heureux pour l'empire, tel que le gain d'une bataille, la conquête d'une place forte, &c. ces réjouiſſances qui ſont ordinairement de trois, cinq ou ſept jours, conſiſtent dans des banquets ſomptueux, dans l'illumination du ſérail, de la ville & des moſquées, dans la décoration des boutiques, des magaſins, des halles & marchés publics. Les miniſtres, les grands & tous les officiers en charge font auſſi décorer les portes de leurs hôtels, & élever au milieu de la cour une eſpèce de ſalon tapiſſé de glaces & de belles étoffes, orné de luſtres, de girandoles, de fanaux, & garni tout au tour d'un riche ſopha; ils y paſſent une grande partie de la nuit & reçoivent ſucceſſivement les viſites de leurs parens, de leurs amis & de leurs connaiſſances, auxquels ils prodiguent le café, le tabac, des ſucreries, des eſſences, des parfums. Ces décorations ont également lieu

La Thrace. à une des portes du férail; des drapeaux, des boucliers, des armes & d'autres trophées enlevés pendant la guerre aux ennemis de l'empire font ordinairement les objets les plus remarquables de cette efpèce d'arc de triomphe.

Ces fêtes font le plus fouvent accompagnées d'un fpectacle auffi intéreffant que magnifique, celui d'une marche proceffionnelle des artiftes de toutes les claffes. Tous font richement vêtus, & chaque corps avance féparément à la tête d'une efpèce de char de triomphe décoré des fymboles des inftrumens & des productions mêmes de chaque art & de chaque métier.

Souvent auffi le gouvernement donne des feux d'artifice au milieu du Bofphore; ce font des captifs malthais, italiens, portugais, &c. qui les exécutent, & ils ont ordinairement l'attention de repréfenter l'île de Rhodes, ou une place ennemie affiégée & emportée d'affaut par les Ottomans.

On ne doit pas s'imaginer que dans ces jours de réjouiffance & de liberté publique, pour tous les citoyens indiftinctement, les femmes fortent de cet état de folitude auquel elles font condamnées; elles ne participent à la joie univerfelle qu'à travers les jaloufies de leurs croifées & de celles qu'on leur ménage alors dans l'intérieur des maifons, trop heureufes

lorsqu'elles obtiennent de leurs maris l'agrément de sortir en voiture pendant le jour pour se promener dans la ville, & voir, sans être vues, les décorations des grands hôtels, des marchés & des places publiques. La Thrace.

Ce n'est pas cependant que dans les *harems* les femmes ne se dédommagent entre elles de ces privations ; elles y exécutent des jeux & des comédies bouffonnes, en s'attachant presque toujours à contrefaire les chrétiens & à jeter du ridicule sur leurs mœurs, sur leurs coutumes, & même sur diverses pratiques de leur culte ; il leur arrive aussi quelquefois de s'habiller en hommes, & de prendre jusqu'au costume européen, pour rendre leurs facéties encore plus piquantes. Dans ces occasions, le *harem* de sa hautesse, c'est-à-dire les plus jeunes esclaves du sérail, s'abandonnent à toute leur gaieté & ces folies servent de récréation aux sultanes & au souverain lui-même, qui cependant ne se montre pas ; il se tient ordinairement derrière une fenêtre grillée qui domine sur la salle où se passe la fête. La majesté du trône & la crainte de gêner par sa présence la liberté des actrices, lui font une sorte de loi de cette retenue ; enfin, pendant ces fêtes que des évènemens extraordinaires ramènent tous les quinze ou vingt ans, les

La Thrace.

Ottomans en général semblent se dépouiller de leur caractère naturel ; tous les fronts se dérident, & la gravité, le calme, le recueillement font place aux démonstrations de la joie la plus vive & la plus bruyante.

Le législateur arabe, en proscrivant les jeux, le chant & tous les instrumens de musique, se proposait sans doute de former une société religieuse de tous les peuples qui embrasseraient sa doctrine. L'austérité de ses principes, & sur-tout la maxime qu'il s'était faite de n'imiter en rien les autres nations, soit dans le culte extérieur, soit dans la vie civile, n'ont pu qu'influer sur les lois qu'il donna à ses sectateurs, & par une suite nécessaire, sur les mœurs qu'il voulait établir parmi eux ; mais ce qui prouve en même-temps l'illusion des défenses arbitraires & l'impossibilité de soumettre absolument les hommes à des lois que la raison désavoue, c'est le faible empire qu'ont toujours eu ces dispositions sur l'esprit des Mahométans.

Il n'y a peut-être aucun peuple, sur la terre, qui soit plus passionné qu'eux pour la musique. A la vérité ils ne jouent eux-mêmes d'aucun instrument, & si de jeunes seigneurs s'y adonnent quelquefois, ce n'est que dans leur intérieur & pour leur plaisir particulier ; ce

ferait pour eux une honte & même une espèce de déshonneur, que de jouer en société. Plusieurs dédaignent de s'appliquer au chant. La Thrace.

Ainsi, malgré le préjugé qui empêche aujourd'hui plus que jamais les Mahométans d'étudier la musique, tous cependant en font le plus grand cas & ne cessent d'encourager, & par des louanges & par des libéralités, ceux qui la professent. A Constantinople, comme dans toutes les grandes villes de l'empire, il y a un certain nombre de citoyens qui s'y livrent avec passion, & sous tous les règnes on en a vu qui se sont distingués dans cet art agréable. Qu'on ne s'imagine pas, au reste, que le pays où subsiste encore cette montagne si célèbre que l'antiquité regardait comme le séjour des muses, soit fertile aujourd'hui en génies avoués d'Appollon & d'Orphée, & dignes d'être rangés dans la classe des grands maîtres qui composent les orchestres de l'Europe.

Les instrumens les plus connus & les plus usités chez les Ottomans, sont le violon, la basse de viole, la guittare, le cistre, le luth, la flûte, le siflet-de-pan, le tambour-de-basque, le psaltérion. Dans la musique militaire, on voit des timbales, des tambours, des cimbales, des fifres & des trompettes. Les gens de la

campagne, sur-tout parmi les Grecs, ont la musette, la cornemuse, les chalumeaux; les Mahométans ne connaissent pas encore les instrumens compliqués, tels que le clavecin, la harpe & l'orgue.

La Thrace.

En général, ils sont peu avancés dans la théorie & les principes de la musique, mais l'habitude & l'usage leur donnent une exécution facile & brillante. Tous leurs airs de sentimens, en semi-tons & en mesure lente, sont très-touchans & très-pathétiques; ils pénètrent l'ame, ils causent les émotions les plus douces, les plus agréables, les plus profondes; ce sont ordinairement les mêmes personnes qui chantent & qui s'accompagnent. La musique attachée à la poésie la suit pas à pas, & rend avec exactitude, le nombre, la mesure, la cadence des vers & les sentimens qu'ils expriment; presque tous leurs chants sont des poèmes épiques ou érotiques; leurs vers qui sont très-harmonieux, expriment toujours dans le goût oriental, les sentimens de l'amour, ses effets sur l'esprit & sur le cœur, par des allégories & des métaphores très-ingénieuses.

Ces musiciens mahométans, chrétiens ou juifs forment ordinairement des troupes de huit ou dix personnes, & vont exécuter des symphonies chez tous ceux des citoyens qui désirent

désirent les entendre. Excepté les *oulmas* & les dévots, les Mahométans ne se font aucun scrupule d'avoir chez eux de la musique. Réunis dans l'endroit le plus retiré de la maison, avec leurs parens & leurs amis intimes, assis nonchalament sur le sopha, fumant & prenant de temps à autre quelques goutes de café, ils sont tout entier au plaisir, & rien ne peut les en distraire. Leur passion pour la musique se manifeste encore par leur goût extrême pour le chant des oiseaux. Plusieurs élèvent chez eux des serins, des rossignols & des fauvettes qui font leurs délices; mais le respect qu'ils portent à la religion & aux lois ne permet jamais à personne d'entretenir dans sa maison ou d'attacher à son service un musicien ou un chanteur quelconque. Le souverain est le seul qui use de cette liberté; cependant on a toujours grand soin, soit au sérail, soit chez les grands & même chez les simples particuliers, d'éviter le bruit & l'éclat pour ne scandaliser personne, & ménager sa considération dans l'esprit de ses concitoyens.

La Thrace.

Mais dans aucun temps la musique ne se fait entendre ni dans les mosquées, ni pendant l'exercice public de la religion. On ne doit pas confondre ni les cérémonies particulières de certains ordres de derwiches qui

La Thrace. admettent la musique pour soutenir leurs danses religieuses ; ces pratiques n'ont rien de commun avec le culte national.

Si l'on voit des ottomans violer la loi de leur prophète sur l'article de la musique, il n'en est pas un qui l'enfreigne relativement à la danse, sur-tout en société. La gravité de la nation & les idées qu'elle attache à cet exercice ajoutent encore au précepte de la loi qui, en proscrivant la musique, est censé comprendre la danse dans ses dispositions.

Chez eux il n'y a que des baladins ; ils sont réunis à différentes troupes de musiciens, tous également dévoués au service du public. On voit même rarement parmi eux des danseurs mahométans : ce sont presque toujours des jeunes Grecs qui, ayant la liberté de se vêtir à leur gré, prennent des costumes riches, élégans, analogues à leurs professions, & dansent ordinairement ou seuls ou deux à-la-fois. Ils font consister leur talent, non à varier & à perfectionner leurs pas, mais à prendre différentes attitudes les plus obscènes. Plus ils y excellent, plus ils sont distingués dans la troupe & recherchés par la multitude. Ceux des Ottomans qui ne se font pas scrupule de se livrer chez eux au plaisir de la musique, y font venir aussi de temps à au-

tre ces baladins dont les jeux ajoutent beaucoup à la gaité de l'assemblée.

La Thrace.

Les Danseuses, qui pour la plupart sont des filles esclaves, ou les femmes mêmes des musiciens mahométans, ne paraissent presque jamais dans ces lieux publics: elles se rendent dans les maisons particulières où elles dansent comme les hommes. Vêtues assez lestement, la tête à demi-couverte d'un voile, des castagnettes à la main, & les yeux tantôt languissans, tantôt étincelans, elles se livrent, avec plus d'expression encore que les jeunes baladins, aux attitudes les plus libres & les plus obscènes. Dans les *harems* des grands, comme dans celui du sérail, il y a toujours un certain nombre d'esclaves jeunes, exercées à la danse, & ce sont elles qui amusent les dames, ainsi que leurs maitres, toutes les fois qu'ils veulent se récréer dans l'intérieur de la famille. On remarquera que ces plaisirs n'ont jamais rien de bruyant ni de tumultueux. Indépendamment de ce que l'on doit aux préceptes de la religion & à la décence publique, on est encore retenu par les lois de la police, toujours vigilante & sévère sur cet article. Aussi personne n'oserait donner chez lui une fête avec de la musique & des baladins sans la permission expresse des

La Thrace. magistrats. Cette permission s'achète toujours, & ceux qui ne la sollicitent pas, paient quelquefois bien cher cette négligence. Ces droits, autorisés par l'usage, & toujours proportionnés au nombres des musiciens & des baladins qu'on veut avoir, font un revenu assez considérable pour l'*aga* des janissaires, & plus encore pour le *bostangy-bachi*, dont la jurisdiction s'étend le long du Bosphore jusqu'à l'embouchure de la mer Noire.

A Constantinople, comme dans toutes les autres échelles du Levant, les européens ayant pour principe de demeurer tous dans un même quartier, autant pour leur sûreté commune, que pour les agrémens de la société, ils ont par là tous les moyens de vivre au milieu des Mahométans, comme s'ils étaient dans la ville la plus libre de l'europe. Ceux qui résident dans la capitale au quartier de Péra, jouissent de plus de liberté & d'agrément encore que ceux qui sont établis dans les différentes provinces. Ce faubourg, l'un des plus beaux & des plus élevés de Constantinople, puisqu'il domine, pour ainsi dire, sur le Bosphore, sur le sérail, sur l'entrée du port & sur une bonne partie de cette ville immense, réunit dans son enceinte les étrangers des diverses nations & les naturels du pays, soit

mahométans, ſoit chrétiens. Par là il offre à l'œil de l'obſervateur philoſophe une diverſité frappante de coſtumes & d'idiômes, & des nuances infinies dans les mœurs & dans les uſages. Cette diverſité ſe fait ſur-tout remarquer dans les fêtes que donnent les européens & auxquelles aſſiſtent ordinairement pluſieurs familles grecques; mais on n'y voit jamais aucun mahométan ni de l'un ni de l'autre ſexe. Si quelque jeune ſeigneur de la cour s'y permet d'y paraître, ce qui arrive rarement, il prend d'avance toutes les précautions que la prudence exige pour en dérober la connaiſſance, même à ſes plus intimes amis : immobile ſur un fauteuil, ou dans l'angle d'un ſophà, il ne ceſſe d'exprimer l'étonnement qu'il éprouve en voyant les deux ſexes ſe confondre dans la même ſociété, & des perſonnes diſtinguées par leur rang ſe livrer à la danſe, & s'aſſimiler ainſi à des baladins. Comme le mahométan juge toujours les choſes d'après ſes lois & ſes mœurs, il eſt moins frappé des danſes & des jeux qu'il voit dans les rues, les carrefours & les places publiques, parce que l'état des perſonnes qui les exécutent diminue à ſes yeux la honte qu'il y attache. La Thrace.

Il eſt étonnant ſans doute, que les Grecs,

La Thrace.

accablés depuis tant de siècles sous le joug de la servitude, conservent encore cet esprit de gaité & ce goût pour les plaisirs qui distinguaient leurs ancêtres de tous les autres peuples de l'antiquité; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est la tolérance du peuple vainqueur envers ces sujets tributaires sur des objets si contraires à ses préjugés & ses maximes religieuses. Dans les villes, dans les campagnes, dans les maisons, dans les cabarets, en particulier, en public, les Grecs se livrent à toutes sortes de jeux & de divertissemens: ils célèbrent leur pâques par des fêtes bruyantes, & chaque année la Porte délivre pour cet objet un firman de grace & de liberté. C'est le patriarche grec qui le demande, en faisant présenter un mémoire au gouvernement: suivant un ancien usage, il y comprend tous les chrétiens des différens rits établis dans l'empire.

Si les Mahométans s'interdisent la danse dans leurs sociétés particulières, on conçoit avec quel scrupule ils évitent de se confondre dans les cercles des non-musulmans & de partiper à leurs plaisirs. La loi sur ce point est rigoureuse, mais sur-tout lorsque la gaité des chrétiens a pour objet leurs fêtes religieuses. Cependant ceux des Grecs d'un certain rang qui ont des liaisons étroites avec

des jeunes seigneurs de la cour, n'ont pas de la peine à les attirer chez eux, mais toujours la nuit & *incognito* ; & c'est dans ces occasions, qui ne sont pas fréquentes, que le Mahométan, dépouillé de préjugés, & sur de la discrétion de ses hôtes, se livre sans réserve aux attraits du plaisir & aux douceurs de la société : alors il ne se fait aucun scrupule de boire du vin, de porter des santés, de chanter à table, d'oublier enfin l'extrême sévérité des mœurs musulmanes, pour se rapprocher de celles des chrétiens. Dans cet agréable abandon ils vont quelquefois jusqu'à se permettre la danse, dont la plus ordinaire dans ces orgies, est celle même qui en porte le nom, sous le mot corrompu de *georgina* : c'est une danse grotesque, dans laquelle une ou plusieurs personnes jouent la pantomime en accompagnant la musique de gestes, de grimaces, d'attitudes les plus risibles, où la langue, les yeux, la tête, les pieds & les mains ont chacun leur différent rôle.

La Thrace.

Tout prouve que le législateur arabe a voulu suivre l'esprit de la loi mosaïque, en proscrivant dans la sienne les images & par là tout ce qui a trait à la sculpture, à la gravure, au dessin, enfin à toute représentation d'hommes & d'animaux. Cette disposition, sans doute, avait

La Thrace.

pour objet d'empêcher un peuple ignorant & groffier de retomber encore dans les erreurs de l'idolatrie, on ne doit pas s'étonner fi cette partie des beaux-arts n'a jamais été cultivée chez les mahométans. On doit être moins furpris encore de l'influence de cette doctrine fur l'efprit de la multitude & de la fureur avec laquelle le foldat vainqueur abat, renverfe, détruit tout ce qu'il rencontre d'images & de ftatues dans les hôtels, dans les églifes, dans les places publiques, comme des objets profcrits par fa religion: ces fentimens fortifiés en eux par le fatatifme & la fuperftition, n'ont pu que donner aux fectateurs du *courann* le plus grand éloignement pour des arts qui ont tant illuftré les Grecs & les Romains, & qui fleuriffent encore aujourd'hui parmi les nations les plus policées.

Nous obferverons cependant que ces préjugés n'ont jamais été chez eux ni abfolument généraux, ni abfolument déterminés; comme la loi qui profcrit les images, femble admettre des modifications fur l'emploi qu'on en peut faire, à raifon de leur volume, de leur emplacement, de leur deftination, plufieurs fe permettent, fur la nature de ces objets & fur l'ufage qu'on en peut faire, des opinions plus ou moins conformes à l'efprit du *courann*. Les uns diftinguent les figures humaines, de celles des ani-

maux, & regardent ces derniers comme indifférentes à la religion : les autres portent la tolérance jusqu'à permettre les figures humaines, pourvu qu'elles ne soient pas d'une certaine grandeur. Quelques-uns ne s'attachent uniquement qu'à l'usage auquel on les destine, & ne paraissent scrupuleux que pour les figures que l'on porterait sur soi, mais sur-tout pendant l'exercice des pratiques religieuses ; d'autres enfin, envisageant la peinture & la sculpture sous des rapports différens, proscrivent généralement toutes les statues & ne condamnent que les tableaux de ressemblance, jamais ceux d'imagination ou de fantaisie. La Thrace.

D'après cette diversité d'opinions & l'inconséquence si naturelle aux hommes, dont la conduite est presque toujours en opposition avec leurs principes, on ne doit pas être étonné de voir dans tous les siècles une foule de musulmans transgresser la loi, & se livrer sur ce point sans scrupule à leur goût particulier, ou à la nécessité des circonstances, ou à leurs vues politiques.

Ces inconséquences se retrouvent dans la nation ottomane, chez les simples particuliers, chez les grands, chez les souverains même. A l'époque de l'institution des janissaires, divers régimens de cette milice adoptèrent pour

La Thrace.

enseignes des chameaux, des éléphans, des grues, &c.; ces enseignes subsistent encore aujourd'hui : on les voit sur les drapeaux, sur les tentes, sur les fanaux & sur les portes de leurs casernes. Dans les noces des citoyens d'un certain rang, les *nahhls* qui embelissent la fête offrent également de ces symboles proscrits par la loi. Ces *nahhls* sont des espèces de pyramides faites en bois, garnies dans toute leur longueur de fils d'or & de clinquant; souvent on y représente en cire ou en papier des figures d'hommes & d'animaux.

Aujourd'hui même, qu'il y a sur cet article moins de hardiesse dans les esprits, tous les vaisseaux de guerres sont ornés à la proue d'un lion sculpté avec assez d'art, la barque du sultan a un aigle doré : on voit même dans plusieurs boutiques des figures de toutes sortes d'oiseaux & d'animeaux. Nous citerons encore l'usage constant & général des ombres-chinoises & le débit continuel, quoique toujours clandestin, de figures d'hommes & de femmes dessinées sur le papier : les obscénités qu'elles représentent ont tellement du goût de la nation, que ceux qui paraissent avoir le plus de répugnance pour les productions du pinceau, ne se font pas scrupule de remplir leurs porte-feuilles de ces dessins scandaleux. On peut juger par là du peu

de difficulté que rencontreraient aujourd'hui un homme d'état ou un particulier qui, animé d'un bon esprit, voudrait chercher les moyens d'encourager les arts parmi les orientaux. La partie relative aux portraits d'hommes & de femmes serait peut-être la seule qui rencontrerait de vrais obstacles. Ici les mœurs & les superstitions populaires semblent fortifier les principes de la loi contre toute image & toute représentation quelconque.

La Thrace.

Les princes de la maison ottomane sont presque les seuls qui de tout temps aient bravé ces dispositions impérieuses de la loi & des préjugés. Un sentiment d'amour-propre a, sans doute, engagé les premiers sultans, *Osman* premier, & *Orkhann* premier, à se faire peindre, pour perpétuer le souvenir de leur personne dans leur famille & chez leurs descendans. Cet exemple fût suivi par leurs successeurs, & c'est ainsi que se forma cette précieuse collection qui existe au sérail, dans le cabinet même de sa hautesse.

Ces portraits sont peints à l'huile sur des cartons fins en forme de livre in-4°., richement relié. Chaque souverain, quelques mois après son avénement au trône, a l'attention d'y faire ajouter le sien. On lit sur la première feuille

La Thrace.

du livre ces vers turcs, d'un ſtyle très-pompeux & très-emphatique :

« Graces à l'éternel qui a daigné couvrir le globle de ſa faveur celeſte, en procurant au genre humain, ſûreté & repos ſous l'ombre de la race ottomane ».

« Sous l'ombre de ces princes, de ces héros, dont les armes & les efforts valeureux ont converti tant de pays infidèles en régions muſulmanes ».

« De ces ſultans, de ces monarques glorieux qui ont fait règner dans l'univers les droits de l'équité, les lois du prophète & la ſainte doctrine du *courann* ».

« De ces princes célèbres, dont le ſang illuſtre remonte de génération en génération, ſelon le témoignage irréfragable des livres hiſtoriques, juſqu'aux enfans de Noé ».

« Race auguſte, race unique, race incomparable, dont l'origine ſe perd dans les flancs purs & chaſtes du premier des hommes & qui ſe perpétuera juſqu'à la fin des ſiècles ».

« C'eſt de cette maiſon illuſtre, de chacun de ſes princes & de ſes héros, que j'oſe entreprendre l'éloge, guidé, dirigé par le flambeau des annales de la monarchie ».

Sur la feuille qui eſt vis-à-vis de chaque portrait, trois ou quatre vers retracent les vertus

& les qualités du sultan qui en est l'objet, & les événemens les plus remarquables de son règne, avec les époques de sa naissance, de son élévation au trône & de sa mort. Voici l'inscription *d'Osman* premier. La Thrace.

« L'année 699 de l'hégire, est l'époque remarquable de l'avénement d'Osman premier au Khaliphat, de ce prince vaillant & glorieux, qui pendant vingt-sept ans, sut manier avec éclat sur la surface du globe, son sabre rayonnant contre ses ennemis & ses rivaux ».

« Il naquit en 656, monta sur le trône en 699, & mourut en 726, dans la soixante-dixième année de son âge & la vingt-septième de son règne ».

Les sultans emploient de préférence des peintres chrétiens pour ces portraits; c'est moins par égard pour leur habilité, qui est supérieure à celle des mahométans, que par la nécessité de respecter sur ce point les préjugés de la nation. Aussi ont-ils grand soin d'en dérober la connaissance non-seulement au public, mais encore à tous ceux des officiers du sérail, qui ne sont pas admis dans leurs secrets & à leur familiarité intime.

Quoique ces artistes ne soient dépourvus ni de talens, ni d'un certain génie, ils sont cependant très-éloignés de ce point de perfection

La Thrace. où est aujourd'hui la peinture dans les écoles italienne, françaiſe & flamande ; les uns pèchent dans les règles de la perſpective & des proportions ; les autres dans les graces du coloris, des ombres, du clair obſcur ; comment en effet pourraient-ils avancer dans cet art ſublime, au milieu d'une nation qui n'en fait preſqu'aucun cas, où l'on ne rencontre des modèles dans aucun genre, où les chrétiens même n'ont ni le goût des tableaux, ni l'habitude de ſe faire peindre, où enfin, les peintres, ſoit grecs, ſoit arméniens, n'ont d'autre reſſource pour exercer leurs talens que celle des images des ſaints dont on orne chez eux les égliſes, les chapelles & les maiſons de particuliers.

Il eſt inutile de parler des peintres mahométans, il n'en exiſte peut-être pas vingt dans tout l'empire : ils ne s'appliquent guères qu'aux payſages, aux plans & aux deſſins. Toutes ces productions manquent d'agrément, mais elles ont le mérite d'une parfaite exactitude ; quelques-uns ſe permettent de peindre des animaux, rarement des figures humaines.

En général, ces peuples ont plus d'habileté pour la ſculpture & pour la gravure linéaire ; ils font en bois, en plâtre, en ſtuc toutes ſortes d'ouvrages qui ſervent d'ornemens dans l'intérieur des maiſons : on voit chez eux des ca-

chets d'argent, ou de cornaline, des pierres sépulcrales, & des colonnes mortuaires; des marbres chargés d'inscriptions, décorent les fontaines, les chapiteaux des portes & les édifices publics, tous sont travaillés au ciseau avec la plus grande précision. Nous ne parlerons ni des bustes, ni des statues, parce que les mahométans, mais sur-tout les esprits vulgaires les envisagent comme autant d'objets d'idolâtrie; ils y attachent les influences les plus sinistres, & regardent même les maisons où il s'en trouve comme frappées d'anathème & interdites à tous les anges du ciel, comme à tous les saints de la terre. Delà, cette répugnance presque farouche que témoignent les plus ignorans & les plus superstitieux de la nation pour toute figure humaine soit peinte, soit dessinée; delà, encore les difficultés qu'on éprouve pour se procurer des plans & des dessins au milieu d'une nation ennemie, pour ainsi dire, des arts libéraux, & jalouse des moindres recherches que l'on ose faire dans le pays.

La Thrace.

C'est après la lecture du *couronn* de la loi & des ouvrages théologiques des anciens *imams* que l'on pourra se former une juste idée de la manière sublime dont la religion de Mahomet parle de la divinité. Les sentimens qu'elle inspire se perpétuent avec la foi & les pratiques

La Thrace.

religieuſes chez tous les peuples qui profeſſent l'iſlamiſme ; ceux mêmes qui ne ſont pas bien convaincus de l'apoſtolat du prophète, n'en ſont pas moins attachés aux dogmes de l'unité d'un être ſuprême, ni moins pénétrés de ſon exiſtence & de ſes attributs infinis. Delà, ce profond reſpect avec lequel tous profèrent le nom de dieu, mais ils le prononcent plus ſouvent que la loi ne ſemble le permettre.

Le mot d'*allah* eſt ſans ceſſe dans leur bouche ; apprend-on une événement extraordinaire ? On s'écrie *allah!* allah! Forme-t-on un projet quelconque ? On finit par dire *inſch-'allah*, s'il plaît à dieu. Voit-on une choſe qui flatte les ſens ou l'imagination ? On s'écrie *maſch-allah!* Ce mot, qui traduit littéralement, ſignifie un objet digne de dieu ou qui plaît à dieu, eſt une exclamation très-ordinaire chez tout mahométan, ſoit pour témoigner ſon admiration à la vue d'un objet agréable, ſoit pour préſerver le même objet des regards ſiniſtres de l'envie & de la méchanceté. Marche-t-on à la guerre, attaque-t-on une place, livre-t-on un combat, c'eſt toujours avec le cris redoublés d'*allah! allah!*

On ne prend jamais la plume que l'on ne trace preſque à chaque ligne le nom de dieu ; dans toutes les lettres & dans tous les écrits, il

eſt

eſt toujours queſtion de la grace divine, de l'aſ-ſiſtance celeſte, de la volonté du tout puiſſant, de la protection de l'éternel; ſi l'on parle d'un vivant on le recommande à la garde de dieu; ſi l'on fait mention d'un mort, on implore ſur lui la miſéricorde du très-haut. Le même eſprit règne dans les diplômes, dans les ordonnances, dans les édits du ſouverain, dans les inſcriptions des moſquées & des édifices publics; enfin, dans cette nation tout commence & finit au nom de dieu, & l'homme le moins dévot ſerait vivement ſcandaliſé s'il voyait quelqu'un s'écarter de ces formules, ou ne pas témoigner ces ſentimens profonds dont tout mortel doit être pénétré en proférant le ſaint nom de dieu.

La Thrace.

Les Mahométans ne ſont pas moins fidèles à leurs ſermens & à leurs vœux; mais l'uſage habituel où ils ſont de proférer ſouvent le nom de dieu, fait qu'ils ne parlent jamais ſans prendre, pour ainſi dire, l'éternel à témoin de ce qu'ils avancent. Ils ont encore l'habitude de jurer ſur leur foi, ſur leur religion, ſur leur ame, ſur leur vie, ſur leur tête, comme ſur celle de leurs enfans, & de ce qu'ils ont de plus cher au monde; pluſieurs jurent encore ſur l'ame de leurs ancètres, c'eſt le jurement ordinaire des ſouverains, ſoit qu'ils ſanctionnent des traités & des alliances, ſoit qu'ils pro-

La Thrace.

clament des édits sévères contre les infracteurs des lois & les perturbateurs du repos public.

Les dévots sont très-attentifs à ne pas proférer à tout propos le nom de dieu, & plus encore à ne pas l'articuler dans les mouvemens de la colère. Si par hasard cela leur arrive, ils ne manquent pas de satisfaire à la peine décernée par la loi, ce qui consiste à affranchir un esclave, ou à donner à dix pauvres ce qui est nécessaire pour leur vêtement ou pour leur nourriture pendant un jour.

Les Grecs ne jurent pas moins que les Mahométans ; on est scandalisé d'entendre les hommes, les femmes, les enfans répéter cent fois le jour le nom de dieu, par ce jurement si bannal & si peu religieux : par dieu, par ma foi, par mon ame.

Rien de plus sublime que les lois morales établies par les anciens docteurs, pour servir de développement aux différens chapitres du *courann*. Il n'est peut-être pas hors de propos de retracer ici les passages les plus remarquables de ce livre réputé divin.

« Dieu, y est-il dit, commande la justice,
» la bienfaisance, la libéralité ; il défend le
» crime, l'injustice & la calomnie. Évitez le
» péché en secret & en public ; le méchant

» recevra le prix de ses œuvres. Les croyans » qui auront pratiqué la vertu, habiteront » éternellement des jardins pleins de délices; » soyez patient & chaste, humble & modeste; » évitez le vaste & l'orgueil; Dieu hait l'homme » superbe & glorieux. Ceux qui supportent » patiemment l'adversité, qui pratiquent la » vertu, qui exercent la bienfaisance, & qui » effacent leurs fautes par des actes de reli- » gion & d'humanité, seront les hôtes les » plus précieux du paradis; celui qui, après » s'être égaré dans les sentiers du vice, im- » plorera la miséricorde du Seigneur, éprou- » vera les effets de sa clémence; celui qui » n'use de ses richesses que pour plaire » à Dieu, & qui est constant dans la pra- » tique des bonnes œuvres, ressemblera à un » jardin situé sur une colline: une pluie abon- » dante & la rosée du ciel désaltèrent la terre & » font croître ses productions en abondance. » L'homme ignore combien son œil sera en- » chanté à la vue des récompenses qu'il aura » méritées par sa piété & par ses vertus. »

La Thrace.

C'est d'après ces oracles qu'une foule de savans ont donné, dans tous les siècles & dans les trois langues également cultivées en Orient, l'arabe, le turc & le persan, des ouvrages en prose & en vers sur la philosophie mo-

La Thrace.

rale, & ſur les devoirs des vrais Muſulmans envers Dieu, envers la patrie & envers la ſociété. Pluſieurs y ont même ajouté des maximes relatives à la politique, pour guider leurs ſouverains & leurs miniſtres dans le gouvernement de l'empire; ces ouvrages ſont preſque dans toutes les bibliothèques publiques. Dans la plupart de ces traités on trouve des apologues très-ingénieux que les jeunes gens apprennent par cœur, ainſi qu'une multitude de maximes, de ſentences, de proverbes & d'adages analogues à la morale & à la doctrine, applicables aux diverſes circonſtances de la vie humaine.

En général on peut dire, à la louange de cette nation, que ſon attachement à la morale civile & religieuſe, lui ſert de frein contre les penchans de la nature, & ces paſſions tumultueuſes qui, par une fatalité ſingulière, ſemblent être le partage des ſociétés civiliſées. Il eſt peu de Mahométans qui s'abandonnent entièrement aux excès du vice & de la dépravation; la cupidité, la ſoif immodérée des richeſſes, n'étouffe pas en eux tous les remords de la conſcience; ils ne ſe permettent guères ces atrocités, qui ailleurs font frémir la nature, ſcandaliſent les tribunaux & déshonorent l'humanité. Là, comme par-

tout ailleurs, les premiers ordres de l'état sont ceux qui se livrent aux plus grands excès, effet naturel de l'opulence, de l'ambition & de l'autorité; c'est dans les classes inférieures que règnent la vertu, la bienfaisance, la probité & la candeur.

La Thrace.

La reconnaissance est aussi une des qualités morales qui font le plus d'honneur à cette nation. Le Musulman qui a servi un maître, l'officier qui a été protégé par son supérieur, l'infortuné qui a reçu des secours de son ami, rarement perdent le souvenir de ce qu'on a fait pour eux; élevés par la suite au faîte des grandeurs & de l'opulence, on retrouve chez eux ces sentimens de gratitude & de respect pour leurs anciens bienfaiteurs. Sur ce point l'homme le plus puissant, comme le dernier des citoyens, met de la grandeur à proférer ces paroles, qui, malgré leur simplicité, n'en sont pas moins énergiques : *il est de mon devoir de lui être utile, de reconnaître tout ce qu'il a fait pour moi, parce que j'ai mangé son pain & son sel.*

Mais autant ces ames fières & hautaines sont reconnaissantes & sensibles aux bienfaits, autant elles sont implacables & vindicatives, lorsqu'elles ont reçu quelque outrage; il est rare que les Musulmans pardonnent un af-

front, une épigramme, un propos satyrique.

La Thrace. On en a vu nourrir dans leur cœur des projets de vengeance pendant quarante ans, & immoler alors de sang-froid l'objet de leur animosité ; mais ces traits, que la raison & la nature désavouent, sont les malheureux effets de la dépravation du cœur humain ; la loi n'y a aucune part ; tout y respire, au contraire, la charité, la douceur & la modération.

Rien de ce qui peut contribuer au bonheur des hommes, n'est oublié dans la morale de ces peuples ; elle a en horreur ces mutilations inventées par un amour inquiet & jaloux ; elle va même jusqu'à interdire aux Musulmans le service des eunuques, & cette loi est généralement observée. Si les souverains & quelques-uns parmi les grands y dérogent, c'est plutôt par faste & par attachement à un usage consacré de tout temps dans les cours asiatiques, que par la nécessité de confier leurs *harems* à des gardiens plus sûrs & plus vigilans.

Il en est de même des stigmates, ces marques que l'on se grave avec la pointe d'une aiguille, sur les bras ou sur les jambes, ne se voient que parmi les soldats & une partie du bas peuple ; elles présentent ordinairement la figure d'un lion, emblême de la force & de

la vigueur. Cet usage superstitieux, dont l'usage remonte aux siècles les plus reculés, est encore aujourd'hui pratiqué même chez les Grecs du pays; mais sur-tout par ceux qui ont fait le pélerinage de *Jérusalem*. La plupart se font un devoir de porter aux bras des stigmates de la croix, de la vierge, ou du saint pour lequel ils ont le plus de dévotion. La Thrace.

Ces développemens que nous venons de présenter des lois morales & somptuaires, suffisent sans doute pour faire connaître les véritables principes de l'islamisme, & leur influence sur les mœurs publiques & privées des Ottomans. Si elles ne sont pas observées avec la même exactitude par tous les individus, c'est qu'on les regarde comme plus ou moins obligatoires, d'après la manière dont elles sont sanctionnées par les imans rédacteurs: en effet, les dispositions de ces lois ayant pour base ou l'autorité du *courann*, ou l'exemple & la vie du prophète, ou les décisions de ses principaux disciples, elles offrent une multitude de nuances qui déterminent, d'une manière plus ou moins rigoureuse, l'obligation de les suivre; les unes sont présentées comme des conseils, les autres comme des preceptes.

Quoiqu'il en soit, c'est toujours aux principes de l'islamisme qu'il faut rapporter, si-

La Thrace. non les vertus des Ottomans, du moins cet éloignement pour cette foule de vices qui ailleurs font le malheur des familles, & entraînent insensiblement la ruine des nations. Fidèles à ces principes de leur doctrine, ils dédaignent & le jeu & le luxe immodéré, & la bonne chère & les spectacles, & la fréquentation des deux sexes & une multitude d'autres objets de jouissances qui tendent également à la dissipation & à la corruption des mœurs.

Quant à la situation actuelle des Ottomans, eu égard à une infité d'objets qui intéressent & les fortunes particulières & le bien général de l'état, & la gloire de la nation, on aurait tort de l'attribuer aux principes de la législation; s'ils marchent lentement dans les connaissances relatives à l'agriculture, au commerce & à la navigation; s'ils n'ont pas encore perfectionné toutes les branches d'industrie; s'ils ne sont pas plus avancés dans les arts & les découvertes des européens; si l'astronomie, les mathématiques, l'histoire naturelle, la physique expérimentale, &c. sont des sciences négligées chez eux; si, d'un œil tranquille & serein, ils se voient sans cesse enveloppés des maux les plus désastrueux, tels que la peste & les incendies; si enfin, pa-

ralisés en quelque forte par le dogme de la prédestination mal entendue, ils abandonnent leur sûreté & leur existence politique à la protection du prophète, ce n'est point aux maximes du *courann*, mais aux maximes de la nation & à l'insouciance des ordonnateurs, que l'on en doit rapporter la cause. Les uns n'ont pas assez de lumières, les autres manquent de courage pour s'élever au-dessus des idées populaires, & s'occuper sérieusement de ces grands objets.

La Thrace.

Il ne faudrait qu'un grand homme pour donner à cet empire une face nouvelle; il ne faudrait qu'un sultan d'un génie supérieur ou un visir entreprenant, qui sentit du moins la nécessité de permettre à de jeunes mahométans ou autres sujets du pays, de se répandre dans les différentes contrées de l'Europe, pour s'instruire dans les arts, dans les sciences & étudier les différentes matières relatives à l'ordre civil & politique; qui se fit un devoir de recueillir favorablement leurs observations, leurs mémoires, leurs projets, de seconder même ceux des Européens qui voudraient les servir, de protéger leurs entreprises & d'en faciliter l'exécution par des encouragemens & des distinctions honorables; ces moyens, si propres à exciter l'ambition des sujets & à ré-

La Thrace.

veiller leur industrie, donneraient aux Ottomans de nouvelles connaissances, ajouteraient à leurs ressources naturelles, augmenteraient leurs richesses, & en feraient bientôt une des nations les plus florissantes de l'univers.

CHAPITRE IX.

Métier des armes. — Commerce. — Navigation. — Agriculture. — Arts mécaniques. — Architecture. — Jardinage. — Des maisons de campagne.

LES mœurs actuelles des mahométans ne sont que le résultat de ces maximes dont le but est d'encourager l'industrie, de rendre l'homme laborieux, humain, charitable; de lui inspirer l'amour de la vertu, le goût de la médiocrité & l'horreur du vice; de lui donner de l'aversion pour le luxe & l'abus des richesses, d'ennoblir enfin toutes les professions de la vie civile, mais sur-tout le métier des armes. La Thrace.

Il ne fallait rien moins qu'un législateur tel que Mahomet, guerrier & politique tout à-la-fois, pour présenter à des peuples encore barbares, comme la plus noble des professions, cet art destructeur que la raison désavoue, & qui fut dans tous les temps un des plus redoutables fléaux de l'humanité. Mais il lui était important d'ériger en principe religieux ce funeste préjugé, pour entretenir constam-

La Thrace. ment parmi ses sectateurs le goût & l'esprit militaire, leur inspirer l'amour des conquêtes, & par elles étendre l'esprit de l'islamisme avec plus de rapidité dans toutes les parties du monde. Aussi le gouvernement militaire est-il devenu la constitution fondamentale de tous les états musulmans. Chaque individu s'y reconnaît soldat; toujours il est prêt à prendre les armes & à marcher sous l'étendart du prophète. On doit enfin considérer la nation entière comme un grand corps d'armée dont le souverain est généralissime. Il nous suffira d'observer que si cette partie, qui fait le principal ressort de l'administration publique des états musulmans, n'a jamais été bien organisée, on ne doit pas s'étonner qu'il existe encore plus d'imperfection & de vices dans les autres branches de leur gouvernement. Les lois relatives à l'état civil & à la fortune des citoyens, objets d'une si grande importance pour le bonheur des peuples, les réglemens relatifs à l'agriculture, au commerce, aux arts & à l'industrie, ces sources si fécondes de richesses, de gloire & de prospérité, n'ont pas encore atteint, à beaucoup près, chez les Ottomans, le degré de perfection auquel ils sont parvenus chez les nations Européennes.

Le commerce dans les états du Grand-Sei-

gneur est considérable sans doute; mais il le serait bien davantage si le mahométan était plus instruit, & si le ministère protégeait l'agriculture, encourageait les arts, & s'occupait des moyens de faire jouir les sujets de toutes les ressources que pourraient leur procurer de grandes provinces, un sol riche & fertile, des productions abondantes & variées, & une infinité de places maritimes, propres par leur position à devenir les entrepôts du commerce de l'orient & de l'occident.

La Thrace.

Tous les sujets de l'empire indistinctement font le commerce intérieur. Il consiste à verser les fruits de la nature & les productions des arts d'une contrée dans une autre. Des caravanes nombreuses & fréquentes se promènent dans toute l'étendue de l'empire, & une multitude de navires couvrent les mers & les fleuves navigables. Mais tout est simplifié dans ces opérations de commerce; les marchands prennent des notes sommaires de ce qu'ils vendent ou de ce qu'ils achètent, paient en marchandises ou en argent, & si c'est à terme, ils sont assez exacts à remplir leurs engagemens.

Les expéditions se font au nom de Dieu; qu'elles aient du succès ou qu'elles échouent, on bénit également la providence, & on se

La Thrace. soumet sans murmure à sa destinée. Ce sentiment, qui dérive du dogme de la prédestination, & qui dirige toutes les actions du mahométan, s'est insensiblement emparé de l'esprit des sujets chrétiens, par une suite de cette analogie de mœurs & d'opinions qui s'établit à la longue entre les divers peuples & les divers individus d'un grand empire.

Au surplus, tout le gros du commerce est entre les mains de la nation dominante : c'est l'effet naturel de son opulence, de ses moyens ; comme on n'attache au commerce aucune idée de dérogeance, les grands de tous les ordres se livrent sans scrupule à ces spéculations.

Plusieurs branches de commerce sont aussi entre les mains des sujets non-mahométans. Grecs, Arméniens, Juifs, tous ont également la liberté de les exploiter dans toute l'étendue de l'empire. Ce sont les Arméniens qui, confondus avec les mahométans, forment ces riches caravanes, que l'on voit parcourir tous les ans les diverses contrées de l'Asie pour y répandre les productions des quatre parties du monde. L'attirail immense de ces caravanes, les tentes, les bagages, les bestiaux, les soldats, les armes, retracent d'une manière frappante un usage qui remonte à la plus haute antiquité, & prouvent en même tems la né-

ceſſité de ne jamais ſe ſéparer de ſes effets, & de les faire toujours tranſporter avec ſoi & ſous bonne eſcorte. Cette précaution eſt d'autant plus néceſſaire, que dans ces régions où la ſûreté des grandes routes ſe reſſent encore des imperfections de la police & des vices de l'adminiſtration, on eſt expoſé ſans ceſſe aux attaques des brigands. La Thrace.

Le commerce extérieur eſt preſque tout entier dans les mains des étrangers. Il eſt inutile ici de parler des comptoirs des européens établis à Conſtantinople & dans les principales échelles du Levant. Perſonne n'ignore & la nature & l'étendue du commerce de chacune de ces nations, ſur-tout des Français, des Anglais, des Hollandais, des Vénitiens. Tous paient des droits beaucoup plus modiques que les nationaux eux-mêmes.

Si le négociant ottoman ne porte pas ſes vues hors de l'empire; ſi le pavillon vert ne flotte pas dans les ports de la Méditerranée & de l'Océan; ſi des maiſons de commerce ne ſont pas établies à Marſeille, à Cadix, à Amſterdam, à Londres, on ne peut en accuſer que les préjugés populaires & les fauſſes conſéquences que l'on tire de la loi. Elle ne permet pas, il eſt vrai, au mahométan de s'établir hors des terres mahométanes; mais

La Thrace. ſur ce point, elle s'explique ſans équivoque, ne parlant que d'une réſidence permanente & non d'un établiſſement paſſager.

Un autre motif retient encore le mahométan : il craint d'expoſer ſa liberté & ſa fortune au milieu des nations étrangères où il croit que le droit des gens n'eſt pas rigoureuſement reſpecté, & où il ne trouve aucun homme de ſa nation qui, revêtu d'un caractère public, puiſſe le protéger auſſi efficacement que le ſont les étrangers eux-mêmes dans les états du Grand-Seigneur.

Le nombre des navires, chez les Ottomans, ne répond pas à l'étendue de leurs poſſeſſions maritimes. L'art de la conſtruction & celui de la navigation n'y ont pas encore fait de grands progrès. Preſque tous leurs vaiſſeaux péchent par une hauteur diſproportionnée, par l'imperfection des agrès, & par la nature des bois qu'on ne garde pas aſſez long-temps avant de les y employer. Les efforts que font aujourd'hui les Ottomans, & l'ardeur avec laquelle ils travaillent à perfectionner leur marine militaire, objet ſi eſſentiel à la ſûreté de leurs états, ne pourront ſans doute qu'influer ſur la marine marchande. Pluſieurs des officiers & des matelots ignorent encore les premiers élémens de l'art nautique. Quelques-uns de leurs capitaines

capitaines ne connaissent pas même l'usage de la boussole, & ne se servent pas de cartes marines : le dogme de la prédestination leur sert de guide & de pilote au milieu des tempêtes & des flots, & lorsqu'ils échouent sur une côte ou sur une île, ils attribuent leur malheur moins à leur ignorance qu'aux décrets immuables du ciel. La Thrace.

Quoique l'agriculture ne soit pas dans un certain état de prospérité chez les Ottomans, elle n'y est cependant pas aussi négligée qu'on se l'imagine en Europe. Chaque province trouve sa subsistance dans le produit même de ses terres; & les contrées les plus fertiles, comme la Morée, la Walachie, la Moldavie, la basse Anatolie, la Syrie, l'Égypte, &c., versent tous les ans leur superflu dans les cantons les plus stériles & les plus montagneux. L'abondance règne dans toute l'étendue de l'empire; rarement la famine s'y fait sentir, & il n'y a point d'années où les Européens n'aillent faire des chargemens considérables de grains à Smyrne, en Morée & sur les différentes côtes de la monarchie. Quoique l'exportation en soit rigoureusement défendue, le ministère a cependant la sage politique de fermer les yeux sur ce commerce, sur-tout dans les années les plus abondantes. L'état de l'agriculture est

donc au-dessus des besoins & de ce qui est nécessaire à la subsistance de tous les citoyens.

Cependant, eu égard à la fertilité du sol & à l'étendue des possessions ottomanes, l'agriculture pourrait devenir beaucoup plus florissante, & procurer à ces contrées les plus grandes ressources, si le cultivateur y était encouragé par le gouvernement; si les grands & les officiers publics n'étaient pas exposés tous les jours à des confiscations arbitraires; & si les particuliers, soit mahométans, soit chrétiens, également protégés par la loi, n'étaient pas livrés à l'avarice & aux vexations d'un *pacha*, d'un *bey*, d'un *aga*, qui le plus souvent s'assurent l'impunité en associant à leurs déprédations ceux mêmes qui par état sont chargés de les réprimer.

A ces vices généraux de l'administration, se joignent encore une multitude d'entraves qui gênent le commerce des denrées & ralentissent la circulation intérieure. Mais les plus accablantes sont celles qui proviennent de la fixation des prix. Peut-il en effet y avoir d'autres valeurs dans les productions, que celles qui résultent du fruit des avances qu'exige l'agriculture, de l'abondance des récoltes, & de la concurrence plus ou moins considérable des acheteurs & des vendeurs.

Chaque art, chaque métier eſt ſoumis à des loix particulières, & ceux qui les exercent forment des corporations diſtinctes & ſéparées. Des officiers nommés par l'état en ont la ſurintendance, pour le maintien de l'ordre parmi eux, & pour l'obſervation des réglemens qui les concernent. Dès l'aube du jour, toutes les boutiques s'ouvrent; mais on les ferme régulièrement à l'entrée de la nuit, excepté pendant les deux fêtes du *beyram*. Le travail des mains, ni les affaires de commerce n'éprouvent jamais la moindre interruption. La Thrace.

D'après les principes de la loi qui recommande tous les métiers & toutes les profeſſions comme autant de reſſources propres à procurer à l'homme ſa ſubſiſtance, beaucoup de mahométans ſe font un point de religion d'exercer un art quelconque. L'hiſtoire de tous les ſiècles du mahométiſme en fournit mille exemples, même parmi les anciens califes. Pluſieurs princes de la maiſon ottomane & quelques-uns même des ſultans ont eu cette noble émulation; mais ſur-tout pendant cette eſpèce d'empriſonnement auquel ils ſont condamnés du vivant de leur prédéceſſeurs.

Preſque tous les princes ſe font un devoir de conſacrer ce travail de leurs mains ou ſon produit au ſépulchre du prophète à Médine,

La Thrace.

ou au *Keabi* de la Macque. C'eſt un acte de dévotion auquel ils attachent le plus grand prix. Pluſieurs en font auſſi des préſens à leurs favoris & à leurs amis intimes. Lorſque, pendant leur empriſonnement & dans leur jeuneſſe, ils trouvent moyen d'entretenir des liaiſons avec des officiers de la cour, la marque la plus ſignalée de faveur & de bienveillance qu'ils puiſſent leur donner, c'eſt de leur envoyer de ces productions de leurs mains.

La forme des maiſons chez ces peuples, ainſi que l'ordonnance & la diſtribution des pièces, n'ont rien de reſſemblant à ce qu'on voit ailleurs : les maiſons ne ſont communément qu'à un ou deux étages ; très-peu en ont trois. Le rez-de-chauſſée, qui dans la plupart des hôtels forme le premier, eſt abandonné aux officiers & aux domeſtiques de la maiſon. Le logement du maître eſt toujours partagé en deux aîles, dont l'une eſt conſacrée à l'habitation des femmes. Dans tous les étages d'une maiſon, même dans celles du peuple, le plancher eſt parqueté, & on ne fait uſage des carreaux de marbre & de pierres que pour les bains, les cuiſines, les eſcaliers & les ſalles des édifices publics.

En général, rien de plus ſimple que la conſtruction de ces bâtimens : ſi quelques ſei-

gneurs s'y permettent des décorations, ce n'eſt que dans l'intérieur, mais jamais au dehors, ni dans les parties expoſées aux regards du public. Les maiſons de tous les ſujets étrangers à l'iſlamiſme ſont même peintes en noir ou en couleurs rembrunies. La Thrace.

Par-tout les maiſons ſont conſtruites en bois & couvertes de tuiles rouges ; il n'y a que les moſquées & les édifices publics qui ſoient bâtis en pierres & couverts de plomb, comme l'eſt le ſérail & le palais des ſultans.

L'eau abonde dans preſque toutes les maiſons, mais ſur-tout dans les hôtels des grands. Il eſt d'uſage d'avoir chez ſoi des citernes, elles ſont très-profondes & très-artiſtement travaillées, les eaux de pluie s'y écoulent ; les Mahométans préfèrent cette eau à toutes les autres, à cauſe de ſa légèreté ; d'ailleurs, il n'eſt preſque point de maiſon qui n'ait la reſſource d'une fontaine publique dans ſon voiſinage ; c'eſt un objet dont le gouvernement s'occupe par-tout avec le plus grand ſoin ; les perſonnes charitables & pieuſes ſe font même un devoir de conſacrer une partie de leur fortune au maintien de ces établiſſemens.

Aucune maiſon n'eſt numérotée, on n'y voit ni affiches, ni écriteaux, ni enſeignes ; les hôtels publics & les monumens élevés par la

La Thrace.

piété des grands, portent seuls des inscriptions écrites souvent en style pompeux & en caractères d'or. Nulle part on n'y a le secours des horloges publiques ; les *muezzinns* des mosquées y suppléent en annonçant, du haut des minarets, cinq fois par jour, les heures consacrées à la prière.

On ne doit pas être étonné si les villes ne sont pas éclairées ; les mœurs de la nation rendent cette précaution inutile ; personne en effet ne sort la nuit. Dans toutes les saisons, une heure après le coucher du soleil, on ne rencontre plus dans les rues, même dans celles de la capitale, que des hommes de la garde & quelquefois des laquais qui, le fanal à la main, vont faire des commissions pour leurs maîtres. Ce n'est jamais que dans les nuits du ramazann, que l'on éclaire les rues principales, les places publiques, les palais des grands & les cours du sérail. Cette illumination a quelque chose de singulier : ce sont des réchauds de fer élevés de distance en distance sur de longues piques, & dans lesquels on entretient une flamme rouge avec du bois de pin ou avec des chiffons goudronnés.

Au reste, soit le jour, soit la nuit, la sûreté est parfaite dans toutes les villes de l'empire, & c'est moins aux précautions d'une police

vigilante, qu'à la bonté des mœurs nationales que l'on doit en attribuer les effets. Les grandes routes sont quelquefois infestées de brigands, mais l'ordre est parfaitement établi dans les grandes villes, & à Constantinople, sur-tout, dont la population est immense, il est porté à un degré étonnant. Rien de plus rare que d'y entendre parler de vols & d'assassinats; les filouteries sont des délits plus rares encore, nonobstant l'affluence prodigieuse des marchés publics, & même la négligence avec laquelle souvent on garde les boutiques & les magasins les plus précieux. Il faut cependant convenir que ce calme disparaît ordinairement en temps de guerre : le passage des milices laisse par-tout des traces horribles du brigandage & de l'indiscipline du soldat. La Thrace.

On ne trouve ni à Constantinople ni ailleurs, aucune auberge, aucun hôtel garni ; les voyageurs n'ont d'autres ressources que les *khanns*, vastes édifices destinés à recevoir tout l'attirail des caravannes, avec les marchands & leurs effets. En général, on ne voyage jamais que pour ses affaires particulières ou pour celles du public ; le goût, la curiosité ou l'instruction n'y entrent pour rien, & à moins d'y être forcé par la nécessité, personne ne veut s'exposer aux fatigues des voyages, ni aux dangers

La Thrace. plus ou moins imminens des grandes routes, ſur-tout dans les provinces les plus éloignées de la capitale. Ces peuples, d'ailleurs, voyagent à cheval, lentement & à petites journées; la poſte n'eſt que pour les courriers; les ſeigneurs & les officiers d'un certain rang ont leurs équipages & leurs chevaux; un nombreux domeſtique les ſuit avec des lits, des tentes, des armes, des uſtenſiles de cuiſine, & une foule d'autres choſes que le luxe, la commodité & la ſûreté du voyage leur rendent néceſſaires.

L'abondance des eaux, dans toutes les villes mahométanes, engage la plupart des propriétaires à ſe ménager chez eux des jardins même aſſez étendus qui, dans ces heureux climats, n'ont d'autres beautés que celles de la nature. L'art n'entre que pour très-peu de choſe dans leur décoration; la plupart de leurs jardiniers ſont des Grecs de l'Archipel; l'expérience les rend très-habiles en tout ce qui a rapport à la culture, à la greffe, à l'entretien des arbres, à la conſervation des fruits, des fleurs, des végétaux; mais ils n'ont qu'une faible idée de ce qu'on appelle tapis, gazon, boulingrin, charmilles, eſpalier, caſcades, allées régulières & couvertes, moins encore de ces nouveaux embelliſſemens qu'à l'exemple des Chinois on a adopté dans les jardins de France, d'Angle-

terre & de Hollande. Des *kioshks* ornés de riches ſophas, de vaſtes baſſins avec des jets d'eau, des ſentiers ou des allées garnies de cailloux diſpoſés en moſaïque, & des parterres ornés de toutes ſortes de fleurs entaſſées preſque ſans ordre & ſans goût, ſont les ſeuls objets qui intéreſſent les Mahométans. La Thrace.

Dans ces jardins, comme dans la plupart de ceux des grands, la tulipe tient un rang diſtingué parmi les autres fleurs. Les Mahométans s'occupent ſingulièrement de la plantation & de la conſervation des arbres. Les plus eſtimés chez eux ſont le chêne, le platane, l'orme, le palmier & ſur-tout le cyprès, qui eſt ſpécialement conſacré aux cimetières. Ces peuples, par un effet de leurs opinions ſuperſtitieuſes, ont une ſorte de reſpect pour toute eſpèce d'arbres; pluſieurs d'entre eux croient que c'eſt s'expoſer à quelque évènement funeſte, que d'en couper un, de le brûler ou de le déraciner ſans néceſſité. Ce ſentiment eſt plus ou moins exalté chez eux, en raiſon de la fécondité de l'arbre, de ſa beauté ou de ſon âge; mais rien n'eſt comparable à celui que leur font éprouver les plantations qui entourent ou ombragent un tombeau. Si le dogme de l'unité de dieu n'était pas la baſe fondamentale de la religion des Muſulmans, on croirait qu'ils ont hérité

La Thrace. du syſtême mythologique des anciens, qui rempliſſaient de divinités les forêts & les bois : en un mot, abattre ou mutiler un arbre, ſur-tout dans un cimetière, c'eſt à leurs yeux pécher contre la nature & inſulter aux mânes de ceux qui repoſent ſous ſon ombre. Ces idées ſuperſtitieuſes, qui ſont aſſez générales, n'empêchent cependant pas que le ſoldat ne ſe livre à toute ſa fureur lorſqu'il traverſe les campagnes en pays ennemi.

Quelque vif que ſoit le goût des Mahométans pour le jardinage, ils ne jouiſſent cependant pas beaucoup des agrémens de la vie champêtre. Si l'on en excepte quelques citoyens de la capitale, il y a dans tout le reſte de l'empire très-peu de Mahométans qui aient des habitations hors des villes. Les maiſons de campagne à Conſtantinople même ne ſont pas, comme chez les autres nations, des châteaux iſolés dans le continent & élevés au milieu de jardins & de parques ; elles font partie des bourgs & des villages qui embelliſſent les deux rives du Boſphore de Thrace.

Ce canal ſuperbe que ſépare l'Aſie de l'Europe, a une étendue de plus de ſix lieues depuis Conſtantinople juſqu'à l'embouchure, juſqu'à la mer noire. Sa largeur varie en certains endroits ; ſes eaux forment à droite &

gauche de grands baſſins & même des baies aſſez profondes, dont le terrein s'élève de tous côtés en amphithéâtre, & préſente à chaque pas les aſpects les plus rians. La Thrace.

On remonte le Boſphore dans des barques de différentes grandeurs, en le côtoyant ſur l'un ou l'autre de ſes bords; on y deſcend à rames dans le beau temps, & à voile lorſque le vent le permet, en ne quittant pas le milieu de ce vaſte canal. C'eſt alors que l'on jouit du ſpectacle le plus beau que la nature puiſſe offrir dans l'univers. Malgré la ſimplicité extérieure des édifices, l'irrégularité de leur conſtruction, la négligence des jardins, l'aridité de quelques côteaux, l'état de dégradation où ſe trouve une grande partie des quais, & une infinité de petites arches qui, placées à côté des maiſons, ſervent de remiſes aux bâteaux; la diverſité de ces objets réunie à la majeſté que déploie la nature dans un canal de cette étendue, ne peut que frapper délicieuſement les ſpectateurs, & exciter en eux les ſenſations les plus vives.

Une des beautés de ce canal eſt l'affluence continuelle d'une infinité de barques & de grands vaiſſeaux qui, dans toutes les ſaiſons, vont commercer au Pont-Euxin & rapportent les riches productions de ces contrées. Parmi les Mahométans qui ont des maiſons ſur le

La Thrace.

Bosphore, les gens de loi, les ex-ministres & les simples particuliers sont ceux qui jouissent le plus de ce spectacle ravissant ; les officiers en place & les seigneurs n'y passent ordinairement que la nuit, parce qu'à la cour ottomane, tous les jours sont consacrés au travail, & qu'à l'exception des deux *beyrams*, chacun est obligé d'être sans relâche à son poste ou à son département.

Dans la capitale comme dans les provinces, les Musulmans n'ont aucune idée des possessions lointaines, des châteaux, des maisons de plaisance; ils ne connaissent pas assez les agrémens de la campagne, pour abandonner le séjour de la ville. L'état de guerre qui leur est naturel, l'instabilité des charges & des fortunes, le danger qu'il y aurait à montrer son opulence, les vexations des grands & des gouverneurs des provinces, le défaut même de sûreté dans les routes publiques, particulièrement en temps de guerre, sont autant de motifs qui affaiblissent en eux le goût de la vie champêtre, & qui arrêtent en même-temps les progrès de l'agriculture dans toute l'étendue de l'empire.

Un seigneur ou un particulier qui a de grandes possessions y fera tout au plus élever un manoir sous le nom de *tschifilik*, encore est-ce moins pour son usage que pour l'habitation

ordinaire de ſon régiſſeur ou de ſon fermier. On voit très-peu de ces manoirs dans le voiſinage de Conſtantinople, les uns ſont au-delà de Scutari en Aſie, & les autres ſur la route d'Andrinople; ils appartiennent à différens ſeigneurs de Conſtantinople qui n'y vont pas fréquemment.

La Thrace.

Les ſouverains eux-mêmes ne paraiſſent pas avoir plus de goût pour les plaiſirs de la campagne. Si en été ils changent quelquefois de de demeure, c'eſt toujours ſans ſortir de la ville.

Au printemps, ils quittent leurs palais ſitués ſur la rive méridionale du Bosphore pour ſe tranſporter avec leur *harem* & une partie de leur maiſon, ſur la rive ſeptentrionale, à *Beschiktasch*, qui eſt preſque vis-à-vis du ſérail. Ce lieu n'a rien d'extraordinaire que ſa poſition : ni la conſtruction de l'édifice, ni ſon étendue, ni celle de ſon parc & de ſes jardins, ni les décorations ne répondent à la grandeur des maîtres de l'empire; cependant ce château eſt preſque la ſeule maiſon de plaiſance des monarques ottomans. Tout ce qu'on voit ailleurs ne conſiſte qu'en de ſimples pavillons où le ſultan, dans ſes promenades ordinaires, va prendre du café ou ſe repoſer quelques heures.

La Thrace. Ce lieu s'appèle *binisch yerleri*, qui signifie station de la cavalcade impériale.

Si ces monarques ne mettent pas plus de faste dans leurs châteaux & dans leurs maisons de plaisance ; s'ils n'élèvent pas des bâtimens somptueux dans des sites encore plus agréables & plus éloignés de la capitale, c'est qu'il est de leur politique d'économiser les deniers royaux, de se ménager dans l'esprit du public, de ne point s'écarter de la capitale, & même de ne jamais passer une seule nuit loin du trône, afin d'être toujours à portée d'étouffer par leur présence les premières étincelles de troubles ou de séditions, & de voler aux incendies qui sont si fréquens dans cette ville immense.

Il résulte de ces observations, que les sultans & leurs sujets sont également esclaves des préjugés dominans, & obligés de sacrifier sans cesse leurs goûts aux usages impérieux que le temps & l'intérêt public ont consacré dans cet empire.

CHAPITRE X.

De la législation mahométane. — Elle est partagée en cinq codes : religieux, civil, criminel, politique & militaire. — Le courann, *bâse principale de tous ces codes. — Du mouphti & autres ministres de la religion. — Instituts & couvens de derwiches.*

La législation mahométane est partagée en cinq codes : religieux, civil, criminel, politique & militaire. **La Thrace.**

1°. Le code religieux embrasse trois parties : les dogmes, le culte extérieur & la morale.

La partie dogmatique expose les cinquante-huit articles de foi adoptés par les mahométans. Elle donne une idée de leurs traditions sur les âges les plus reculés, de leur respect pour les patriarches & les prophètes, de leur vénération particulière pour la personne de J. C., de leur opinion sur Mahomet, sur ses disciples, sur leurs quatre premiers califes, sur leurs saints. On y trouve le véritable esprit de leur dogme sur la prédestination, la sagesse de la loi sur les illusions de l'astrologie judiciaire, enfin tout ce qui est relatif aux

La Thrace.

fonctions religieuſes du ſouverain, ſes titres, ſes droits, & les qualités réquiſes en ſa perſonne pour être digne de régner, ſelon la loi canonique, ſur le peuple mahométan.

On retrace dans la partie rituelle tout ce qui conſtitue le culte extérieur; ſavoir: 1°. l'eſprit, la nature & l'uſage des purifications, avec les circonſtances qui forment l'état de pureté ou d'impureté légale dans l'un & dans l'autre ſexe, d'où réſulte la véritable cauſe du fréquent uſage que fait la nation entière des bains chauds; 2°. la prière, à laquelle tout muſulman eſt tenu cinq fois par jour, l'office public des vendredis & des deux fêtes du *beyram*, les prières particulières preſcrites aux malades, aux voyageurs, aux militaires, celles qui ſont conſacrées pour les trente nuits du *ramazann*, pour les calamités publiques, pour les événemens extraordinaires, les cérémonies de la circoncifion, celles des funérailles; 3°. la dîme aumônière impoſée à toutes les perſonnes opulentes ſur la partie de leurs biens employée au luxe ou au commerce, les temples du muſulmaniſme, les divers édifices qui les entourent & qui ont pour objet l'inſtruction de la jeuneſſe, le ſoulagement des pauvres & l'utilité publique; 4°. le jeûne du mois de ramazann, où l'on montre l'auſtérité

l'austérité de cette pénitence, qui consiste à être à jeun depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, sans prendre même une goutte d'eau, & l'attention religieuse de la nation en général à l'observer avec la plus grande rigueur; 5°. le pélerinage de la Mecque, avec toutes les lois & les pratiques qui concernent cet acte si important de l'islamisme.

La partie morale embrasse quatre points généraux: 1°. tout ce qui concerne la nourriture, les alimens mondes & immondes; 2°. les préceptes relatifs au vêtement & aux effets mobiliers, sur lesquels l'emploi des métaux précieux est rigoureusement prohibé; 3°. le travail prescrit aux hommes, d'après la loi qui leur ordonne de se livrer aux arts & aux métiers; 4°. les vertus morales, la probité, la charité, la chasteté, la pudeur, les devoirs de bienséance, l'attention d'éviter tout ce qui peut entraîner au vice, à la dissipation, à l'oubli, de Dieu, tels que les jeux, les instrumens de musique, les images ou figures d'hommes ou d'animaux.

Le code civil est divisé en trente-un livres: on y traite du mariage des musulmans & des non-musulmans sujets tributaires de l'empire, de celui des esclaves, du don nuptial ou douaire que le mari doit accorder à la femme,

La Thrace.

de l'égalité de traitement auquel le musulman est tenu envers ses femmes, de la légitimation des enfans, des alimens légalement dus par le mari à la femme, par le père aux enfans, & par les enfans aux pères & mères indigens; des répudiations parfaites, imparfaites, conditionnelles; de l'affranchissement des esclaves, de l'âge de majorité, des droits des mineurs, des vieillards, des enfans trouvés, des sociétés de commerce, des ventes & achats, des baux à ferme, de l'agriculture, des testamens, des tuteurs, du partage légal des biens, enfin des lois sur l'administration de la justice & sur les qualités requises dans la personne des magistrats, &c.

Le code criminel expose les peines afflictives contre l'adultère, le vin, les injures, le vol domestique, les apostats, les rebelles, les voleurs de grand chemin. On y présente aussi les lois sur le prix du sang & sur la peine du talion, membre pour membre, sang pour sang, avec les formalités & les procédures qui s'observent dans toutes ces matières.

Le code politique présente quatre objets importans : 1°. les lois fiscales qui embrassent les droits imposés sur le commerce des musulmans, des sujets non-musulmans & des étrangers, les taxes des terres décimales &

tributaires, la capitation à laquelle ſont ſoumis tous les ſujets non-mahométans, enfin l'emploi légal de tous les revenus publics; 2°. les lois qui concernent les ſujets tributaires, les égliſes chrétiennes; 3°. celles qui ont rapport aux étrangers demeurans en pays mahométans, & aux mahométans qui ſont en pays étrangers; & 4°. les droits du ſultan en ſa qualité d'iman ſuprême; l'état de l'empire ottoman & la forme de ſa conſtitution; les pouvoirs du *grand-viſir*, comme vicaire & lieutenant du ſultan; l'influence du *mouphti* & des principaux *oulemas* ſur l'adminiſtration politique de l'état; le tableau de la Porte, dans lequel on montre en détail tous les miniſtres, tous les grands officiers qui le compoſent, avec le titre, les prérogatives & les emplois reſpectifs de chacun; le tableau de tous les *pachas* à deux & à trois queues, & de tous les beys décorés d'une queue; un expoſé de l'autorité de tous ces *pachas* & de l'adminiſtration municipale des provinces & des villes; l'eſprit du gouvernement en général envers tous les ſujets de l'empire; tout ce qui eſt relatif à la politique du dehors, à la vie privée du ſultan, à ſes occupations, à ſes amuſemens ordinaires & extraordinaires; le tableau des officiers du ſérail, des princes & des princeſſes

La Thrace. du ſang, auxquelles ſeules appartient le titre de ſultane; un état du *harem* impérial, des dames & des autres femmes qui le composent; enfin un état de toutes les cérémonies du ſérail, des étiquettes de la cour, des formalités uſitées à l'avénement d'un ſultan au trône, ainſi qu'à ſa mort. On voit dans ces différens codes, qui compoſent la législation univerſelle de cet empire, ce qu'il y a de grand dans pluſieurs de ſes dogmes, de ſublime dans la plus grande partie de ſa morale, d'impoſant dans ſon culte, de ſage dans ſes lois, de ſimple, de naturel dans ſes uſages & dans ſes mœurs.

L'étonnement redouble quand on voit une nation, toujours iſolée des autres, & par-là conſtamment privée des avantages qu'ont les Européens de s'entre-communiquer leurs lumières, leurs découvertes, leurs ſciences, être à ſon origine ce qu'elle eſt encore aujourd'hui, & ne devoir qu'à elle-même ſes connaiſſances, ſes principes & les fondemens de ſa conſtitution. Mais ce qui frappera davantage, c'eſt de voir que preſque tous les maux publics & particuliers qui affligent les Ottomans, n'ont pour principe ni la religion ni la loi; qu'ils dérivent des préjugés populaires, de fauſſes opinions & de réglemens arbitraires, dictés

La Thrace.

par le caprice, la passion, l'intérêt du moment, tous également contraires à l'esprit du courann & au dispositif de la loi canonique.

D'après cela, on se persuadera aisément que la correction de ces abus & le changement de cet empire ne présentent point des obstacles insurmontables, quelque lente que soit d'ailleurs la marche des révolutions morales & politiques qui ne sont jamais que l'ouvrage du temps & du génie.

Pour réformer les *Ottomans*, il ne faudrait donc qu'un esprit supérieur, qu'un sultan sage, éclairé, entreprenant. Le pouvoir que la religion met dans ses mains, l'aveugle obéissance qu'elle prescrit aux sujets pour tout ce qui émane de son autorité, en rendraient l'entreprise moins hasardeuse & les succès moins incertains.

Par la disposition textuelle de la loi, le souverain a le droit, la force, la puissance de changer à son gré les ressorts de l'administration, & d'adopter les principes que pourraient exiger les temps, les circonstances & l'intérêt de l'état; tout dépend, comme on voit, d'une seule tête. Qu'un Mahomet II monte encore sur le trône; qu'il soit secondé par le génie puissant d'un visir; qu'un muphti, animé du même zèle & du même esprit, entre dans

leurs vues; que ce chef des *oulemas* veuille, La Thrace. de concert avec eux, faire tourner au bien de sa nation l'influence que lui donnent & la dignité de sa place & l'opinion des peuples; alors on verrait ces mêmes *Ottomans*, jusques-là si concentrés dans eux-mêmes, & si tyrannisés par l'empire des préjugés populaires, entretenir avec les européens des relations plus intimes, adopter leur tactique & leur systême militaires, se livrer aux découvertes nouvelles, cultiver les sciences & les arts, élever leur administration sur des principes différens, enfin changer absolument la face de leur empire.

La doctrine, le culte, les lois morales & civiles de Mahomet, tout prouve que ce législateur ne se proposa d'abord dans son entreprise que de détruire l'idolâtrie dans sa nation, de la ramener à l'unité, à l'adoration du vrai Dieu, en rétablissant chez elle les principes de la loi naturelle. Dans cette vue, il prit pour modèles de son culte & de sa législation tous les patriarches de l'antiquité. *Adam*, *Noé*, *Abraham*, *Ismaël*, &c. dont le culte, disait-il, était l'islamisme, nom sous lequel il consacra également sa doctrine & sa religion. Il puisa toutes les maximes analogues à son systême, les unes dans l'ancien & le

nouveau teſtament, & les autres dans les diverſes traditions généralement reſpectées chez les peuples arabes. Ces opinions ſervirent de bâſe à ſon édifice; &, pour lui donner un caractère plus ſacré, il eut recours à ces prétendues révélations dont l'objet, d'une part, fut de mettre le ſceau à ces mêmes opinions, & de l'autre, de faire reſpecter les changemens qu'il crut néceſſaires au ſuccès de ſon ouvrage.

La Thrace.

On ſait que le *courann* eſt regardé chez les Muſulmans comme le recueil de lois divines promulguées par Mahomet. Les Mahométans croyent que ce livre eſt tiré du grand livre des décrets éternels, & qu'il eſt deſcendu du ciel feuillet par feuillet, verſet par verſet; leur légiſlateur s'en ſervit pour éclaircir chaque fois ſes aſſertions, appuyer ſes prédications, & réſoudre les différens problêmes dans l'ordre politique: c'était preſque toujours dans les momens de perplexité & d'embarras où il ſe trouvait, que ces feuillets lui deſcendaient du ciel; ils répondaient exactement aux diverſes circonſtances de ſa vie & de ſa doctrine, puiſqu'il les publiait à meſure qu'il était queſtion d'autoriſer un projet, d'approuver ou de rejeter une action, d'abſoudre ou de condamner quelqu'un, de confirmer ou d'abolir

[redacted] différentes lois, établies même par des versets précédens. Ce livre est donc le recueil des dogmes & des préceptes de la religion musulmane; il contient 114 chapitres, 6666 versets, & 30 sections ou cahiers: l'ordre de leur rédaction n'est cependant pas celui dans lequel Mahomet les a reçus & promulgués.

La Thrace.

D'après les meilleurs auteurs nationaux qui ont écrit l'histoire de ce législateur, sa prétendue mission lui a été révélée en songe, dans la quarantième années de son âge, par l'archange *Israfil*, la nuit du 19 de ramazan 6203, qui répond à l'ère chrétienne 609, treize ans avant l'hégire, qui est l'époque de sa retraite de la Mecque à Médine. Dès ce moment Mahomet, saisi d'une sainte frayeur, se voue à une vie solitaire; il se retire dans une grotte de la montagne de *Hira*, qui domine sur la Mecque; il y passe les jours & les nuits en jeûnes, en prières & en méditations. Au milieu d'une de ses extases profondes, l'ange Gabriel lui apparaît & lui ordonne de lire: Mahomet répond qu'il ne sait pas lire. L'ange le prend dans ses bras, le serre, le presse avec force, lui renouvelle le même ordre pour la seconde & pour la troisième fois, en le serrant toujours davantage,

& lui met enfin dans la bouche ces paroles : *lis, au nom de ton Créateur.* La Thrace.

Peu de jours après étant en oraison sur la même montagne de *Hira*, Mahomet voit encore apparaître l'ange du Seigneur, qui, assis sur un trône éclatant au milieu des nues, lui récite ces paroles : *ô toi qui es couvert d'un manteau céleste, léve-toi & prêche.* C'est ainsi que l'ange Gabriel, disent les mêmes écrivains, remit, par ordre de l'Éternel, à son prophète, dans les vingt-trois dernières années de sa vie, feuillet par feuillet, chapitre par chapitre, tout le livre du *courann ;* ce grand ministre des volontés du Seigneur, ajoutent-t-ils, qui avait apparu douze fois à *Adam*, quatre fois à Enoch, cinquante fois à Noé, quarante-deux fois à Abraham, quatre cents fois à Moïse & dix fois à J. C., honora de sa présence le dernier & plus auguste des prophètes, vingt-quatre mille fois ; il ne lui apparaissait jamais que le visage resplendissant de gloire & de lumière ; il exhalait autour de lui les parfums les plus odoriférans, & s'annonçait par un bruit sourd semblable au son des petites cloches. Sa présence jetait toujours l'effroi dans l'ame du prophète ; une sueur froide couvrait tout son corps : il eût aussi, continue le même auteur, très-souvent l'apparition de l'archange

La Thrace.

Israfil dans les trois premières années de son apostolat.

Mahomet, par son exemple, inspirait à ses disciples la vénération la plus profonde pour le *courann*. La lecture du livre sacré, disent les auteurs nationaux, opérait toujours en lui une espèce d'extase; il s'agitait, se levait, se calmait, se passionnait, s'attendrissait selon l'esprit & le caractère de chaque verset, de chaque passage de ce saint livre : révéré comme le recueil des lois divines, il est l'objet des hommage les plus profonds de tout Musulman; on n'y touche jamais sans être en état de pureté légale, & sans le baiser & le porter au front avec les plus grands sentimens de respect & de dévotion. Les souverains ottomans, ainsi que les premiers de l'état, à l'exemple des anciens califes, se font ordinairement un devoir de faire garnir leur *courann* en or & en pierreries; on sait que ce livre ne fut rédigé que dans la troisième année de l'hégire, & la seconde de la mort de Mahomet. Ce livre, si remarquable d'ailleurs, autant par l'élégance & la supériorité de son style, que par son empire sur l'opinion publique, est cependant peu intelligible; il manque de méthode & de cohérence dans ses préceptes, & dans les différentes matières qu'il embrasse; l'intelligence

n'en devient facile qu'à l'aide des commentateurs. La Thrace.

Quoique le premier de tous les ministres de la religion, le mouphti de Costantinople n'exerce cependant de fonctions sacerdotales, que relativement à la personne de sa hautesse. Assisté du grand-visir & du chef des émirs, il procède à l'inauguration du nouveau sultan dans la cérémonie du sabre, qui tient lieu de couronnement; quoique chef de la magistrature, il n'a point de tribunal; à proprement parler il n'est que le premier oracle des lois. Comme elles sont théocratiques, & qu'elles embrassent la religion & la doctrine, le gouvernement civil politique & militaire, on peut juger de son influence sur l'administration générale de l'empire.

Aussi la nation entière a-t-elle pour ce chef suprême de la loi, de la magistrature & du sacerdoce, la vénération la plus profonde. Tous lui rendent les hommages les plus respectueux, les généraux, les ministres, le grand-visir lui-même, dans toutes les occasions, le souverain lui témoigne aussi les plus grands égards.

A la solemnité des deux fêtes de *beyram*, il baise la robe du sultan sur le sein; &, levant les deux mains vers le ciel, il fait des

La Thrace. prières pour la prospérité de l'empire & la conservation de sa hautesse, qui, en ces momens, pose la main sur les épaules de ce prélat, & lui fait une légère inclination de tête; en signe d'embrassement. Outre ces distinctions publiques, consacrées par une ancienne étiquette, le monarque a soin d'aller le voir chez lui de temps en temps; mais sans aucun appareil, & presque toujours dans la vue de lui donner des marques de déférence & de considération.

Ce qui n'est qu'une simple attention de la part du monarque, est presqu'un devoir pour le grand-visir; il se rend donc assez fréquemment, mais presque toujours *incognito*, chez ce chef de la loi; la politique même exige qu'il confère avec lui sur les affaires les plus importantes de l'état. Le mouphti ne sort point de chez lui sans un certain cortège; il ne fait jamais de visite qu'au grand-visir qui l'accompagne toujours au sérail pour y présenter ses respects au souverain; & dans toutes, quelqu'en puisse être l'objet, il est reçu dans l'hôtel de ce premier ministre, avec l'appareil le plus imposant.

Enfin, le mouphti & le grand-visir sont les deux premiers personnages de l'empire, comme étant les vicaires et les représentans du sou-

verain, l'un pour le ſpirituel, l'autre pour le temporel; c'eſt la raiſon pour laquelle eux ſeuls reçoivent au ſérail, & en préſence du ſultan, l'inveſtiture de leur dignité, par une peliſſe doublée de zibeline. Celle du mouphti eſt de drap blanc; celle du grand-viſir eſt de drap d'or, & toujours accompagnée d'un caſtant de la plus riche étoffe: dans toutes les cérémonies publiques ils marchent ſur la même ligne, le grand-viſir à droite, le mouphti à gauche; ces dignités ſont toujours déférées à vie. L'expérience prouve néanmoins qu'il n'y en a pas de plus chancellantes & de plus amovibles qu'elles; il eſt vrai qu'un parfait accord entre le chef de la loi & le premier miniſtre, peut les y ſoutenir long-temps; mais auſſi la moindre méſintelligence peut les en précipiter, en laiſſant à l'intrigue toutes ſes reſſources pour leur enlever la confiance du ſouverain, & les perdre l'un & l'autre dans ſon eſprit.

La diſgrace d'un mouphti eſt ordinairement ſuivie de la plus affligeante deſtinée; plus il eſt environné d'éclat dans le rang qu'il occupe, plus ſa condition devient obſcure quand il en eſt deſcendu. Comme il peut être encore redoutable, même après ſa chûte, il eſt le

La Thrace.

seul de son corps à qui il ne soit pas permis de fixer sa demeure dans la capitale.

La réunion de tant de droits & de pouvoirs différens dans la personne d'un mouphti, donne à son département la plus grande étendue, & le rend l'un des plus importans de l'empire; plusieurs officiers travaillent sous lui & dans son hôtel même; ce sont autant de vicaires ou de substituts qui remplissent en son nom tout ce qui est de son ressort & de sa compétence. Il a un bureau d'environ vingt commis, uniquement préposés à l'expédition des *fethwas;* ce sont eux qui rédigent en forme légale & dans les termes requis, toutes les matières sur lesquelles le public vient consulter la loi; le mouphti y répond de sa propre main, & toujours conformément aux décisions de ses prédécesseurs. Cette immensité de matières qui forment les différentes collections des *fethwas*, se trouvent divisées par leur nature même en deux classes générales; l'une est relative au droit public, l'autre au droit particulier: la première est du ressort du gouvernement, aussi n'est-il permis qu'à lui seul de consulter la loi sur tout ce qui concerne l'administration. S'agit-il de la guerre, de la paix, d'un nouveau règlement politique, d'une loi militaire, de la punition

d'un miniſtre ou d'un officier public, le miniſtère conſulte le mouphti, & demande ſon *fethwa ;* mais bien ſouvent avant d'en venir à cette formalité, il diſcute l'affaire, non-ſeulement avec lui, mais encore avec les principaux membres des *oulemas*. Il ne ſuffit pas, en effet, de s'aſſurer de la légitimité d'une entrepriſe, de la trouver conforme à l'eſprit de la loi; il faut encore avoir le vœu de ce corps, mais ſur-tout celui de ſon chef ſur la néceſſité, l'utilité & les avantages que l'on peut s'en promettre.

La Thrace.

Au reſte, ni la religion, ni la loi, ni la conſtitution politique de l'empire, n'impoſent au monarque l'obligation de ſe prémunir d'un *fethwa* ſur les objets qui concernent l'adminiſtration publique; la faibleſſe des uns, la religion des autres, ou l'habitude de plier ſous d'anciens uſages, les engagent preſque toujours à cette démarche envers le chef de la magiſtrature. Dans pluſieurs, c'eſt encore l'effet d'une adroite politique, ſur-tout en des temps orageux, & lorſqu'il s'agit ou d'une entrepriſe importante, ou d'une innovation marquée; dans ces cas les diſpoſitions du ſouverain, appuyées ſur un *fethwas*, & ſur l'avis unanime des principaux *oulemas*, ſont infiniment plus reſpectables aux yeux du public.

La Thrace. Sanctionnées, pour ainsi dire, par la religion & la loi, elles servent alors de bouclier au monarque & à ses ministres, contre tous les évènemens fâcheux qui peuvent en résulter ; cependant on a vu des princes d'un grand caractère se mettre au-dessus de ces considérations, négliger ces formalités, & dédaigner en quelque sorte les conseils & les lumières des gens de loi & de leur chef.

Chez les Mohométans, les ministres de la religion sont partagés en cinq classes différentes, dont chacune a ses fonctions particulières :

1°. Les *scheikhs*, qui sont les prédicateurs ordinaires des mosquées. Chacune a le sien, qui est obligé de prêcher tous les vendredis après l'office solemnel de midi ; ces *scheikhs*, dans tout l'empire, sont une seule & même classe de ministres, qui ne jouissent d'aucune autre distinction que celle attachée au mérite, à l'érudition & au crédit personnel. Ils sont tous à la nomination du *mouphti*, & ce n'est jamais qu'à la suite d'un examen fait en sa présence, qu'ils sont agrégés à cet illustre corps ;

2°. Les *khatibs*, ce sont les ministres qui remplissent, dans la prière solemnelle des vendredis, les fonctions de l'imam suprême ;

3°. Les *imams*. Ils sont dévoués aux fonctions

tions ordinaires du culte; la plus importante est de présider à l'assemblée dans les cinq prières du jour. Le premier de ces imams, dans chaque mosquée, remplit aussi les devoirs de curé; c'est lui qui assiste à la circoncision, au mariage & à la sépulture des paroissiens; La Thrace.

4°. Les *muezzinns* sont les chantres préposés à l'annonce *Ezann*, du haut des minarets, pour la prière des cinq heures canoniques du jour. Ces muezzinns, sur-tout ceux des mosquées impériales, savent ordinairement la musique, & ont presque tous une voix mélodieuse;

5°. Les *cayyims*. Ce sont, pour ainsi dire, les gardiens & les serviteurs des temples; les fonctions les plus serviles roulent sur eux.

Les ministres des temples ne vivent jamais en communauté; chacun jouit séparément & en son particulier des revenus de son office, & se rend à la mosquée à laquelle il est attaché aux heures consacrées pour la prière. Par-tout ils sont subordonnés au magistrat de la ville, qui exerce sur eux le droit d'un évêque; il a le pouvoir de destituer tous ceux dont la conduite est scandaleuse, ou qui n'ont pas les qualités requises pour remplir dignement les devoirs de leur place. Une tradition populaire & assez répandue, fait croire aux

La Thrace. Mahométans que tout criminel parmi les *oulemas*, doit subir un genre de supplice particulier à ce corps, celui d'être pilé dans un mortier : ce qui fortifie cette opinion, c'est qu'en effet on voit, dans la première cour du sérail, une espèce de mortier de marbre posé vers l'un des coins des grandes écuries de sa hautesse ; mais on ne trouve dans les annales de la monarchie, aucun exemple de cet étrange supplice, ni rien qui puisse y avoir le moindre rapport.

Il ne nous reste plus qu'une observation à faire, relativement au costume des ministres de la religion ; ni les uns ni les autres ne portent d'habits particuliers ; pas même lorsqu'ils remplissent dans les mosquées les fonctions sacerdotales. Ils ne sont distingués des autres citoyens que par leur turban, dont la forme varie suivant l'état & le grade de chaque individu.

Le nom de *derwisch* est un mot Persan dont l'étymologie énonce le seuil de la porte, & qui métaphoriquement énonce l'esprit d'humilité, de retraite & de persévérance qui doit former le caractère principal de ces anachorètes. Chaque siècle vit naître, dans tous les états mahométans, quelques-unes de ces sociétés, qui presque toutes existent encore au-

jourd'hui dans l'empire ottoman, & dont les [redacted]
plus distinguées sont au nombre de trente- La Thrace,
deux.

Sans entrer dans les détails fastidieux sur l'esprit particulier de chacun de ces instituts, nous nous contenterons d'exposer les règles & les pratiques principales qui leur servent de fondement. Les statuts de presque tous ces ordres, exigent de chaque *derwisch* qu'il répète souvent dans la journée, les sept premiers attributs de la Divinité; c'est par le moyen de ces paroles mystérieuses que l'on procède à l'initiation des *derwischs* dans la plupart de ces ordres : le sujet qui s'y destine est reçu dans une assemblée de frères, présidée par le scheikh, qui lui touche la main & lui souffle à l'oreille trois fois de suite les paroles du premier attribut, en lui ordonnant de les répéter cent une, cent cinquante une, ou trois cent une fois par jour. Le récipiendaire, fidèle aux ordres de son chef, s'oblige en même-temps de vivre dans une retraite parfaite, & à rapporter exactement au *scheiks* les visions & les songes qu'il peut avoir dans le cours de son noviciat : ces songes, outre qu'ils caractérisent & la sainteté de sa vocation & son avancement spirituel dans l'ordre, sont encore autant de moyens surnaturels qui diri-

La Thrace.

gent le *scheikh* sur les époques où il peut encore souffler à l'oreille du néophite, les secondes paroles, & successivement toutes les autres jusqu'à la dernière. Le complément de cet exercice demande six, huit ou dix mois; quelquefois même davantage, selon les dispositions plus ou moins heureuses du candidat : parvenu au dernier grade de son noviciat, il est pour lors censé avoir pleinement rempli sa carrière, & acquis le degré de perfection nécessaire pour être agrégé solemnellement dans le corps auquel il s'est dévoué.

Dans quelques instituts les épreuves du noviciat paraissent plus austères encore. L'aspirant est tenu de travailler au couvent pendant mille & un jours consécutifs dans les derniers emplois de la cuisine; au terme prescrit on procède à son initiation. Le chef de cuisine, l'un des *derwischs* les plus notables, le présente au scheikh, qui assis dans l'angle du sopha, le reçoit au milieu d'une assemblée générale de tous les *derwischs* du couvent; le candidat baise la main du chef & s'assied devant lui sur la natte qui couvre le parquet de la salle. Le chef de cuisine met sa main droite sur la nuque & la main gauche sur le front du récipiendaire, dans le

temps que le *scheikh* lui ôte son bonnet & le tient suspendu sur sa tête, en récitant ce distique persan : *c'est une véritable grandeur & une félicité réelle que de fermer son cœur aux passions humaines; le renoncement aux vanités humaines est l'heureux effet de cette force victorieuse que donne la grace de notre saint prophète.* Après quoi le scheik couvre la tête du nouveau derwisch, qui va se placer au milieu de la salle où il se tient dans la posture la plus humble, les mains croisées sur le sein, le pied gauche sous le pied droit, & la tête inclinée vers l'épaule gauche; alors le *scheikh* adresse ces paroles au chef de cuisine : *que les services du derwisch ton frère soient agréables & au trône de l'Eternel & aux yeux de notre fondateur; que sa satisfaction, sa félicité & sa gloire s'accroissent dans ce nid des humbles, dans cette cellule des pauvres.*

Chaque institut impose à ces derwischs l'obligation de réciter certaines prières à différentes heures du jour, tantôt en commun, tantôt en particulier. Plusieurs ont encore des pratiques qui leur sont propres & qui consistent en danses ou plutôt en évolutions réligieuses; dans chaque couvent il y a une salle toute en bois, consacrée à ces exercices. Rien de plus simple que sa construction; on n'y voit aucune

La Thrace.

ſorte d'ornemens; le milieu du mur, tourné du côté de la *Mecque*, préſente une eſpèce de niche qui ſert d'autel; le devant eſt garni d'un petit tapis, le plus ſouvent d'une peau de mouton où ſe place le ſcheikh de la communauté: au-deſſus de la niche on lit le nom du fondateur de l'ordre.

Les exercices qui ſe font dans ces ſalles ſont de différens genres, ſuivant les règles de chaque inſtitut; mais dans preſque tous on commence par la récitation que fait le ſcheikh des ſept paroles myſtérieuſes. Il chante enſuite divers paſſages du *courann*, & à chaque pauſe les *derwiſchs* placés en cercle, au milieu de la pièce, répondent en chorus, tantôt par le mot d'*allah*, tantôt par celui de *hou*. Dans quelques-unes de ces ſociétés, ils reſtent aſſis ſur les talons, les coudes bien ſerrés les uns contre les autres, & en faiſant tous dans la même meſure de légers mouvemens de la tête & du corps; dans d'autres le mouvemens conſiſte à ſe balancer lentement de droite à gauche & de gauche à droite, ou bien à incliner méthodiquement tout le corps en avant & en arrière; il y a des ſociétés ou ces mouvemens commencés aſſis, ſe continuent debout, toujours à pas cadencés, l'air contrit & les yeux fixés vers la terre.

La Thrace.

Dans quelques-uns de ces instituts les exercices se font en se tenant par la main, en avançant toujours par le pied droit, & en donnant à chaque pas aux mouvemens du corps beaucoup plus d'action & de force. La durée de ces danses est arbitraire, chacun est libre de quitter quand bon lui semble. Cependant tous se font un devoirs d'y tenir le plus long-temps possible; les sujets les plus robustes ou les plus enthousiastes s'efforcent toujours de l'emporter sur les autres par une plus longue persévérance : ils se dégagent la tête, ôtent leur turban, forment un second cercle au milieu du premier, s'entrelacent les bras sur les épaules les uns des autres, élèvent graduellement la voix & répètent sans cesse *ya allah*, en redoublant chaque fois les mouvemens du corps, & ne cessant enfin qu'à l'entier épuisement de leurs forces.

Ces exercices extraordinaires, qui semblent tenir du prodige & qui en imposent au commun des hommes, ne produisent pas cependant le même effet sur les gens sensés & raisonables; c'est ainsi peut-être que quelques assemblées de fanatiques ont donné dans ce siècle de lumières & au sein des nations les plus instruites le spectacle ridicule de ces pieuses & barbares singeries, connues sous le nom de *convulsions*. De tout temps & chez tous les peuples de la terre,

La Thrace. la faibleſſe & la crédulité, l'enthouſiaſme & la fourberie n'ont que trop ſouvent profané le culte le plus ſaint & les objets les plus dignes de notre vénération.

Tous ces différens exercices dans chaque inſtitut ont ordinairement lieu une ou deux fois la ſemaine; au reſte on ne doit pas croire que ces danſes s'exécutent par-tout en ſilence. Dans quelques-uns de ces inſtituts, elles ſe font au bruit d'une faible muſique d'une expreſſion douce, tendre & pathétique.

Tel eſt l'eſprit ou le ſyſtême général de ces différentes congrégations; ſi les prières que l'on y récite ſont analogues aux principes de l'iſlamiſme, & à la haute idée que les ſectateurs du *coûrann* ont de l'être ſuprême, les pratiques qui les accompagnent s'éloignent cependant des maximes de leur prophète, & prouvent combien l'eſprit humain eſt ſuſceptible de s'égarer, lorſqu'il ſe livre ſans règle & ſans meſure aux illuſions d'un zèle enthouſiaſte & aux preſtiges d'une imagination exaltée. Il eſt probable que ces innovations ont pris naiſſance chez les muſulmans d'après les danſes ſacrées des Egyptiens, des Grecs & des Romains du bas empire.

Mais ces pratiques communes & obligatoires pour les derwiſchs de tous les inſtituts, ne ſont

pas les ſeules qui exercent leur dévotion; les plus zèlés d'entre eux ſe vouent encore volontairement aux actes les plus auſtères; les uns s'enferment dans leurs cellules pour y vaquer, pendant des heures entières, à la prière & à la méditation; les autres paſſent ſouvent toute une nuit à proférer le mot d'*allah*. Pour ſe dérober au ſomeil, quelques-uns se tiennent durant les ſept nuits réputées ſaintes, dans des poſitions très-incommodes; aſſis, les pieds poſés ſur terre, & les deux mains appuyées ſur les genoux, ils ſe fixent dans cette attitude par une lanière de cuir, qui leur embraſſe le col & les jambes; d'autres lient leurs cheveux à une corde attachée au plafond. La Thrace.

Il en eſt auſſi qui ſe vouent à une retraite abſolue & à une abſtinence des plus rigides, ne vivant que de pain & d'eau pendant douze jours, en l'honneur des douze *imams* de la race d'*Ali*: les plus dévots obſervent quelquefois ce pénible régime pendant quarante jours de ſuite. Chez tous, il a pour objet l'expiation des péchés, la ſanctification des ames, la gloire de l'iſlamiſme, la proſpérité de l'état & le ſalut général du peuple mahométan; chaque fois ils prient le ciel de préſerver la nation de toutes les calamités publiques, telles que la guerre, la famine, la peſte, les incendies, les trem

La Thrace.

blemens de terre, &c. Quelques-uns d'entre eux ont encore pour maxime de diſtribuer de l'eau aux pauvres; le dos chargé d'une outre, ils parcourent les rues en criant, *fy ſebil illah*; c'eſt-à-dire, *dans le ſentier de dieu*, *ou plutôt*, *dans la vue de plaire à dieu*; & donnent de l'eau a tous ceux qui en veulent, ſans jamais rien exiger; il en eſt cependant qui reçoivent des rétributions, mais c'eſt pour les remettre aux pauvres, ou du moins pour les partager avec eux.

Quoique tous ces inſtituts ſoient réputés ordres mendians, il n'eſt cependant permis à aucun *derwiſch* de mendier, ſur-tout en public; on n'en excepte que les *bektanchys* qui ſe font même un mérite de ne vivre que d'aumônes, & dont pluſieurs parcourent, non pas les maiſons particulières, mais les rues, les places, les bureaux, les hôtels publics en ſe recommandant à la charité de leurs frères. Pluſieurs de ces ſolitaires ſe font un devoir de ne ſubſiſter que du travail de leurs mains; ils s'attachent à faire des cueillers, des écumoires, des grattoirs & autres uſtenſiles de bois ou de marbre.

Quoique nullement engagés par les liens du ferment, tous étant maîtres de changer de communauté, & même de rentrer dans le monde,

d'y embrasser le genre d'occupations qu'il leur plaît, il est rare cependant de voir quelqu'un parmi eux user de cette liberté; chacun se fait un devoir sacré de terminer ses jours dans son habit de religion. Il faut joindre à cet esprit de pauvreté & de persévérance qui est exemplaire chez tous, celui de la soumission envers leurs supérieurs; cette soumission est encore relevée par l'humilité profonde qui accompagne toutes leurs démarches, non-seulement dans l'intérieur de leurs cloîtres, mais encore en société. On ne les rencontre nulle part, qu'ils n'aient la tête inclinée & la contenance la plus respectueuse, & les plus dévots ou les plus enthousiastes, ne parlent que de visions, de songes, d'esprits célestes, d'objets surnaturels, &c.

La Thrace.

Si d'un côté, ces rêveries & ces pratiques leur attirent tout-à-la-fois la dévotion & l'argent des hommes superstitieux; de l'autre elles ne servent qu'à les décréditer dans l'esprit des gens sensés & raisonables: ce qui ajoute encore à cette défaveur personnelle, c'est l'immoralité de plusieurs de ces *derwischs*. On en voit qui allient la débauche avec les pratiques les plus austères de leur état, & qui donnent au public le scandaleux exemple de l'ivrognerie, de la dissolution & des excès les plus honteux.

La Thrace. C'eſt cette claſſe d'illuminés dans les divin inſtituts, qui produiſit tant de fanatiques dans tous les ſiècles du mahométiſme. C'eſt elle qui fit éclore ſous différens règnes tant de faux dévots, qui ſous ce nom, ont fait les entrepriſes les plus audacieuſes & qui ont déſolé des contrées entières, en égarant l'eſprit de la multitude par leurs impoſtures, leurs preſtiges & leurs prétendues prophéties.

Pour garantir l'état & les peuples de pareilles calamités, il faudrait que les lumières du ſiècle pénétraſſent chez cette nation où les préjugés vulgaires ont prévalu juſqu'ici ſur les diſpoſitions même des lois, & triomphé en même temps de tous les projets de réforme que des hommes ſages & profonds ont tracés de temps à autre, quoiqu'à la vérité d'une main faible & tremblante; mais ſi le fanatiſme à ſes écueils, l'irréligion à auſſi ſes précipices. Si donc il était dans la deſtinée des Ottomans de revenir un jour à un meilleur ordre des choſes, nous faiſons des vœux, & c'eſt l'humanité ſeule qui nous les inſpire, pour que celui qui tentera cette réforme ſalutaire, s'écarte avec prudence de ces deux extrêmes également déſaſtreux, en combinant ſon plan ſur les principes d'une ſage modération; ſeul moyen en politique de réprimer chez tous les peuples les abus de la reli-

gion & les vices du gouvernement, d'épurer à-la-fois & le culte & l'administration, de faire enfin, concourir & l'autorité & la doctrine à la prospérité de l'état, à la gloire de ses chefs & à la félicité réelle de tous les individus.

La Thrace.

CHAPITRE XI.

De la prière publique, celle des vendredis. — Des purifications.

La Thrace. LA prière eſt le culte que la créature rend à ſon créateur, en ſigne d'homage, de reconnaiſſance, & d'aveu ſolemnel de ſon néant auprès de la toute puiſſance de l'éternel. Le culte muſulman a pour baſe principale la prière, elle forme en quelque ſorte toute la liturgie du muſulmaniſme : la rigueur avec laquelle elle eſt preſcrite, influe ſur les conditions que la loi exige pour s'en acquitter dignement, auſſi eſt-on très-attentif à tout ce qui concerne les purifications, la décence dans le vêtement, & la poſition vers le *Kéabé* de la *Mecque*. Cette direction commune & générale à tous les peuples qui ſuivent la doctrine muſulmane dans tous les climats & dans tous les pays du monde, eſt conſacrée ſous le nom de *Kiblé*. Mahomet en fut l'inſtituteur, il l'établit la ſeconde année de l'hégire, qui eſt l'époque de ſa retraite de la Mecque à Medine. On peut remarquer ici la politique de ce légiſlateur & de ſon habileté à profiter des opinions publiques & des cir-

conſtances en les faiſant toutes concourir au ſuccès de ſon entrepriſe. Dès cette époque, toutes les moſquées, tous les temples mahométans élevés à Medine, dans le reſte de l'Arabie, dans toutes les parties du monde, eurent leurs autels dreſſés vers le Kéabé de la Mecque. Il en fut de même dans toutes les chapelles & dans toutes les maiſons particulières qui ont ordinairement une ou deux pièces conſacrées à la prière, par une eſpèce d'autel deſſiné, en couleur, en or même, ſur le mur qui donne vers la Mecque : le deſſin d'une lampe règne auſſi au milieu de ce ſymbole.

La Thrace.

Dans les environs des villes, dans les campagnes, ainſi que le long des grandes routes, on rencontre de pareils ſignaux, tous également dreſſés vers la même cité, & élevés en pierre ou en marbre, artiſtement travaillés & toujours terminés en pointe. Auprès de la plupart ſe trouvent ou de grands puits ou de belles fontaines. Tous ces ſignaux ſont placés ſur des terraſſes ou des plate-formes, & comme ils n'ont d'autres objets que d'orienter les voyageurs dans les cinq prières du jour, on les appelle oratoires ou lieux d'adoration.

L'attention des muſulmans à s'acquitter de la prière dans les heures preſcrites, égale les

La Thrace.

ſentimens de reſpect, d'humilité, de recueillement, d'anéantiſſement même que la religion exige de l'homme, lorsqu'il rend le culte dû au créateur. Dans ces momens il ne lui eſt permis de s'occuper que de la grandeur & de la toute puiſſance de l'être ſuprême, que des choſes ſpirituelles & céleſtes, parce que ſa prière ne doit jamais avoir pour fin des biens terreſtres, des intérêts mondains, des projets ambitieux.

Pour rendre la prière plus ſacrée & plus impoſante à ſes peuples, Mahomet en fit remonter l'origine juſqu'aux anciens patriarches, *Adam*, *Abraham*, *Moïſe*, *Jonas*, *J. C.* même & à chacun deſquels il attribua l'inſtitution d'une des cinq heures canoniques.

On ne doit pas s'étonner que ces heures ſoient règlées ſur le cours diurne du ſoleil, puiſque le cadran était la ſeule montre connue dans le ſiècle qui donna naiſſance à l'iſlamiſme. Nonobſtant l'invention des montres & des horloges, dont l'uſage eſt commun aujourd'hui chez ces peuples, on ſuit toujours la même détermination ſolaire, qui ſert de règle fixe, permanente & générale pour toutes les ſaiſons, comme pour tous les pays habités par les Mahométans. Les Arabes ne furent ſûrement pas les derniers à connoître & à perfectionner

les

les montres. On n'ignore pas que la première horloge sonante que l'on ait vue en Europe, fut celle que le calife *Harounn*, dit *Peschid*, envoya en présent à Charlemagne, au commencement du neuvième siècle.

La Thrace.

L'ordre des heures suivi par les musulmans, a toujours été différent de celui des européens. Le jour civil commençant chez eux au coucher du soleil. Ce point où se renouvellent les vingt-quatre heures du jour, marque la douzième à leurs montres & à leurs horloges dans tout le cours de l'année; de sorte que les périodes de midi & de minuit varient constamment d'heure, suivant les saisons. On se règle cependant en tout temps sur le cours diurne du soleil pour les cinq heures canoniques. A cet effet, des astronomes, ont, dans chaque siècle du mahométisme, dressé des tablettes qui indiquent avec la plus grande précision les momens de ces cinq heures, selon le degré de latitude de chaque contrée, de chaque ville, de chaque district.

Ces tablettes sont, les unes annuelles, les autres perpétuelles; ce sont de petits rouleaux de vélin ou de parchemin très-fin, qui au moyen de simples lettres alphabétiques, indiquent à-la-fois les cinq heures canoniques, les jours de la semaine, les mois lunaires, les mois

La Thrace.

solaires, les différentes phases de la lune, les jours de solstice, les jours d'équinoxe, les fêtes religieuses, &c. Toutes ces époques sont distinguées ou en rouge, ou en vert, ou en or, le tout en menus caractères, dans le plus grand ordre, & avec une précision singulière.

Ces almanachs ou calandriers perpétuels servent principalement aux muezzinns chargés de l'annonce des cinq heures canoniques, & ils ne sont jamais plus consultés que pendant le ramazan. On y a recours, pour ne pas manquer, surtout, dans les temps nébuleux, les momens précis ou le soleil se leve & se couche, parce qu'ils déterminent dans chaque climat la durée de l'abstinence diurne pendant tout ce mois de jeûne & de pénitence.

Il n'est point de musulman qui n'observe avec le plus grand scrupule ces instans & ceux où commencent les cinq heures canoniques. Trois de ces heures, à ne les envisager que dans leurs rapports avec le lever, le midi & le coucher du soleil, sont absolument les mêmes dans toutes les saisons de l'année, parce qu'elles sont réglées sur le cours périodique de cet astre. Ainsi la première ou celle du matin, commence toujours quarante-cinq minutes avant le lever du soleil, la seconde ou celle de midi, quarante minutes après qu'il a passé au méridien,

& la quatrième ou celle du soir, vingt minutes après son coucher. A l'égard des deux autres, dont l'une est de midi jusqu'au soir, & l'autre du soir jusqu'à l'aurore, elles commencent plutôt ou plus tard, suivant la longueur ou la brièveté des jours.

La Thrace.

Il serait difficile de se méprendre sur les heures où commencent les cinq prières du jour, parce qu'elles sont exactement annoncées au public par l'*ezann*, qui se fait presque au même instant dans toutes les mosquées de l'empire. Cet *ezann* tient lieu de cloches, dont l'usage est inconnu aux mahométans. Il n'en existe ni dans les temples, ni au sérail, ni à la cour, ni dans aucun hôtel particulier. Les *muezzinns*, préposés à ces annonces, excellent ordinairement par la mélodie & les sons agréables de leur chant. Montés sur le haut des *minarets*, ils entonnent l'*ezann*, tournés vers la Mecque, les yeux fermés, les deux mains ouvertes & élevées, les pouces dans les oreilles. Dans cette attitude, ils parcourent à pas lents la petite galerie qui régne autour de chaque minaret. Deux ou quatre de ces flèches décorent toutes les mosquées. Les deux prières diurnes, seconde & troisième, sont annonées du haut de tous les minarets en général; les trois autres sur un seul de chaque mosquée.

La Thrace.

Le calme & le ſilence qui règnent dans les villes où l'on n'eſt jamais troublé ni par le ſon des cloches, ni par le bruit des voitures, portent au loin la voix de ces *muezzinns* dans toutes les heures canoniques, mais ſur-tout dans celle du matin, vers l'aurore. Ces annonces périodiques ont quelque choſe de grand & de majeſtueux : elles réveillent la dévotion même des perſonnes les moins religieuſes. L'ame eſt en effet doucement émue, lorſque du fond de ſon lit & à la lueur du crépuſcule, on entend des voix mélodieuſes prononcer & répéter enſemble ces paroles : Venez à la prière ! venez au temple du ſalut ! la prière eſt à préférer au ſommeil !

Cet *ezann* ſe renouvelle cinq fois par jour, & cinq fois par jour il met en mouvement tous les peuples qui profeſſent la religion de Mahomet. Au moment que la voix des *muezzinns* ſe fait entendre, le muſulman, quelque ſoit ſon état, ſon rang, ſa condition, abandonne tout pour faire la prière : on s'en acquitte dans les moſquées, dans les maiſons, dans les boutiques, dans les magaſins, dans les marchés, dans les promenades publiques, enfin par-tout où l'on ſe trouve. A moins d'avoir vu cette nation chez elle, on n'aura jamais qu'une idée imparfaite de ſon attention

conſtante & ſcrupuleuſe, hommes & femmes, grands & petits, riches & pauvres, prêtres & laïques, à ſatisfaire au devoir des cinq prières. On dirait que ce peuple immenſe ne forme qu'une ſociété religieuſe. La Thrace.

Chaque jour on voit les miniſtres & les grands de l'état quitter la plume, ſuſpendre les occupations les plus importantes, pour ſe mettre ſur le tapis, & faire la prière au milieu de l'appartement où ils travaillent, ſouvent en préſence d'une foule d'officiers. Lorſque le maître de la maiſon à fini ſa prière, il cède ordinairement ſa place aux plus diſtingués d'entr'eux, qui rempliſſent ſucceſſivement ce devoir. Les gens d'un rang ſubalterne paſſent dans un autre appartement.

Cette pratique eſt ſi univerſelle, que perſonne n'oſe y manquer, par la crainte d'être taxé d'irreligion. Quelque vicieux, quelqu'incrédule que ſoit un citoyen, il eſt toujours attentif à ces devoirs du culte extérieur, ſurtout s'il eſt employé au ſervice public. C'eſt par-là que la nation le juge plutôt que par ſon mérite & par ſes talens. On ſent qu'elle doit être la force de cette opinion ſur les eſprits, même les plus libres, comme ſur les perſonnes les plus puiſſantes dans l'empire par leur crédit & leurs emplois. Auſſi, ſoit piété, ſoit hypo-

crifie, tout musulman a la plus grande attention de satisfaire aux devoirs du culte public.

La Thrace.

Rien de plus simple que l'office public. Il répond & à l'intérieur des mosquées, & à l'extérieur des *Imans* & des autres ministres de la religion, qui ne portent jamais aucun habit sacerdotal; mais rien de plus grand, rien de plus auguste que ce culte lui-même pratiqué dans le silence & le recueillement le plus profond.

Nonobstant la simplicité qui règne dans tous ces temples, ils ne laissent pas, sur-tout les mosquées impériales, de frapper l'œil par l'immensité de leur étendue & l'élévation de leurs voûtes. La plupart sont ornés de riches colonnes de porphyre, de vert antique, ou de marbre. Les décorations se réduisent à de petites lampes d'argent & à de petits lustres artistement travaillés, garnis à l'entour de lampions & d'œufs d'autruche, & sur lesquels on lit des versets du *Courann* écrits en lettres d'or. Quelques-unes de ces mosquées ont aussi des lampes d'or enrichies même de pierreries. Les murs de toutes en général n'offrent que des inscriptions ou des tablettes sur lesquelles sont écrits en grosses lettres d'or le nom de Dieu, *Allah*, & ceux du prophète, des quatre premiers califs & des *Imans*, enfans

d'Ali. On n'y voit aucune image, aucune figure, aucune représentation quelconque ni en peinture ni en sculpture : la loi est très-rigoureuse sur ce point. La Thrace.

Trois objets principaux caractérisent, pour ainsi dire, tous les temples mahométans. 1°. L'autel, qui consiste en une concavité ou espèce de niche haute de six ou huit pieds, pratiquée dans le mur au fond même de l'édifice, & qui n'a d'autre objet que d'indiquer la position géographique de la Mecque ; 2°. La tribune des *muezzinns*, toujours à la gauche de l'autel ; 3°. La chaire des *scheikhs*, *prédicateurs* : elle est élevée de deux ou trois gradins à la droite de l'autel.

De jour, le service divin se fait sans cierges & sans flambeaux ; ce n'est que dans les prières de nuit que l'on allume une partie des lampions suspendus aux voûtes & les cierges placés près de l'autel. Il n'y en a ordinairement que deux, l'un à la droite, l'autre à la gauche de l'autel : il est cependant permis aux ames pieuses d'en ajouter d'autres. Les chandeliers sont communément de cuivre ; très-peu de mosquées en ont d'argent ; celle de Sainte Sophie en a deux grands d'or massif, triste monument des dépouilles de la Hongrie, lorsque Bude sa capitale tomba au pouvoir de Soliman premier.

La Thrace.

Telle eſt du moins l'opinion du public & de tous les miniſtres qui deſſervent cette moſquée.

On ne voit dans aucun temple mahométan ni bancs, ni chaiſes, ni fauteuils : l'uſage n'en ſerait compatible ni avec les mœurs de la nation, ni avec la nature même de ſon culte, qui conſiſte en des inclinations de tête & des proſternations. Grands & petits, tous s'aſſeyent indiſtinctement ſur les tapis ou ſur les nattes dont les moſquées ſont garnies dans toutes les ſaiſons de l'année ; auſſi n'y entre-t-on jamais qu'avec la ſeconde chauſſure : on ôte la première à la porte du temple, en été comme en hiver.

Dans l'office public, l'*Iman* célébrant eſt toujours placé devant l'autel, à la tête de l'aſſemblée ; le peuple ſe range derrière lui en lignes paralleles de droit à gauche, depuis l'autel juſqu'à la porte du temple : on ne ſe met jamais ſur une nouvelle ligne que les vides des premières ne ſoient entièrement remplies. Les mouvemens, les divers exercices que l'on y fait, avec une méthode & une préciſion ſingulière, offrent le coup-d'œil le plus frappant. L'*Iman* récite ſeul les prières à haute voix ; il n'eſt permis qu'à lui & aux *muezzinns* de pſalmodier ; le peuple répète à voix baſſe le chant

de l'*Iman*, & écoute en silence les différens chapitres du *courann* qu'il récite : il n'y a que l'*amen* seul, *amînn*, qu'il puisse articuler à voix haute. Comme la loi n'admet dans l'assemblée des hommes que des femmes d'un certain âge, on n'en voit guères dans les mosquées. Cependant des tribunes particulières leur sont réservées; elles sont garnies de jalousies & élevées à l'entrée du temple, au-dessus de la porte principale : par-là, les femmes qui s'y rendent, forment, suivant l'esprit de la loi, les derniers rangs de l'assemblée. Elles ne se réunissent jamais entre elles pour faire la prière en corps, soit à la mosquée, soit ailleurs. Il n'existe nulle part ni couvens, ni monastères, ni maisons, ni société religieuses pour le sexe.

La Thrace.

A moins d'empêchemens légitimes, il est bien rare que l'on se dispense de faire les prières du jour en commun, soit à la mosquées, soit ailleurs. Les ames dévotes & ceux qui ont intérêt de se ménager l'opinion du public n'y manquent jamais; les sultans eux-mêmes s'en acquittent le plus souvent dans une des chappelles du sérail avec les gentils-hommes de la chambre.

Tout ce que la loi prescrit pour le maintien de la pureté corporelle durant la prière,

La Thrace.

& les détails où elle entre sur tout ce qui peut l'invalider, montrent avec quelle rigueur elle exige du musulman de tout état, de toute condition & de tout sexe, le recueillement le plus profond & le plus respectueux durant cet exercice : aussi pendant la prière nul musulman ne se permet-il de tourner la tête, de promener ses regards, d'adresser le moindre mot à personne.

Les défenses de porter la main sur le côté, d'élever les yeux ou les mains vers le ciel, d'avoir les cheveux flottans, de se découvrir la tête, ne sont pas moins observées : elles influent même sur l'état moral & civil de toute la nation. Ces manières, comme celles d'avoir les pieds en dehors, de croiser les jambes lorsqu'on est debout, de les porter en avant, enfin les différentes postures européennes sont absolument inconnues à ces peuples. Tout est simple & naturel chez eux. Leur démarche porte l'empreinte de ce caractère sérieux & grave qui est presque général parmi les musulmans. Jamais ils ne se découvrent, ni à la mosquée, ni ailleurs, ni pour le culte religieux, ni dans la société civile.

Ce n'est jamais que lors des événemens très-extraordinaires, heureux ou malheureux, & dans les excès de son allégresse ou de son af-

fliction, qu'un musulman ôte son turban pour rendre graces au ciel ou pour en implorer les secours. Ces exemples sont même très-rares, sur-tout parmi les grands, & plus encore parmi les princes. Les annales de l'empire n'en offrent qu'un seul : c'est celui de Sélim premier, qui, après la conquête du *Caire*, ayant été le vendredi suivant s'acquitter de la prière de midi dans la mosquée, ôta son turban, fit enlever le riche tapis qui était sous ses pieds, se prosterna la face contre terre, versa des larmes d'attendrissement, & rendit mille actions de grace à l'éternel sur le succès brillant de ses armes. . . . .

La Thrace.

La prière publique des vendredis est la seule de la semaine qui doive être faite à la mosquée & en corps, & par cela même elle est regardée comme le plus auguste & le plus sacré de tous les actes publics de l'islamisme. Elle n'a cependant jamais lieu sans les six conditions prescrites par la loi. Nous allons les développer dans le même ordre. . .

1°. *La cité.* — Il n'y a que les cités qui aient le droit de faire célébrer l'office solemnel des vendredis, encore n'est-ce que dans les principales mosquées de leur enceinte. Ces temples sont distingués par une chaire très-élevée à la gauche de l'autel, & réservée à l'espèce de

prône qui précède la prière & qui constitue proprement la solemnité du service divin de ce jour-là. La loi ne reconnaît pour cités, ni les bourgades, ni les villages, ni les bourgs, mais toute habitation qui réunit dans ses murs un corps de société, un certain nombre de fidèles, sous les auspices & sous l'autorité d'un gouverneur, *Emir*, & d'un magistrat, *Cadi*, légitimement autorisés à y exercer les droits, l'un de la puissance politique, & l'autre de la puissance judiciaire.

2°. La *présence du sultan*.—Cet article prouve de quelle obligation il est pour le monarque, comme chef de la religion, d'assister & même de présider à cet office public. Rien ne peut le dispenser de ce devoir pratiqué par le prophète & par les califs ses successeurs : aussi aucun sultan n'y manque, à moins d'une maladie grave ou de circonstances extraordinaires, telles qu'en offrent les annales de la monarchie. Des raisons politiques ajoutent d'ailleurs aux dispositions impérieuses de la loi : un sultan ne pouvant s'en dispenser que lorsqu'il est pour ainsi dire à l'agonie, son absence répand aussi-tôt l'alarme & quelquefois met en effervescence les esprits turbulens. D'après ces considérations, les souverains dans leurs maladies s'efforcent de quitter

leur lit, de sortir du sérail, & de se rendre le vendredi à la mosquée. Comme ils ne paraissent jamais en public qu'à cheval, & qu'il est de la loi plus encore que de l'étiquette, qu'un calife régnant se montre à son peuple, plusieurs sultans ont aggravé leurs indispositions, en s'exposant l'été à l'ardeur du soleil & l'hiver aux rigueurs de la saison : ainsi la loi, la religion, la politique tout ensemble obligent les sultans à se rendre à la mosquée chaque vendredi. Ce n'est donc point ici une cérémonie vaine & arbitraire, comme le prétendent divers écrivains.

La Thrace.

Les sultans y vont avec un cortége éclatant, quoique composé des seuls officiers du sérail & de la maison impériale. Nul ministre, nul homme de loi, nul officier public n'est tenu ce jour-là de l'accompagner. Quoique maître d'honorer de sa présence telle mosquée qu'il lui plaît, le monarque se rend néanmoins tour à tour à celles qui ont le droit de célébrer la prière publique du vendredi. Au fort de l'hiver seulement, sa hautesse se rend d'ordinaire à Ste. Sophie, à cause de sa proximité du sérail, mais elle ne s'acquitte jamais par elle-même des fonctions de l'*imameth*. Des ministres de la religion l'y exercent en son nom & en sa place dans chacune des mos-

La Thrace. quées de l'empire qui ont droit de célébrer cet office solemnel. Placé dans sa tribune, le sultan est censé y présider.

3°. *L'heure de midi* — c'est l'heure ordinaire des autres jours; ainsi ce n'est jamais que quarante minutes après midi que l'on célèbre cet office chez tous les peuples mahométans.

4°. Le *Khouthbé* — espèce de prône ou de profession publique sur l'unité & les attributs de l'Être suprême. Mahomet en est l'instituteur, il le récitait lui-même tous les ventredis, comme dans les deux fêtes du beyram. A la suite de cet office, il passait de la chaire à l'autel, où, placé à la tête de ses disciples, il faisait la prière & s'acquittait en personne des fonctions sacerdotales. Les califes ses successeurs suivirent son exemple: tels sont, d'après tous les docteurs mahométans, les titres qui caractérisent la légitimité des droits de la maison ottomane sur le *Khouthbé*, comme sur le keabé de la Mecque, et sur le califat universel.

5°. L'*Assemblée des fidèles*. — Comme cette prière solemnelle ne peut jamais avoir lieu qu'en corps & à la mosquée, rien n'égale l'affluence du peuple dans tous les temples qui ont droit de la célébrer. Il faut des raisons bien graves, des circonstances bien pressantes pour

qu'un musulman s'absente ce jour-là d'une de ces mosquées, & qu'il s'en tienne à la prière ordinaire de midi dans une autre; les malades seuls & ceux que la loi dispense de cet office public, tels que les esclaves, les mineurs, les voyageurs, les villageois, se permettent de faire à la même heure une prière particulière chez eux ou ailleurs. La Thrace.

Et 6°. *Une liberté entière & générale.* -- La liberté réquise pour la validité de cette prière solemnelle, s'étend jusqu'aux derniers du peuple; ainsi toutes les portes des mosquées & celles même de la ville sont entièrement ouvertes ce jour-là. Il n'est permis de fermer les portes d'une ville où il existe des temples qui ont le droit de faire cet office, qu'en temps de guerre, supposé cependant que l'on soit dans le cas de craindre une attaque soudaine de la part des ennemis.

Le fondateur de l'islamisme a consacré le vendredi, sizième jour de la semaine, à cet acte important de sa religion, en signe d'hommage & de reconnaissance envers l'Eternel, pour avoir créé l'homme ce jour-là. Cette institution était d'ailleurs conforme à son systême général, de n'admettre dans son nouveau culte rien d'analogue ni au christianisme, ni au judaïsme. C'est pour cette raison que le vendredi

La Thrace. n'eſt pas même célébré comme un jour de repos ou de fête publique ; il n'eſt diſtingué des autres jours que par cet office, & ce n'eſt que pendant la durée de cette prière, que le peuple eſt obligé de ſuſpendre tout travail & toute occupation quelconque, le reſte de la journée eſt abſolument employé comme les autres jours de la ſemaine.

Les deux fêtes du beyram ſont les ſeules fêtes religieuſes du muſulmaniſme. Comme les années des Mahométans ſont lunaires, ces deux fêtes parcourent, dans l'eſpace de trente-trois ans toutes les ſaiſons de l'année. La première n'eſt que d'un jour, le peuple cependant la célèbre trois jours de ſuite ; la ſeconde eſt de quatre : ces ſept jours de fête ſont de toute l'année les ſeuls de divertiſſement pour le peuple.

La célébration de ces deux *beyrams* ſe fait toujours avec le plus pompeux appareil. A ces époques le monarque reçoit les hommages des différens ordres de l'état ; cette cérémonie a lieu au ſérail vers le lever du ſoleil, & immmédiatement après le ſultan ſe rend à la moſquée avec un cortége encore plus brillant que celui des vendredis. Il eſt alors accompagné de ſes miniſtres & de tous les grands officiers de l'empire.

Ces

Ces deux beyrams étant les seules fêtes religieuses de la nation, sont conséquemment les seules époques où il soit permis dans toutes les villes mahométanes de fermer boutiques, magasins & marchés publics; tout commerce, tout trafic, tout travail manuel est suspendu dans ces sept jours de l'année; il n'est point d'individu, quel que soit son état & sa condition, qui n'ait, dans ces deux *beyrams*, un habit neuf. Les parens & les amis se font solemnellement visite pour se souhaiter la bonne fête, & c'est presque la seule occasion où il soit d'un usage général de se toucher la main, de s'embrasser & de se témoigner réciproquement les sentimens les plus affectueux. Les enfans baisent la main de leur père, de leurs ayeux, de leurs parens; les jeunes gens en font de même à l'égard des personnes âgées; mais les subalternes ne baisent jamais que le bord de l'habit de leurs chefs, des officiers supérieurs, des principaux personnages de l'état. On ne voit jamais dans le peuple, moins encore parmi les personnes de marque, ces démonstrations de joie, ces signes de gaieté qui éclatent chez les autres nations en différentes époques de l'année. Les Mahométans ne connaissent ni la danse, ni la musique, ni aucun jeu quelconque, tous ces amusemens sont prof-

La Thrace.

La Thrace.

crits par la légiſlation religieuſe; il n'y a rien de bruyant, rien de mondain dans la célébration de ces fêtes; toute la récréation du peuple conſiſte à ſe promener tranquillement, toujours à pas graves, dans la ville & dans les environs. Parens & amis, tous ſe raſſemblent & vont par bandes de huit, dix ou quinze perſonnes, viſiter leurs connaiſſances, s'arrêtant quelques momens, ſoit dans les places, ſoit dans les promenades publiques pour fumer, prendre du café & cauſer, avec le plus grand flègme, des affaires du temps & des évènemens du jour : tel doit être l'effet des mœurs ſimples & auſtères & du caractère ſérieux de ce peuple privé de la fréquentation entre les deux ſexes, chez lequel les femmes ne paraiſſent que rarement en public, & toujours voilées : ſans aucune idée des ſpectacles, des divertiſſemens publics, & où enfin l'uſage du vin, proſcrit par la loi, eſt interdit plus rigoureuſement encore dans ces jours de fête. La veille de chaque *beyram*, la police a ſoin de mettre le ſcellé ſur les portes de tous les cabarets, qui n'exiſtent même que dans les faubourgs habités par les chrétiens. Cette précaution eſt une loi des plus ſévères qui ſe renouvelle chaque année dans toute l'étendue de l'empire.

Les Mahométans, naturellement religieux

& attentifs à tous les devoirs du culte extérieur, se livrent d'une manière plus particulière encore aux exercices de piété pendant la lune du ramazann. Le jeûne ou l'abstinence la plus rigoureuse durant tout le jour est suivi d'une multitude de prières & d'actes de pénitence, dans la majeure partie de la nuit. Ils récitent le *courann*, font des prières surérogatoires & passent des heures entières dans les mosquées qui généralement sont toutes ouvertes & illuminées pendant les trente nuits de cette lune.

La Thrace.

Les prières extraordinaires à l'occasion des évènemens naturels ou des calamités publiques se font rarement. Celles qui sont prescrites pour les éclipses de soleil ou de lune, & dont l'objet est de rassurer les peuples contre l'effroi de ces phénomènes, ont été dictées non par ignorance des principes astronomiques, mais dans la vue d'écarter des esprits les idées superstitieuses, les pronostics & les illusions accréditées de tout temps par les astrologues & les devins. Plus les Mahométans ont avancé dans les connaissances astronomiques, plus ils s'éclairent, plus ils reviennent des préjugés dont ils ont hérité des anciens Arabes, & plus aussi ils voient d'un œil tranquille ces phénomènes célestes, sans recourir aux prières prescrites

La Thrace. par la loi, prières depuis long-temps abandonnées au vulgaire.

L'état ne les ordonne que dans les temps des calamités ou en temps de guerre, sur-tout lorsqu'elle est malheureuse; elles ne se font même que par la bouche des enfans, comme on l'a vu dans la dernière guerre avec la Russie. Chaque recteur des écoles publiques parcourt un ou deux fauxbourgs de la ville, à la tête des enfans dont l'éducation lui est confiée. L'un d'entre eux fait des vœux pour la prospérité des armes ottomanes, & les autres répondent tous ensemble *aminn*, *aminn*. A la suite de l'office public, on fait aussi pour le même objet des prières dans toutes les mosquées de l'empire, mais sur-tout à la Mecque & à Médine.

Les gens de guerre sont aussi extrêmement attentifs à s'acquitter de la prière prescrite aux militaires qui marchent en corps d'armée contre les ennemis de la religion & de l'état. Comme la loi impose à tout Mahométan l'obligation de faire la guerre aux peuples non mahométans, & que toutes les guerres sont envisagées comme des guerres de religion, dont l'objet principal est de défendre ou de propager l'islamisme, on sent à quel point cette idée échauffe l'enthousiasme, non seu-

lement des militaires, mais encore de toutes les classes de la nation. C'est pour soutenir cette ardeur & l'enflammer de plus en plus, que la cour ottomanne, à l'exemple des anciens califes, a toujours soin de faire marcher à la suite des armées, les plus enthousiastes, soit des ministres de la religion, soit des *scheykhs*, et *derwischs* des différens ordres. La veille d'une action, ils passent ordinairement la nuit en prières & en larmes; parcourant ensuite tous les rangs de l'armée, ils exhortent les officiers & les soldats, par les motifs les plus puissans de la religion, à bien remplir leur devoir, & leur parlent des biens temporels & spirituels promis par le prophète à tous ceux qui combattent ou meurent pour la défense de la foi; c'est alors qu'ils relèvent cette maxime non moins politique que religieuse: *ou la gloire du triomphe, ou la gloire du martyre.* Enfin, pendant l'action, les uns chantent divers passages du *courann*, & les autres unissant leurs voix à celle des combattans, répètent sans cesse le nom de Dieu *Allah Allah*, avec des cris & des hurlemens affreux. Autrefois, lorsque les sultans commandaient en personne leurs armées, ils étaient en usage aussi de passer la nuit en prières; quelques-uns même, au moment du combat, se jetaient au milieu

La Thrace.

La Thrace. de leur tente, la face en terre, & faisaient, dans cette attitude, les plus ferventes prières.

Les purifications forment une des pratiques les plus essentielles du culte musulman. La loi ne permet à l'homme l'exercice d'aucun acte religieux, avant de s'être préalablement lavé de toute souillure quelconque, & mis dans un état parfait de pureté corporelle. Ces lustrations cependant n'ont aucun rapport aux souillures de l'ame. Les péchés ne s'effacent que par le repentir, des larmes de componction, des actes de pénitence propres à appaiser le courroux du ciel, & à attirer sur le pécheur la miséricorde de de dieu. Ainsi, le véritable objet des lustrations est de rendre à l'homme la pureté qui lui est nécessaire pour s'acquitter dignement de tous les devoirs de la religion.

Ce point contribue essentiellement à la propreté physique de ces peuples. Par cette raison, ils sont très-attentifs à écarter de leurs appartemens tout animal quelconque. Si chez les musulmans l'humanité prodigue les plus grands soins à la conservation des animaux, les lois de la pureté les écartent constamment de l'homme & de la femme. Jamais on ne voit un mahométan prendre sur ses genoux un chien, un chat, &c., ni même les laisser

approcher de ſa perſonne, dans la crainte de s'expoſer aux ſouillures réprouvées par la loi. La Thrace.
Par ce motif encore, l'un & l'autre ſexe s'abſtiennent preſque toujours de porter des robes traînantes ; ils se ſervent même d'une double chauſſure, dont la première eſt toujours laiſſée dans le veſtibule ou à la porte de l'appartement, & ils ne font jamais chez eux la prière que ſur un petit tapis conſacré à cet uſage. Ces tapis d'adoration ſuivent même les ſeigneurs dans leurs viſites & dans leurs courſes, ſoit à la ville, ſoit à la campagne. Un laquais le porte ſous le bras, & à l'heure marquée il l'étend aux pieds du maître, qui s'y place & fait ſa prière, la conſcience tranquille de ſavoir que ſon prie-dieu eſt dans une pureté égale à celle de ſon corps & de ſon vêtement. Ceux qui n'ont pas leur tapis, s'agenouillent ſur celui du maître de la maiſon où ils ſe trouvent, & au défaut de celui-ci, ils ſe ſervent de leur manteau ou de leur habit : on eſt ſur ce point d'une attention ſcrupuleuſe, par la crainte de poſer les mains & la tête, lors des proſternations, ſur un ſol qui ne ſerait pas dans cet état de pureté que la loi exige, pour rendre dignement au créateur le culte qui lui eſt dû.

L'ablution eſt un genre de luſtration qui

La Thrace. exige d'être renouvelé toutes les fois que le musulman déchoit de sa pureté légale par divers événemens naturels ou accidentels, tels qu'ils sont énoncés dans le texte de la loi. Cette pratique ne consiste qu'à se laver les mains, les pieds & le visage, avec une partie de la tête : elle se renouvelle plusieurs fois le jour, mais sur-tout dans les cinq heures canoniques consacrées à la prière. Le retour fréquent de cette pratique a nécessité cette quantité prodigieuse de fontaines qui entourent l'enceinte extérieure des mosquées dans toutes les villes mahométanes. Les grands, les gens aisés, les femmes, ceux qui s'acquittent dans l'intérieur de leurs maisons de la prière, y font aussi leurs ablutions, toujours de la manière prescrite par la loi.

On se met ordinairement sur le bord du sopha, devant une espèce de cuve d'étain ou de cuivre étamé, posée sur une pièce ronde de drap rouge, pour empêcher que le tapis ou la natte dont l'appartement est garni ne soit mouillée : un domestique, genou à terre, verse de l'eau à son maître ; un autre tient un linge destiné à ces purifications. A mesure qu'il se lave les mains, la bouche, les narines, le visage, les bras, il récite les prières prescrites par la loi pour chacune de ces parties sépa-

rément. Quant aux pieds, on ne fait que se baigner la chaussure. On ne lave cette partie du corps que dans l'une des cinq ablutions du jour, & le plus communément dans celle du matin, avant de se chausser; mais tout musulman non chaussé, ou qui porte des sandales, sans bas, comme la plupart des Arabes & des Africains, les gens de la campagne, les artisans, le commun du peuple, ne manquent jamais de se laver aussi les pieds dans toutes les ablutions.

La Thrace.

Il est très-probable que Mahomet suivit sur ce point le lévitique ainsi que les coutumes des anciens Égyptiens, dont les rituels avaient un rapport si intime avec la santé des citoyens. Le fondateur de l'islamisme en fit une loi divine ; il prescrit l'usage de toutes ces purifications jusqu'à l'excès, dans le dessein sans doute d'y assujétir & d'y habituer tellement la nation, qu'elle ne peut jamais les négliger. Aussi cette pratique est-elle générale & constante chez tous les peuples mahométans. Toute ville, toute bourgade, tout village, quelque chetif qu'il soit, a ses bains publics, la plupart élevés par la piété des grands & des personnes opulentes : ils sont constamment chauffés. Chaque sexe a les siens. Il en est aussi de

La Thrace. communs à l'un & à l'autre: le jour eſt pour les femmes, la nuit pour les hommes.

Ces bains chauds, ces étuves ſont de grands édifices bâtis de pierres, revêtus en ſtuc, & toujours pavés de marbre; ils ne ſont éclairés que par de hautes coupoles percées en échiquier & garnies de verres convexes, blancs ou verdâtres: un foyer ſouterrain échauffe l'édifice par le moyen de pluſieurs tuyaux diſpoſés dans l'épaiſſeur même des murs. La chaleur y eſt ordinairement de 30 à 35 degrés du thermomètre de Réaumur: on y eſt comme dans un nuage de vapeurs & d'exhalaiſons humides; les perſonnes même les plus maîgres y éprouvent une tranſpiration ſubite; la ſueur découle par tous les pores: on n'y entre jamais que nu, le corps ſimplement couvert d'un tablier, depuis le ſein juſqu'aux pieds; il eſt de ſoie, de lin ou de coton, toujours rouge ou bleu: on s'y chauſſe de longs patins, parce que la chaleur du pavé ne permet pas d'y marcher pieds nus. De grandes urnes de marbre blanc, ménagées contre le mur de diſtance en diſtance, reçoivent par des robinets ſéparés, de l'eau froide & de l'eau bouillante. C'eſt autour de ces urnes que ſe font les purifications; aſſis ſur de petites banquettes, on ſe verſe ſur la

tête & ſur le corps de grandes taſſes d'eau : moyennant les robinets d'eau froide & d'eau bouillante, chacun eſt le maître de prendre le dégré de chaleur qu'il lui plait : des rigoles taillées dans le pavé, ſervent à l'écoulement de ces eaux le long de l'édifice. La Thrace.

Si outre les purifications, le bain que l'on prend a auſſi pour objet la propreté, les femmes ſe font alors ſervir par des baigneuſes qui ſont affectées au ſervice de ces bains. Ces *telaks*, comme on les appèle, ont une adreſſe ſingulière pour nouer & dénouer les cheveux, les treſſer, laver le corps & frotter la peau depuis les épaules juſqu'aux pieds; elles ſe ſervent d'un gant de ſerge, elles y emploient auſſi de l'écume de ſavon parfumé; elles font encore uſage d'une eſpèce de terre pétrie avec des feuilles de roſes, pour dégraiſſer les cheveux. Comme toutes les femmes mahométanes ſont dans l'habitude de s'épiler, & cela encore par principe religieux, elles y emploient une argile très-fine, d'une qualité mordante ; les hommes en font de même, le plus grand nombre ſe ſert de raſoir.

Ces bains contiennent quarante, cinquante & même ſoixante perſonnes à-la-fois ; on n'entre jamais dans l'eau, on ne connaît guères les bains d'immerſion ; au reſte, tout

La Thrace. s'y paſſe dans la plus grande décence. Chaque femme garde ſoigneuſement le tablier dont elle eſt enveloppée ; les baigneuſes paſſent la main ſous ce tablier, pour frotter le ventre, les cuiſſes & les jambes. Quand on a fini de ſe baigner, les baigneuſes couvrent en même-temps les épaules d'un linge, & la tête d'un mouchoir blanc. On paſſe enſuite dans l'antichambre du bain, où l'on éprouve dans une atmoſphère plus tempérée, toutes les douces ſenſations qu'exige la grande dilatation des fibres.

Ces antichambres ſont de vaſtes pièces garnies dans leur pourtour de hautes & larges eſtrades qui préſentent une infinité de lits ; ils conſiſtent en matelas & en couvertures garnies de draps très-propres ; on trouve alors ces lits délicieux ; on s'y repoſe avec volupté, on y éprouve un calme & un bien-être très-difficiles à exprimer ; c'eſt une ſorte de régénération dont le charme eſt encore augmenté par des boiſſons reſtaurantes, & ſur-tout par un café exquis. Ces lits, que les femmes, en arrivant au bain, choiſiſſent à leur gré, & où elles quittent leurs habits, leur ſervent en même-temps de toilette ; c'eſt-là qu'elles s'habillent & font leur parure ; une ſûreté parfaite y règne ; tout ce qui eſt dépoſé dans ces anti-

chambres eſt ſous la garde générale de l'intendante du bain, placée au fond de l'antichambre, ſur une eſpèce de ſiége élevé; elle ſurveille à tout avec une attention d'autant plus active, qu'elle eſt reſponſable du moindre évènement fâcheux qui pourrait ſurvenir. On ne dépoſe ordinairement entre ſes mains, que les ornemens en or, en argent ou en bijoux, que chaque femme reprend en quittant le bain : cette intendante fait même ſouvent des apparitions dans l'intérieur, non ſeulement par égard pour les dames d'un certain rang, mais encore pour voir par elle-même ſi tout s'y paſſe dans la décence; le même ordre règne dans ceux qui ſont deſtinés pour les hommes. La Thrace.

On peut aiſément ſe figurer à quel point ces lieux ſont fréquentés dans toutes les ſaiſons de l'année. Par cette raiſon, le nombre de ces bains publics eſt conſidérable dans toutes les villes mahométanes. On en compte plus de trois cents à Conſtantinople; les familles opulentes en ont dans leur propre maiſon pour leur uſage particulier, on peut dire que ce ſont autant d'édifices de luxe & d'oſtentation.

Les femmes riches s'y diſtinguent toujours des autres; on reconnaît aiſément leur état & leur condition, par le faſte & l'élégance de leur parure. Elles ſe ſervent de hauts patins

La Thrace. richement brodés & incruſtés de nacre de perle; leurs taſſes ſont d'argent ou de vermeil, leurs chemiſes de bain & tout le linge qui y eſt conſacré ſont brodés dans le bord en or ou en argent ; elles ſe parfument avec du bois d'aloës, de l'ambre gris & d'autres aromates ; elles font auſſi des déjeûners & des dîners ſomptueux dans les antichambres, au ſortir du bain. Elles mettent cependant beaucoup plus de recherches chez elles, dans leurs bains particuliers, tout y reſpire le luxe & la volupté.

Il n'est pas douteux que l'uſage de ces bains ne ſoit très-ſalutaire, puiſqu'il ranime la tranſpiration, qu'il donne une impulſion nouvelle aux ſources de la vie, & qu'il prévient les maladies épidémiques de ces climats chauds. On ne pourrait tout au plus qu'en condamner l'uſage immodéré, parce que la ſueur continuelle que provoque la chaleur exceſſive de ces bains, peut à la longue jetter tout le genre nerveux dans un état de relâchement & de débilité. On laiſſe la diſcuſſion de ce point de phyſique au jugement des gens de l'art; on les prie cependant d'en peſer les avantages & les inconvéniens, de rapprocher la théorie de la pratique, & de combiner les principes de l'économie animale avec l'ex-

périence de tant de siècles, puisque la nation qui fait usage de ces bains, même à l'excès, ne laisse pas d'être saine & robuste, exempte de beaucoup d'infirmités graves qui affligent ailleurs l'humanité, & que l'un & l'autre sexe y jouissent d'une santé riante & soutenue jusques dans l'âge le plus avancé.

La Thrace.

CHAPITRE XII.

Des Péchés des sept nuits saintes. — Circoncision. — De l'Astronomie judiciaire & des Divinations. — Vénération pour les saints du Mahométisme. — De la Doctrine du Fatalisme & de la Prédestination. — Des Temples & des Edifices qui entourent les Mosquées.

La Thrace.

LES fondateurs de tous les temples mahométans ne manquent jamais de les doter & d'établir à perpétuité les revenus nécessaires à l'entretien, soit de la mosquée, soit des ministres destinés à la desservir. Parmi ces ministres est ordinairement un prédicateur sous le nom de *vaiz*; il est obligé de prêcher chaque vendredi, toujours après l'office solemnel de midi, afin de ne gêner personne & de laisser à chacun la liberté de suivre à son gré les mouvemens de son zèle.

Peu de ces ministres prononcent leurs discours de mémoire; ils ne prêchent ordinairement que sur les dogmes, le culte & la morale; rarement touchent-ils les points de controverse. Les plus zèlés, les plus hardis se

se permettent aussi d'exposer dans leurs sermons les devoirs des ministres, des magistrats, des chefs de la nation, du sultan même; ils s'élèvent contre le vice, le luxe & la corruption des mœurs; ils frondent sans ménagement & le plus souvent avec impunité, l'injustice, la vénalité, l'oppression, la conduite des tyrans qui foulent aux pieds la loi, la religion & les peuples. Les sultans assistent quelquefois à ces sermons, ils sont même dans l'usage de gratifier alors, le prédicateur, de vingt, trente ou quarante ducats qu'on lui remet en cérémonie, au nom de sa hautesse, au moment qu'il descend de chaire. Dans les temps de calamités & de troubles, la liberté avec laquelle ces ministres s'expliquent sur les désordres de l'état & les abus de l'autorité arbitraire, a souvent décillé les yeux des monarques, des visirs, des favoris, sur l'état périlleux & de leurs personnes & des affaires publiques.

La Thrace.

Les Mahométans ont consacré à la vénération publique, sept nuits que l'on regarde comme les plus saintes & les plus augustes de toute l'année. Ces nuits ont été instituées en mémoire des plus grands mystères & des plus grandes vérités du musulmanisme. Ce sont, dans l'ordre de leurs époques lunaires;

La Thrace. 1°. La nuit de la nativité du prophète; 2°. La nuit de sa conception; 3°. La nuit de sa prétendue assomption; 4°. La nuit *leileth*. On la célèbre toujours avec des sentimens de crainte & d'effroi, parce qu'on la regarde comme une nuit terrible où les anges, postés sur les deux côtés de l'homme, pour écrire ses bonnes & ses mauvaises actions, déposent leurs livres & en reçoivent de nouveaux pour continuer le même office.

5°. La nuit *leileth-ul-cadis*. On l'envisage comme étant spécialement consacrée à des mystères ineffables, ce qui la met fort au-dessus de toutes les autres. C'est une opinion commune, que mille prodiges secrets & invisibles s'opèrent dans cette nuit; que tous les êtres inanimés y adorent Dieu; que toutes les eaux de la mer perdent leur salure & deviennent douces dans ces momens mystérieux; qu'enfin telle est sa sainteté, que les prières faites dans cette nuit seule, équivalent en mérites à toutes celles que l'on ferait pendant mille lunes consécutives. Il n'a cependant pas plu à Dieu de la découvrir, de la révéler aux fidèles; nul prophète, nul saint n'a pu la découvrir, de sorte que l'on ignore encore cette nuit si auguste, si mystérieuse, si favorisée du ciel. On la suppose cependant dans une des nuits im-

paires du *ramazann*, c'eſt pourquoi on la célèbre tous les ans le 27 de cette lune de jeûne & de pénitence; enfin, les deux dernières ſont celles qui précèdent les deux fêtes du *beyram*.

Les Mahométans célèbrent ces nuits comme celles du *ramazann*, par l'illumination des minarets & des moſquées. Ces temples ſont ouverts, & quoiqu'il n'y ait aucune obligation canonique de s'y rendre, d'y faire des prières particulières, la dévotion néanmoins y attire beaucoup de monde de tout état & de toute condition. Les ames les plus religieuſes gardent même dans ces ſept nuits la plus grande continence. Les maris ne ſe permettent pas de coucher avec leurs femmes, ni les patrons avec leurs eſclaves, dans la crainte d'avoir des enfans eſtropiés ou défectueux; une opinion aſſez générale faiſant regarder tous les enfans nés contrefaits, comme conçus dans l'une de ces ſept nuits ſaintes. Le ſultan eſt cenſé exempt de cette continence, mais ſeulement pour la nuit du 25 du *ramazann*. C'eſt la ſeule de toute l'année où le monarque ſort du ſérail pour aller à la moſquée de Ste. Sophie. A ſon retour, il eſt éclairé par une infinité de fanaux de différentes couleurs, dont la nation en général ſe ſert ordinairement la première nuit des noces. Cette cérémonie eſt rela-

La Thrace.

tive à l'usage où sont les sultans de coucher alors avec une esclave vierge de leur *harem*. Si elle a le bonheur de concevoir, c'est un heureux pronostic pour la félicité de sa hautesse, de sa maison & de son empire ; ainsi la même opinion qui fait envisager à la nation entière comme un péché, toute co-habitation quelconque, dans les sept nuits réputées saintes, semble inviter dans celle-ci, le sultan lui-même, en sa qualité de calife & de premier *imam*.

Tout musulman doit être circoncis ; on peut cependant s'en dispenser en cas de danger ou d'empêchement naturel : ainsi l'enfant qui serait mal conformé, ou l'infidèle qui embrasserait l'islamisme dans un âge avancé, peut se dispenser de cette opération qui, d'après l'avis des médecins, pourrait le mettre en danger. L'âge requis n'est pas déterminé par la loi ; cependant le plus convenable d'après l'opinion de quelques imams, est celui de sept ans.

L'islamisme regarde Abraham comme l'instituteur de la circoncision ; cet acte, fondé sur l'exemple des disciples & non du prophète lui-même, que l'on prétend être né circoncis, ne peut être envisagé comme absolument nécessaire pour acquérir le caractère de l'islamisme. Ainsi, tout homme qui n'a pas été circoncis dans son enfance, se dispense sans

ſcrupule de cette opération, ſur-tout ſi elle eſt jugée dangereuſe ; mais les médecins que l'on eſt obligé de conſulter, doivent toujours être nationaux.

Malgré les modifications que préſente la loi relative à cette cérémonie, les parens ſont très-attentifs à s'en acquitter, ſur-tout ceux dont les enfans ſont voués à l'état militaire. Ils craindraient de les expoſer à être privés de la ſépulture, des lotions & des prières funèbres, ſi, venant à être tués à la guerre, on les trouvait ſur le champ de bataille confondus avec les cadavres des ennemis. On ne les diſtingue alors de ceux-ci que par la marque de la circonciſion ; d'ailleurs, les muſulmans non circoncis ſemblent porter une ſorte de réprobation aux yeux des autres muſulmans.

C'eſt ordinairement à l'âge de ſept ans que l'on fait ſubir aux enfans cette opération ; elle ſe fait avec le raſoir par des hommes exercés, la plupart ſont des barbiers publics. La cérémonie a toujours lieu dans la maiſon paternelle, entre parens & amis. L'*imam* de la moſquée y aſſiſte, récite des prières & fait des vœux pour la proſpérité de l'enfant & de ceux à qui il appartient. Dans les familles diſtinguées, ce jour eſt une occaſion de bienfaiſance & de libéralité. On réunit à l'enfant de la

La Thrace.

maison ceux des personnes qui y sont attachées, & souvent même ceux des familles indigentes, tout se fait alors aux frais de la même maison. Pour profiter de ces occasions, les uns retardent & les autres accélèrent l'époque de la cérémonie, de sorte que l'on voit des enfans de tout âge soumis, dans un même jour, au glaive de la circoncision.

Pendant huit ou dix jours, les parens n'oublient rien auprès des nouveaux circoncis pour faire diversion aux douleurs qu'entraîne cette opération. Parés magnifiquement, le turban garni de fils d'or ou d'argent, & surmonté de panaches ou d'aigrettes, on leur fait visiter parens & amis, on les promène même comme en pompe dans les places publiques.

L'acte est presque toujours accompagné d'aumônes & d'holocaustes. Les animaux destinés à l'immolation, agneaux, boucs, sont ordinairement décorés de banderoles, de clinquant, de plumes de héron, de colliers, &c. on tigre aussi leur peau avec une teinture rouge.

On célèbre cet acte religieux par des banquets & des fêtes domestiques; chez les grands, sur-tout dans les maisons souveraines, on y met l'appareil le plus fastueux. Les califes & tous les princes des différentes dynas-

ties mahométanes étalaient, dans ces occasions, la plus grande magnificence; les sultans ottomans en font de même. Il est d'usage d'envoyer, en ces occasions, des lettres circulaires aux *pachas*, aux gouverneurs, aux intendans, aux magistrats de toutes les provinces & de toutes les grandes villes de l'empire. Par ces lettres, le sultan leur fait part de la cérémonie, & les invite à s'y trouver. Ils y assistent en effet par des substituts qui, ce jour-là, les représentent à la cour, & font en leur nom de riches présens au jeune prince, en signe d'hommage & de servitude. Nous rapporterons ici la lettre circulaire que *Mourad* III adressa à cette époque aux grands de son empire; elle est digne de remarque par son style & par ses métaphores singulières.

AU PLUS ILLUSTRE, &c.

« Nous vous faisons savoir par cette pièce impériale, décorée de notre monogramme, *toughra*, très-noble & très-auguste, qu'étant d'un devoir sacré & indispensable pour le peuple élu, pour le peuple béni, pour le peuple mahométan, mais particulièrement pour les sultans, les monarques, les souverains, comme pour les princes du sang de leur au-

guste maison, de suivre en tout les lois & les
La Thrace. préceptes de notre saint prophète, le coriphée de tous les patriarches & de tous les envoyés
» célestes, & d'observer religieusement
» tout ce qui est prescrit dans notre saint livre,
« où il est dit : *Suis les traces d'Abraham ton*
» *père, de qui tu tiens le grand nom de mu-*
» *sulman.* Nous avons résolu conséquemment
» d'accomplir le précepte relatif à l'acte de
» circoncision, dans la personne du prince
» Mahomet notre fils bien aimé, de ce prince
» qui, couvert des aîles de la grâce céleste
» & de l'assistance divine, croît en félicité &
» en bonne odeur dans le glorieux sentier du
» trône impérial ; de ce prince en qui tout
» respire la noblesse, la grandeur & la ma-
» gnificence ; de ce prince qui, honoré du
» même nom que notre saint prophète, fait
» l'objet de la plus juste admiration de notre
» haute & sublime cour ; de ce prince qui est
» la plus belle des fleurs du parterre de l'é-
» quité & de la souveraine puissance ; le reje-
» ton le plus précieux du jardin de la gran-
» deur & de la majesté ; la perle de nacre la
» plus fine de la monarchie & de la félicité
» suprême ; l'astre enfin le plus lumineux du
» firmament, de la sérénité, du calme & du
» bonheur public.

» Ainsi l'auguste personne de ce prince, » la jeune plante de son existence, ayant déja » eu d'heureux accroissemens dans le potager » de la virilité & de la force, & le tendre » arbrisseau de son essence faisant déja un » superbe ornement dans la vigne des pros- » pérités & des grandeurs, il est nécessaire » que le vigneron de la circoncision porte » sa serpe tranchante sur cette plante nou- » velle, sur ce rosier charmant, & qu'il la » dirige vers le bouton végétatif qui est le » principe des facultés reproductives, & le » germe des fruits précieux & des rejettons » fortunés dans le grand verger du califat & » de la puissance suprême.

» Cette auguste cérémonie aura donc lieu, » sous les auspices de la providence, le prin- » temps prochain, au retour d'une saison où » la nature rajeunie & embellie, offre aux » yeux des humains les beautés du paradis, » & nous fait admirer les merveilles du Tout- » puissant. C'est à l'exemple de nos glorieux » ancêtres, qui ont toujours été dans l'usage » de publier ces solemnités dans toute l'éten- » due de l'empire, d'y convier tous les grands » de l'état, & généralement tous les officiers » constitués en charge & en dignités, que » nous vous expédions le présent ordre su-

La Thrace. » prême pour vous faire les mêmes notifications, & pour vous inviter à venir participer à l'honneur & à la joie de cette fête, » qui sera célébrée au milieu des plus grandes » réjouissonces. Que l'Être-Suprême daigne » en bénir le commencement & la fin! »

Au rapport des meilleurs auteurs nationaux, *Mourad III* adressa aussi de ces lettres à différentes cours de l'Europe, nommément à celles de *Vienne* & de *France*, ainsi qu'aux républiques de *Venise* & de *Raguse*. Plusieurs califes, des monarques mahométans, des sultans même de la maison ottomane, n'ont été circoncis qu'après leur avènement au trône. Rien n'égale la somptuosité & la bizarerie des fêtes & des réjouissances publiques qui accompagnent ordinairement cette cérémonie.

En Arabie, le sexe y est également soumis: l'opération consiste en une faible incision qu'une femme fait avec le rasoir dans les parties naturelle de l'enfant, quelques semaines après sa naissance. Cependant cet acte, pour l'un & l'autre sexe, ne peut sous aucun rapport être comparé au baptême. Le jour de la circoncision n'est pas celui où l'on donne un nom au nouveau musulman. Cette cérémonie se fait dans les premiers quarante jours de la naissance de l'enfant, soit mâle, soit femelle:

elle a lieu le plus communément le jour même qu'il est mis au monde : il est d'usage de laisser écouler les trois premières heures canoniques qui suivent le moment de la naissance. Le père seul, ou à son défaut, le tuteur naturel, a le droit de procéder à cet acte & de donner à l'enfant le nom qu'il lui plaît; cependant il se fait presque toujours substituer par l'*iman* de la mosquée. On est d'ailleurs obligé de consulter la mère, & de prendre aussi son avis sur le nom que portera le nouveau né.

Cette cérémonie est très-simple. Du moment que le nom est donné à l'*iman*, ce ministre s'approche de l'enfant & profère les paroles de l'*Ezann* à son oreille droite, & celle de l'*ikameth* à son oreille gauche. Adressant ensuite la parole à l'enfant même, N., lui dit-il, *est ton nom*. Les deux annonces canoniques tiennent lieu de profession de foi, & sont comme une exhortation à l'enfant d'être toujours fidèle à sa croyance & attentif à la prière comme à tous les autres devoirs de la religion. Enfin, ni la nomination de l'enfant, ni sa circoncision, n'exigent point de parrains comme dans les actes matrimoniaux.

On ne peut s'empêcher d'admirer le génie du législateur arabe & sa profonde politique, lorsqu'il interdit, comme contraire à la foi

La Thrace.

musulmane, les prétendus secrets de l'astrologie judiciaire & des divinations, qui, de son temps, avaient le plus grand empire sur l'esprit, non-seulement des peuples orientaux, mais encore de presque toutes les nations européennes. Dans cette proscription, les docteurs comprennent encore la magie, la cabale, les augures, les songes, le calcul des nombres, en un mot tout ce qui a rapport aux sciences théurgiques.

Malgré ces préceptes, une grande partie de la nation est soumise à l'empire de ces funestes préjugés; les personnes mêmes de la plus haute distinction n'en sont pas exemptes. Plusieurs entretiennent dans leurs maisons de ces prétendus savans dans l'art de l'astrologie & des divinations; elles les consultent dans toutes les circonstances qui peuvent intéresser ou leurs affaires particulières, ou les devoirs de leurs places. Les plus estimés de ces imposteurs sont ceux qui suivent les règles & les principes de *Meuhyed Din*, le plus fameux de tous les astrologues arabes. Ils ont tous pour maxime de recommander des aumônes, des sacrifices, des actes de libéralité, comme les moyens les plus propres, disent-ils, à détourner les maux & les calamités qu'ils prétendent découvrir par leurs laborieuses recherches.

Dans cette vue, ils font encore usage de certains maléfices qui consistent en des cadrans chargés de chiffres : on y trace au milieu en gros caractères le nom de la personne que l'on veut garantir ou des maux de la nature, ou des revers de la fortune. Ces écrits sont autant de ressorts qu'ils font jouer adroitement auprès de l'ignorance & de la crédulité pour attirer à eux l'or & l'argent de leurs concitoyens. La Thrace.

Il est encore aujourd'hui d'usage & même d'une étiquette sacrée dans la cour de Constantinople, de ne déférer les premières dignités de l'état, sur-tout celle de grand visir, de ne lancer à la mer aucun vaisseau de guerre, de ne laisser sortir du Bosphore les escadres destinées à croiser dans l'Archipel, de ne jeter les fondemens d'aucun édifice public, qu'aux jours & dans les momens prescrits par les astrologues : on considère cependant ces pratiques & ces usages sous le rapport des principes astronomiques, plutôt que sous celui des calculs mensongers des astrologues. A cet effet, les sultans ottomans, à l'exemple des anciens califes, entretiennent toujours parmi les officiers du sérail un homme suffisamment instruit dans l'une & dans l'autre de ces sciences. En cette qualité, il est le chef des astronomes & des astrologues, & en même temps l'un

des membres les plus distingués du corps des La Thrace. *Oulemas* : son crédit & l'importance de sa place sont ordinairement proportionnés au dégré de croyance, ou plutôt de faiblesse, que témoignent les sultans eux-mêmes pour les sciences occultes.

C'est de toutes ces pratiques que dérive cette foule de superstitions sous le joug desquelles gémissent tous les peuples mahométans. Infatués de tant de prestiges & d'erreurs, ils tirent ordinairement des pronostics favorables ou fâcheux des accidens les plus naturels & des événemens les plus simples.

Ces rapprochemens & ces détails sont seuls capables de montrer la distance que mettent aujourd'hui les progrès de la civilisation & des lumières entre les Orientaux & les Européens, qui pendant des siècles entiers n'ont pas été moins tyrannisés que les premiers par l'empire de ces illusions ridicules. L'histoire de toutes les nations fournit mille exemples de ces influences malheureuses & puissantes qu'ont eues également chez elles l'astrologie, les visions, les divinations, les songes, la magie. Jusqu'au dernier siècle, presque toutes les cours européennes n'avaient-elles pas aussi leurs astrologues? Qui est-ce qui ignore le penchant de *Catherine de Médicis*, de Henri III,

[redacted]
La Thrace.

pour ces foiblesses de l'esprit humain? enfin mille projets entrepris ou abandonnés sur l'avis des devins, sur l'apparition des comètes, des météores, &c. N'a-t-on pas encore aujourd'hui en Europe des diseurs de bonne aventure, & des almanachs qui annoncent des événemens politiques, qui prédisent la mort des princes, des ministres, & qui souvent portent le trouble dans l'ame des personnes du plus haut rang?

Si ces faiblesses se perpétuent encore avec plus d'empire chez les mahométans, on doit en attribuer la cause à une imagination plus vive & plus exaltée, effet sans doute du climat qui fut le berceau de ses préjugés insensés, & à l'état de langueur où sont les lettres par les progrès lents de l'imprimerie, qui n'existe même que dans la seule ville de Constantinople. On ne doit cependant pas croire que cette manie soit générale dans toutes les classes de la nation. Les esprits éclairés, les gens instruits dans la doctrine & la loi canonique, méprisent ouvertement toutes ces chimères, les censurent avec indignation, & ne cessent de répéter cet axiôme religieux. L'astrologie est *une science fausse; tout astrologue est menteur.*

On rend les plus grands hommages à la mémoire de tous les *imams* de la race d'Ali, ou fondateurs des quatre rits orthodoxes, de

tous les interprètes & docteurs de l'iſlamiſme, La Thrace. de tous les Scheikhs, inſtituteurs d'ordres religieux, enfin de tous les califes & ſouverains mahométans qui ſe ſont diſtingués par leur zèle, leur piété & leurs vertus. Une opinion conſtante leur attribue à tous des miracles, & l'on croit encore aujourd'hui que les malades qui vont pieuſement viſiter leurs tombeaux, en faiſant uſage de la terre qui couvre ou environne leur ſépulture, ſe guériſſent de leurs infirmités.

Chaque province, chaque ville a, pour ainſi dire, ſes ſaints : on leur rend par-tout de pieux hommages; on les invoque, on leur demande leur interceſſion & leur ſecours par des prières preſque toujours accompagnées de ſacrifices & d'aumônes. Les ſultans eux-mêmes ſont très-attentifs à remplir ces devoirs de dévotion : à l'époque de leur avènement au trône, & dans toutes les calamités publiques ou particulières, ils vont viſiter les tombeaux de leurs ancêtres, & ceux des principaux ſaints dont les cendres repoſent à Conſtantinople. Tous les monarques qui ont commandé en perſonne leurs armées, ne ſortaient jamais de la capitale qu'ils n'euſſent ſolemnellement imploré les ſécours de ces ames bienheureuſes, par des offrandes, des prières, des largeſſes en faveur des

des pauvres ; ils avaient pour maxime d'en user de même lorqu'ils passaient dans une ville célèbre par les reliques de quelque saint. La Thrace.

Indépendamment de ce respect profond que les mahométans portent à la mémoire de ceux qu'ils croient morts dans un état de sainteté, ils ont encore des égards singuliers pour les personnes recommandables par leur piété ; surtout pour les derwichs & autres solitaires, qui, voués à une vie retirée & contemplative, passent leurs jours dans l'austérité & dans la pratique des vertus morales. Ces sentimens sont communs aux souverains comme à toutes les classes de la nation. Les califes les moins religieux, les princes les plus dissolus & les plus impies, ont donné dans tous les siècles des marques d'une considération particulière pour ces pénitens. L'histoire cite entr'autres le fameux Timour. Ce héros *Tatar*, le fléau de l'orient, lorsqu'il marcha sur *Herath*, l'an 782, passa par *Tacbad*. Un hermite attirait dans ce canton la dévotion & le concours de tous le peuple. *Timour* eut la curiosité de le voir, & le fit prier de se rendre dans son camp. Le solitaire se refusa obstinément à son invitation. *Je me ferais scrupule*, disait-il, *de mettre le pied dans la tente d'un prince ennemi des hommes, d'un observateur si peu zélé du Courann & des préceptes du pro-*

La Thrace.

phète. Timour, étonné du caractère ferme & décidé de cet anachorète, prit le parti de l'aller voir : il se transporta à sa cellule, & ce fameux conquérant, ce prince si sévère & si impérieux, dont nul mortel ne pouvait soutenir les regards, fut si attendri à l'aspect de ce saint vieillard, si pénétré de ses vertus, qu'il ne put retenir ses larmes. Il reçut avec la plus grande docilité ses leçons & ses conseils; il écouta même avec une sorte de crainte ses menaces qu'il fit au nom du ciel contre les princes méchans, inhumains, irréligieux, & ne le quitta qu'avec des transports d'admiration, en le comblant de présens & d'éloges.

Ces sentimens dominent presque toute la nation. De tout temps, les monarques, les ministres, les grands de l'état, en un mot toutes les ames dévotes ou superstitieuses, ont logé & entretenu de ces prétendus saints, dans l'espoir d'attirer sur elles & sur leur famille les bénignes influences de leurs vertus. Cette confiance, cette vénération s'étend jusqu'aux imbécilles & aux fous. On croit chez les mahométans que dans cet état d'impeccabilité, l'ame de ces insensés est comblée des graces du ciel, qu'elle jouit d'un commerce intime avec les puissances spirituelles, & que leurs vœux, comme plus agréables à dieu, sont plu-

tôt exaucés que ceux du reste des mortels. Ces idées les rendent très-charitables envers ces malheureux; aussi n'enferme-t-on que les fous emportés ou furieux; ceux qui restent calmes & tranquilles jouissent d'une liberté entière; ils se promènent dans les rues, visitent les maisons, entrent chez les principaux seigneurs, même chez les ministres d'état, pénétrent jusques dans leur appartement, se placent à côté du maître, qui se recommande toujours à leurs prières, & ne les renvoie jamais sans quelques aumônes. Tous, même ceux qui s'élèvent au-dessus du vulgaire, ont pour eux ces égards, dans la crainte de heurter aux yeux du public & des gens de leur maison des préjugés si respectés dans l'empire. La Thrace.

De la doctrine du fatalisme & de la prédestination.

En lisant le *courann* on y voit que l'islamisme admet d'un côté le libre arbitre, & de l'autre les principes d'un destin immuable; mais la doctrine de la prédestination chez les docteurs musulmans, ne regarde que l'état futur & spirituel, n'embrasse pas tout le genre humain, mais seulement une partie des mortels prédestinés, & n'a aucun rapport à

La Thrace. l'état moral, civil & politique; parce que dans les principes de cette religion, l'homme n'est jamais privé de son libre arbitre dans aucune de ses actions. Ce point si important se réduit donc à cette opinion, commune parmi les mouphtis & les gens de loi, que dans toutes les circonstances de la vie, & dans toutes les entreprises publiques & particulières, on doit d'abord implorer les lumières célestes, par l'intercession du prophète & de tous les saints du musulmanisme; ensuite réfléchir, délibérer, consulter ses propres lumières, en usant de tous les secours que peuvent suggérer la prudence, l'expérience & la raison. Ce n'est qu'après avoir employé ces moyens, que l'on peut attribuer aux décrets éternels les évènemens humains auxquels on doit alors se soumettre avec une résignation absolue.

Malgré ces sages explications des docteurs, & les dispositions textuelles de la loi, qui restreint le dogme de la prédestination à la vie future, un préjugé, toujours dominant dans les esprits, en étend les influences jusqu'aux actions civiles & morales de l'homme. Presque toute la nation se tient au principe d'un destin immuable arrêté dans les décrets du ciel, & n'admet que faiblement l'exercice & les effets du libre arbitre; le peuple, les ef-

prits vulgaires parmi les grands, les monarques eux-mêmes en sont imbus; il influe sur les actions particulières de chaque individu, comme sur les opérations générales & publiques du corps social : dé-là cette espèce d'engourdissement léthargique où vit la nation musulmane, & cette résignation parfaite avec laquelle elle supporte, sans trop d'examen, les évènemens fâcheux, les accidens particuliers, les malheurs publics. Attribuant tout à la volonté suprême de l'Eternel, à une main céleste & invisible qui dirige impérieusement, & les pas de chaque mortel & la marche générale du corps politique, elle néglige les ressources de la raison, de la prévoyance, & des saines combinaisons de l'esprit; cette fatale opinion enchaîne les bras du gouvernement sur les mesures que dicteraient le bon sens & les exemples des autres états, pour prévenir les ravages si fréquens des incendies, le fléau presque continuel de la peste.

Le Musulman qui voit sa fortune réduite en cendre ou enlevée par une main avide, l'individu frappé de la contagion, le marin qui périt au pied d'un rocher par l'inhabilité du pilote, le malade victime de l'ignorance d'un empirique, le sujet enfin qui se voit écrasé sous le poids d'une autorité arbitraire, tous

La Thrace.

se soumettent à leur malheureux sort avec une égale résignation; le moindre murmure est taxé d'irréligion, d'attentat, de doute criminel contre les décrets célestes. Ils regardent leur meurtrier, l'auteur de leur infortune, comme un instrument entre les mains de la Providence, qui exerce sur eux l'arrêt irrévocable de leur destinée; arrêt, disent-ils, écrit sur leur front dès avant leur naissance, & dont l'évènement est par-là même au-dessus de toute sagesse & de toute prévoyance humaine. Ce fatalisme est consacré sous le nom de *takdir* ou *kisseméth;* dans tous les évènemens de la vie, heureux ou malheureux, ces mots sont toujours dans la bouche des Musulmans de toutes les classes & de toutes les conditions.

Cependant les influences de ce système désastrueux sont plus ou moins puissantes sur l'état en général, selon le génie, les lumières & les préjugés plus ou moins dominans sur l'esprit des monarques & des ministres qui sont à la tête de l'administration. Quelques-uns des califes & autres princes mahométans se mirent au-dessus de ce préjugé, pour ne consulter que leurs lumières, conformément au dispositif de la loi; ces exemples, appuyés d'ailleurs sur les vrais principes du *oourann*, se-

raient une arme puiſſante dans la main d'un ſultan éclairé & entreprenant, pour détruire dans les eſprits les fauſſes opinions d'où dérivent une grande partie des maux phyſiques & politiques qui déſolent conſtamment l'empire. Si donc les Ottomans ne ſe précautionnent pas contre les ravages affreux & preſque perpétuels de la peſte; s'ils n'établiſſent pas des *lazarets* à Conſtantinople & dans les autres grandes villes de l'empire ; s'ils ne conſtruiſent pas des maiſons de pierre pour ſe garantir plus ſûrement de la déſolation des incendies ; en un mot, s'ils n'adoptent pas, dans l'adminiſtration civile & politique, les ſages maximes des Européens, ce n'eſt ni la religion, ni la loi qui s'y oppoſent; mais bien ces funeſtes préjugés ſous leſquels gémit la nation entière, d'autant plus aiſés à détruire, qu'on peut les combattre le *courann* à la main.

La Thrace.

Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que les Muſulmans ne s'écartent jamais de ce principe. Rien de ſi oppoſé que leur conduite journalière avec ce dogme du fataliſme ; ceux même qui l'adoptent d'une manière abſolue, ne laiſſent pas de recourir à toutes les ſources de l'art, de la ſcience, de l'intrigue, de la protection, pour trouver du ſoulagement dans leurs maux, pour avancer leur fortune, ſe-

La Thrace.

conder leurs vues ambitieuses : les califes & les sultans qui ont fait mettre à mort tant de princes collatéraux, dans la seule vue, ou de prévenir des troubles ou d'assurer le trône à leurs propres enfans, n'ont assurément pas consulté les principes de la prédestination, en prononçant ces arrêts barbares.

Au reste, ces opinions ne captivent les esprits, au point d'y étouffer les saines lumières de la raison, que sous des princes efféminés ou imbécilles, & sous des visirs, faibles ou bornés. Le défaut de lumières, de nerf, de génie, si nécessaire pour bien gouverner & soutenir avec éclat le poids des affaires publiques, leur fait ordinairement attribuer aux arrêts du ciel le sort de l'état en général; ce qui n'est pas toujours l'effet de la conviction intime de la vérité du principe, mais bien celui d'une adroite politique. Ce systême leur sert souvent de bouclier contre le mécontentement ou les fureurs du peuple dans les évènemens fâcheux qui naissent, & des vices de la constitution & des abus du gouvernement, & du manque de prévoyance dans la marche même ordinaire des objets politiques; ainsi d'un côté ce préjugé, carressé par des ames faibles & indolentes, qui l'envisagent comme un oreiller sur lequel ils posent la tête & s'en-

dorment, sert de l'autre d'armes tranchantes dans des mains habiles & vigoureuses pour exécuter, sans plainte & sans murmure, tous les projets de la politique & de l'ambition : les grandes entreprises, les actions éclatantes de divers califes & de plusieurs princes mahométans, secondés par les hommes célèbres qui se forment dans leurs conseils & dans leurs armées, prouvent la vérité de cette assertion. Des esprits élevés, des génies supérieurs, tirent ordinairement parti de tout, & loin de se laisser enchaîner par des préjugés ou des opinions vulgaires, ils s'en servent, au contraire, selon les circonstances, comme d'autant de moyens propres à favoriser leurs entreprises, sur-tout lorsqu'elles ont pour objet le bien de l'état & de l'intérêt public. La Thrace.

Sous ce point de vue on doit convenir que ces mêmes préjugés, quelque funestes qu'ils soient, produisent souvent d'heureux effets ; ils donnent au cœur & à l'esprit de puissans ressorts & à l'état de grands avantages. Ils soutiennent & relèvent la valeur de la nation, naturellement belliqueuse, & garantissent quelquefois l'état de ces convulsions que les malheurs publics entraînent ordinairement après eux ; en un mot, c'est à cette opinion du fatalisme & à la loi qui ordonne de marcher contre

La Thrace.

les chrétiens, pour la défense & la propagation de l'islamisme, comme aux promesses que fait la religion de couronner du martyre ceux qui meurent les armes à la main, que l'on doit principalement attribuer ces exploits héroïques qui, en tant d'occasions, ont signalé le courage & l'intrépidité des nations Mahométanes, sur-tout des Arabes, des Tartares & des Ottomans.

Les temples des Musulmans, distingués entr'eux par leurs noms, le sont encore par leur structure, leur étendue & les différentes prérogatives qui y sont attachées dans l'ordre religieux, civil & politique. Ils forment donc trois classes distinctes & séparées; les mosquées impériales, les mosquées ordinaires & les simples *messdjids*.

Les mosquées impériales ne se trouvent que dans les grandes villes de la monarchie, telles que *Brousse*, *Andrinople*, *le Caire*, Damas, Constantinople, &c.

Ces édifices sont de la plus grande magnificence. Comme ils s'élèvent tous au milieu d'un vaste parvis, ils se déployent dans toute leur étendue aux yeux du spectateur; assis d'ailleurs sur les parties les plus élevées de Constantinople, ils ajoutent beaucoup à ce que cette ville immense offre d'imposant par sa seule

situation. Les dômes & les toîts en sont couverts de plomb, comme le sérail & tous les édifices publics. La Thrace.

Toutes ces mosquées ont également le droit de célébrer l'office solemnel des vendredis & des deux fêtes du beyram, & les ministres attachés à leur service sont distingués par certaines prérogatives. Les sultans y ont leurs tribunes, & tour à tour ils se rendent les vendredis à chacune de ces mosquées; mais en hiver ils donnent souvent la préférence à Ste. Sophie, comme étant plus près du sérail. On sait que Mahomet second convertit cette superbe église en mosquée le jour même qu'il arbora ses drapeaux sur les murs de l'ancienne capitale de l'orient; elle fait depuis cette époque la mosquée cathédrale ou la première chaire de l'empire ottoman.

Les mosquées ordinaires sont des temples construits par la pure libéralité des visirs, des pachas, des seigneurs de la cour ou de riches particuliers; quelques-uns même sont de la fondation des *validé sultanes* : on compte plus de deux cents de ces mosquées du second ordre dans Constantinople. On conserve encore, dans la plus ancienne de toutes, un vase d'ébène qui passe pour être celui dont se servit un frère de Soliman Ier. dans ses expé-

La Thrace. ditions militaires ; les miniſtres du temple font accroire au vulgaire que l'eau que l'on y boit a le goût du lait, & la vertu de procurer aux femmes une heureuſe délivrance.

Les *meſſdjids* ſont les temples les moins conſidérables ; on peut les regarder comme des chappelles publiques. On en compte environ trois cents dans les fauxbourgs de Conſtantinople ; il n'en exiſte point d'autres dans les bourgs, les villages & les campagnes ; on n'y célèbre jamais l'office public des vendredis & des deux fêtes de beyram.

Tels ſont les caractères principaux qui diſtinguent entr'eux les temples de l'islamiſme ; on peut y ajouter encore le nombre des minarets qui les décorent. Les *meſſdjids* n'en ont jamais qu'un, tandis que les moſquées impériales & les principales de celles du ſecond ordre, ont deux, quatre, & quelques-uns même juſqu'à ſix de ces flèches, dont la plupart ſe terminent par un croiſſant de cuivre ou de bronze doré.

Rien n'égale le reſpect des muſulmans pour ces édifices ſacrés. Ce ſentiment les engage à ne pas y faire légèrement des réparations ; ils ne les ordonnent que lorſqu'elles ſont abſolument néceſſaires ; il faut qu'un temple menace évidem-

ment ruiné, pour qu'on ait la liberté de l'abattre & de le réédifier. La Thrace.

En général tous ces temples sont ouverts pendant le jour. Quoique la loi n'en défende pas l'entrée aux non mahométans, personne néanmoins n'ose y pénétrer que sous l'escorte des *caïsms* qui en ont la garde, & qui exigent des étrennes proportionnées à la condition de ceux qui s'y présentent; les régnicoles tributaires ne témoignent presque jamais cette curiosité; elle est émoussée chez eux par la crainte ou par la prudence, sentimens que dicte impérieusement l'état de sujétion perpétuelle & absolue à laquelle ils sont réduits devant la nation dominante. Les Européens comme les étrangers y pénètrent plus aisément, mais jamais pendant l'office; ils sont même obligés, ainsi que les musulmans, de laisser leurs souliers à la porte ou de prendre des doubles chaussures pour ne pas souiller les tapis de la mosquée. Les ministres étrangers sollicitent ordinairement un *firmann* de la Porte, au moyen duquel ils voient & visitent avec plus de liberté les mosquées principales.

Les temples que l'islamisme consacre au culte public, & principalement les mosquées impériales, sont ordinairement environnés de

La Thrace.

divers édifices dont la fondation a pour objet l'instruction de la jeunesse, le soulagement des pauvres, & en général l'utilité publique. Ce sont des *imareths* ou hôtelleries; des hôpitaux pour les malades; des hôpitaux pour les fous; des écoles, des collèges, des bibliothèques & des chappelles sépulcrales où reposent les cendres des empereurs, des *validé* sultanes, & de tous les princes & princesses du sang.

Les *imareths* sont des hôtelleries où les enfans des écoles & les étudians des collèges vont prendre leur nourriture. On y distribue aussi des vivres à un certain nombre de malheureux; les imarets seuls de Constantinople nourrissent tous les jours plus de trente mille ames.

La plupart des mosquées ont des hôpitaux pour les malades. On ne doit pas cependant s'imaginer que ces hospices soient entretenus sur le pied de ceux des grandes villes de l'Europe. Si leur établissement fait l'éloge du cœur & des sentimens de la nation entière, le régime qui s'y observe ne fait guère honneur à sa civilisation, très-éloignée encore de celle des européens. Ces hôpitaux ne sont que des asyles très-imparfaits pour les personnes qui gémissent sous le poids de la misère & des infirmités.

C'eſt-là que s'exercent plus qu'ailleurs les funeſtes préjugés qui réſultent du dogme de la prédeſtination. La Thrace.

Les écoles publiques ſont ouvertes à tous les enfans des familles indigentes. On leur apprend à lire & à écrire, on leur enſeigne auſſi la religion & les premiers élémens de la langue turque; chaque école à un certain nombre d'étudians, qui ſont logés & nourris aux dépens de la moſquée.

Le nombre des collèges eſt conſidérable: preſque dans toutes les grandes villes, les moſquée principales ont chacune le leur, pluſieurs en ont deux, trois ou même quatre. Les études s'y font avec beaucoup d'ordre & de méthode: elles ſe partagent en dix claſſes, ſavoir: la grammaire, la ſyntaxe, la logique, la morale, la ſcience des allégories, qui tient auſſi lieu de rhétorique, la théologie, la philoſophie, la juriſprudence, le *courann* & ſes commentaires & les lois orales du prophète.

Dans quelques-uns de ces collèges les étudians étudient en commun, dans les autres chacun fait ſes études en particulier. La vaſte étendue de la langue arabe, la complication de quelques-uns de ſes principes, & la multiplicité des auteurs claſſiques rendent toutes ces études longues & pénibles. On ſait que le turc,

La Thrace. le persan & l'arabe sont les seuls langues connues des ottomans; le turc primitif peu riche & peu harmonieux, est l'idiôme du peuple; le persan, dont la prononciation est très-douce, n'est cultivé que par ceux qui ont du goût pour la poésie. Rien n'approche de la richesse & de la majesté de la langue arabe, malgré les sons âpres qui résultent de quelques lettres gutturales.

Il est peu d'élèves qui étudient la métaphysique, la géographie, les mathématiques, la politique & les principes du gouvernement. Ces sciences languissent chez eux, parce que l'état ne s'en occupe pas d'une manière sérieuse, & que sur ces objets importans, il y a une insouciance presque universelle dans la nation. Le despotisme, principe de tous les malheurs dont ce vaste empire est affligé, frappe de stérilité tous les esprits, & suspend chez les souverains, comme chez les sujets, tout progrès dans les arts & dans les sciences. De cette première cause dérive une infinité d'autres qui concourent aux mêmes effets: les préjugés populaires, ou pour mieux dire, le respect superstitieux de la nation pour ses anciens usages, le défaut de communication intime avec les européens, les progrès lents de l'imprimerie, la prévention contre les langues étrangères, la négligence

gligence à faire traduire les bons ouvrages de l'Europe chrétienne, la répugnance à voyager hors de l'empire, le systême de ne jamais entretenir de ministres publics chez les puissances étrangères, enfin, la faible sensation que font naturellement sur les esprits des objets dont l'importance échappe à ceux qui n'en ont que des notions imparfaites.

La Thrace.

La plupart des mosquées impériales & les principales même de celles que des particuliers ont élevées dans les grandes villes de l'empire ont des bibliothèques publiques. Il en existe aujourd'hui trente-cinq dans la seule ville de Constantinople. Ces édifices sont bâtis avec autant de goût que d'élégance; les moins considérables contiennent mille ou deux mille cinq cents volumes, & les autres jusqu'à cinq mille, tous manuscrits de différens formats, & proprement reliés en maroquin rouge, vert ou noir. Les Mahométans ont une manière particulière de coter, de ranger & de conserver les livres; chaque volume est renfermé dans un étui, aussi de maroquin, qui le garantit de la poussière & des vers. Le titre est tracé en grosses lettres sur la tranche du livre & sur celle de son étui. On les range les uns sur les autres dans des espèces d'armoires, garnies de glaces

La Thrace. ou de treillage, & placées le long du mur, ou dans les quatre coins du bâtiment.

Excepté les mardis & les vendredis, ces bibliothèques restent ouvertes dans toutes les saisons de l'année. Elles sont confiées chacune à la garde & aux soins de trois ou quatre bibliothécaires, qui y passent la journée, & qui reçoivent avec la plus grande honnêteté tous ceux qui s'y présentent; chacun est le maître de parcourir l'ouvrage qu'il veut, d'en faire des extraits, même de le transcrire en entier, mais en travaillant toujours dans la bibliothèque; les règlemens de ces fondations ne permettant jamais de prêter aucun livre.

On sent que la plus grande partie de ces ouvrages ne peuvent être qu'analogues aux usages & aux connaissances actuelles de la nation; il n'y est donc question que du *courann*, de ses commentaires, des lois orales du prophète, de la jurisprudence, de la philosophie, de la métaphysique, de la médecine, de la morale & de l'histoire. Chaque bibliothèque a un catalogue exact, & tous les livres orientaux, tous les ouvrages connus dans les trois langues du pays, sont recueillis dans un état général, où l'on trouve le titre & le sujet de chaque ouvrage.

Les manuscrits les plus estimés dans les dif-

férens genres de littérature, ſont ordinairement en pluſieurs exemplaires, mais principalement le *courann* & les livres canoniques. Ils ſont écrits avec le plus grand ſoin, ſur le plus beau velin : les lignes de chaque page avec un entourage d'or, & tous les chapitres, toutes les ſections en groſſes lettres également en or. Ce luxe ajoute beaucoup à la valeur de ces ouvrages, dont le prix eſt en raiſon de la beauté du caractère. La maſſe de ces volumes augmente chaque jour dans les différentes bibliothèques. L'homme de loi, l'homme d'état, l'homme de lettres qui poſſède une collection de livres, la lègue en entier ou en partie à une biblothèque publique, pour attirer ſur ſon tombeau les vœux & les bénédictions de tous les muſulmans qui en feront uſage.

La collection des livres manuſcrits à l'uſage particulier des ſultans, forme aujourd'hui deux bibliothèques aſſez conſidérables dans l'intérieur du ſérail. Ces deux bibliothèques qui renferment plus de quinze mille volumes, groſſiſſent tous les jours, ſoit par de nouvelles acquiſitions, ſoit par les préſens de ce genre que font au monarque les grands de l'état, ſoit par les confiſcations que l'on exerce ſur les biens des officiers publics, dans le mobilier deſquels, on trouve un certain nombre de li-

La Thrace. vres. Le commerce de ces manuſcrits fait ſubſiſter une infinité de commis, ſans ceſſe occupés à les tranſcrire, & un grand nombre de libraires. C'eſt la crainte de réduire à la mendicité une foule de copiſtes, qui a le plus contribué à retarder chez les ottomans l'établiſſement de l'imprimerie.

L'uſage de la preſſe n'a été introduit à Conſtantinople, que ſous le règne d'*Achmet III*, par les ſoins éclairés du grand-viſir & du mouphti qui étaient alors en place. Connaiſſant l'empire des préjugés, ils ne négligèrent aucune des formalités légales pour faire réuſſir cette innovation, prévenir les murmures du peuple, & rendre cet établiſſement auſſi ſolide qu'avantageux. Le préambule de l'édit qui le permettait, parle d'abord des avantages inappréciables de l'écriture, c'eſt par ſon moyen, y eſt-il dit, que l'on conſerve d'un côté les principes de la loi & de la doctrine, ainſi que les reglemens de l'état & de la nation, & que de l'autre on inſtruit les peuples, l'on propage & l'on perpétue les lettres & les ſciences, en les tranſmettant d'une génération à une autre. Sa hauteſſe ayant pris en conſidération tous les avantages de l'imprimerie détaillés dans l'édit, autoriſe les entrepreneurs à en établir une, & à donner au public tous les ouvrages qui trai-

tent de la philosophie, de la médecine, de l'astronomie, de la géographie, de l'histoire, & de toute autre science quelconque, excepté les livres canoniques; enfin, sa hautesse se félicitait de ce qu'un établissement de cette nature avait été réservé par la providence à son règne glorieux, & qu'elle ne doutait pas d'accumuler sur son auguste personne les bénédictions de ses sujets & de tous les musulmans des siècles à venir.

La Thrace.

L'imprimerie travailla pendant dix-huit ans, & malgré toute l'activité de son fondateur, ne mit au jour que quinze ouvrages, dont on tira à la vérité un très-grand nombre d'exemplaires. Mais la mort de son auteur, en 1746, fit oublier & abandonner cet établissement, de sorte que l'imprimerie resta dans une entière inaction jusqu'au présent règne. Il y a quelques années qu'on en a accordé le privilège à un nouveau directeur, & qui travaille à mettre au jour la suite de l'histoire Ottomane. La nation est redevable de ce bienfait au zèle & aux lumières du grand-visir *Hamid Khalil pascha*, qui deux ans après eût le sort le plus déplorable. Ce ministre, doué de qualités éminentes, ne s'était élevé à la première dignité de l'empire que par son mérite & ses talens; dépouillé de presque tous les préjugés de sa nation, il

La Thrace. sentait mieux que persunne la nécessité d'une réforme générale, & s'en occupait sérieusement. Il est à présumer que s'il eût été secondé par la fortune; ou que s'il n'eût pas précipité l'exécution de son plan, il eût donné au moins le premier mouvement aux réformes qu'il méditait profondément lorsqu'il n'était encore que dans les grades subalternes du mininiftère.

La nation musulmane a un respect profond pour les choses qui ont appartenu au prophète, & dont la plupart se conservent au sérail comme autant de reliques précieuses. Ce sont :

1°. L'oriflamme sacrée, on la regarde comme le premier des drapeaux de Mahomet; il en avait plusieurs, dont les uns étaient blancs, les autres noirs. Le principal de ces derniers était de simple camelot, & avait servi de portière à la chambre d'*Aisché* sa femme.

Cette oriflamme est couverte d'un autre drapeau dont se servait particulièrement le calife *Omar*, & de quarante enveloppes de taffetas, le tout dans un fourreau de drap vert. Au milieu de ces enveloppes sont renfermés un petit livre du d*courann*, écrit, à ce que l'on croit de la main d'Omar, & une clef d'argent du sanctuaire *Kéabé*, la même qui lui fut présen-

tée par le schérif de le Mecque, en signe d'hommage & de soumission. Cet étendard, long de douze pieds, est surmonté d'une espèce de pommeau d'argent, en forme carrée, qui contient un autre livre du *courann*, écrit de la main du calife *Osman*. Il fût d'abord déposé à Damas, dont le pascha le faisait porter tous les ans à la Mecque, à la tête de tout le corps des pélerins, & avec le plus pompeux appareil. La Thrace.

Sous le règne de Mourad III, cette oriflamme fut reçue & déposée au sérail avec les plus grandes cérémonies. Depuis cette époque on ne la déploie que lorsque le sultan ou le grand-visir conduit en personne les armées contre les ennemis de l'état : alors une superbe tente est spécialement destinée à recevoir cette oriflamme, on la dresse toujours sur une espèce de support d'ébène qu'on enfonce dans la terre, & qui est garni de cercles & d'anneaux d'argent, dans lesquels on la pose. A la fin de la campagne, lorsque l'armée entre en quartier d'hiver, on a ordinairement soin de la détacher de sa lance, & de l'enfermer, comme on fait au sérail, dans une caisse richement décorée. On y procède chaque fois avec beaucoup de cérémonies, on y fait des prières, on y brûle des parfums de bois d'aloès & d'ambre gris qui se renouvellent tous les jours.

La Thrace.

Comme cet étendard n'eſt expoſé aux regards du public qu'en temps de guerre, les eſprits s'enflamment à ſon aſpect : la vénération ſe change alors en enthouſiaſme ; on voit des *émirs* de tout état & de toute condition, des derwiſchs de tout les ordres, une foule de ſimples citoyens marcher à la guerre en qualité de volontaires.

Le fanatiſme de la nation pour cette oriflamme a plus d'une fois opéré des prodiges de valeur dans les armées ottomanes. En temps de paix elle eſt gardée religieuſement au ſérail dans une eſpèce de chapelle, où ſe conſervent en même temps les autres reliques du prohète.

2°. La robe ſacrée. — C'eſt un habit de camelot noir que portait Mahomet, & dont-il revêtit de ſa main, l'an 9 de l'hégire, le fameux poëte *Zehhir*, en récompenſe d'un poème ſublime, où l'auteur chantait, avec les miſéricordes de l'éternel, la grandeur & la gloire immortelle du prophète.

Cette robe eſt enveloppée de quarante ſacs, tous des étoffes les plus riches. On la découvre une fois l'an, le 15 de *Ramaſann* ; cette cérémonie ſe célèbre avec autant d'appareil que de piété. Le ſultan s'y rend en pompe, ſuivi de tous les officiers de ſa maiſon. On développe la robe

en faisant les plus ferventes prières; le sultan la baise le premier avec un respect profond. Il assiste ensuite debout au même acte de dévotion que fait toute l'assemblée, chacun selon son rang & son grade. Le porte glaive du sultan remplit ce jour-là l'une des plus importantes fonctions de sa charge; il se tient à côté de la relique, & à mesure qu'on baise, il l'essuye avec un mouchoir de mousseline qu'il présente ensuite à la même personne; auprès de lui se place un officier chargé de tous ces mouchoirs.

La Thrace.

3°. Les dents sacrées. — Ce sont deux des quatre dents que le prophète perdit dans la journée de *Uhud*; l'une est gardée au sérail, & l'autre dans la chapelle sépulcrale de Mahomet II, où on l'expose à la vénération du public, la nuit du 27 du *Ramasann*; on conserve encore au sérail des vases, des armes & autres effets que l'on croit également avoir appartenu au prophète, entre autres un arc dont il s'armait dans toutes ses expédition guerières.

On peut encore ranger parmi ces reliques, le voile qui couvre le sépulcre du prohète à Médine & celui du kéabé de la Mecque. La dévotion des Mahométans pour leurs reliques se borne simplement à les honorer. L'hommage qu'on leur rend se rend tout entier au

La Thrace. créateur; on ne leur attribue aucune qualité propre, aucune vertu miraculeuse : tout se rapporte à dieu comme la source des graces célestes & le seul dispensateur de tout bien. d'Après cette opinion, qui est conforme aux vrais principes de l'islamisme, ils ne se permettent jamais aucune acte de latrie envers les reliques des saints; s'ils les invoquent, ce n'est jamais qu'en qualité d'intercesseurs auprès de dieu, & lorsqu'ils adressent leurs prières à Mahomet lui-même, ce n'est non plus qu'à ce titre, comme étant le saint par excellence, le dernier & le coryphée des prophètes.

LIVRE QUATRIÈME.

VOYAGES DU LEVANT.

CHAPITRE PREMIER.

Abrégé du voyage de Tournefort sur les côtes méridionales de la mer Noire, depuis son embouchure jusqu'à Sinope, & son retour à Constantinople à travers l'Anatolie.

RIEN n'est plus intéressant en général que la connaissance des nations : leur histoire, leur religion, leurs mœurs, leurs usages, l'esprit & la forme de leur gouvernement, sont des objets dignes de l'attention des hommes d'état & de la curiosité des philosophes. Mais plus une nation est considérable par elle-même, plus elle figure sur la scène du monde, plus elle tient au système politique des empires, & plus aussi elle mérite d'être connue, surtout de ses voisins, & des peuples qui sont liés avec elle par les intérêts de la politique & du commerce.

La Thrace.

La Thrace.

On admire avec raiſon les progrès rapides de l'Europe dans toutes les parties des ſciences : elle a répandu la lumière ſur les âges les plus reculés de l'antiquité, diſſipé les ténèbres qui couvraient le berceau des anciens peuples, dévoilé tous les rapports de ceux qui les ont remplacés ; & cependant ſon flambeau n'a encore jeté qu'une faible lueur ſur une nation qui, née en 1219 aux bords de la mer Caſpienne, domine depuis trois ſiècles & demi ſur la plus belle contrée de l'Europe, & dont les armes ont été ſouvent la terreur des nations les plus puiſſantes.

Dans ce ſiècle éclairé, à peine connaît-on, pour ainſi dire, l'étendue & la poſition géographique de l'empire ottoman; on ne s'eſt jamais arrêté que ſur les dehors de ce grand coloſſe. L'illuſion & l'erreur qui réſultent des apperçus lointains, ſuperficiels & fugitifs, n'ont préſenté que des fantômes aux regards de la plupart des écrivains ; & ces fantômes, pris & donnés pour des réalités, en ont impoſé à l'Europe entière ſur les uſages, les mœurs, le culte & les lois des Ottomans.

Il eſt, à la vérité, difficile de percer les nuages épais qui enveloppent cette nation peu communicative ; des préjugés religieux élèvent, entr'elle & les autres peuples de l'Europe,

une barrière que des causes naturelles, physiques, morales & politiques, viennent fortifier encore. Pour s'en faire une idée juste, il faut avoir séjourné sur les lieux mêmes; il faut vivre beaucoup avec les naturels du pays, posséder à fond leur langue, compulser leurs auteurs, interroger leurs monumens, avoir des notions préliminaires sur le génie national & sur les préjugés, soit religieux, soit populaires, qui règnent dans l'empire. Il faut se procurer des connaissances parmi les grands, & entretenir des liaisons suivies avec les personnages les plus importans de tous les ordres de l'état; sans cela on se flatterait en vain de parvenir jamais à la connaissance parfaite de ce peuple & de son gouvernement.

La Thrace.

Les voyageurs, dont les ouvrages ont fourni les matériaux de cet abrégé, ont eu plus que personne les moyens de vaincre ces difficultés & de remplir la tâche qu'ils s'étaient imposée.

Quoi qu'en aient dit les anciens, la mer Noire n'a rien de noir, pour ainsi dire que le nom: les vents n'y soufflent pas avec plus de furie, & les orages n'y sont guères plus fréquens que sur les autres mers. Il faut pardonner ces exagérations aux poëtes anciens, & sur-tout au chagrin d'Ovide : ce qu'il y a de

La Thrace.

fâcheux pour ceux qui naviguent ſur la mer Noire, c'eſt qu'elle a peu de bons ports & que la plupart de ſes rades ſont découvertes.

Tout ce qu'on a dit de cette mer depuis le temps d'Homère juſqu'à préſent, & tout ce que les Turcs en penſent, eux qui n'ont fait que traduire le nom de la mer Noire en leur langue, tout cela, dis-je, ne nous fit pas balancer un moment à entreprendre le voyage; mais il faut avouer que ce ne fut qu'à condition que nous le ferions ſur un caïque, & non pas ſur une ſaïque. Les caïques qui vont ſur cette mer, ſont des felouques à quatre rames, qui ſe retirent tous les ſoirs à terre, & qui ne ſe remettent en mer que dans le calme, ou avec un bon vent, à la faveur duquel on déploie une voile quarrée, animée par les zéphirs, & qu'on baiſſe bien ſagement lorſqu'ils ceſſent de ſouffler.

Le départ de *Numan Cuperli*, pacha à trois queues qui venait d'être nommé gouverneur d'*Erzeron*, nous parut une de ces occaſions favorables que nous ne devions pas laiſſer échapper. M. l'ambaſſadeur eut la bonté de nous préſenter à lui : il nous fit aſſurer de ſa protection, en conſidération de l'empereur des Français, dont il ne ceſſait, diſait-il, d'admirer la prévoyance, juſqu'à envoyer des

personnes capables de découvrir ce que la nature produit dans chaque pays, & pour apprendre sur les lieux l'usage qu'on en fait pour la conservation de la santé.

La Thrace.

Notre équipage fut bientôt dressé, quoique la route dût être fort longue; car, dans les plus grands voyages, je crois qu'il ne faut absolument se charger que des choses nécessaires.

Nous prîmes congé de M. l'ambassadeur le 13 avril, & couchâmes le même jour à *Ortacui*, sur le canal de la mer Noire, dans le sérail de *Mahemet Bey*, page du grand-seigneur.

Le lendemain nous en reconnûmes les environs: ce sont de petites collines fort agréables par leur verdure. Cette maison n'a pas beaucoup d'apparence, quoique les appartemens en soient beaux & qu'on y ait fait beaucoup de dépense.

Le pacha parut enfin le 16 avril, avec huit gros caïques ou felouques sur lesquelles on avait mis une partie de sa maison; le reste avait pris les devans sur les saïques; il allait l'attendre à Trébizonde. La felouque où étaient les dames, était si couverte & si garnie de jalousies de bois, qu'elles avaient de la peine à y respirer. Notre felouque était le neuvième

bâtiment de cette petite flotte, & en formait

La Thrace. l'arrière-garde. Soit que les Turcs n'aiment pas trop à se mêler avec les chrétiens, ou que l'on crut que ce serait manquer de respect au pacha si nous nous rangions sur la même ligne que les caïques de sa maison, son intendant avait ordonné qu'on laisserait une certaine distance entre notre felouque & les autres. J'eus beau dire à nos matelots d'avancer, ils n'avaient garde de s'approcher ni de débarquer avant leurs camarades. Je voulus un jour trouver à redire de ce qu'on avait renvoyé sur notre felouque quelques moutons qui embarassaient la cuisine du pacha; mais je pris le parti de me taire quand j'entendis qu'on commençait à nous traiter de chiens & d'infidèles.

Nous nous rangeâmes donc à la queue de la flotte, & nous passâmes les premiers châteaux à force de rames, car il ne faisait point de vent. Nous eûmes le plaisir d'entrer dans la mer Noire avec la plus grande tranquillité du monde; nous relachâmes sur les quatre heures à l'entrée de la rivière de *Riva*, à 18 milles d'*Ortacui*. On campa le long de l'eau dans des prairies assez marécageuses; & comme nous étions un peu instruits des manières du pays, nous faisions dresser notre tente assez loin

[redacted]
La Thrace.

loin de celle des musulmans, pour leur marquer notre respect, & pour leur laisser toute la liberté qu'ils pouvaient souhaiter pour faire leurs ablutions. A cet effet on planta des petits cabinets de toile, où une personne avait autant de place qu'il lui en fallait pour se laver à son aise. La tente du pacha était sur la pelouse & sur la croupe d'une petite colline dans des bois éclaircis; l'appartement des femmes n'en était pas loin : il était composé de deux pavillons entourés de fossés, autour desquels elles se promenaient sans être vues, à la faveur d'une grande enceinte de chassis de toile peinte en vert & en gris. Leur garde était confiée à des eunuques noirs dont les visages me déplaisaient extrêmement, car ils faisaient des grimaces horribles, & roulaient les yeux d'une manière affreuse quand j'entrais & quand je sortais de l'enceinte où l'on portait la fille du pacha qui était tourmentée d'une cruelle toux.

On fait retirer fort brusquement tout le monde lorsque les femmes débarquent & veulent mettre pied à terre. Les matelots même se cachent après avoir ajusté les planches qui leur servent de passage, & s'il se trouve des endroits où les caïques ne puissent pas avancer jusqu'au sable, on enveloppe les dames ou on

La Thrace.

les emballe dans cinq ou fix couvertures, & les matelots les chargent fur leur cou comme des ballots de marchandifes. Quand on les a mifes à terre, les efclaves les déballent, & les eunuques ne ceffent de crier & de menacer à quelque diftance que l'on foit d'eux : les valets-de-pied du pacha fuyaient pour lors dans les bois, & bien loin de fervir ces dames, ils les auraient laiffé noyer plutôt que de tourner la tête de leur côté.

De peur que nous n'ignoraffions cette louable coutume, le lieutenant du pacha nous en inftruifit dès la première vifite. *Comme vous venez de bien loin, j'ai à vous avertir*, me dit-il, *de certaines chofes qu'il faut abfolument favoir parmi nous. De vous éloigner toujours du quartier des femmes autant que vous le pourrez, de n'aller pas vous promener fur les hauteurs d'où l'on puiffe découvrir leurs tentes, de ne faire aucun dégat dans les terres femées en cherchant des plantes, & fur-tout de ne point donner du vin aux gens du pacha.*

Cet intendant nous parut fort honnête & aimé dans la maifon de fon maître, quoiqu'il ne fut pas de fon choix; car le grand vifir, pour voir jufques dans le fond de l'ame des pachas, & pour être informé de tout ce qui

se passe chez eux, leur donne ordinairement ces sortes d'officiers.

La Thrace.

Nous sentîmes bientôt la différence qu'il y a entre la Mer Noire & l'Archipel. Quoique nous fussions au 17 avril, il ne cessait pas de pleuvoir, au lieu que dans l'Archipel, il ne pleut guères passé le mois de mars. Il fallut donc nous isoler par un fossé qui recevait les eaux dont notre tente était environnée. On jugea à propos d'entrer plus avant dans la rivière, bien loin de se remettre en mer, & nous fûmes effrayés de voir qu'on ne pensait qu'à faire des provisions. Nous sortîmes enfin de l'embouchure de *Riva*, le 28 avril. Notre flotte rangea la côte, & nous débouchâmes à 30 milles de *Riva*. Les Turcs mirent pied à terre pour faire leurs prières. Tout ce pays, ou pour mieux dire toutes les côtes de la Mer Noire jusqu'à Trébizonde, sont admirables par leur verdure, & sont garnies de bois ou de hautes futaies.

Nous observâmes en passant le site de l'ancienne Chalcédoine, la rivale de Bysance. Elle fut fondée sous Archias, par les Mégariens, dont on se moqua pour avoir choisi cette situation au lieu de celle de Constantinople, infiniment préférable. Les Athéniens s'en rendirent les maîtres de bonne heure;

La Thrace.

A l'aide de sa prodigalité & de son bon goût, elle acquit en peu d'années une magnificence qui eût demandé des siècles, & n'eût au-dessus d'elle, pour l'étendue & la population, que Rome, Alexandrie & Antioche.

Après que Constantin eut transporté le siège de l'Empire à Constantinople, Nicomédie déchut par dégrés ; les habitans en émigrèrent, & les palais commencèrent à tomber en ruines. Arrien, historien & philosophe, qui a écrit l'histoire des expéditions d'Alexandre, & qui florissait à Rome au temps d'Adrien & d'Antonin, était né à Nicomédie.

La moderne Ismid a très-peu d'étendue ; elle s'élève en triangle du rivage au sommet de la montagne, où l'enceinte de l'ancienne *Acropolis* est encore marquée par les restes des murailles & des tours abattues.

Ammien Marcellin, après avoir rapporté les fléaux tombés sur Nicomédie, nous a conservé le souvenir de l'intérêt que mettait Julien à la ville où il avait été élevé, & décrit d'une manière pathétique la sensibilité que montra cet empereur, en arrivant à Nicomédie après un tremblement de terre. Lorsqu'il eut vu, dit il, les murs de cette malheureuse ville en cendres, il laissa voir sa douleur par des larmes

versées en silence, & retourna d'un pas lent à son palais. La Thrace.

Sur la droite, la ville de Nicomédie, vue toute entière, enrichie de ses mosquées, s'étend le long du rivage & sur la coline qui s'en élève, & sur la gauche s'offrent les montagnes de la Bithynie, dont les sommets sont le plus souvent dans les nuages, qu'on voit plus distinctement dans ces climats se rapprocher de la terre & y retomber. Près de cette ville est la plaine spacieuse où les légions romaines campèrent si souvent, & où l'empereur Dioclétien, par une mesure politique très-adroite, déclara son abdication en présence de toute l'armée. C'est le premier potentat, qui, dans la plénitude du pouvoir, a eu assez de philosophie pour faire un sacrifice de ce genre.

Cette plaine a été souvent un théâtre de guerre durant le siège de Nicée par Soliman. C'est-là que furent défaits les croisés, commandés par Walter le pauvre, & tués en assez grand nombre pour qu'on put faire une pyramide de leurs os. C'est-là que que Bajazet fut défait par Tamerlan & poussé jusqu'à Bruxe.

Le 29 avril, quoique la bonace fut grande, nous ne laissâmes pas de faire 40 milles à force

de rames ; nous entrâmes le lendemain dans l'embouchure d'une petite rivière, après avoir fait 60 milles terre-à-terre. Le premier mai nous arrivâmes à *Penderachi*.

La Thrace.

C'eſt une ville bâtie ſur les ruines de l'ancienne Héraclée. Elle devait être une des plus belles villes de l'Orient, s'il faut en juger par les débris & ſur-tout par les vieilles murailles bâties de gros quartiers de pierre qui ſont encore ſur le bord de la mer. On découvre de tous côtés des colonnes, des architraves & des inſcriptions fort mal-traités. On nous aſſura qu'il y avait encore plus loin d'autres reſtes d'antiquité ; mais la nuit qui s'approchait, & les tentes des femmes qu'on avait dreſſées près de ſes maſures, ne nous permirent pas d'aller les reconnaître.

Nous ne fûmes pas auſſi long-temps à *Penderachi* qu'il m'en aurait fallu pour viſiter les environs ; nous en partîmes le 2 mai, & nous entrâmes ſur les quatre heures dans la rivière de *Partheni :* les Turcs l'appellent *Dolap*. La rivière n'eſt pas bien grande, quoique ce fut une de celles que les dix mille appréhendaient de paſſer. Strabon & Arrien aſſurent qu'elle ſéparait la Paphalagonie de la Bithynie : ſi ce premier auteur revenait, il la trouverait auſſi belle qu'il l'a décrite : ſes eaux coulent

encore parmi ces prés fleuris qui lui avaient attiré le nom de vierge. La Thrace.

Cependant nous découvrîmes *Amaſtris* le lendemain 3 mai ſur les neuf heures du matin, & nous nous retirâmes dans la rivière de *Sita*, après avoir fait 70 milles moitié à la voile & moitié à la rame.

Amaſtris, qu'on appelle *Amaſtro*, eſt un méchant village bâti ſur les ruines de l'ancienne ville bâtie par la reine Amaſtris. Sa ſituation eſt avantageuſe, car elle ſe trouve ſur l'iſthme d'une preſqu'île dont les deux échancrures forment autant de ports.

Le 4 mai, nous quittâmes la rivière de *Sita*; nous n'allâmes qu'à 30 milles au-delà. Le 5 mai, nous doublâmes le cap *Piſello*, que les anciens ont connu ſous le nom de *Carambis*. Ils ont auſſi comparé la mer Noire à un arc bandé, dont la corde eſt repréſentée par la côte méridionale, laquelle ſerait preſque en ligne droite ſans le cap *Piſello*.

Ce jour-là, 5 mai, nous ne fîmes que 50 milles, & campâmes ſur le bord de la mer à *Abono*, où il n'y a que de méchantes caſernes deſtinées pour un grand nombre d'ouvriers qui travaillent à des cordes pour les vaiſſeaux & pour les galères du Grand-Seigneur. J'ai oublié de dire que les côtes de

la mer Noire fourniffent abondamment tout ce qu'il faut pour remplir les arfénaux, les magafins & les ports de cet empereur. Comme elles font couvertes de forêts & de villages, les habitans font obligés de couper des bois pour la marine & de les fcier.

La Thrace.

Nous partîmes d'*Abono* le 6 mai, dans le deffein d'aller à *Sinope*; mais la pluie nous obligea de refter à moitié chemin & de camper le long de la plage à 40 milles de cette ville. La mer fut fi groffe le lendemain, 7 mai, que nous fûmes obligés de débarquer à une anfe à huit milles de *Sinope*, où nous allâmes le même jour en herborifant. Nous y féjournâmes pendant deux jours. Les murailles en étaient encore belles du temps de Strabon, qui vivait fous Augufte : celles d'aujourd'hui ont été bâties fous les empereurs grecs. Il y a peu de janiffaires dans la ville, & l'on n'y fouffre aucun Juif; les Turcs, qui fe méfient des Grecs, les obligent de loger dans un grand faubourg fans défenfe. Nous ne trouvâmes aucune infcription ni dans la ville ni dans les environs; mais en dédommagement, nous vîmes dans le cimetière des Turcs des morceaux de colonnes de marbre qui font enclavées dans les murailles : ce font les reftes des débris de ce magnifique gymnafe,

du marché & des portiques dont Strabon fait mention. Le pacha campa avec toute sa maison au pied des murailles de cette ville : pour nous qui étions regardés comme des profanes, quoiqu'on nous traitât chez le pacha le plus honnêtement du monde, nous logeâmes dans le faubourg chez un Grec qui vendait du fort bon vin de treille, car on n'y voit point de vignes : les eaux y sont excellentes & l'on y cultive des oliviers d'une grosseur médiocre.

Nous partîmes de *Sinope* le 10 mai, & nous ne fîmes que 18 milles, parce que le mauvais temps nous conduisit à *Carsa*. C'est un méchant port à cent cinquante stades de Sinope, qui fait justement 18 milles & demi. Il est surprenant que les mesures des anciens répondent quelquefois si correctement à celles d'aujourd'hui.

Le 11 mai, nous campâmes sur la plage de l'île que forment les branches du fleuve *Halys*, à 30 milles de *Carsa*. Le lendemain nous fîmes seulement 20 milles; le vent du nord nous fit relâcher malgré nous à l'embouchure du *Casalinac*. C'est la plus grande rivière de cette côte; elle a été connue autrefois sous le nom d'*Iris*.

On ne saurait passer sur ces côtes, sans se souvenir que le *Casalinac* arrosait une partie

La Thrace.

de cette belle plaine de *Thémiſcyre*, où la fable a placé le petit empire des fameuſes Amazones.

Le 24 mai, après avoir fait 28 milles, nous relâchâmes à l'embouchure de la petite rivière de *Vatiza*, tout près d'un village de même nom, où on alla prendre des rafraîchiſſemens. Là, le vent étant au nord & la mer un peu groſſe, le pacha tint ſon conſeil de marine pour ſavoir s'il avancerait ou non; j'eus l'honneur de le déterminer à reſter, non-ſeulement ce jour-là, mais encore le lendemain, l'aſſurant, foi de médecin, que les malades de ſa maiſon avaient beſoin de repos, & ſur-tout ſon prédicateur qu'il honorait de ſon eſtime. Après tout, ce repos fit du bien & du plaiſir aux malades; les ſeuls matelots grondaient, parce qu'étant payés pour tout le voyage, ils auraient bien voulu profiter du temps.

Le 21 mai, nous paſſâmes devant *Ceraſonte*, ville aſſez grande, bâtie au peid d'une colline ſur le bord de la mer, entre deux rochers fort eſcarpés. Le château ruiné qui était l'ouvrage des empereurs de Trébiſonde, eſt ſur le ſommet du rocher à droite en entrant dans le port, & ce port eſt aſſez bon pour des ſaïques. Il y en avait qui n'attendaient qu'un vent favorable pour aller à Conſtantinople. La

campagne de *Cerasonte* nous parut belle. Ce sont des collines couvertes de bois où les cerisiers naissent d'eux-mêmes. La Thrace.

Nous relâchâmes ce jour-là à 36 milles de *Cerasonte* pour aller chercher des provisions au village de Tripoli. Toutes ces côtes sont agréables; la nature s'y est conservée dans toute sa beauté, parce que depuis long-temps il n'y a pas eu assez d'habitans pour les détruire.

Nous ne fîmes que 35 milles le 22 mai, & l'on dressa nos tentes proche d'un moulin à eau, à la vue de Trébisonde, que les Turcs appellent *Tarabasan*. Cette ville n'est devenue célèbre dans l'histoire que par la retraite des Comnenes, qui, après la prise de Constantinople par les Français & par les Vénitiens, en firent le siége de leur empire.

La ville de Trébisonde est bâtie sur le bord de la mer, au pied d'une colline assez escarpée; ses murailles sont presque quarrées, hautes & crénelées: elles ont été bâties avec les débris des anciens édifices, comme il paraît par les vieux marbres qu'on y a enclavés en plusieurs endroits, & dont les inscriptions ne sont pas lisibles parce qu'elles sont trop hautes. La ville est grande & mal peuplée: on y voit plus de jardins que de maisons.

La Thrace.

& ces maisons, quoique bien bâties, n'ont qu'un simple étage. Le château qui est assez grand est en ruines, mais les fossés en sont très-beaux, taillés la plupart dans le roc.

Quoique la campagne de Trébisonde soit fertile, elle n'est pourtant pas comparable à ces belles montagnes où est bâti le grand couvent de Saint-Jean, à 25 milles de la ville du côté du sud-est. Il n'y a pas de plus belles forêts dans les Alpes : les montagnes qui sont autour de ce couvent produisent des hêtres, des chênes, des charmes, des sapins d'une hauteur prodigieuse. La maison des religieux est bâtie en bois, au pied d'une roche fort escarpée, au fond de la plus belle solitude du monde. On monte à la maison par un escalier très-rude & d'une structure fort singulière : ce sont deux troncs de sapins gros comme des mâts de navire, inclinés contre le mur & alignés de même que le montant d'une échelle : on y a taillé des marches d'espace en espace, à grands coups de hache, & l'on a mis fort à propos des perches sur les côtés pour servir de garde-fou : il n'est pas possible que les premiers hommes aient jamais fait un escalier plus simple. Tous les environs de ce couvent sont une image de la belle nature : une infinité de sources y

forment un ruisseau plein d'excellentes truites. Aucun de ces moines ne paraissait touché d'une situation si délicieuse : ils étaient au nombre de quarante, & paraissaient ne s'y être retirés que pour éviter les insultes des Turcs. La Thrace.

CHAPITRE II.

Suite du voyage de Tournefort en Arménie & en Géorgie. — Observations préliminaires sur la formation des caravanes & la destination des caravanserais.

La Thrace.

Le terme des caravanes n'est en usage qu'en Orient. Il signifie une troupe, une assemblée de voyageurs & de pélerins, & plus particulièrement de marchands qui, pour plus de sûreté, marchent ensemble pour traverser les déserts ou autres lieux dangereux, & infestés d'Arabes ou de voleurs.

Il y a un chef ou aga qui commande la caravane, & qui a un nombre de janissaires ou autres milices, suivant les états d'où les caravanes partent, suffisant pour les défendre & les faire arriver aux jours & aux lieux marqués. La caravane campe tous les soirs auprès des puits ou ruisseaux, qui sont connus des guides, & il s'y observe une discipline aussi exacte qu'à la guerre.

Les chevaux, mais plus particulièrement les chameaux, sont les voitures dont on se sert; ces derniers animaux étant d'une grande fatigue, mangeant

mangeant peu, & sur-tout se passant pendant trois ou quatre jours de boire. Il part des caravanes de Constantinople, d'Alep, du Caire, pour la Perse, la Mecque, &c. La Thrace.

Il y a aussi des caravanes de mer qui sont établies pour les mêmes raisons & pour le même usage, comme celle de Constantinople pour Alexandrie.

Pour former une caravane il faut avoir par écrit la permission d'un souverain approuvée, & pour ainsi dire légalisée au moins par deux autres souverains voisins. Cette permission doit contenir le nombre d'hommes, de voitures & de marchandises qui la doivent composer; ce sont ceux à qui appartient la caravane, à choisir les officiers, & à régler tout ce qui regarde la police qui doit s'observer dans la marche.

Il y a ordinairement quatre principaux officiers; savoir, le *caravanbachi* ou chef de la caravane; le capitaine de conduite, le capitaine de repos & le capitaine de distribution. Le premier commande absolument à tous les autres & leur donne ses ordres; le second est absolu pendant la marche; le troisième n'exerce son emploi que lorsque la caravane s'arrête & séjourne, & le quatrième a soin de disposer toutes les parties de la caravane

La Thrace. en cas d'attaque & de combat. Outre cette fonction, ce dernier a encore inspection pendant la marche sur la distribution des provisions de bouche, qui se fait sous lui par divers distributeurs qui donnent caution au maître de la caravane, & qui sont chargés chacun d'un certain nombre d'hommes, d'éléphans, de dromadaires, &c. qu'il doit faire conduire & nourrir à ses risques.

Le cinquième officier de la caravane est le payeur ou trésorier qui a sous lui quantité de commis & d'interprêtes qui tiennent des journaux de tout ce qui se passe; & c'est sur ces journaux, signés des officiers supérieurs, que les intéressés à la caravane jugent s'ils ont été bien servis.

Une autre espèce d'officiers sont des mathématiciens arabes, sans lesquels aucune caravane ne voudrait marcher, y en ayant ordinairement jusqu'à trois dans les grandes caravanes. Ces officiers tiennent lieu tout ensemble de maréchaux-de-logis & d'aides-de-camp, guidant les troupes quand la caravane est attaquée, & traçant les logemens où elle doit camper.

On distingue quatre espèces de caravanes, les caravanes pesantes, composées d'éléphans, de dromadaires, de chameaux & de chevaux;

les caravanes légères, où il entre peu d'éléphans ; les caravanes ordinaires, où il n'en entre point du tout ; les caravanes de chevaux dans lesquelles on ne se sert ni de chameaux ni de dromadaires. La Thraca.

La proportion qu'on garde dans les caravanes pesantes, est que lorsqu'il y a cinq cents éléphans on met mille dromadaires, & deux mille chevaux au moins ; l'escorte est alors de quatre mille cavaliers. Il faut deux hommes pour conduire un éléphant, cinq pour trois dromadaires, & sept pour douze chameaux. Cette multitude de valets, jointe aux officiers & aux passagers, dont le nombre n'est point réglé, soutient l'escorte dans le combat & rend la caravane plus terrible & plus sûre ; les passagers, à la vérité, ne sont pas obligés de combattre, mais s'ils refusent de le faire, ils ne doivent plus compter sur les provisions de la caravane même en payant.

On appelle voyage de terre ceux qui se font dans les pays habités, où tous les soirs on trouve un caravanserais ; les voyages de course sont ceux qui se font à travers les déserts.

Le paiement des officiers & des valets se fait tous les lundis, à moins qu'il ne soit pleine ou nouvelle lune ; en ce cas on le remet au

La Thrace. jour ſuivant : on commence à faire le paiement par les plus vils du cortège.

Comme la plupart des princes arabes n'ont point d'autre fonds pour ſubſiſter que le brigandage, ils entretiennent des eſpions pour être avertis du départ des caravanes, qu'ils attaquent très-ſouvent avec des forces ſupérieures, faiſant leurs plus grands efforts contre le centre, afin de le couper & d'enlever s'il ſe peut l'avant-garde; ce qui leur réuſſit aſſez ſouvent. Lorſqu'ils ont été repouſſés, on en vient ordinairement à un accommodement, dont les conditions ne manquent guères d'être obſervées, ſur-tout ſi ce ſont des Arabes naturels; mais ſi la caravane eſt battue, elle eſt abſolument pillée, toute l'eſcorte demeure eſclave; il eſt vrai qu'on a plus d'indulgence pour les étrangers.

Quelquefois la priſe d'une ſeule caravane ſuffit pour enrichir ces princes.

La peſte étant fort commune en Orient, on eſt obligé à de grandes précautions pour empêcher que les caravanes ne la puiſſent communiquer aux lieux par où elles paſſent, ou qu'elles n'en puiſſent être infectées. Ainſi, lorſqu'on arrive près des villes, on s'interroge mutuellement ſur l'état de la ſanté, & l'on s'avertit de bonne-foi de part & d'autre de

ce qu'il y aurait à craindre; & quand il y a quelque soupçon de maladie, on fournit des vivres par-dessus les murailles, ne se permettant réciproquement aucune communication.

Les profits qui se font dans ces caravanes pendant qu'elles sont en marche, sont souvent incroyables; & l'on rapporte que par différentes répétitions de troc & d'échange, un passager avait gagné vingt mille écus qui ne lui avaient coûté qu'une montre d'or de trente louis, qu'il avait donnée pour deux diamans bruts à un marchand de la caravane avec laquelle il voyageait.

Ces profits, qui sont assez ordinaires, engagent un grand nombre de passagers à suivre les caravanes & adoucissent les incommodités qu'il y faut supporter. En effet, elles ne sont pas légères, & il faut, pour ainsi dire, ne compter pour rien ni la mauvaise qualité des alimens, ni le goût insupportable des eaux, qui souvent manquent tout-à-fait, ni l'effroyable confusion de langues & de nations, ni la fatigue des longues marches, qui en été, commencent à cinq heures du soir, & durent seize heures, ni les droits excessifs qu'il en coûte pour les douanes, particulièrement aux Francs, à cause de la réputation qu'ils ont d'être riches, enfin les vols hardis & les filou-

La Thrace.

teries ſubtiles où l'on eſt expoſé au milieu de cet amas de vagabonds, qui ne fréquentent les caravanes que dans le deſſein de vivre aux dépens des ſots ou des négligens; il eſt vrai qu'on peut rémédier à ce dernier inconvénient, du moins pour les choſes les plus précieuſes que l'on emporte avec ſoi, en les mettant à la caiſſe de la caravane, qui eſt une eſpèce de coffre-fort, qui, comme ceux d'Europe, ont une ſerrure qui ne peut jamais être ouverte que par ceux qui en ont le ſecret.

Il part d'Erzerom, capitale de la partie d'Arménie qui eſt ſous la domination du Grand-ſeigneur, une grande quantité de caravanes, les unes plus fortes, les autres moins conſidérables. Il y en a même quelques-unes qui ne ſont compoſées que d'Arméniens, comme celles qui vont porter de la ſoie à Tocat, à Smyrne & à Conſtantinople; celles-ci partent ordinairement dans le mois de ſeptembre.

Les journées des caravanes ne ſont pas toujours égales, & elles arrivent au gîte plutôt ou plus tard, ſelon que l'on trouve des eaux ou des caravanſérais, ou des endroits propres à camper, où l'on ſait que l'on doit apporter des proviſions & des fourrages des montagnes. Il y a des lieux où il eſt beſoin de faire proviſions de paille & d'orge pour deux ou trois

jours; quand on marche au mois de mai & que l'herbe eſt haute, les chameaux & les chevaux ne coûtent rien à nourrir; on ne leur donne alors ni orge ni paille, & dès que la caravane eſt arrivée, les valets vont couper de l'herbe ſur les côteaux, où elle eſt beaucoup meilleure que dans la plaine; mais pendant que ces bêtes de ſervice ne mangent que de l'herbe elles ont beaucoup moins de force, & ne peuvent faire de grandes journées, ce qui n'eſt pas agréable aux voyageurs.

La Thrace.

Il y a deux ſortes de caravanſérais, les uns rentés, & on y eſt reçu charitablement comme dans nos hôpitaux; les autres ne le ſont pas, & on y paie ce qu'on y prend pour la bouche. Il ne s'en voit guères des premiers que depuis Bude juſqu'à Conſtantinople, & il n'eſt permis d'en bâtir de cette ſorte qu'à la mère & aux ſœurs du grand-viſir, ou aux viſirs & bachas qui ſe ſont trouvés trois fois en bataille contre les chrétiens. Dans ces ſortes de caravanſérais, qui d'ordinaire ſont bâtis du produit de legs pieux, on donne honnêtement à manger aux paſſans, & quand ils partent ils n'ont qu'à remercier le concierge ſans rien débourſer; mais depuis Conſtantinople juſqu'en Perſe, les caravanſérais ne ſont point rentés, & on ne vous y offre que des chambres toutes nues.

La Thrace.

Les autres caravanférais font deftinés à loger & recevoir les caravanes. C'eft ordinairement un vafte & grand bâtiment carré dans le milieu duquel fe trouve une cour très-fpacieufe ; fous les arcades qui l'environnent règne une efpèce de banquette élevée de quelques pieds au-deffus du rez-de-chauffée, où les marchands & voyageurs fe logent, comme ils peuvent, eux & leurs équipages, les bêtes de fomme étant attachées au pied de la banquette ; au-deffus des portes qui donnent entrée dans la cour, il y a quelquefois de petites chambres que les concierges des caravanférais louent très-cher à ceux qui veulent avoir leur particulier.

Les caravanférais tiennent en quelque forte lieu en Orient, des hôtelleries ou auberges de l'Europe ; mais une différence très-grande, c'eft que dans les caravanférais on ne trouve abfolument rien ni pour les hommes ni pour les animaux, & qu'il faut tout porter.

Il n'y a guères de villes dans l'Orient, furtout de celles qui font dans les états du Grand-feigneur, du roi de Perfe & du Mogol, qui n'aient de ces fortes de bâtimens. Les caravenférais de Conftantinople, d'Ifpahan & d'Agra, capitale des trois empires, la Turquie, la Perfe & le Mogol, font fur-tout célèbres &

par leur nombre & par leur magnificence ; & c'est-là où les marchands étrangers tiennent la plupart de leurs magasins, y en ayant plusieurs dans ces trois villes qui, outre ce qu'on a dit ci-dessus de la construction ordinaire des caravanférais, ont des lieux & des appartemens sûrs & commodes pour les marchandises & les marchands.

La Thrace.

Les caravanférais de Schiras & de Casbin, villes considérables de la Perse, sont aussi en grande réputation & ne le cèdent guères à ceux de la capitale.

Outre les caravanférais, qui tiennent lieu dans les villes d'Orient d'hôtelleries & de chambres garnies pour les marchands, il y en a aussi à Ispahan qu'on peut appeler des bazars ou halles ouvertes, dans lesquels il y a des boutiques & des magasins où se serrent & s'étalent diverses sortes de marchandises & d'ouvrages, dont l'intendant ou gardien du caravanférais répond, moyennant un certain droit qu'on lui donne.

Il est tenu de les écrire sur son registre de même que les noms des vendeurs & des acheteurs, se chargeant même du recouvrement des sommes dues aux marchands pour ce qui s'est vendu dans leurs caravanférais, moyennant deux pour cent que le vendeur lui paie,

La Thrace.

Nous joignîmes la caravane du pacha d'Erzeron, le 3 juin, à une journée de Trébisonde; & nous trouvâmes en chemin une foule de marchands qui venaient des provinces voisines pour profiter d'une si belle occasion. Les voleurs nous fuyaient avec le même empressement qu'ils suivent les autres caravanes, par la raison que lorsqu'un pacha marche, autant de voleurs pris, autant de têtes coupées sur-le-champ.

Notre caravane était composée de plus de six cents personnes, mais il n'y en avait qu'environ trois cents de la maison du pacha. C'était un nouveau spectacle pour nous de voir des chevaux & des mulets parmi les chameaux. Les femmes étaient dans des litières terminées en berceau, dont le dessus était couvert de toile cirée. Les côtés étaient grillés avec beaucoup de soin; quelques-unes de ces litières ressemblaient à de grandes cages posées sur le dos d'un cheval, elles étaient couvertes d'une toile peinte soutenue par des cerceaux.

Le *chaia* était le premier officier de la maison; le divan *effendi* était le second officier; le pacha avait son aumônier qu'on appelle aussi *muphti*, plusieurs secrétaires, soixante & dix Bossinois pour sa garde; un grand nombre de chaoux, de musiciens, de valets de pieds,

fans compter les pages. Son médecin était de Bourgogne, son apothichaire de Provence : où ne trouve-t-on pas des français ! La Thrace.

Le chef des Chaoux marchait une journée en avant, portant une queue de cheval, pour marquer le *conac*, c'eft-à-dire, le lieu où le pacha devait camper. Il avait à fa fuite plufieurs officiers pour difpofer le camp, & beaucoup d'Arabes pour difpofer les tentes : tous ces gens marchaient à cheval avec des lances & des bâtons ferrés. Un jour le pacha m'ayant fait l'honneur de me demander *comment je trouvais fa mufique*, je lui répondis *qu'elle était excellente*, mais un peu trop uniforme. Il me répliqua que c'était dans l'uniformité que confiftait la beauté des chofes. La première chamade des muficiens commençait ordinairement une heure avant la marche, c'était pour éveiller tout le monde ; on entendait la feconde environ demi-heure après, elle fervait de fignal pour défiler ; la troifième commençait au départ du pacha qui était toujours à la queue de la caravane, à la diftance de 4 ou cinq cents pas. La mufique ceffait & recommençait plufieurs fois pendant la route ; ils redoublaient leur fimphonie en arrivant au conac où l'on plantait, devant la tente du pacha, les deux autres queues de cheval qui

La Thrace.

avaient servi à la marche. Le chaoux bachi ayant reçu l'ordre, passait la troisième queue & s'en allait marquer le camp du lendemain.

Nous fûmes bientôt faits à ce manège. Nous nous levions à la première chamade, & nous montions à cheval à la seconde : les officiers du pacha chassaient tout le monde comme des moutons, en criant *aideder*, *aideder*, c'est-à-dire, *marchez*, *marchez*; ils ne permettaient à qui que ce soit de se mêler avec les gens de la maison, & l'on s'exposait à quelques coups de bâton, si l'on y était surpris.

Nous ne prîmes pas la route la plus courte pour aller à *Erzeron*, le pacha voulut suivre la plus commode & la moins rude. Les marchands riaient de nous voir descendre de cheval, & remonter pour ne cueillir que des plantes.

Le 5 juin nous marchâmes depuis 4 heures du matin jusqu'à midi, à travers de grandes montagnes couvertes de chênes, de hêtres, de sapins ordinaires. Le 6 nous partîmes à trois heures du matin, & nous traversâmes jusques à midi de grandes montagnes toutes pelées & dont la vue est fort désagréable, car on n'y découvre ni arbres, ni arbrisseaux. On se leva sur les deux heures du matin, le 7 juin, pour partir à trois heures. On continua la route sur

des montagnes pelées & parmi la neige. Le froid était âpre & les brouillards si épais, qu'on ne se voyait pas à quatre pas les uns des autres. Nous campâmes sur les neuf heures & demie dans une vallée assez agréable par sa verdure, mais fort incommode pour les voyageurs. On n'y trouva pas une branche de bois pour faire cuire des agneaux dont nous avions fait provision, on ne vécut ce jour-là, que de confitures, chez le pacha.

La Thrace.

Le 8 juin, nous commençâmes, à la pointe du jour, à nous appercevoir que nous étions véritablement au Levant. De Trébisonde jusqu'ici, le pays nous avait paru assez semblable aux Alpes & aux Pyrénées, ce jour-là il nous sembla que la terre avait changé tout-à-coup de face, comme si l'on eût tiré un rideau qui nous eût découvert un nouveau paysage. Nous descendîmes dans de petites vallées couvertes de verdure, on arriva sur les dix heures du matin à *Grezi*, village qui n'est, à ce qu'on nous assura, qu'à une journée de la mer Noire.

Le 9 juin, nous partîmes à trois heures du matin & passâmes par des vallées fort sèches & fort découvertes. On campa sur les neuf heures au-dessous de *Baibout*, dans la plaine, le long d'une petite rivière. *Baibout* est une petite ville très-forte par sa situation sur une

La Thrace.

roche fort escarpée; on fit courir le bruit que le pacha y séjournerait pour tenir les grands jours, & on y amena des prisonniers de plusieurs endroits. On nous assura que le pacha avait fait grace à tous. Quelques-uns de nos caravaniers louaient sa clémence, quelques-uns le blâmaient de n'avoir pas fait d'exemple.

On partit cependant le 11 juin, & nous passâmes par des vallées étroites, incultes, sans bois, & qui n'inspiraient que de la tristesse. nous ne fîmes guères plus de trois milles le 12 juin. On nous fit partir le 14 à deux heures après minuit, & nous marchâmes jusqu'à sept heures dans des prairies fertiles, semées de toutes sortes de grains. On campa tout proche du pont d'*Eliza*, sur une des branches de l'Euphrate, à six milles d'*Erzeron*. *Eliza* n'est qu'un méchant village dont les maisons sont tout-à-fait écrasées, moitié enterrées & bâties de boue, mais le bain qui est auprès de ce village, rend ce lieu recommandable; le bâtiment est assez propre, octogone, voûté, & percé en dessus. Le bassin qui est de la même figure, c'est-à-dire, à huit pans, pousse deux bouillons d'eau presqu'aussi gros que le corps d'un homme; cette eau est douce & d'une chaleur supportable, & la moitié de notre ca-

ravane ne laissa pas échapper une si belle occasion de se baigner.

La Thrace.

Le lendemain nous arrivâmes à *Erzeron* ; c'est une assez grande ville, à cinq journées de la mer Noire, & à dix de la frontière de Perse. Erzeron est bâti dans une belle plaine au pied d'une chaîne de montagnes qui empêchent l'Euphrate de se rendre dans la mer Noire, & l'obligent de se tourner du côté du midi. Les collines qui bordent cette plaine étaient encore couvertes de neige en plusieurs endroits ; le blé y était encore peu avancé, & n'avait pas deux pieds de haut, aussi n'y fait-on la récolte qu'en septembre.

Outre la rigueur des hivers, ce qu'il y a de plus fâcheux à Erzeron, c'est que le bois y est rare & fort cher : on n'y connaît que le bois de pin qu'on va chercher à trois journées de la ville ; tout le reste du pays est découvert ; on n'y voit ni arbres ni buissons, & l'on n'y brûle communément que de la bouze de vache. On ne saurait s'imagiuer quel horrible parfum répand cette bouze dans des maisons qu'on ne peut comparer qu'à des renardières. Tout ce qu'on y mange sent la fumée, & l'on ferait fort bonne-chère, si l'on pouvait y faire cuire, avec du bois, la viande de boucherie qui y est fort bonne.

La Thrace.

Les collines voisines fournissent à Erzeron de très-belles sources qui arrosent la campagne & procurent des fontaines dans toute la ville; elle vaut mieux que celle de Trébisonde; son enceinte est à double muraille défendue par des tours quarrées. On croit qu'il y a dix-huit mille Turcs dans *Erzeron*, six mille Arméniens, & quatre cents Grecs; on estime qu'il y a soixante mille Arméniens dans la province & dix mille Grecs; les Turcs qui sont dans Erzeron sont presque tous janissaires, on en compte environ douze mille.

Les Arméniens ont un évêque & deux églises dans Erzeron; ils ont quelques monastères à la campagne; ils reconnaissent tous le patriarche d'Erivan. Les Grecs ont aussi leur évêque dans la ville, mais ils n'y ont qu'une église fort pauvre; ils sont presque tous chaudroniers, & occupent le faubourg où ils travaillent à mettre en vaisselle le cuivre qu'on y apporte des montagnes voisines; ces pauvres gens font un tintamarre horrible jour & nuit, & les Turcs aiment trop la tranquillité pour souffrir qu'on batte l'enclume dans la ville.

Cette ville est le passage & l'entrepôt de toutes les marchandises des Indes, sur-tout lorsque les Arabes courent autour d'Alep & de Bagdad. C'est un proverbe dans le pays, que si

si l'on voulait donner à déjeûner au diable, il faudrait le régaler avec du café sans sucre, du caviar & du tabac : je voudrais y ajouter du vin d'*Erzeron*. Le caviar n'est autre chose que les œufs salés de l'esturgeon que l'on prépare autour de la mer Caspienne. Ce ragoût brûle la bouche par son sel, & empoisonne par son odeur. La rubarbe est apportée à Erzeron, du pays d'Usbecq en Tartarie; il y a des caravaniers qui de père en fils ne se mêlent que de voiturer les drogues, & qui croiraient dégénérer, s'ils se chargeaient d'autres marchandises.

La Thrace.

La ville d'Erzeron n'est pas sur l'Euphrate, mais plutôt dans une presqu'île formée par les sources de cette fameuse rivière. La première de ces sources coule à une journée de la ville, & l'autre à une journée & demie. Les sources de l'Euphrate sont du côté du levant, dans des montagnes moins élevées que les Alpes, mais couvertes de neige pendant presque toute l'année. La plaine d'Erzeron est donc renfermée entre deux beaux ruisseaux qui forment l'Euphrate. Le premier coule du levant au midi, & passant par-derrière les montagnes au pied desquelles la ville est située, va se rendre vers le midi à une bourgade appelée *Mommacotum*.

La Thrace.

L'autre ruisseau, après avoir coulé quelque temps vers le nord, vient passer sous le pont d'*Eliza*, d'où coulant vers le couchant, le long du chemin de *Tocar*, il est obligé par la disposition des lieux, de se tourner vers le midi à *Mommacotum*, où il se joint à l'autre branche qui est bien plus considérable. Ces deux branches s'appèlent *Frat*, du même nom que la rivière qu'elles forment. Après leur jonction qui est à trois journées d'*Erzeron*, le *Frat* commence à porter des petites saïques; mais son lit est plein de rochers, & l'on ne saurait établir de routes par eau, pour descendre d'Erzeron à Alep, sans rendre cette rivière navigable. Les Turcs laissent le monde comme il est, & les marchands font comme ils l'entendent; cependant la voie de la rivière serait la plus courte & la plus sûre, car les caravanes sont trente-cinq jours en chemin d'Erzeron à Alep, & la route est fort dangereuse à cause des voleurs qui dépouillent les marchands jusques aux portes des villes. Il part, toutes les semaines, des caravanes d'Erzeron pour *Gangel*, *Teflis*, *Tauris*, Trébizonde, *Tocat*, & pour *Alep*. Les Curdes ou peuples du Curdistan, qui descendent à ce qu'on prétend des anciens Caldéens, tiennent la campagne autour d'*Erzeron*, jusqu'à ce que les

grandes neiges les obligent de se retirer, & sont toujours en embuscade pour piller ces caravanes. La Thrace

Les voleurs de nuit sont quelquefois plus à craindre que ceux qui volent le jour; si l'on ne fait bonne garde dans les tentes, ils viennent tout doucement & sans bruit pendant que l'on repose, & tirent des balots de marchandises, avec des crochets, sans qu'on s'en apperçoive: si les ballots sont attachés, ils ont de bons rasoirs pour couper les cordes; quelquefois ils les vuident à quelques pas des tentes; mais quand ils découvrent qu'il y a du musc, alors ils les emportent & ne laissent que l'enveloppe du ballot. Quand on part avant le jour, comme c'est l'usage, les voleurs se mêlent avec les voituriers & détournent souvent des mulets chargés de marchandises, qu'ils dépouillent à la faveur des ténèbres.

Le 19 juin nous partîmes à midi pour aller visiter les montagnes qui sont à l'Est de la ville, & nous couchâmes ce même jour dans un monstère d'Arméniens, appelé le monastère *rouge*, parce que le dôme qui est fait en lanterne sourde, est barbouillé de rouge. Ce couvent n'est qu'à trois heures de chemin d'Erzeron; & l'évêque, qui passe pour le plus savant homme qui soit parmi les Arméniens,

La Thrace. y fait sa résidence. Nous n'oubliâmes rien pour l'engager à venir se promener avec nous aux sources de l'Euphrate, parce qu'on nous assura qu'il était fort bien venu parmi les Curdes qui étaient en campagne selon leur coutume.

Nous partîmes le 22 juin à trois heures du matin, du monastère rouge; la caravane ne fut pas nombreuse : il fallait se livrer à l'évêque, ou renoncer à voir les sources de l'Euphrate. Il se mit à la tête de la compagnie, parfaitement bien monté, de même que trois de ses domestiques, & il nous fit donner de fort bons chevaux, à nous & à notre suite. A demi-lieue de là, nous fûmes joints par un vénérable vieillard de ses amis, dans un assez joli village situé sur cette branche de l'Euphrate qui passe à *Eliza*. Ce vieillard nous fit beaucoup d'honnêtetés, & après nous avoir fait promettre de guérir à notre retour un de ses amis, il nous fit assurer qu'il parlait bien la langue des Curdes, qu'il trouverait de ses amis dans les montagnes où nous allions, & que nous n'avions rien à craindre étant accompagnés de l'évêque & de lui.

Nous entrâmes dans de belles plaines où l'Euphrate serpente, mais à mesure que nous montions, nous ne découvrions que pelouse & neige; les forêts en sont bannies pour le

reste des siècles : cependant le paysage est agréable, & les ruisseaux qui tombent de tous côtés font un spectacle divertissant. Nous choisîmes un des plus jolis gazons pour étendre notre nape & pour nous délasser avec le vin du monastère, qui valait mieux que celui d'*Erzeron*. Là, revenus de la peur que ce nom de Curdes n'avait pas laisser d'exciter en nous, nous puisions à pleines tasses dans les sources de l'Euphrate, dont notre nectar tempérait la fraîcheur excessive. La Thrace.

Une circonstance troublait nos innocens plaisirs ; de temps-en-temps nous voyons venir à nous certains députés des Curdes, qui s'avançaient à cheval, la lance en arrêt, pour s'informer quelles gens nous étions. L'évêque & le vieillard s'avançèrent à quelques pas, nous faisant signe de la main de rester où nous étions. Nous fûmes ravis d'être dispensés d'aller faire la révérence à ces députés. Après les premiers complimens qui ne furent pas bien longs, ils s'avancèrent tous ensemble vers nous, & commencèrent à raisonner fort gravement entre eux.

La conférence de l'évêque & des Curdes ne laissa pas de nous inquiéter par sa longueur ; nous fûmes un peu rassurés quand notre drogman arménien vint nous dire que les Curdes

avaient donné un fromage à l'évêque. En même temps le vieillard s'avança pour prendre un flacon d'eau-de vie qu'il leur présenta. Après qu'ils eurent bu ils se retirèrent ; & l'évêque revint à nous avec un visage fort gai : nous le remerciâmes très-humblement, mais il aurait pu se dispenser de nous jeter dans de nouvelles inquiétudes.

Ce bon homme, par honnêteté comme nous le jugeâmes par la suite, s'avisa d'aller faire ses adieux aux Curdes, & de leur distribuer les restes de notre eau-de-vie. Nous aurions fort approuvé son procédé, si nous n'avions pas été de la partie & qu'il n'eût pas fallu approcher de leurs pavillons. Ce sont de grandes tentes d'une espèce de drap brun foncé, fort épais & fort grossier qui sert de couvert à ces sortes de maisons portatives dont l'enceinte est un quarré long, fermé par des treillis de cannes de la hauteur d'un homme, tapissés en-dedans de bonnes nattes. Lorsqu'il faut déménager, ils plient leurs maison comme un paravent, & la chargent avec leurs ustensiles & leurs enfans sur des bœufs. C'est ainsi que les Curdes vivent en chassant leurs troupeaux; ils s'arrêtent dans les bons pâturages, mais ils en décampent au commencement d'octobre, & passent dans le Curdistan ou la Mésopotamie.

Les hommes font bien-montés & prennent foin de leurs chevaux ; ils n'ont que des lances pour armes; nous vîmes approcher une troupe de leurs femmes, qui venaient pour voir l'évêque, & fur-tout nous qui paffions pour des ours qu'on menait promener. Quelques-unes avaient une bague qui leur perçait une des narines ; on nous affura que c'était des fiancées ; elles paraiffent fortes & vigoureufes, mais elles font fort laides & ont dans la phyfionomie un certain air de férocité. La Thrace.

Nous retournâmes le 24 juin à *Erzeron*, où nous apprîmes qu'il y avait deux caravanes prêtes à partir ; l'une, dans trois jours, pour *Tocat ;* & l'autre, dans dix ou douze, pour *Teflis*. Nous prîmes le parti d'aller à Teflis, parce qu'on nous affura qu'il y avait beaucoup de voleurs fur le chemin de Tocat, qui fe retiraient, fuivant leur coutume, à la fin de l'été : de toutes les caravanes, celle de Teflis paffe pour la moins dangereufe.

Nous allâmes chez le *beglierbey* lui baifer la main & demander la continuation de fa protection. Nous partîmes d'Erzeron le 6 juillet : notre caravane, compofée de marchands, dont les uns allaient à *Cars* & à Teflis, les autres à *Erivan*, quelques-uns à *Gangel*, n'était qu'environ de deux cents hommes armés de lances

& de ſabres ; quelques-uns avaient des fuſils & des piſtolets.

La Thrace.

Le 7 juillet nous partîmes à trois heures & demie après minuit, & nous campâmes ſur les dix heures auprès d'un village dont j'ai oublié le nom. On ne voit aucun arbre dans tout ce quartier, lequel d'ailleurs eſt plat, bien cultivé & arroſé avec ſoin.

Notre caravane partit le 8, & marcha juſqu'à une heure après midi à travers de grandes campagnes peu cultivées, & ſans rencontrer une ame. La route fut plus agréable le 9 : le 10, nous traverſâmes des montagnes agréables & couvertes de pins ; le 12 juillet nous fîmes route à travers une des plus belles plaines qu'on puiſſe voir. La manière de labourer ces terres eſt ſurprenante, car on attache juſqu'à dix ou douze paires de bœufs à une charrue : chaque paire de bœufs a ſon poſtillon, & le laboureur pouſſe encore le ſoc avec le pied. Tous leurs efforts aboutiſſent à faire des ſillons plus profonds qu'à l'ordinaire : nous en demandâmes pluſieurs fois la raiſon à nos conducteurs, qui ſe contentèrent de nous dire que c'était la mode du pays. On ne rencontre autre choſe en Arménie que des bœufs ou des buffles attelés ou chargés à dos comme des mu-

lets : cependant nous arrivâmes insensiblement à *Cars*, après une marche de sept heures. La Thrace.

Cars est la dernière place de la Turquie sur la frontière de Perse : l'enceinte en est presque quarrée ; son château est bâti sur un rocher escarpé ; il paraît assez bien entretenu, mais il n'est défendu que par de vieilles tours : une rivière qui tombe de ces montagnes, où nous rencontrâmes des voleurs en quittant *Erzeron*, arrose les murs de *Cars*, & va se joindre à une autre rivière ; & ces deux rivières, réunies ensemble sous le nom d'*Arpagi*, servent de limites aux deux empires avant de tomber dans l'*Araxe*, que les Turcs & les Persans appèlent *Aras*.

Nous demandâmes à saluer le pacha, à l'occasion des extorsions dont on nous menaçait. Son chiaia, chez qui l'on nous conduisit d'abord malgré nous, nous fit dire fort civilement que toutes nos patentes ne servaient de rien, & qu'assurément il ne nous serait pas permis d'aller en Perse. Cependant nous lui avions fait voir un commandement de la Porte & un passe-port du beglierbey d'Erzeron, sous le département duquel est le pacha de Cars. Voici l'analyse que le chiaia fit de nos pièces.

Pour le commandement de la Porte, dit-il,

La Thrace. c'eſt la patente la plus vénérable qui ſoit au monde, & il ne ceſſait de la porter à ſon front; mais la ville de *Cars* n'y eſt pas mentionnée. Je répondis qu'il n'était pas poſſible de mettre ſur une feuille de papier les noms des principales villes de leur empire. Le paſſe-port du beglierbey d'Erzeron porte, dit-il, que vous viendrez ici; mais il ne marque pas que vous paſſerez plus avant. Comme j'en avais fait faire une traduction à Erzeron, je ſuppliai le chiaia de le relire, proteſtant que le beglierbey nous avait aſſuré que, ſur ſon paſſe-port, on ne ferait aucune difficulté de nous laiſſer paſſer de *Cars* dans le *Gurgiſtan*. Après quelques conteſtations, nous lui fîmes dire que nous ſerions bien aiſes de baiſer la veſte du pacha, & de lui préſenter la lettre du beglierbey. Il répondit qu'il ſe chargeait de cette lettre, mais qu'aſſurément le pacha ne nous laiſſerait pas ſortir des terres du grand-ſeigneur, qu'il allait s'en éclaircir ſur l'heure. En effet, il nous quitta bruſquement pour paſſer, à ce qu'on nous dit, dans l'appartement du pacha.

Après avoir attendu fort long-temps, je fis prier, par notre interprête, un des valets du chiaia, de lui dire que nous étions obligés de nous retirer à cauſe de la nuit, mais que nous

serions ravis d'apprendre notre destinée avant que de sortir. Il nous fit savoir que le pacha son maître, après avoir lu & examiné la lettre du beglierbey, ne pouvait se dispenser de nous laisser passer; mais qu'on ferait assembler le lendemain le moufti, le janissaire aga, le cadi & les plus notables de la ville pour en faire la lecture; que sans cette précaution le pacha pourrait bien perdre sa tête, si on venait à savoir à Constantinople qu'il n'eût pas fait arrêter trois Francs, qui peut-être étaient des espions du grand-duc de Moscovie. Toutes ces formalités nous chagrinaient très-fort; nous avions à craindre qu'elles ne traînassent en longueur, & que de difficulté en difficulté on ne laissât partir notre caravane sans nous; ainsi nous soupâmes assez tristement. Deux émissaires du chiaia vinrent le lendemain matin nous éveiller à la pointe du jour, & nous dire sans façon que l'on venait de découvrir que nous étions des espions; que le pacha n'en était pas encore informé, & qu'ainsi la chose n'était pas sans remède, mais que nous pouvions compter que les avis venaient de bonne part. Comme nous ne paraissions guères alarmés de leurs discours, ils nous assurèrent que les espions en Turquie étaient condamnés au feu, & que les plus honnêtes gens de la ca-

La Thrace.

La Thrace.

ravane étaient prêts à déclarer que, sous prétexte de chercher des plantes, nous observions la situation & les murailles des villes; que nous en prenions le plan; que nous nous informions avec soin des troupes qui s'y trouvaient; que nous voulions savoir d'où venaient les moindres rivières; que tout cela méritait punition. Ainsi parlait celui qui paraissait le plus méchant des deux; l'autre, qui semblait plus doux, disait qu'il n'y avait pas d'apparence que nous fussions venus de si loin pour n'amasser que du foin. Nous nous retranchions toujours sur les bons témoignages que le beglierbey d'Erzeron rendait de nous dans sa lettre. Ils répondirent qu'on n'en pouvait faire la lecture que le cadi ne fût venu de la campagne, où il devait rester encore un jour ou deux. Nous nous séparâmes assez froidement là-dessus.

Heureusement, en nous promenant dans la ville, nous rencontrâmes un aga du beglierbey d'Erzeron, qui ne faisait que d'arriver, & qui nous reconnut d'abord, parce qu'il nous avait vu traiter des malades dans le palais. Après les premières civilités, nous lui contâmes l'embarras où nous étions. Surpris de notre aventure, il alla chez le chiaia du pacha, & lui dit en notre présence qu'on n'avait pas

raiſon de nous refuſer le paſſage; que le *beglierbey Coprogli*, à qui nous avions été recommandés à Conſtantinople par l'ambaſſadeur de l'empereur de France, nous honorait de ſa protection; que nous avions eu l'honneur de l'accompagner de Conſtantinople à *Erzeron*; qu'il s'était bien trouvé de nos conſeils & de nos remèdes; qu'enfin on ne devait pas recevoir de cette manière des gens qui étaient ſi bien recommandés de ſa part. Il nous fit ſigne de nous retirer, & nous fit dire par ſon valet que nous ſerions ſatisfaits dans peu de temps. Nous entrâmes dans un café pour attendre la déciſion de cette grande affaire: un moment après, les mêmes chiodars du chiáia, qui nous avaient traités d'eſpions du grand-duc de Moſcovie, & qui étaient, à ce que je crois, nos eſpions, car ils nous gardaient à vue, vinrent nous annoncer, avec une joie feinte & dans le deſſein de tirer quelque choſe de nous, que tous les paſſages de l'empire étaient ouverts pour nous; mais qu'aſſurément on nous aurait arrêtés ſans la lettre du beglierbey d'*Erzeron*, ou qu'au moins on nous aurait fait payer une groſſe ſomme, comme il arrive à tous ceux qui paſſent de Turquie en Perſe. En même temps notre aga libérateur ſortit, & vint nous prendre pour

La Thrace.

La Thrace.

nous présenter au chiaia, qui nous fit donner à fumer & à boire du café. Il nous assura que nous pouvions partir quand il nous plairait; qu'en considération du beglierbey, il nous faisait grace de deux cents écus que lui doivent toutes les bêtes de somme qui passent par-là; & comme on lui fit faire réflexion que nous n'étions pas marchands, mais médecins, il mit sur son marché que nous guéririons, avant de partir, un aga de ses amis, qui était malade. Après l'avoir remercié de ses honêtetés, je lui fis dire que nous prendrions soin de son ami, & que nous lui donnerions tous les secours possibles pendant le temps que nous resterions encore à Cars.

La caravane y séjourna le 12 & le 13 juillet pour payer les droits de la douane. Nous en partîmes le lendemain à une heure après minuit. On campa sur les neuf heures auprès du *Barguit*, gros village, dont le château, à moitié démoli, paraît avoir été bien bâti de son temps.

Le 15 juillet nous partîmes à quatre heures du matin, & passâmes par des plaines assez bien cultivées, entrecoupées de quelques collines agréables, où les blés étaient bien plus avancés que du côté d'Erzeron. La grande caravane nous quitta à une lieue de-là pour

aller à *Gangel*, & nous fûmes consternés de nous voir réduits à la seule compagnie de trois marchands qui venaient à Teflis. Un aga turc, campé sur le chemin, envoya deux gardes pour nous reconnaître; mais comme ils ne savaient pas lire, ils ne firent que jeter les yeux sur nos passe-ports, & nous demandèrent pour leur peine quelques truites que nos drogmans avaient pêchées. Ils firent payer dix apres par charge à nos marchands, & se firent donner chacun une pièce de savon pour se raser.

Le 16 juillet nous partîmes à quatre heures du matin, & campâmes sur les huit heures dans une belle & grande prairie, où nos tentes furent dressées pour la première fois sur les terres du roi de Perse : c'est-là que commence la Géorgie persienne que les Persans appèlent le *Gurgistan*.

Nous découvrîmes d'abord plusieurs villages assez considérables; mais toute cette belle campagne ne produit pas un seul arbre : les bœufs y sont très-nombreux; c'est un excellent pays. Dès qu'on est sur les terres du roi de Perse, on vient vous présenter toutes sortes de provisions. On s'adresse sur-tout aux Francs avec un visage riant, au lieu qu'en Turquie on ne voit que des gens sérieux qui vous me-

La Thrace. furent gravement depuis les pieds jusqu'à la tête. Ce qui nous surprit le plus, c'est que les Géorgiens ne voulaient pas nous vendre leurs denrées : ils ne les donnaient pas non plus; mais ils voulaient les troquer pour des brasselets, des bagues, des colliers de verre, des petits couteaux, des aiguilles ou des épingles. Les filles se croyent plus belles quand elles ont cinq ou six colliers pendus au col & qui tombent sur leur sein; elles en garnissent aussi leurs oreilles. Nous dépliâmes nos paquets sur le gazon : ces bonnes gens prirent ce qui leur plut; mais ils n'abusèrent pas de la confiance que nous leur témoignâmes. Ils nous donnèrent une poule grosse comme un dindon, pour un collier de six blancs, & une grande mesure de vin pour des brasselets de dix-huit deniers.

Les femmes, avec qui nous troquâmes nos émaux, ne nous surprirent pas, parce que nous nous attendions à voir des beautés parfaites, suivant ce qu'on en dit dans le monde : elles avaient un air de santé qui faisait plaisir, mais après tout, elles n'étaient ni si belles, ni si bien faites qu'on le dit; ainsi je crois qu'il m'est permis de m'inscrire en faux contre les descriptions que la plupart des voyageurs en ont faites.

On

On n'exige que des droits fort modiques sur les marchandises qui entrent en Perse. Nous passâmes, sur cette frontière, la rivière d'*Arpagi*, qui va se rendre dans l'*Araxe* : l'Araxe se joint au Kur, & la mer Caspienne reçoit toutes ces différentes eaux.

La Thrace.

On monta à cheval le 17 juillet, & l'on campa sur les dix heures dans une grande plaine; le 18, nous partîmes à quatre heures, & nous marchâmes jusqu'à midi. Le changement des paysages nous surprit si agréablement, que nous crûmes être arrivés dans un nouveau monde : on moissonnait le blé dans le fond de la vallée où nous campâmes. Le paysage du lendemain ne fut pas moins agréable; car, depuis trois heures du matin jusqu'à dix, nous marchions dans une vallée qui, quoiqu'étroite & escarpée, était néanmoins charmante par sa verdure & par ses différens points de vue.

Nous marchâmes toute la nuit du 20 juillet, & n'arrivâmes à Teflis que sur le midi, après nous être reposés pendant une heure à trois milles de la ville, sur une montagne assez agréable : cette ville est sur la pente d'une montagne, dans une vallée assez étroite, à cinq journées de la mer Caspienne, & à six de la mer Noire. Teflis est aujourd'hui la ca-

pitale de la Géorgie, connue par les anciens
La Thrace. ſous les noms d'Ibérie & d'Albanie.

Le gouverneur de Géorgie doit être mahométan, car le roi de Perſe ne donne point ce gouvernement à un ſeigneur d'une religion différente de la ſienne. Celui qui en était revêtu, dans le temps que nous y étions, s'appelait Héraclée : il était du rit grec ; mais on l'obligea de ſe faire circoncire. On dit que ce malheureux profeſſait les deux religions; car il allait à la moſquée, & venait à la meſſe aux capuçins, où il buvait à la ſanté du pape.

La Géorgie n'eſt pas ordinairement un pays fort tranquille, parce qu'elle ſert preſque toujours de théâtre à la guerre entre les Turcs & les Perſes.

Teflis eſt une ville aſſez grande & bien peuplée; les maiſons ſont baſſes, mal éclairées, & bâties ordinairement de boue & de briques: la ville s'étend du midi au nord; la citadelle eſt au milieu. Le palais du prince, qui eſt au-deſſus, eſt fort ancien & aſſez bien conſtruit: les jardins, les volières, la place & le bazar, méritent qu'on y jète les yeux. On nous fit entrer dans un ſallon aſſez agréable, quoiqu'il ne fût que de bois : on nous aſſura que l'appartement des femmes était beaucoup

plus beau. La cour était à la campagne : le prince ne se portait pas trop bien, à ce qu'on disait, & ce fut une des principales raisons qui nous obligea de quitter Teflis, de peur qu'il ne lui prît envie de nous retenir auprès de lui pour avoir soin de sa santé, comme cela arrive quelquefois dans le levant.

La Thrace.

Du palais nous allâmes voir les bains qui n'en sont pas éloignés; ces bains sont bien entretenus & font presque tout le divertissement des bourgeois de la ville. Leur plus grand commerce est en fourures que l'on envoie en Perse, ou à Erzerom pour Constantinople. On croit qu'il y a environ vingt mille âmes dans la ville; les capucins italiens y ont une maison. Le patriarche des Géorgiens reconnait le patriarche d'Alexandrie, & tous les deux conviennent que le pape est le premier patriarche du monde; quand celui des Géorgiens vient chez les capucins, il boit à la santé du pape; mais il ne veut pas le reconnaître autrement.

Le roi de Perse est obligé de faire en Géorgie beaucoup plus de dépense, qu'il n'en retire de profit; il donne de fortes pensions aux seigneurs géorgiens qui sont les maîtres du pays, pour les empêcher de se donner aux Turcs, qui les recevraient à bras ouverts.

Le Kur porte la fertilité dans toutes les

La Thrace.

campagnes ; il paſſe au milieu de la Géorgie, & ſa ſource vient du Caucaze. L'ignorance & la ſuperſtition règnent parmi les Géorgiens ; ceux qu'on appèle chrétiens, font conſiſter toute leur religion a bien jeûner & ſur-tout à obſerver le grand carême. Quand un Géorgien vient à mourir, s'il ne laiſſe pas beaucoup d'argent, comme c'eſt l'ordinaire, les héritiers font enlever deux ou trois enfans de leurs vaſſaux, & les vendent aux Mahométans pour payer l'évêque grec, à qui on donne juſques à ſix cents francs pour une meſſe de mort. Le *catholicos* ou l'évêque arménien, met ſur la poitrine du mort, une lettre par laquelle il prie Saint-Pierre de lui ouvrir la porte du paradis. Il y a cinq égliſes grecques dans Teflis, ſept égliſes arménienes, & deux moſquées dans la citadelle.

Nous ne perdons pas de vue le projet que nous avions d'aller viſiter la fameuſe campagne des Trois-Egliſes, éloignée d'environ vingt lieues de France, des ſources de l'Euphrate & de l'Araxe & de preſqu'autant de celle du Phaſe. Nous partîmes donc pour ce beau lieu, le 26 juillet ; mais nous ne campâmes qu'à quatre heures de Teflis, afin de joindre une caravane deſtinée pour les Trois-Egliſes. Elle s'aſſembla dans une grande plaine où finit la

vallée de Teflis. Cette plaine eſt agréable par ſes vergers & par ſes jardins; le fleuve de Kur la traverſe.

La Thrace.

Le 27 juillet, on partit ſur les onze heures du ſoir & nous marchâmes juſqu'à ſix heures du matin dans des plaines marécageuſes. Nous ne fûmes guères plus heureux le 28, & je commençai à douter ſi nous allions vers le paradis terreſtre, ou ſi nous lui tournions le dos. On partit à minuit le 29, & nous paſſâmes par des montagnes aſſez rudes. Des gardes poſtés ſur le grand chemin, prétendaient que paſſant de Géorgie dans le pays de *Coſac*, qui eſt une petite contrée entre la Géorgie & l'Arménie, nous devions payer un ſequin par tête : mais comme nous ſavions que les Perſans étaient de bonnes gens, nous commençâmes à faire les méchans, & à porter nos mains ſur nos ſabres. En effet, à force de crier & de parler une langue qu'ils n'entendaient pas, comme nous n'entendions pas non plus la leur, ils nous laiſſèrent en repos. Tant il eſt vrai que par-tout pays, ceux qui font le plus de bruit, & qui ſont en plus grand nombre, ont toujours raiſon. Les habitans de *Coſac* paſſent pour fiers & ſe font deſcendre de ces Coſaques qui habitent dans les montagnes, au nord de la mer européenne. Ceux qui s'étaient attroupés autour de nous,

La Thrace.

nons firent demander pourquoi nous n'avions pas des habits à la franque & des chapeaux. Nous leur répondimes que nous venions de Turquie, où l'on est fort mal reçu avec un pareil équipage : cela les fit rire.

Nous partîmes le 31 juillet, à cinq heures du matin, pour traverser des montagnes assez agréables, quoique sans arbres, & nous dînâmes ce jour-là dans un couvent de moines arméniens, qui nous reçurent fort honnêtement. Nous en partîmes à midi, pour nous retirer encore dans un monastère d'Arméniens, à l'entrée de la grande plaine des Trois-Eglises; où nous prétendions trouver le paradis terrestre.

On partit à trois heures du matin, dans l'impatience de voir ce fameux bourg que les Arméniens visitent avec tant de dévotion; les Arméniens appèlent ce bourg en leur langue, la descente du fils unique, parce qu'ils croyent que le seigneur apparut à Saint-Grégoire en ce lieu-là.

Les caravanes y séjournent pour faire leurs dévotions. Ce couvent est composé de quatre corps-de-logis, bâtis en manière de cloître; les cellules des religieux, & les chambres que l'on donne aux étrangers, sont toutes de même figure; terminées par un petit dôme en forme de calotte, ainsi cette maison doit être regar-

dée comme un grand caravanserai où logent les moines. Les jardins en sont agréables & bien entretenus. La Thrace.

L'églige patriarchale est bâtie au milieu de la grande cour, & dédiée à Saint-Grégoire l'Illuminateur, qui en fut le premier patriarche du temps de *Tiridate*, roi d'Arménie, sous le grand Constantin. Les Arméniens croient que le palais de ce roi était à la place du couvent. On conserve dans l'église qui est obscure & mal percée, un bras de Saint-Grégoire, un doigt de Saint-Pierre, deux doigts de Saint-Jean-Baptiste, une côte de Saint-Jacques; on y voit les plus riches ornemens, un grand nombre de vases sacrés, de lampes, des chandeliers d'argent, d'or ou de vermeil. Cela n'est pas surprenant, car les marchands arméniens qui commercent en Europe & qui s'enrichissent, font des présens magnifiques à cette église. On doit cependant s'étonner que les Persans y laissent subsister tant de richesses. Les moines se font honneur de montrer les présens qu'ils ont reçu de Rome, & sourient quand on leur parle de la réunion.

Les deux autres églises sont hors du monastère; mais elles tombent en ruine. La campagne qui les environne est charmante; je n'en connais point qui donne une plus belle idée du

La Thrace.

paradis terrestre. Des ruisseaux qui la parcourent la rendent extrêmement fertile : On y recüeille toutes sortes de denrées, les melons, sur-tout, y sont délicieux. A trois ou quatre lieues des Trois-Eglises, il y a des carrières de sel fossile, qui de temps immémorial en fournissent à toute la Perse.

Pendant notre séjour aux Trois-Eglises, nous fîmes chercher, mais inutilement, des voituriers pour nous conduire au mont *Ararat*. Personne ne se souciait d'être de la partie. Cependant cette montagne fameuse n'est qu'à deux petites journés du monastère ; quoiqu'en disent les religieux, il n'est pas étonnant qu'on ne puisse en atteindre le sommet, puisqu'il est presqu'à moitié couvert de neige glacée depuis le déluge. Ces bonnes gens croient comme un article de foi, que l'arche s'y arrêta. Ce qui fait paraître l'*Ararat* plus élevé, c'est qu'il est planté seul en forme de pain de sucre, au milieu d'une des plus grandes plaines que l'on puisse voir. Quand on demande aux moines arméniens, s'ils n'ont pas des reliques de l'arche, ils répondent sagement qu'elle est encore ensevelie dans les fondrières des neiges du mont *Ararat*.

Nous allâmes le 8 août à *Erivan*, ville considérable & capitale de l'Arménie persienne, à

trois heures de chemin des Trois-Eglises; ce n'était pas seulement dans le dessein de voir la place; mais aussi pour prier le patriarche de nous faire donner des voituriers pour nous conduire au mont Ararat. La Thrace.

La ville d'*Erivan* est remplie de vignes & de jardins, & bâtie sur une colline qui termine la plaine. Les bourgeois d'Erivan sont assez simples pour croire que leurs vignes sont encore de l'espèce de celle que Noé y planta; les maisons n'ont qu'un étage, bâties de boue séchée au soleil, à la manière des autres villes de Perse. Le château qui est presqu'ovale, renferme plus de huit cents maisons occupées par des mahométans, car les Arméniens qui y travaillent pendant le jour, viennent coucher à la ville. Plusieurs rivières coulent aux environs, il y en a une qui est alimentée par quarante sources; à deux journées & demie de la ville est un lac profond & de vingt-cinq lieues de tour; il est rempli de carpes & de truites excellentes. Les religieux d'un monastère bâti sur l'île qui est au milieu du lac n'en profitent guères, car il ne leur est permis d'en manger que quatre fois l'année, & ils ne peuvent parler entre eux que ces quatre jours-là.

On passe le *Zengui* à Erivan, sur un pont de trois arches, sous lesquelles on a pratiqué

La Thrace. des chambres, où le Kan, qui est le gouverneur du pays, vient quelquefois se rafraîchir pendant les grandes chaleurs. Ce Kan tire tous les ans plus de vingt mille tomans de sa province, c'est-à-dire plus de neuf cents mille francs, sans compter ce qu'il gagne sur la paye des troupes destinées pour garder la frontière; il est obligé de donner avis à la cour de toutes les caravanes & de tous les ambassadeurs qui passent.

On fait bonne chère à Erivan; les perdrix y sont communes, & les fruits y viennent en abondance, le vin y est excellent. Le palais du gouverneur, qui est dans la forteresse, est considérable par sa grandeur & par la distribution de ses appartemens; la grande place est carrée & a au moins quatre cents pas de diamètre.

Après nous être promenés dans la ville, nous allâmes voir le patriarche, qui logeait dans un ancien monastère hors la ville. C'était un bon vieillard assez rougeau, qui n'avait sur son corps qu'une mauvaise soutane de toile bleue; nous lui baisâmes les mains à la mode du pays, & cette cérémonie lui fit grand plaisir, à ce que nous dirent nos interprêtes, car il y a bien des francs qui ne lui font pas le même honneur, mais nous lui aurions baisé les pieds pour peu

qu'il eût témoigné le souhaiter, attendu le besoin que nous avions de son crédit. Par reconnaissance, il nous fit servir une collation, à la vérité très-frugale ; on vit paraître, sur un cabaret de bois, un plat de noix au milieu de deux assiettes, sur l'une desquelles il y avait des prunes, & sur l'autre des raisins. On ne nous présenta ni pain, ni biscuit. Nous mangeâmes une prune & nous bûmes chacun un coup à la santé du prélat : c'était d'excellent vin rose ; nous le priâmes en même temps de nous faire donner pour notre argent de bons chevaux & des guides qui puissent nous conduire au mont Ararat. *Qu'elle dévotion avez-vous*, dit-il, *pour ce mont.* Nous répondîmes, que nous trouvant si près d'un lieu célèbre, sur lequel on croyait que l'arche de Noé s'était arrêtée, nous serions mal reçus dans notre pays si nous nous retirions sans le voir. *Vous aurez de la peine*, dit le patriarche, *d'aller jusques aux neiges, & pour ce qui est de l'arche ; dieu n'a jamais fait la grace de la faire voir à personne qu'à un saint religieux de notre ordre, qui, après cinquante ans de jeûnes & de prières, y fut miraculeusement transporté ; mais le froid le pénétra si fort, qu'il en mourut à son retour.* Notre interprète le fit rire en lui répliquant de notre part, qu'après avoir jeûné & prié la moitié de notre vie,

La Thrace.

La Thrace.

nous demanderions à dieu la grace de voir le paradis, plutôt que les débris de la maison de Noé.

Le patriache nous fit demander si nous avions vû le pape, & trouva fort mauvais quand nous repondîmes, que ce ne serait que pour notre retour. *Comment*, dit-il, *vous venez de si loin pour me voir, & vous n'avez pas vû notre patriarche.* Nous n'osâmes pas lui dire que nous n'étions vènus en Arménie que pour chercher des plantes. Pendant que ce vénérable prélat, que l'on aurait pris en Europe pour un bon maître d'école, donnait ses ordres, nous demandâmes à voir sa chapelle, & nous mîmes trois écus dans le bassin pour payer la collation. Après les complimens ordinaires, le patriarche nous donna un homme de sa maison, avec une lettre de recommandation pour les religieux qui sont sur la route du mont Ararat. Ainsi nous allâmes coucher ce jour-là, à deux heures d'Erivan, dans un couvent d'arméniens; nous y bûmes d'excellent vin clairet, tirant sur l'orangé & fûmes bien traités.

Nour partîmes à quatre heures du matin, le 9 août, avec des visages défigurés par les piqures des cousins qui nous faisaient une cruelle guerre depuis quelques jours. Nous continuâmes notre route dans une grande & belle plaine

qui conduit au mont Ararat, & nous nous retirâmes dans un monastère assis sur le haut d'une colline qui domine toute la plaine; & c'est de cette hauteur que nous commençâmes à voir la rivière d'*Aras*, si connue autrefois sous le nom d'Araxe; elle passe à quatre lieues du mont Ararat.

La Thrace.

Le 10 août, nous marchâmes jusqu'à sept heures, pour trouver le gué de l'*Aras*, qui ne passe qu'à une lieue du monastère. On arriva sur les onze heures, au pied de la montagne; nous commençâmes ce jour-là à monter le mont *Ararat*, sur les deux heures après midi, mais ce ne fût pas sans peine. Il faut grimper dans des sables mouvans où l'on ne voit que quelques pieds de genièvre. Cette montagne offre un des plus tristes & des plus désagréables aspects qu'il y ait sur la terre; on n'y trouve ni arbres, ni arbrisseaux; il n'y a d'animaux vivans, qu'au bas de la montagne & vers le milieu; ceux qui occupent la première région sont de pauvres bergers & des troupeaux galeux, parmi lesquels on voit quelques perdrix; ceux de la seconde région, sont des tigres & des corneilles. Tout le reste de la montagne, ou pour mieux dire sa moitié est couverte de neige depuis que l'arche s'y arrêta, & ces neiges sont cachées la moitié de l'année

[redacted] ſous des nuages fort épais. Du haut du grand
La Thrace. abîme, qui eſt une ravine épouvantable, & qui répond au village d'où nous étions partis, ſe détachent à tous momens des rochers qui font un bruit effroyable, & ces rochers ſont des pierres noirâtres & fort dures. Les tigres que nous apperçûmes ne laiſſèrent pas de nous faire peur, quoiqu'ils fuſſent à plus de deux cents pas de nous, & qu'on nous aſſurat qu'ils ne venaient pas ordinairement inſulter les paſſans; ils cherchaient à boire, & n'avaient pas ſans doute faim ce jour-là. Nous nous proſternâmes cependant dans le ſable & les laiſſâmes paſſer fort reſpectueuſement. On en tue quelquefois à coups de fuſil; mais la principale chaſſe ſe fait aves des pièges, par le moyen deſquels on prend les jeunes tigres que l'on apprivoiſe, & que l'on mène enſuite promener dans les principales villes de Perſe.

L'idée qu'on a dans le pays que l'arche s'y arrêta, & la vénération que tous les Arméniens ont pour cette montagne, ont fait préſumer à bien des gens qu'elle devait être remplie de ſolitaires; cependant on nous aſſura qu'il n'y avait qu'un petit couvent abandonné au pied de l'abyme, où l'on envoyait tous les ans un moine pour recueillir quelques ſacs de bled que produiſent les terres des environs.

Nous campâmes ce jour-là tout près des cabanes des bergers. Ces pauvres gens qui n'avaient jamais vu de Francs, & sur-tout de Francs *herboristes*, avaient presqu'autant de peur de nous que nous avions eu des tigres; néanmoins, ils finirent par se familiariser avec nous, & nous commencâmes à leur donner, pour marque de notre amitié, quelques tasses de bon vin. Dans toutes les montagnes du monde, on gagne les bergers par cette liqueur qu'ils estiment infiniment plus que le lait dont ils se nourrissent. Il se trouva deux malades parmi eux qui faisaient des efforts pour vomir, nous les secourûmes sur-le-champ, & cela nous attira la confiance de leurs camarades.

Comme nous allions toujours à notre but, qui était de prendre langue & de nous instruire des particularités de cette montagne, nous leur fîmes proposer plusieurs questions; mais tout bien considéré, ils nous conseillèrent de nous en retourner plutôt que d'oser entreprendre de monter jusqu'à la neige. Ils nous avertirent qu'il n'y avait aucune fontaine dans la montagne, excepté le ruisseau de l'abyme, où l'on ne pouvait aller boire qu'auprès du couvent abandonné dont on vient de parler, & qu'ainsi un jour ne suffirait pas pour aller

La Thrace.

jusqu'à la neige & pour descendre au fond de l'abyme; qu'il faudrait pouvoir faire comme les chameaux, c'est-à-dire, boire le matin pour toute la journée, n'étant pas possible de porter de l'eau en grimpant sur une montagne aussi affreuse, où ils s'égaraient eux mêmes assez souvent; que pour des plantes, il était inutile d'aller plus loin, parce que nous ne trouverions au-dessus de nos têtes que des rochers entassés les uns sur les autres; enfin qu'il y avait de la folie à vouloir faire cette course; que les jambes nous manqueraient, & que pour eux ils ne nous accompagneraient pas pour tout l'or du roi de Perse.

Après avoir mis notre journal au net, nous tînmes conseil à table nous trois, pour délibérer sur la route que nous devions prendre le lendemain. Nous ne courions certainement aucun risque d'être entendus, car nous parlions français; & qui est-ce qui peut se vanter dans le mont *Ararat* d'entendre cette langue? pas même Noé, s'il revenait avec son arche: d'un autre côté, nous examinions les raisons des bergers qui nous paraissaient très-bonnes. Nous fîmes entrer nos guides dans le conseil. Ces braves gens qui ne voulaient pas s'exposer à mourir de soif, & qui n'avaient pas la curiosité de mesurer la hauteur de la montagne,

tagne, furent d'abord du sentiment des bergers, & ensuite ils conclurent qu'on pouvait aller jusqu'à de certains rochers qui avaient plus de saillie que les autres, & que l'on reviendrait coucher au même gîte où nous étions. Cet expédient nous parut fort raisonnable, & nous conclûmes tous trois séparément qu'il était de notre honneur d'aller visiter la montagne jusqu'aux neiges, au hasard d'être mangés par les tigres. Nous commençâmes par boire beaucoup, & nous nous donnâmes une espèce de question volontaire : les bergers qui n'étaient plus si farouches, riaient de tout leur cœur, & nous prenaient pour des gens qui cherchaient à se perdre. Nous ordonnâmes donc à deux de nos guides d'aller nous attendre avec nos chevaux au couvent abandonné, qui est au bas de l'abyme. Nous commençâmes après cela à marcher vers la première barre de rochers avec une bouteille d'eau que nous portions tour-à-tour pour nous soulager. Il faut avouer que la vue est bien trompée quand on mesure une montagne de bas en haut, sur-tout quand il faut traverser des sables. On ne saurait placer le pied ferme dans ceux du mont *Ararat*. En plusieurs endroits nous étions obligés de descendre au lieu de monter, & pour continuer notre route,

La Thrace.

[redacted]

La Thrace.

il fallût ſouvent ſe détourner à droite & à gauche. Si nous trouvions de la pelouſe, elle limait ſi fort nos bottines, qu'elles gliſſaient comme du verre, & malgré nous il fallait nous arrêter. Cet exercice nous paraiſſait très-incommode, & nous ne pouvions nous empêcher de rire de nous voir obligés à faire un auſſi mauvais manège; mais franchement on ne riait que du bout des dents. N'en pouvant plus, je commençai le premier à me repoſer; cela ſervit de prétexte à la compagnie pour en faire autant.

Comme la converſation ſe renoue quand on eſt aſſis, nous parlâmes des tigres qui ſe promenaient fort tranquillement, ou qui ſe jouaient à une diſtance aſſez raiſonnable de nous. Enfin parmi tous ces contes avec leſquels nous tâchions de nous amuſer & qui ſemblaient nous donner de nouvelles forces, nous arrivâmes ſur le midi dans un endroit plus riant, car il nous ſemblait que nous allions prendre la neige avec les dents. Notre joie ne fut pas longue; c'était une crête de rocher qui nous dérobait la vue d'un terrein éloigné de la neige de plus de deux heures de chemin. Nos guides ſe plaignaient qu'ils étaient nuds pieds & que nous ſerions bientôt de même, qu'il ſe faiſait tard, & que nous nous per-

drions indubitablement pendant la nuit, ou qu'au moins nous nous casserions le cou dans les ténèbres. Pour les rassurer, nous leur promîmes que nous ne passerions pas un tas de neige que nous leur montrâmes, & qui ne paraissait guères plus grand qu'un gâteau; mais quand nous y fûmes arrivés, nous en trouvâmes plus qu'il n'en fallait pour nous rafraîchir, car le tas avait plus de trente pas de diamètre. Chacun en mangea tant & si peu qu'il voulut, & d'un commun consentement il fut résolu qu'on n'irait pas plus loin. Cette neige avait plus de quatre pieds d'épaisseur, & comme elle était toute crystalisée, nous en pilâmes un gros morceau dont nous remplîmes notre bouteille. Nous descendîmes bientôt après avec une nouvelle vigueur, ravis de n'avoir plus rien à faire que de nous retirer au monastère.

La Thrace.

Nous retombâmes dans des sables qui couvraient le dos de l'abyme : quand nous voulions glisser, nous nous enterrions jusqu'à la moitié du corps. On ne pouvait s'empêcher de frémir quand on découvrait cet abyme, & la tête tournait pour peu qu'on voulût en examiner les horribles précipices.

Nous apperçûmes enfin un endroit couvert de pelouse, dont la pente paraissait propre à

La Thrace.

favoriser notre descente, c'est-à-dire, le chemin qu'avait vraisemblablement suivi Noé pour aller au bas de la montagne. Nous y courûmes avec empressemeut; nos guides nous firent voir de-là, quoique de fort loin, le monastère où nous devions aller nous désaltérer. Nous nous laissâmes glisser sur le dos pendant plus d'une heure sur ce tapis vert : nous avancions ainsi fort agréablement & presque sans fatigue : on continua donc à glisser autant que le terrein le permit, & quand nous rencontrions des cailloux qui meurtrissaient nos épaules, nous glissions sur le ventre, ou nous marchions à reculons à quatre pattes. Peu-à-peu nous nous rendîmes au monastère. Nous y trouvâmes assez bonne compagnie; c'étaient des gens du village qui étaient venus s'y promener.

Après un léger repas, nous ne laissâmes pas de dormir d'un profond sommeil. Le lendemain, 12 août, nous partîmes à six heures du matin pour retourner aux Trois Églises où nous n'arrivâmes que le 13, après avoir passé l'Araxe à gué.

Le 14 août, nous séjournâmes aux Trois Églises pour y attendre six chevaux que nous avions envoyé chercher à Erivan, dans le dessein de nous en retourner à Cars. Nous eûmes le chagrin de partir sans compagnie,

car toutes les caravanes qui étaient aux Trois Eglises allaient à *Tauris*. La Thrace.

On partit le lendemain à six heures du matin; on campa ce jour-là sur le bord d'un ruisseau, auprès d'un village assez agréable par la verdure qui était aux environs.

Le 16 août, nous partîmes à trois heures du matin, sans escorte ni caravane. Nos voituriers nous firent marcher jusqu'à sept heures dans des campagnes sèches, pierreuses, incultes & fort désagréables. Le chemin que nous avions à faire jusqu'à *Cars* me donnait de l'inquiétude; on ne parlait que de brigands, & nous n'avions point de lettres pour prendre de l'argent à Cars, en cas qu'on nous eût dépouillés.

Nous passâmes une cruelle nuit près d'un ruisseau; nous en partîmes le 17 août à quatre heures du matin sans rencontrer ni voleurs ni honnêtes gens. La clarté du jour nous encouragea. La campagne était agréable; on étendit la nape, & les restes de nos provisions y furent consommés.

Nous arrivâmes à *Cars* sur les quatre heures & nous y séjournâmes jusqu'au 22 août, pour y attendre le passage d'une caravane; en attendant qu'il s'en présentât quelqu'une, nous vîmes plusieurs malades avec succès. Il n'y a

point de lieu sur la terre où l'on ne se fasse
La Thrace. de bons amis avec le secours de la médecine.
Le plus grand jurisconsulte de France passerait pour un personnage fort inutile en Asie, en Afrique & en Arménie ; mais comme on fuit la mort par tout pays, on y recherche & on y révère les médecins.

Le 23 août nous partîmes de Cars avec une petite caravane destinée pour escorter une voiture d'argent. C'étaient tous gens choisis, bien armés & déterminés à se battre. Nous ne marchâmes que quatre heures ce jour-là ; on ne fit que quatre lieues le lendemain ; nous marchâmes toute la nuit au clair de la lune à travers des montagnes dont les défilés sont dangereux, & où fort peu de gens auraient pu nous arrêter ; mais les ténèbres favorisèrent notre marche, tandis que les Curdes dormaient à leur aise. On se reposa le 26 jusqu'à neuf heures du matin. Le 27 août nous marchâmes près de six heures, & le 28 on arriva aux bains d'*Assancalé*, bâtis assez proprement sur le bord de l'Araxe, à une petite lieue d'Erzeron. L'Araxe qui tombe des montagnes où sont les sources de l'Euphrate, n'est pas considérable à *Assancalé*, dont la plaine est plus fertile que celle d'*Erzeron* & produit de meilleur froment.

Le chemin d'Assancalé à Erzeron est fort beau ; nous le fîmes en six heures de temps. Nous allâmes le lendemain rendre nos respects au Beglierbey Cuperli, notre protecteur, qui nous fit mille questions sur ce que nous avions vu dans notre route, & sur la différence que nous trouvions entre la Turquie & la Perse. Il nous dit entre autres choses que le patriarche des Trois-Eglises était *un bon marchand d'huile*, faisant allusion au procès qu'il a avec le patriarche arménien de Jérusalem, pour le débit de l'huile sacrée que l'on emploie dans l'administration des sacremens parmi les Arméniens.

Nous allâmes visiter la campagne après nous être délassés dans la ville, & ne manquâmes pas de parcourir la belle vallée des quarante moulins, où nous avions laissé trop de plantes rares en fleurs pour oublier d'en aller amasser les graines. Rien ne nous faisait plus de plaisir sur-tout que de voir de temps en temps des plantes des Alpes & des Pyrénées.

Comme nous écrivions tous les soirs pendant le séjour que nous fîmes à *Erzeron* ce que nous apprenions dans la journée en nous entretenant avec les Arméniens & principalement dans le couvent où nous logions, il se trouva à la fin que nos remarques me four-

La Thrace.

nirent une matière abondante concernant le génie, les mœurs, la religion & le commerce des Arméniens.

Ils sont les meilleurs gens du monde, honnêtes, polis, pleins de bon sens & de probité. Je les estimerais heureux de ne savoir pas manier les armes, s'il n'était nécessaire, de la manière dont les hommes sont faits, de s'en servir quelquefois pour se soustraire à leurs cruautés. Quoiqu'il en soit, les Arméniens ne se mêlent que de leur commerce, & s'y appliquent avec toute l'attention dont ils sont capables. Non-seulement ils sont les maîtres du commerce du Levant, mais ils ont beaucoup de part à celui des plus grandes villes de l'Europe. On les voit venir du fond de la Perse jusqu'à Livourne; ils passent chez le Mogol, à Siam, à Java, aux Philippines & dans tout l'orient, excepté à la Chine.

Ces Arméniens, soit qu'ils travaillent pour eux ou pour les autres marchands, sont infatigables dans les voyages, & méprisent les rigueurs des saisons. Nous en avons vu plusieurs passer de grandes rivières à pied, ayant l'eau jusqu'au cou, pour relever les chevaux qui étaient abattus & garantir leurs ballots, car les voituriers turcs ne s'embarrassent pas des marchandises qu'ils conduisent & ne répondent

de rien. Les Arméniens dans les passages des rivières escortent leurs chevaux, & rien n'est plus édifiant que de voir avec quelle charité ils se secourent entre eux pendant la marche des caravanes. Ces bonnes gens ne se dérangent guères dans leurs manières; toujours égaux, ils fuient les étrangers qui sont trop turbulens, autant qu'ils estiment ceux qui sont pacifiques; ils les logent volontiers & leur donnent à manger avec plaisir. Quand nous soulagions quelqu'un de leurs camarades, toute la caravane nous en remerciait. Lorsqu'ils sont instruits qu'une caravane doit passer, ils vont un jour ou deux au-devant de leur compatriotes leur porter des rafraîchissemens & sur-tout du meilleur vin.

La Thrace.

Quand ils séjournent dans les villes, ils se mettent par chambrées & vivent à peu de frais. Ils ne vont jamais sans filets; ils pêchent sur les routes, & ils nous ont fait souvent manger d'excellens poissons. Quels que fatigués qu'ils soient, ils observent les jeûnes de l'église, comme s'ils étaient en repos dans leur domicile, & ne connaissent pas de dispenses, même pendant leurs maladies.

Nous ne pouvions nous empêcher de rire dans les caravanserais d'*Erzeron*, en voyant faire les marchés parmi les Arméniens : on

[redacted] La Thrace. commence de même que chez les Turcs à mettre de l'argent sur la table ; après cela on chicane autant qu'on peut, en ajoutant une pièce sur l'autre : cette chicane ne se fait pas sans bruit. Nous nous imaginions, à les entendre parler, qu'ils étaient prêts à se couper la gorge, mais il ne s'agit de rien moins entre eux ; après s'être poussés & repoussés avec violence, les courtiers ou entremetteurs du marché serrent avec tant de force les mains de celui qui veut vendre, qu'ils le font crier, & ne le quittent pas qu'il n'ait consenti au prix proposé ; ensuite chacun rit de son côté. Ils prétendent avec raison que la vue de l'argent fait plutôt conclure les marchés.

Tout le monde sait que les Arméniens sont chrétiens. Le clergé d'Arménie est composé du patriarche, des archevêques, des évêques, des prêtres séculiers & des moines. Le patriarche porte le nom de Catholicos depuis longtemps. Ce patriarche est vêtu aussi simplement que les autres prêtres ; il vit très-frugalement & n'a qu'un petit nombre de domestiques, mais c'est un des prélats des plus considérables du monde par l'autorité qu'il a sur sa nation, qui tremble à la moindre menace d'excommunication. On assure qu'il y a quatre-vingt mille villages qui le reconnaissent.

Les curés & les prêtres séculiers se marient de même que les papas grecs & ne sauraient passer à de secondes noces : aussi ont-ils soin de choisir des filles dont le teint promette une longue vie & une forte santé. Ils travaillent tous à quelque métier pour gagner leur vie & pour entretenir leur famille, & cela les occupe si fort, qu'à peine savent-ils s'acquitter des fonctions ecclésiastiques. Pour approcher de l'autel avec plus de pureté, ils sont obligés de coucher dans l'église la veille des jours qu'ils doivent célébrer. La Thrace.

Les Arméniens ont des règles particulières pour le mariage. Un homme veuf ne peut épouser qu'une femme, & l'on ne saurait chez eux contracter un nouveau mariage; de même une femme veuve ne peut pas épouser un garçon. Après qu'on est convenu des articles du mariage, la mère du garçon vient au logis de la fille, accompagnée d'un prêtre & de deux vieilles femmes. Elle présente à la future une bague de la part de son fils; le garçon se présente en même temps avec le plus grand sérieux, car il n'est pas permis de rire à la première entrevue. On présente à boire au curé qui fait les fiançailles. La veille des noces, le fiancé envoie des habits, & quelques heures après il vient recevoir, chez sa fiancée, le pré-

La Thrace. ſent qu'elle veut lui faire. Le lendemain on monte à cheval, & l'on n'oublie rien pour en avoir des beaux. Le fiancé, ſortant de la maiſon de ſa future, marche le premier, la tête couverte d'un réſeau d'or ou d'argent, ou d'un voile de gaze incarnat, ſuivant ſa qualité; ce voile ou réſeau deſcend juſqu'à la moitié du corps. Il tient de la main droite le bout d'une ceinture, dont la fiancée, qui le ſuit à cheval, couverte d'un voile blanc, tient l'autre bout : ce voile tombe juſques ſur les jambes du cheval. Deux hommes marchent à côté du cheval de la fiancée pour en tenir les rènes. Les parens, les amis, la fleur de la jeuneſſe, à cheval ou à pied, les accompagnent à l'égliſe au ſon des inſtrumens, le cierge à la main & en proceſſion. On met pied à terre à la porte de l'égliſe, & les fiancés vont juſqu'aux marches du ſanctuaire, tenant toujours la ceinture par les deux bouts. Ils approchent, & le prêtre leur ayant mis la bible ſur la tête, leur demande s'ils veulent bien ſe prendre pour mari & pour femme : ils inclinent la tête pour marquer leur conſentement. Le prêtre prononce alors les paroles ſacramentales; il fait la cérémonie des anneaux & dit la meſſe. On ſe retire enſuite chez l'épouſée, dans le même ordre qu'on était venu. Le mari ſe couche le

premier, après avoir été déchaussé par sa femme, qui est chargée du soin d'éteindre la chandelle, & qui ne quitte son voile que pour entrer dans le lit. On dit qu'il y a des Arméniens qui ne connaissent pas leurs femmes; tous les soirs elles éteignent la chandelle avant de se dévoiler, & la plupart ne découvrent pas leur visage pendant le jour.

La Thrace.

CHAPITRE III.

Voyage de Tocat & d'Angora.

La Thrace. NOUS commençâmes à tourner tout de bon le dos au levant le 12 septembre, & quoique nous fussions au fond de la Natolie, il nous semblait voir les pointes des clochers de France, dès que nous eûmes pris le parti de nous approcher de la Méditerranée. Nous n'allâmes pourtant ce jour-là qu'à un mille d'*Erzeron* avec une partie de la caravane qui s'assemblait pour Tocat, & nous partîmes le lendemain, 13 septembre, pour les bains d'*Elija*, où le reste des marchands s'était rendu.

Le 14 septembre, nous traversâmes, depuis les cinq heures du matin jusqu'à midi, des pays plats, mais si secs & si brûlés qu'on n'y trouvait ni plantes ni graines. Notre caravane était composée d'environ 300 personnes, presque tous Arméniens : ils conduisaient des soies à Tocat, à Smyrne & à Constantinople. On partit le 15 à cinq heures du matin, & l'on campa vers le midi sur cettre branche de l'Euphrate qui passe par la plaine d'Erzeron.

Le 16 septembre, on marcha dans une vallée

étroite, désagréable, inculte, où l'on ne trouve qu'un seul caravanserai, & où l'Euphrate qui coule toujours vers l'ouest fait plusieurs détours. Nous fûmes obligés de passer deux fois cette rivière, ayant appris par une caravane composée de 24 chameaux, qu'il y avait beaucoup de voleurs sur le chemin de Tocat. A cette nouvelle, nous nous rassemblâmes pour tenir conseil, & il fut décidé qu'on tâcherait de faire la meilleure contenance qu'il serait possible. On arriva sur les onze heures à l'entrée d'une vallée encore plus étroite, & tandis que nous nous retranchions sur la pente de la colline, on détacha trois fusiliers pour aller reconnaître le passage. Heureusement ils rapportèrent qu'ils n'avaient vu que trois ou quatre cavaliers armés qui se retiraient dans les montagnes : aussi nous passâmes le défilé sans dire mot & le plus promptement que nous pûmes. La Thrach.

Le 17 septembre, notre route fut courte, mais fort incommode : on passa sur une montagne toute pelée, au pied de laquelle on entre dans une vallée bien cultivée, où nous campâmes après quatre heures de marche. Nous fûmes joints ce jour-là par une caravane de marchands de soie aussi forte que la nôtre : elle était partie d'Erzeron deux jours après nous, mais elle

La Thrace. avait fait plus de diligence, sur le bruit qui courait qu'un pacha Mansoul s'était mis à la tète des voleurs. Cette recrue nous fit plaisir, & nous partîmes tous ensemble le 18 septembre. Nous passâmes sur une montagne couverte de pins dont la descente est fort rude, & qui conduit dans une vallée étroite & tortue, sur la gauche de laquelle ont voit le reste d'un viel aqueduc à arcades arrondies qui paraît assez ancien. Nous traversâmes ce jour-là la rivière qui va se jeter dans la mer Noire à *Variza*.

Le 19 septembre, on continua de marcher au nord-ouest, dans une autre vallée fort étroite qui nous conduisit dans une assez belle plaine arrosée par un joli ruisseau sur le bord duquel est le village de *Sukmé*. Un peu en deçà de ce village, à droite du grand chemin, on apperçoit deux morceaux de colonnes antiques, sur le plus petit desquels il y a des caractères grecs fort anciens, que la peur des voleurs nous empêcha d'examiner ; d'ailleurs l'inscription nous en parut très-usée.

La marche du 20 septembre fut de sept heures. A la descente d'une montagne on découvrit quinze ou vingt voleurs, qui, nous voyant venir en bon ordre, jugèrent à propos de se retirer. Ces malheureux sont des montagnards qui volent quand ils se trouvent les

les plus forts & qui n'ont pas l'esprit de s'entendre. Quelques-uns qui se mêlèrent avec nous sur le matin, dans le temps qu'on chargeait les balles, furent bien plus habiles, car ils détournèrent deux mulets avec leurs charges, & l'on n'en entendit plus parler.

La Thrace.

Le 21 septembre, nous partîmes à cinq heures du matin, & passâmes sur la plus haute, la plus rude & la plus ennuyeuse montagne du pays, toujours en garde de peur des voleurs. Le 22 septembre, nous ne découvrîmes depuis les cinq heures du matin jusqu'à midi que des roches fort escarpées, toutes de marbre blanc ou de jaspe rouge & blanc, parmi lesquels coule avec rapidité, du levant au couchant, la rivière de *Camili*. Nous eûmes pour gîte un mauvais caravanserai & une mauvaise banquette haute de trois pieds, sur laquelle chacun étendit son équipage. Les Turcs ne portent qu'un tapis pour tout meuble de nuit.

Le 23 septembre, notre marche fut de huit heures. On trouva à la sortie du caravanserai une montagne fort haute, très-rude & toute pelée. Nous entrâmes ensuite dans une grande & belle plaine où nous campâmes. Nous partîmes le 24 à quatre heures dn matin, & passâmes sur une montagne & dans des vallées

La Thrace.

fort rudes où coule, à droite du chemin, une rivière toute rouge par la grande quantité de bol qu'elle détrempe : elle serpente à travers des défilés fort dangereux où à peine des bêtes de somme peuvent passer les unes après les autres. Ces défilés nous conduisirent enfin au pied d'autres montagnes toutes hérissées de pointes, sur la plus hautes desquelles est bâtie la ville de *Couleisar*, petite place disposée en amphithéâtre & terminée par un vieux château. Les environs sont horriblement escarpés; mais on change tout-à-coup de situation, car, passé *Couleisar*, on entre dans une des plus belles vallées de l'Asie, remplie de vignobles & de vergers. Ce changement, auquel on ne s'attend pas, fait un contraste fort agréable, qui dure jusqu'à *Agimbrat*, petite ville bâtie sur une montagne semblable à un pâté écrasé. Notre gîte y fut très-commode : c'est un beau caravanserai au pied de la rivière. La voûte est de pierre de taille & les arcades sont bien ceintrées ; mais ce bâtiment, qui est d'une beauté surprenante pour le pays, n'est éclairé que par des lucarnes.

Le 25 septembre, nous suivîmes la même vallée. La rivière rouge coulait à notre droite, mais nous la quittâmes à un village qui occupe presque tout le fond de la vallée. Nous

étions fort inquiets de savoir quel chemin nous prendrions, parce qu'on ne voyait, quelque part qu'on jetât les yeux, que l'ouverture par où la rivière s'échappe. Nos Arméniens nous montrèrent bientôt la route, & la tête de la caravane commença à monter sur la plus haute montagne que nous eussions encore traversée. On y rencontre beaucoup de chênes & de pins; mais la descente en est affreuse, & l'on campa dans une espèce d'abyme au pied de quelques autres montagnes un peu moins élevées.

La Thrace.

Le 26 septembre, nous partîmes sur les cinq heures & nous ne nous arrêtâmes qu'à midi. On voit sur ce chemin des tombeaux de pierre bâtis à la turque sans mortier. On nous assura qu'on y avait enterré des pauvres marchands assassinés; car cette route était autrefois une des plus dangereuses de l'Anatolie; présentement les gens du pays, qui de temps en temps dévalisent quelques petites caravanes, tirent sur les voleurs étrangers & les ont tous dissipés: ils ont pour maxime que chacun doit voler sur ses terres; ainsi l'on risquerait beaucoup d'y passer sans une bonne escorte.

Notre route du 28 septembre fut de huit à neuf heures, presque toujours dans la même

La Thrace.

vallée. On nous fit camper auprès d'un village appelé *Almous*.

Le 28 ſeptembre, nous montâmes à cheval à une heure après minuit & arrivâmes à *Tocat* ſur les 10 heures. Cette ville ne paraît que lorſqu'on eſt arrivé aux portes, car elle eſt ſituée dans un ravin au milieu de grandes montagnes de marbre. Ce recoin eſt bien cultivé & rempli de vignobles & de jardins qui produiſent d'excellens fruits: le vin en eſt délicieux; mais il eſt violent.

La ville de *Tocat* eſt beaucoup plus grande & plus agréable qu'Erzeron. Les maiſons ſont bien bâties & la plupart à deux étages : elles occupent non-ſeulement le terrein qui eſt entre des collines fort eſcarpées, mais encore la croupe de ces mêmes collines en manière d'amphithéâtre, en ſorte qu'il n'y a pas de ville au monde dont la ſituation ſoit plus ſingulière. On n'a pas même négligé deux roches de marbre qui ſont affreuſes, hériſſées & taillées à plomb, car on voit un vieux château ſur chacune. Les rues de *Tocat* ſont aſſez bien pavées, ce qui eſt rare dans le levant. Les collines ſur leſquelles la ville eſt bâtie fourniſſent tant de ſources que chaque maiſon a ſa fontaine.

Il y a dans Tocat un cadi, un vaivode, un

janissaire aga, avec environ mille janissaires & quelques saphis. On y compte vingt mille familles turques, quatre mille familles arméniennes, trois ou quatre cents familles de grecs, douze mosquées à minarets, une infinité de chappelles turques. Les Arméniens y ont sept églises, les grecs n'ont qu'une méchante chapelle, quoiqu'ils se vantent qu'elle a été bâtie par l'empereur Justinien. Elle est gouvernée par un métropolitain dépendant de l'archevêque de *Nicoarà*, ancienne ville presque ruinée, à deux journées de Tocat. La Thrace.

Le grand négoce de Tocat est en vaisselle de cuivre, comme marmites, tasses, fanaux, chandelliers, que l'on travaille fort proprement & que l'on envoie ensuite à Constantinople & en Egypte. On prépare encore à Tocat beaucoup de peaux de maroquin jaune. Le commerce des soies y est assez considérable.

Il faut regarder Tocat comme le centre du commerce de l'Asie Mineure; les caravanes de *Diarbékir* y viennent en dix huit jours: un homme à cheval fait le chemin en douze. Celles de Tocat à Synope mettent six jours; les gens de pied y vont en quatre jours. De Tocat à Bruse, les caravanes emploient vingt jours; les gens à cheval y arrivent en quinze. Celles qui vont en droiture de Tocat à Smyrne,

La Thrace. sans passer par Angora ni par Bruse, sont vingt-sept jours en chemin avec des mulets, & quarante jours avec des chameaux ; mais elles risquent d'être maltraitées par les voleurs.

Tocat dépend du gouvernement de *Sivas*, où il y a un pacha & un janissaire aga. Sivas, suivant leur tradition, est l'ancienne ville de *Sebaste*, que Pline & Ptolémée placent dans la Capadoce. Cette ville n'est qu'à deux journées de Tocat vers le midi ; & *Amasia*, autre ancienne ville, est à trois journées de Tocat vers le nord-ouest ; mais ces deux villes, quoiqu'anciennes, sont bien plus petites que Tocat. Sivas est peu de chose aujourd'hui & ne serait presque pas connu si le pacha n'y faisait sa résidence.

Il y aurait beaucoup de chose à dire sur *Amasia*. J'ajouterai seulement que Strabon, le plus fameux des géographes anciens, quoiqu'originaire de Crète, était natif de cette ville. Nous cherchâmes inutilement compagnie pour aller à *Cesarée de Capadoce*. Cette ville n'est qu'à six journées de Tocat, & n'a pas changé de nom, puisque les Grecs l'appellent encore *Kesaria*.

Nous partîmes de Tocat pour *Angora*, le 10 octobre 1701, avec une caravane compo-

fée de nouveaux venus & de celle que nous avions ſuivie juſqu'à Tocat. En ſortant de cette ville, on entre dans une belle plaine. Après quatre heures de marche, on campa auprès du village d'*Agara*, dans le cimetière duquel nous vîmes quelques morceaux de colonnes & de corniches anciennes de marbre blanc & d'un beau profil, mais ſans inſcriptions. Toutes les montagnes des environs ſont de marbre comme celles de Tocat. La Thrace.

Le 11 octobre, nous continuâmes notre route juſqu'à *Turcal*. C'eſt une bourgade à 15 milles d'Agara, ſituée autour & ſur la pente d'une colline eſcarpée, ſéparée des autres, terminée par un vieux château, & mouillée au pied par la rivière de Tocat. Tout ce canton eſt plein de beaux vignobles; les champs y ſont bien cultivés & les villages fréquens. Au-delà de Tocat, on n'entend plus parler de *Curdes*, mais bien de *Turcmans*, c'eſt-à-dire, d'une autre eſpèce de voleurs encore plus dangereux, en ce que les Curdes dorment la nuit & que les Turcmans volent jour & nuit. Nous campâmes pourtant ſans crainte dans la plaine, à une demi-lieue au-deſſous de *Turcal*. On entra le lendemain dans une vallée aſſez étroite où notre caravane s'arrêta. Tout le pays eſt agréable & couvert de bois: on entendait chanter

La Thrace. les perdrix, & le gibier de toute espèce y est abondant, de même que dans tout le reste de l'Anatolie.

Le lendemain nous ne vîmes que des chênes & des pins pendant neuf heures de marche. Tantôt ce sont de petites vallées,, & tantôt des montagnes d'une hauteur considérable.

Le 14 octobre le paysage fut le même que le jour précédent, mais la marche ne fut que d'environ cinq heures; le 15 on marcha dans des défilés horribles qui aboutissent à une assez belle pleine; après huit heures de marche on campa auprès de *Siké*, tout le pays est riant & bien cultivé.

La marche du 17 octobre fut d'environ douze heures; nous ne passâmes ce jour-là que par de petites vallées couvertes de chênes & de pins: le lendemain la décoration fut bien différente, car nous marchâmes pendant neuf heures dans un pays assez plat, peu cultivé, sans bois ni broussailles, & remarquable seulement par quelques buttes remplies de sel fossile.

Le 19 nous entrâmes dans des vallées & des plaines couvertes de plusieurs sortes de chênes; la route du lendemain fut de douze heures, dans des plaines entrecoupées de bois. Nous passâmes ce jour-là à gué la rivière

d'*Halès* ou le *Casilrimac* des Turcs, qu'une montagne opposée au grand chemin oblige de prendre son cours vers le Nord. le *Casilrimac* n'est pas profond, mais il nous parut aussi large que la Seine à Paris, & l'on [illegible] assura qu'il ne passait qu'à une journée de Césarée. Du haut de la montagne, nous tombâmes pour ainsi-dire dans un horrible fond : de-là, jusqu'à deux lieues d'*Angora*, le pays est rude & désagréable. Nous arrivâmes dans cette célèbre ville le 12 octobre, après quatre heures de marche, dans une vallée assez bien cultivée.

La Thrace

Angora ou *Angori*, comme prononcent quelques-uns, & que les Turcs appèlent *Engours* nous réjouit plus qu'aucune autre ville du Levant ; nous nous nous imaginions que le sang de ces braves Gaulois qui occupaient autrefois les environs de Toulouse & le pays qui est entre les Cévennes & les Pyrénées, coulait encore dans les veines des habitans de cette place. Ces généreux Gaulois, trop resserrés dans leurs terres, partirent au nombre de trente mille hommes pour aller faire des conquêtes dans le Levant, sous la conduite de plusieurs chefs dont *Brennus* était le principal. Tandis que ce général ravageait la Grèce & qu'il pillait le temple de Delphes où il y avait des richesses immenses, vingt mille hommes de cette armée

La Thrace.

passèrent dans la Thrace ; ils soumirent tout le pays jusqu'à Byzance & descendirent sur l'Hellespont. Ravis de ne trouver l'Asie séparée de l'Europe que par un bras de mer, ils le traversèrent pour entrer en Bithynie.

Les Gaulois jetèrent la terreur dans toute l'Asie jusques vers le mont Taurus, comme nous l'apprend Tite Live. Des vingt mille Gaulois qui étaient partis de la Grèce, il n'en restait pourtant guères que la moitié, mais tout cédait à leur valeur ; ils mirent tout le pays à contribution. Enfin, comme il y avait trois sortes de Gaulois parmi eux, ils partagèrent leurs conquêtes de telle sorte que les uns s'arrêtèrent sur les côtes de l'Hellespont, les autres habitèrent l'Eolide & l'Ionie, & les plus fameux qu'on appelait *Tectosages* pénétrant plus avant, s'étendirent jusqu'au fleuve Halys, à une journée d'*Angora*, qui est l'ancienne ville d'Ancyre ; ainsi, nos Toulousains occupèrent la grande Phrygie jusques à la Capadoce & à la Paphlagonie, & tout le pays où ils s'établirent fut nommé *Galatée* ou *Gallogrèce*, comme qui dirait *la Grèce des Gaulois*. Strabon assure qu'ils divisèrent leurs conquêtes en quatre parties, que chacune avait son roi, & ses officiers de justice & de guerre, & sur-tout qu'ils n'avaient pas oublié de rendre la justice

au milieu des bois de chênes, suivant la coutume de leurs ancêtres. La Thrace.

L'empereur Auguste avait sans doute embelli *Ancyre*, & ce fut apparemment par reconnaissance que les habitans lui consacrèrent le plus grand monument qui soit encore en Asie. Cet édifice était tout entier de marbre blanc, & les encoignures du vestibule qui subsistent encore, sont alternativement d'une seule pièce à angle rentrant en manière d'équerre, dont les côtés ont trois ou quatre pieds de long. Les maitresses murailles ont encore 30 à 35 pieds de haut, la façade est entièrement détruite; il ne reste plus que la porte par où l'on entrait du vestibule dans la maison. Cette porte, qui est quarrée, a 24 pieds de haut sur neuf pieds 2 pouces de largeur, & ses montans, qui sont chacun d'une seule piéce, sont épais de deux pieds trois pouces. C'est à côté de cette porte qui est chargée d'ornemens, que l'on grava il y a plus de dix-sept cents ans, la vie d'Auguste, en beau latin & en beaux caractères: l'inscription est à trois colonnes, à droite & à gauche, mais les lettres sont la plupart effacées; d'ailleurs tout est plein de grands trous semblables à ceux qu'auraient pu faire des boulets de canon; & ces trous, que les paysans ont fait pour arracher les

La Thrace.

crampons, ont emporté la moitié des caractères.

On trouve, dans l'enceinte de cet édifice, les ruines d'une pauvre église ; on découvrirait peut-être quelque chose de plus particulier concernant cet édifice, si l'on pouvait dechiffrer plusieurs inscriptions grecques que l'on avait gravées sur les murailles en dehors, car ce bâtiment était sans doute isolé. On trouve présentement ces inscriptions dans les cheminées de quelques particuliers, où elles sont couvertes de suie, ces maisons sont adossées à la muraille.

Tout ce qu'on vient de dire montre assez qu'Ancyre était une des plus illustres villes du Levant. Ses habitans étaient les principaux Galates que St. Paul honora d'une de ses lettres.

La situation d'Ancyre, au milieu de l'Asie Mineure, l'a souvent exposée à de grands ravages ; elle fut prise par les Perses du temps d'Heraclius : les Tartares s'en rendirent les maîtres en 1239 ; elle fut ensuite le premier siége des Ottomans ; elle leur fut ensuite funeste, car la bataille que Tamerlan y remporta sur Bajazet faillit à détruire leur empire.

Ancyre est actuellement une des meilleures villes de l'Anatolie, & montre par-tout des

marques de son ancienne magnificence. On ne voit dans les rues que colonnes & vieux marbres; la plupart des colonnes sont lisses & cilindriques, quelques-unes canelées; les plus singulières sont ovales, ornées d'une platebande par-devant & par-derrière. Il n'y a rien de si surprenant que le perron de la porte d'une mosquée; il est de 14 degrés composés uniquement de bases de colonnes de marbre, posées les unes sur les autres.

La Thrace.

Les murailles de la ville sont basses & terminées par de méchans creneaux, mais on y a employé indifféremment, colonnes, architraves, chapiteaux, bases & autres morceaux antiques entremêlés avec de la maçonnerie. Quoiqu'on ait engagé dans ces murailles beaucoup de morceaux de marbre du côté où sont les inscriptions, on ne laisse pas d'en lire plusieurs qui sont la plupart grecques, quelques-unes latines, arabes ou turques.

On compte dans Angora quarante mille Turcs, quatre ou cinq mille Arméniens & six cents Grecs: Angora est à quatre grandes journées de la mer Noire; la caravane, d'Angora à Smyrne, met vingt jours. Les caravanes vont d'Angora à Bruse dans dix jours; d'Angora à Kesarea en huit, d'Angora à Sinope dans dix, d'Angora à Ismeth ou l'ancienne Nicomédie,

La Thrace. en neuf jours; enfin, d'Angora à Assamboul, en douze ou treize jours.

On nourrit les plus belles chevres du monde dans la campagne d'Angora, elles éblouissent par leur blancheur & leur poil qui est aussi fin que la soie, frisé naturellement par tresses de huit ou neuf pouces de long, est la matière de plusieurs belles étoffes & sur-tout du camelot: mais on ne permet guères de transporter cette toison sans la filer, parce que les gens du pays y gagnent leur vie. Ces belles chevres ne se voient qu'à quatre ou cinq journées d'Angora, elles dégénèrent quand on les porte plus loin.

Le 2 novembre nous partîmes d'Angora pour Bruse, accompagnés seulement d'un voiturier Turc & d'un valet Grec qui n'entendait pas le franc; ainsi nous fûmes obligés de nous servir nous-mêmes. Après trois jours de marche, nous arrivâmes à *Beibazar*, c'est une petite ville bâtie sur trois collines à-peu-près égales, dans une vallée assez resserrée. Les maisons sont à deux étages, couvertes assez proprement avec des planches; la campagne est chargée d'arbres fruitiers: c'est-là que viennent ces belles poires que l'on vend à Constantinople sous le nom de poires d'*Angora*. Tout ce quartier est sec & pelé, les chèvres

n'y broutent que des brins d'herbes, & c'est peut-être ce qui contribue à conserver la beauté de leur toison qui se perd quand elles changent de climat & de pâturages. Les bergers de Beibazar & d'Angora les peignent souvent & les lavent dans les ruisseaux.

[redacted]
La Thrace.

Nous partîmes de Beibazar le 6 novembre, & nous nous retirâmes vers le soir dans un vieux bâtiment abandonné & sans couvert. On y passe la rivière d'*Aiala* dans un gué profond, ses eaux inondent la terre quand on veut, mais c'est pour y élever de très-bon ris. Elle va se jeter dans la mer Noire, & nous avions déjà campé à son embouchure en allant à Trébizonde.

On monta à cheval sur les six heures du matin pour arriver le 7 novembre dans un kan sans banquete; le 8, après une traite de dix heures, nous traversâmes une des belles plaines d'Asie, inculte pourtant, sans arbres & entrecoupée de quelques collines assez basses; le 9, nous poursuivîmes notre route pendant sept heures dans la même plaine; la marche du 10 fut de douze heures, parmi de belles plaines bordées de petits bois. On ne voit partout que de vieux marbres, mais sans inscriptions. La marche du 10 novembre fut pareille à celle du jour précédent.

La Thrace. Nous arrivâmes enfin à Bruſe après cinq heures de marche dans des défilés couverts de bois qui vont aboutir à cette belle plaine qui eſt au nord du mont Olympe. En arrivant à Bruſe, du côté d'Angora, on ne découvre qu'une partie de la ville au travers des futaies.

Bruſe capitale de l'ancienne Bythinie eſt la plus grande & la plus magnifique ville de l'Aſie. Cette Place s'étend du levant au couchant, au pied des premières collines du mont Olympe dont la verdure eſt admirable. Ces collines ſont, pour ainſi-dire, autant de degrés pour aller ſur cette fameuſe montagne. Il ſemble que Bruſe ait été faite exprès pour les Turcs, car le mont Olympe lui fournit tant de ſources, que chaque maiſon a ſes fontaines, & on ne voit point de ville qui en ait autant. Les moſquées ſont très-belles; la plupart ſont couvertes de plomb, embellies de dômes.

Le ſérail eſt ſur une colline eſcarpée, c'eſt l'ouvrage de Mahomet IV. Les caravanſerais de la ville ſont beaux & commodes; la ville, d'ailleurs eſt agréable, bien pavée, propre, ſur-tout dans le quartier du bazar. En venant d'Angora à Bruſe, on paſſe un beau ruiſſeau ſur un pont aſſez bien bâti. On y compte dix ou douze mille familles turques, quatre cents de

Juifs

Juifs, cinq cents d'Arméniens & trois cents de [redacted]
Grecques. On ne voit que peu de marques La Thrace.
d'antiquités dans la ville, parce qu'elle a été rebâtie pluſieurs fois. Il n'eſt permis qu'aux Muſulmans de loger dans la ville. Les platanes y ſont d'une beauté ſurprenante, & forment un payſage admirable, entremêlées avec les maiſons dont les terraſſes ont une vue charmante.

Les tombeaux d'Orcan, de ſa femme & de ſes enfans, ſont dans une égliſe grecque convertie en moſquée, qui n'eſt ni grande ni belle. On fait voir aux étrangers, dans le veſtibule de la moſquée, le prétendu tambour d'Orcan, lequel eſt trois fois plus grand que les tambours ordinaires. Quand on le remue il fait beaucoup de bruit par le moyen de quelques boules de bois ou d'autre matière qui le font raiſonner au grand étonnement des gens du pays. Le chapelet de ce ſultan eſt auſſi dans le même lieu : les grains en ſont de geai & gros comme des noix : on garde dans une chapelle turque, auprès de la ville, une ancienne épée fort large, que l'on prétend être l'épée de Roland.

Il y a un pacha dans Bruſe, un janiſſaire-aga & un grand cadi qui eſt le plus puiſſant officier de la ville. Dans le temps que nous

La Thrace.

y étions, c'était le fils du muphti de Constantinople qui occupait cette place. Nous fûmes surpris, en nous promenant dans cette ville, d'y entendre parler aussi bon espagnol qu'à Madrid. Les Juifs à qui je m'adressai m'assurèrent qu'ils avaient toujours conservé leur langue maternelle, depuis que leurs pères s'étaient retirés de Grenade en Asie. Il est vrai qu'ils choisirent la ville du monde qui par sa situation & par ses fontaines ressemble le plus à Grenade.

Le 21 novembre nous partîmes à sept heures pour aller voir le mont Olympe, dont la montée est assez douce; mais après trois heures de marche à cheval, nous ne trouvâmes que du sapin & de la neige, de sorte que sur les onze heures, nous fûmes obligés de nous arrêter près d'un petit lac dans un lieu fort élevé. Pour aller de-là au sommet de la montagne qui est une des plus grandes de l'Asie & semblable aux Alpes & aux Pyrénées, il faudrait que les neiges fussent fondues, & marcher encore pendant toute une journée. C'est près de ce mont Olympe que les Gaulois furent défaits par Manlius qui, sous prétexte qu'ils avaient suivi Antiochus, voulut se venger sur eux des maux que leurs pères avaient fait en Italie.

Le 23 novembre nous allâmes voir les nouveaux bains de *Capliza* : ce sont deux bâtimens voisins l'un de l'autre ; le plus grand est magnifique & surmonté de quatre dômes couverts de plomb, percés comme une écumoire, s'il m'est permis de me servir de cette comparaison. Tous les trous de ces dômes sont fermés par des cloches de verre semblables à celles dont les jardiniers se servent pour couvrir les melons. Toutes les sales de ce bain sont pavées de marbre ; la première est fort grande & comme partagée en deux par une arcade gothique. Le milieu de cette salle est occupé par une fontaine à plusieurs tuyaux d'eau froide. Autour des murailles règne une banquette de deux pieds, couverte de nattes. A droite sont les salons où l'on se baigne, éclairés par des dômes percés comme les grands. La Thrace.

Les sources d'eau chaude coulent sur le chemin qui est entre les deux bains. leur chaleur est si grande que les œufs y cuisent dans dix ou douze minutes, & deviennent tout-à-fait durs en moins de vingt.

Nicée n'est qu'à une journée de Bruse, mais au-delà d'une montagne si occupée par les voleurs, qu'on n'ose y passer sans une bonne escorte. *Cataye* n'est qu'à trois journées de Bruse. On accusait le pacha qui y commandait

de s'entendre avec les voleurs, & d'en tirer
La Thrace. une rétribution considérable. Les caravanes mettent cinq jours de Cutaye à Bruse. On va de Bruse à *Montanéa* dans quatre heures, & de *Montanéa* à Constantinople, par eau, dans une matinée : ainsi, il ne faut qu'une journée pour aller de Bruse à Constantinople. Les gens à cheval mettent trois jours pour aller de Bruse à Scutari.

Bruse fut le second siége de l'empire ottoman, car il faut convenir qu'Angora fut la première place où les Turcs s'établirent. Après la défaite de Bajazet, Tamerlan vint à Bruse où il trouva les trésors que cet empereur avait amassés, & dont il avait dépouillé les princes voisins. On y mesurait, à ce que dit un historien, les pierres précieuses & les perles par boisseaux.

Nous partîmes, le 8 décembre, de Bruse pour Smyrne, & couchâmes à *Tartali*, village à trois heures & demie de marche. Tout ce pays est beau & bien cultivé. A gauche règne une chaîne de collines sur laquelle est *Phisidar*, bourgade considérable, habitée par des Grecs qui, pour avoir le plaisir d'être seuls chez eux, sans mélange d'aucuns Turcs, payent double capitation, & ne voyent qu'une fois l'année un cadi ambulant.

Le 9 décembre, après une marche de neuf heures, on commença à découvrir le lac d'*Abouillana* qui a 25 milles de tour & sept ou huit milles de largeur, entrecoupé de plusieurs îles & de quelques péninsules: c'est proprement le grand égoût du mont Olympe.

La Thrace.

On laisse toujours le lac d'*Anbouillana* à gauche pour aller à Lopadi où nous couchâmes ce jour-là, après avoir traversé une belle plaine. La rivière sort du lac, environ deux milles au-dessus de la ville, mais elle est profonde & porte bateau. *Lopadi* que les Turcs appèlent *Ulubat*, n'a qu'environ deux cents maisons d'assez mauvaise apparence; cependant ce lieu a été considérable sous les empereurs grecs. Ses murailles qui sont presque ruinées étaient défendues par des tours. L'enceinte de la place est presque quarrée; on y voit des morceaux de marbre antique, des colonnes, des chapiteaux, des bas-reliefs & des architraves, mais le tout brisé & très-maltraité.

On séjourna à Lopadi, le 10 décembre, parce que cinq marchands juifs qui avaient le même voiturier que nous, avaient mis dans leur marché qu'on se reposerait le jour du sabat: ainsi nous quittâmes la grande caravane, & nous ne nous trouvâmes plus que six personnes avec

La Thrace. des fusils, savoir nous trois, deux voituriers & les Juifs, qui tous ensemble n'avaient qu'un méchant mousquet à rouet, & qu'on ne pouvait pas charger faute de baguette. Ces bonnes gens craignaient si fort les Turcs, qu'ils se cachaient du plus loin qu'ils en appercevaient; quand ils ne pouvaient pas se cacher ils quittaient leurs turbans.

Le lendemain 11 décembre nous continuâmes notre route dans un pays qui fait partie de la *Misie* des anciens, & marchâmes jusques sur les deux heures dans une grande plaine bien cultivée; ensuite on passe une petite rivière qui va se jetter dans le Granique : bientôt après nous nous trouvâmes sur le bord de cette rivière. Ce Granique, dont on n'oublira jamais le nom tant qu'on parlera d'Alexandre, coule du sud-est au nord, & ensuite vers le nord-ouest avant que de tomber dans la mer; ses bords sont fort élevés du côté qui regarde le couchant. Aussi les troupes de Darius avaient un grand avantage, si elles avaient su en profiter. Cette rivière, si fameuse par la première bataille, que le plus grand capitaine de l'antiquité gagna sur ses bords, s'appèle à présent *Sousoughirli*, qui est le nom d'un village où elle passe. Nous passâmes le Granique sur un pont de bois qui ne nous parut pas trop sûr.

Le 12 décembre, nous partîmes à quatre heures & demie du matin et n'arrivâmes qu'après douze heures de marche à *Mandragoia*, méchant village sur qui on ne jetterait pas les yeux, s'il n'y avait quelques vieux marbres. On ne voit que nids de cicogne sur les caravanserais de la route : ces nids sont comme de grands paniers creusés en bassin, tissûs confusément de branches d'arbres ; les cicognes ne manquent pas d'y revenir tous les ans faire leurs petits, & les gens du pays, bien loin de les chasser, ont une si grande vénération pour ces oiseaux qu'ils n'oserainet toucher à leurs nids ; un étranger serait exposé s'il s'avisait de tirer dessus.

La Thrace.

Le 14 décembre, nous ne marchâmes qu'environ six heures ; & passâmes sur une montagne étendue & entrecoupée de plusieurs vallons couverts de chênes.

Le 15, nous continuâmes notre route, & nous entrâmes dans la grande plaine de *Balamont*, où l'on cultive beaucoup de coton. *Balamont* fut notre gîte après une marche de huit heures ; c'est un assez beau lieu ; on voit plusieurs colonnes brisées dans cette plaine.

Le 16 décembre, nous marchâmes depuis trois heures du matin jusqu'à midi, dans un pays assez plat, terminé par cette grande plaine de Magnésie, bornée au sud, par le mont *Sy-*

La Thrace.

pilus. On ne voit ni belles églises, ni baux caravanserais dans Magnesie, & l'on n'y fait commerce qu'en coton. La plupart de ses habitans sont mahométans. Les Juifs y sont en plus grand nombre que les Grecs & les Arméniens. Le mont *Sypilus* n'est pas comparable au mont Olympe; mais aussi la rivière d'*Hermus*, qui nous parut beaucoup plus grande que la Granique, est d'un grand ornement pour tout le pays. Cette rivière en reçoit deux autres; elle passe à une demie-lieu de Magnesie, sous un pont de bois, soutenu par des piles de pierre & va se jetter dans la mer entre Smyrne & Phocée.

On passe les marais qui sont entre l'Hermus & Magnesie, sur une belle jetée d'un quart de lieue de long, dans laquelle on a employé quantité de marbres & Jaspes antiques. La plaine de Magnesie, quoique d'une beauté surprenante, n'est bien cultivée que du côté du Levant. Les marchands juifs de notre caravane nous obligèrent d'y séjourner le 17 décembre, & pour nous dédomager du temps perdu, nous firent trouver d'excellent vin chez leurs confrères.

Le 18 décembre, nous montâmes sur le mont *Sypilus* pour aller à Smyrne; le chemin est rude & la montagne fort escarpée. Smyrne est une des plus grandes & des plus riches villes

du Levant, la bonté de son port, si nécessaire pour le commerce, l'a conservée & fait rebâtir plusieurs fois, après avoir été renversée par les tremblement de terre. Sa situation est admirable; la ville s'étend tout le long de la côte, au pied d'une colline qui domine le port; aussi est-elle placée comme au centre du commerce du Levant, à huit journées de Constantinople par terre, à quatre cents mille par eau, à vingt-cinq journées d'Alep par caravane; celles de Perse ne cessent d'y arriver depuis la toussaint jusqu'en mai & juin. Tout le commerce s'y fait par l'entremise des juifs, & rien ne se meut que par leurs organes. Il faut leur rendre justice; ils ont plus d'habileté que les au-autres marchands; ils vivent d'ailleurs à Smyrne d'une manière honorable, ce qui paraît très-extraordinaire chez une nation qui n'étudie que l'art d'économiser. Les Turcs paraissent rarement dans la rue des francs qui traverse toute la ville; il semble qu'on soit en Europe quand on est dans cette rue; on n'y parle qu'italien, français, anglais, hollandais. La langue provençale y brille sur toutes les autres, parce qu'il y a beaucoup de provençeaux, & on n'y connaît guères que les manières & les mœurs européennes. La Thrace.

Le 11 janvier, nous partîmes de Smyrne:

en sortant de la ville on entre dans la rue militaire, qui est encore pavée de grands quartiers de pierre, coupés presqu'en losange. Nous arrivâmes sur les quatre heures à *Tcherpicui*; delà jusqu'à Ephèse, ce n'est qu'une chaîne de montagnes dont les bois & les défilés sont pleins de voleurs; nous n'y trouvâmes que des cerfs & des sangliers. En approchant d'Ephèse, ses montagnes sont taillées à pic & forment une perspective effrayante; on passe le *Caystre* à demi-lieue en deça d'Ephèse. Cette rivière qui est fort rapide coule sous un pont bâti de marbres antiques, & fait moudre quelques moulins. On entre ensuite dans la plaine d'Ephèse, c'est-à-dire dans un grand bassin enfermé de montagnes de tous les côtés; le Caystre serpente dans cette plaine.

On est frappé d'étonnement en voyant Ephèse, cette ville autrefois si illustre, réduite à un misérable village, habité par trente ou quarante familles grecques, qui vivent parmi des vieux marbres, & dont les maisons sont adossées à un bel aqueduc bâti des mêmes pierres. La citadelle où les Turcs se sont retirés, est sur un terre, qui s'étendant du nord au sud, domine toute la plaine.

L'aqueduc qui subsiste encore aujourd'hui quoiqu'a moitié ruiné, était l'ouvrage des em-

pereurs grecs, de même que la citadelle; les piliers qui soutiennent les arcades, sont bâtis de très-belles pièces de marbre, & l'on y lit des inscriptions qui parlent des premiers Césars. Tout ce quartier n'est rempli que de ruines.

Le lendemain nous traversâmes la plaine pour aller reconnaître les débris de ce fameux temple de Diane, qui a passé pour une des merveilles du monde. Il avait été construit aux dépens des plus puissantes villes d'Asie; il avait quatre cents vingt-cinq pieds de long, sur deux cents vingt de large; on y voyait cent vingt-sept colonnes qui avaient chacune soixante pieds de haut. Il n'en reste aujourd'hui que quelques gros quartiers qui n'ont rien de surprenant que leur épaisseur. On ne voit plus parmi ces ruines que quatre ou cinq colonnes brisées.

Nous partîmes d'Ephèse le 27 janvier, pour aller voir *Scalanova*, que les turcs appèlent *Causada*; les avenues de *Scalanova* sont agréables par leurs vignobles. On y fait un négoce considérable en vins rouges & blancs & en raisins secs. On y prépare aussi beaucoup de peaux de maroquin.

Scalanova est une assez jolie ville, bien bâtie, bien pavée & couverte de tuiles creuses; il n'y loge que des Turcs & des Juifs; les Grecs

La Thrace.

& les Arméniens occupent les fauxbourgs; on voit beaucoup de vieux marbres dans cette ville. On ne compte qu'une journée de *Scala-nova* à *Tyre*, autant à *Guzetlissans*, qui est la fameuse Magnesie sur le Méandre, à une journée & demie des ruines de Milet.

CHAPITRE IV.

Géographie générale de l'Asie Mineure, nommée aujourd'hui l'Anatolie.

La Thrace.

L'ANATOLIE est appelée communément, & mal-à-propos, *Natolie ;* son nom venant du mot *Anadoli* que lui donnent les Turcs. C'est la partie la plus occidentale de la Turquie d'Asie, qui, avec la Caramanie Roum, forme une grande presqu'île qui s'avance entre la mer Méditerranée & la mer Noire jusqu'à l'Archipel & à la mer de Maimara. Les géographes comprennent ordinairement sous cette dénomination, ce qu'on appelait anciennement, l'*Asie Mineure*, pour la distinguer du grand continent de l'Asie, pays qui se subdivise encore en un grand nombre de provinces, suivant les anciennes provinces romaines qu'il renfermait, & dont les noms sont mieux connus que les nouvelles dénominations que les Turcs leur ont données, & qui sont presque toutes dérivées de l'arabe.

Ce beau pays, autrefois si célèbre, n'est plus reconnaissable depuis qu'il est sous la domination des Turcs. Le despotisme l'a dévasté ; les

La Thrace.

campagnes presqu'incultes ont perdu la moitié de leurs habitans, & on ne voit plus dans une région qui a produit un si grand nombre d'hommes illustres & couvertes, pour ainsi dire, de tant d'états florissans, que quelques villes sans défense, un grand nombre de villages, de vieux châteaux à moitié détruits, & les ruines de quelques monumens de l'antiquité qui, en attestant son ancienne grandeur, rendent plus sensible & plus attendrissant le spectacle de son affreuse décadence. C'est-là qu'il faut renvoyer l'auteur subtil de la théorie des lois civiles, qui n'a pas craint de faire l'apologie du gouvernement turc & du despotisme oriental. Il faut néanmoins en excepter les côtes maritimes, où quelques villes conservent encore un commerce assez florissant. Quant à sa population, ce pays qui fut autrefois si peuplé, ne l'est guères à présent, quoique le terrein pût nourrir un très-grand nombre d'habitans s'il était cultivé. L'intolérance n'est pas-là un obstacle à la population, car chacun y professe sa religion en payant au bacha un tribut dont les français sont exempts. Outre les chrétiens & les turcs il y a beaucoup de juifs dans l'Anatolie.

Les principales rivières de l'Anatolie sont Zagarie, Portent, Casalmach qui se jettent dans

la mer Noire, Kara, ou la rivière Noire qui se jette dans l'Euphrate, Satalie qui à son embouchure dans la mer Méditerrannée; Madré & Sarabat qui se rendent dans l'Archipel. Mais le plus grand de ces fleuves est le Zizil-Ermak ou le fleuve rouge, anciennement l'Halis; il tire sa source de l'Arménie mineure, traverse d'Orient en Occident tout le nord de la Capadoce, reçoit dans son sein une rivière qui sort du mont Taurus, se replie ensuite vers le nord, & après de longs circuits, va se perdre dans le Pont-Euxin.

La Thrace.

L'Asie Mineure est aussi traversée par plusieurs chaînes de montagnes; il y en a une qui s'étend presque des ruines du Pont-Euxin jusques vers l'Euphrate, où elle se joint aux montagnes de l'Arménie. La plus considérable est le Taurus, qui domine sur la Méditerranée par une ligne parallèle à ses côtes, se voit ensuite coupée par l'Euphrate, & à quelque distance de ce fleuve se relève pour se prolonger jusques dans l'Inde. On sait que le Taurus est une des branches du Caucaze, qui forme avec l'atlas & les cordeliers, la charpente principale du globe.

C'est par l'Asie que les Grecs primitifs vinrent d'abord peupler la Grèce du Continent, ensuite l'Archipel. Ces Grecs à leur tour en-

La Thrace. voyèrent des colonies dans presque toutes ces contrées, & elles y fondèrent des villes qui furent d'abord sujettes à leurs métropoles, & ensuite gouvernées successivement par des monarques grecs ou persans. La Bithynie, la Paphlagonie, la Lydie, & la Carie, eurent des rois pendant quelque temps, de même que le Pont & la Capadoce. Les rois de Syrie s'établirent aussi dans l'Asie Mineure après la mort d'Alexandre. Un de ses généraux jeta les fondemens du royaume de Pergame : Altalus le laissa aux Romains qui délivrèrent ce pays de la tyrannie des rois de Syrie. Les habitans s'étant soulevés contre les Romains, ceux-ci réduisirent le pays en forme de province, & y établirent des prêteurs. Une notice historique de ces anciennes contrées est digne de la curiosité du lecteur.

Le Pont. — Cette contrée est la première qu'on rencontre au nord-est, quand on quitte la Colchide; son nom désigne sans doute sa prolongation le long de la mer. Les principales villes du Pont étaient Amyous, de fondation grecque, qui cessa d'être libre sous un prédécesseur de Mithridate : Amasée patrie de Strabon, qui a conservé sa dénomination. Zelá, maintenant Zeleb, célèbre par une victoire de César sur Pharnace : Thémiscite qu'on a crue

la

la patrie des Amazones, & Cerasonte, d'où Lucullus fit passer le cerisier en Europe.

La Thrace.

La ville du Pont la plus célèbre par ses révolutions est Trebizonde : ses fondateurs la bâtirent sur le bord de la mer, dans la forme d'un carré long. Trébizonde, sous les successeurs de Cyrus, passait pour une ville florissante, elle accueillit dans ses remparts les dix mille ; mais on voit que ce que dit Xenophon de sa splendeur, dérive encore plus de la vérité historique que de sa reconnaissance. Cette ville fut conquise par les rois de Pont, & tomba au pouvoir des Romains à la mort de Mithridate. Les Scythes s'en emparèrent sous Valerien, & elle passa ensuite au pouvoir des empereurs de Constantinople ; Mahomet second s'en empara, & fit de cet état, connu sous le nom d'empire de Trébizonde, une province ottomane.

La Capadoce. — Elle est séparée du Pont vers le nord par une chaîne de montagnes, & son union avec l'Arménie Mineure lui permit de s'étendre jusqu'à l'Euphrate.

Mazaca, fut originairement la métrople de la Capadoce ; Tibère lui donna dans la suite le nom de *Césarée ;* cette ville était située au pied de ce mont Argée, du sommet duquel on découvrait à-la-fois la Méditerranée & le Pont-

La Thrace.

Euxin. *Kaisarich* est bâtie à quelque distance de ses ruines.

Tyane fut la patrie du célèbre Sophiste-Apollonius; Comana, non moins distinguée, avait un temple de Bellone, dont le pontife, devenu souverain, ne cédait qu'à peine aux rois de Capadoce.

La Galatie. — Cet état est limité à l'est par le Pont & la Capadoce. Il fut originairement habité par des Grecs; mais environ 270 ans avant l'ère vulgaire des Gaulois, connus sous le nom de Galates, s'en emparèrent & lui donnèrent leur nom. Depuis, le mélange du peuple conquérant & du peuple conquis a fait donnner aux habitans de la Galatie le nom de Gallo-Grecs.

Voici ce qui donna lieu à cette conquête. Les Gaulois, qui occupaient les environs de Toulouse & le pays qui est entre les Cevènes & les Pyrenées, se trouvant trop resserrés dans leurs terres, partirent au nombre de trente mille hommes, pour aller faire des conquêtes dans le Levant sous la conduite de plusieurs chefs, dont Brennus était le principal. Tandis que ce général ravageait la Grèce & pillait le temple de Delphes, où il y avait des richesses immenses, vingt mille hommes de cette armée passèrent dans la Thrace, soumi-

rent tout le pays jusqu'à Bysance & descendirent sur l'Hellespont; ravis de ne trouver l'Asie séparée de l'Europe que par un bras de mer, le traversèrent sur deux vaisseaux & trois chaloupes, & jetèrent la terreur dans toute l'Asie jusques vers le mont Taurus. De vingt mille qui étaient partis de la Grèce, il n'en restait pourtant guères plus de la moitié; mais tout cédait à leur valeur; ils mirent tout le pays à contribution; enfin, comme il y avait trois sortes de Gaulois parmi eux, ils partagèrent leurs conquêtes de telle sorte que les uns s'arrêtèrent sur les côtes de l'Hellespont, les autres s'établirent dans l'Ionie; & les plus fameux, qu'on appelait les Tectosages, pénétrant plus avant, s'étendirent jusqu'au fleuve Halis, à une journée d'Angora. La Thrace.

Angora, que les Turcs appellent *Angara*, & les gens du commun Engour, est l'ancienne *Ancyre*; cette ville fut embellie de divers monumens par Auguste, & déclarée capitale de la Galatie par Néron, prise par les Perses au septième siècle, saccagée par les Normands au douzième, elle devint au treizième le lieu de la résidence des princes ottomans; ce fut près de ses remparts que Bajazet fut vaincu & fait prisonnier par Timur.

Il ne reste d'autres monumens à Ancyre que

La Thrace.

le temple d'Auguste : c'est un édifice de quatre-vingt-dix pieds de long sur cinquante de large, presque tout entier de marbre blanc; on voit sur le portique une inscription célèbre qui contient le second volume qu'Auguste léga par son testament aux vestales, avec ordre de le graver sur des lames d'airain, & de le placer au frontispice de son mausolée. L'inscription devait être en vingt colonnes, chacune d'environ soixante lignes; on n'en peut lire que la moindre partie, le reste étant caché par d'autres édifices; les lettres sont d'or, au fond de vermillon : ce qu'on en a transcrit n'a aucun intérêt pour les lecteurs philosophes.

On compte près de cent mosquées à *Angora*, dont douze ont des minarets; les rues sont étroites & mal percées; les maisons ont très-peu d'apparence, & ne sont bâties que de briques crues. Il y a cependant un assez bel édifice, c'est le *bezestan* où l'on vend les marchandises précieuses; il est de pierres & surmonté de plusieurs dômes. La ville est gouvernée par un pacha & un cadi; on y compte cent mille ames; savoir, quatre-vingt-dix milles Turcs. Il y a environ dix milles chrétiens.

Pessinonte, appelée aujourd'hui *beibazar*, sans avoir eu la grandeur d'Ancyre, a eu sa

célébrité, parce qu'elle était devenue le centre du culte de Cybèle. La statue de cette divinité était, dit-on, descendue du ciel, au moins Rome le crut; car une Cybèle s'étant avisée d'annoncer que le peuple qui s'emparerait de la Cybèle de Pessinonte, deviendrait le maître de Carthage, des sénateurs romains vinrent l'enlever pendant la seconde guerre punique, & persuadèrent à la république qu'elle lui servirait de palladium contre l'épée d'Annibal.

La Thrace.

Gordium était avant Ancyre la résidence des rois des Galates. On sait que c'est dans cette ville qu'Alexandre coupa le nœud gordien; Auguste releva ses remparts, & lui donna le nom de Juliopolis. Le dommage que leur causaient les inondations du fleuve Sangare, fut réparé par Justinien.

La Paphlagonie. — Quand on quitte la Galatie pour se rapprocher du Pont-Euxin, on trouve la Paphlagonie qui s'étend du fleuve Parthenius au fleuve Halis. Cette contrée, au temps de la guerre de Troie, était occupée par les Venètes, dont on croit qu'une colonie a été fonder Venise.

Amastris, tire son nom de la nièce de Darius vaincu par Alexandre, qu'un Grec tyran d'Héraclée obtint en mariage. Cette ville, placée avantageusement dans une péninsule,

La Thrace. fut quelque temps la résidence de ses souverains.

On connaît aussi dans la Paphlagonie, Sesame, aujourd'hui Amareb, & Gangra qui appartint dans la suite au roi des Galates.

Sinope, aujourd'hui Simeb, est la ville de la Paphlagonie qui a le plus de droit à la curiosité du voyageur; Mithridate-Eupator, qui y était né, en fit la capitale du royaume du Pont; elle passa delà aux Romains, & ensuite aux Comnenes, qui la réunirent à l'empire de Trebizonde. Les Turcs en sont les maîtres aujourd'hui, & ils ont fait servir les marbres & les statues mutilées de l'ancien Gymnase pour orner leurs cimetières.

Sinope, dans le temps qu'elle était libre encore, avait une statue de Jupiter qui attirait à ses prêtres beaucoup d'offrandes, par le grand nombre des pélerinages. Ptolemée, le premier roi de la seconde monarchie d'Égypte, voulut attirer dans ses états cette branche lucrative du commerce; il gagna, par de riches présens, le roi de Sinope, & l'engagea à lui envoyer son Jupiter. Le petit prince, qui ne se croyait pas à l'abri des attentats de ses prêtres, fut trois ans à arranger le départ du dieu, pour qu'il se fit sans péril pour le trône; enfin Jupiter partit, mais la nuit son

temple tomba, & les émissaires de la cour firent courir le bruit que Jupiter, pour n'être point enseveli dans les décombres, avait pris lui-même le parti de s'embarquer pour Alexandrie.

La Thrace.

La Bithynie. — Cet état domine sur deux mers, sur la Propontide & sur le Pont-Euxin. Prusa, aujourd'hui Bursa, fut la capitale de la Bithynie. Cette ville, située au pied du mont Olympe, fut, au rapport de Pline, bâtie par Annibal; elle serait même infiniment plus ancienne encore, s'il fallait en croire une médaille de Caracalla, qui suppose qu'Ajax s'y perça de son épée. Prusa donna son nom à plusieurs rois connus sous celui de Prusias; elle devint dans nos temps modernes, la résidence des sultans ottomans, avant que Mahomet second prit Constantinople.

Nicée, maintenant Is-Nik, est célèbre par le concile que Constantin y tint pour former le symbole de l'église.

Nicomédie, que les Turcs prononcent Is-Nikmid, fondée par un Nicodème, roi de Bithynie, fut, avant Constantin, la résidence de quelques empereurs de l'Orient.

On croit que c'est à Lybissa, aujourd'hui Gebisé, qu'on éleva le tombeau d'Annibal.

Chalcédoine, *Kadi-Kevi*, ou le bourg de

La Thrace. Cadi, domine sur le Bosphore; on l'appelait autrefois la *ville des aveugles*, trait de critique contre les Grecs, qui n'avaient pas préféré à sa position l'emplacement de Bysance.

La ville de Bithynie, qui mérite le plus de fixer les recherches du géographe, est Héraclée, aujourd'hui *Crekli*, suivant le savant d'Anville. Elle était d'origine grecque, & une des plus belles de l'Orient, s'il faut en juger par les tronçons des colonnes, les antiques inscriptions, & les décombres d'édifices de marbre qui y sont amoncelés. L'enceinte actuelle des remparts est un ouvrage des empereurs grecs; pour le Mole, il a été bâti par les Gênois sur les fondemens d'un autre plus ancien, qui mettait à couvert du vent du nord les flottes des Héracliens.

Il y a auprès du golfe, au fond duquel la ville est située, un promontoire d'où, suivant les fables sacerdotales du pays, Hercule avait tiré Cerbère, le gardien des enfers. La caverne, qui servait de repaire au monstre phantastique, avait, dit-on, deux stades de profondeur, & on la montrait encore du temps de Xénophon.

La dernière ville distinguée de la Bythinie est *Bithynium*, où Claudiopolis, patrie d'An-

tinoüs, le vil favori d'Adrien, que ce prince fit dieu après en avoir abusé.

La Thrace.

La Mysie. — Cette contrée s'étend vers l'occident le long de la mer Egée, & au nord le long de la Propontide; ainsi elle domine sur l'Hellespont, que nous nommons aujourd'hui le détroit des Dardanelles.

La Mysie est très-célèbre dans l'antiquité, parce que c'est dans son sein que se trouve la Troade, le centre du royaume de Priam, & les sources du Simois & du Scamandre qui descendent obscurément du mont Ida, & que les Turcs dédaigneux n'ont pas même honoré d'un nom.

Troie, après sa destruction par les Grecs, fut rétablie, mais plus près de la mer qu'elle n'était sous Priam. L'amas de ruines qu'on appelle aujourd'hui Eski-Stamboul, & qui désigne, dit-on, les ruines de l'ancienne Troie, n'est sur l'emplacement ni de la ville de Priam, ni de la Troie maritime qui lui a succédé; ce sont les débris d'une Alexandrie bâtie par Lysimaque, & qu'on distingue des autres villes de ce nom par le mot de Troas. Cette troisième Troie acquit quelque splendeur du temps des Romains, & elle eût la fierté de la Troie de Priam, si elle n'eût pas sa puissance.

Dardanie, ou la ville de Dardanus, qui ne

La Thrace.

ſubſiſte plus aujourd'hui, avait été bâtie non loin de la métropole de l'empire des Troyens; il eſt évident qu'elle a donné ſon nom au détroit des Dardanelles.

Aſſez près de cette ville était Abydos, placée ſur une éminence qui dominait l'embouchure de la Propontide. Cette ville eſt célèbre dans l'antiquité par l'audace de Léandre, un de ſes citoyens, qui traverſa, dit-on, pluſieurs nuits à la nage, le bras de mer qui le ſéparait de Seſtos, afin d'aller trouver Hero, ſon amante. Les tours qu'on voit aujourd'hui ſur les pointe de l'Aſie & de l'Europe, ne repréſentent pas préciſément Abydos & Seſtos, & ſont à quelque diſtance de leurs ruines.

Le détroit d'Abidos, au temps de Strabon, n'avait que ſept ſtades; c'eſt-là que Xerxès fit bâtir ſon fameux pont de bateaux, ſur lequel paſsèrent un million d'eſclaves aſiatiques, pour venir ſe faire battre par une poignée d'hommes libres en Europe. Comme le détroit aujourd'hui n'a que 375 toiſes, il eſt évident que la mer s'eſt retirée depuis cette époque; & non que Strabon a employé des ſtades d'une meſure plus courte, comme l'ont inſinué certains géographes, qui veulent toujours que le globe d'aujourd'hui ſoit deſſiné comme le globe d'autrefois.

A quelque diſtance on rencontre Lampſaque, ville autrefois aſſez conſidérable, & dont un deſpote de la Perſe aſſigna les revenus pour payer le vin de la table de Thémiſtocle. Parium, ainſi nommée parce que des inſulaires de Paros, unis aux Miléſiens, la fondèrent; enfin une ville de Priape, qui tirait ſa dénomination ſoit du culte infâme du dieu des jardins, ſoit du libertinage de ſes adorateurs; Lampſaque a gardé ſon nom. Parium & la ville de Priape ſont aujourd'hui *Camanar* & *Caraboa*. La Thrace.

La ville de Priape était peu éloignée du Granique, aujourd'hui *Ouſvola*, torrent deſcendu du mont Ida, & célèbre par l'expédtion d'Alexandre.

Cyzique, qu'on rencontre enſuite, devint peu-à-peu une des villes les plus floriſſantes de l'Aſie, & ſoutint un ſiége glorieux contre toutes les forces de Mithridate. Il y a encore un village du même nom bâti ſur ſes ruines; toute cette côte & celle qui lui ſuccède vers le midi, fut occupée, après le renverſement de Troie, par des grecs Eoliens; & voilà ce qui a fait donner à la Myſie le nom d'Eolide.

Près de l'embouchure du Caïque eſt une ville de Pergame, qu'il ne faut pas confondre avec l'ancienne Troie. La Pergame du Caï-

La Thrace.

que, aujourd'hui *Bergamo*, fut la métropole d'un royaume qui joua quelque rôle en Asie sous les Romains; il s'éteignit à la mort d'Attale, qui légua son pays & ses peuples aux conquérans du monde.

Quand on pénètre dans l'intérieur des terres, on voit les villes de Sceptis, de Thèbes & de Lymesse, dont les ruines même ne subsistent plus. C'est dans la première qu'on découvrit, au siècle de Strabon, au fond d'une espèce de caveau souterrain, le manuscrit unique des ouvrages d'Aristote.

La Phrygie. — Cette contrée embrassait une vaste étendue de pays au centre de l'Asie mineure. Dorillée, aujourd'hui *Eskisher*, auprès du fleuve Thymbrie, Azanis & Ancyre, qui ne subsistent plus maintenant, paraissent avoir été les villes les plus considérables de la Phrygie. Elle avait dans son sein le fleuve Méandre, célèbre par les sinuosités de son cours, & non loin de ce fleuve, deux grandes villes de Laodicée & d'Hiérapolis.

Laodicée sur le Lycus, ainsi nommée pour la distinguer de cette foule de Laodicées dont on avait surchargé l'Asie mineure, obscure dans son origine, ne devint célèbre que lorsque Rome en eût fait la conquête; alors elle se couvrit d'édifices somptueux que le temps &

les barbares ont en partie respectés ; on voit encore son cirque creusé dans la montagne, dans l'étendue de 500 pas de long sur 90 de large. Une de ses extrémités aboutissait à un grand édifice où l'on a trouvé deux colonnes d'un pied & demi de diamètre, de jaspe oriental.

Vis-à-vis Laodicée sont les ruines d'Hiérapolis, ainsi nommée à cause du grand nombre de temples qu'elle renfermait dans son enceinte; c'est aujourd'hui *Pambouk-Kalesi* : on y distingue une colonade de cent cinquante pas de long, terminée par un arc-de-triomphe qui n'est point dans le bon goût des siècles de Périclès & d'Auguste. Le théâtre, assez bien conservé, est un des plus beaux de l'Orient; on y entrait par treize portes de marbres blanc très-bien sculptées & chargées de bas-reliefs : il est en partie creusé dans la montagne.

Au confluent du Lycus & du Méandre était une ancienne ville de Colosse qui, dans le nom moderne de Choanos, a conservé une partie de son étymologie.

La Lycie. — Cette contrée, environnée de trois côtés par la mer, forme une seconde presqu'île dans la grande presqu'île de l'Asie mineure. Ses habitans avaient un grand nombre de ports; mais contens de s'enrichir par un

[redacted] commerce légitime, ils n'infestèrent pas, à

La Thrace. l'exemple de leurs voisins, la Méditerranée de leurs brigandages.

Xanthus, la métropole de la Lycie, était située sur le fleuve de ce nom, à quelque distance de la mer; on ne sait rien de son histoire, & on conjecture qu'*Eksenidé* est bâtie sur ses ruines.

Patare est à quelque distance de Xanthus; son oracle avait du moins dans le pays la célébrité de celui Delos; & on disait qu'Apollon venait, par semestre, vivifier les deux temples de sa présence.

Lymire est à l'orient de Patare, & conduit au promontoire où la chaîne du Taurus prend sa naissance. Les trois petites îles Chelidoniennes, qui sont à peu de distance, ont fait donner le nom de cap *Kelidoni* à ce promontoire.

La Pamphylie. — C'est la côte maritime qui succède à la Lycie quand on s'approche de l'Orient. La destruction des villes de cette contrée, où les arts ne pénétrèrent jamais, en a anéanti la mémoire.

La Cilicie. — Cette région, dominée au nord par la chaîne du Taurus, borde la mer au midi depuis la Pamphylie jusqu'à la Syrie; ses peuples ne commencèrent à faire parler d'eux, que sous les successeurs d'Alexandre: la partie

occidentale de cette contrée est un tissu de rochers. Selinonte, aujourd'hui *Selenti*, se voit à l'embouchure du fleuve qui lui a donné son nom; on l'appela ensuite *Trajanople*, parce que c'est dans ses remparts que mourut le célèbre Trajan. La Thrace.

Seleucie doit être regardée comme la métropole de la Cilicie trachéenne : c'est maintenant *Seletken*, & le lieu de la résidence des gouverneurs ottomans.

De la Cilicie trachéenne, on passe dans la Cilicie champêtre, ainsi nommée à cause des plaines riantes qui forment son territoire. Son domaine s'étendait jusqu'à une petite île, *Eleusa*, où était la ville opulente de Sebaste, bâtie par Achelous, roi de Capadoce.

En remontant, on trouve Soli, ancienne ville grecque relevée par Pompée, & appelée par reconnaissance Pompeyopolis.

Tarse, maintenant Tarsous, est la capitale de toute la Cilicie ; elle est traversée par le fleuve *Cydnus*, où Alexandre fut sur le point de périr pour avoir voulu s'y baigner. Cette ville devint quelques temps le centre des arts & des connaissances humaines, & on y voyait encore des traces de cette première des illustrations, sous le califat d'Aaron Raschid, un

La Thrace.

des plus grands hommes du ſiècle de Charlemagne.

C'eſt à quelque diſtance de Tarſe que le fleuve *Sarus*, aujourd'hui le *Seihoun*, s'ouvre un paſſage au travers de la chaine du Taurus, & forme ce défilé ſi célèbre que l'antiquité a déſigné ſous le nom de *Pilæ Ciliciæ*, ou de portes de la Cilicie.

La dernière ville célèbre de la Cilicie eſt *Iſſus*, à l'entrée du golfe de ce nom : c'eſt près de ſes remparts qu'Alexandre remporta ſa grande victoire ſur Darius, qui lui fraya les voies à la conquête de l'orient. Le mont *Amanus*, non loin delà, forme un défilé par lequel on entre dans la Syrie.

Toute cette côte de l'Ionie était féconde en villes de premier rang. On y voyait Cumes, qui donna ſon nom au golfe qu'elle domine ; Erythrée, fameuſe par ſa Sibylle ; Colophon & Priène ; toutes ces villes eurent des héros & des ſages dans les beaux ſiècles de la Grèce, & aujourd'hui on diſpute pour ſavoir où ſont leurs ruines.

Il ne faut point oublier ici Clazomène, dont le port, ſuivant Strabon, avait en face un archipel de huit îles. Entre Smyrne & Clazomène, on avait élevé un temple d'Apollon, avec une magnificence moins grecque qu'orientale ;

rientale ; on en voit encore les tronçons de colonnes & les ſtatues mutilées dans les cimetières des muſulmans. La Thrace

C'eſt ſur cette côte qu'eſt le mont Mycale, qu'une défaite ſanglante de Xerxès a rendu immortel dans l'eſprit des ennemis des deſpotes.

Magnéſie, ſur le Méandre aujourd'hui *Guzelhiſſar*, ou le beau château, eſt à peu de diſtance du mont Thorax dont la cîme eſt preſque toujours couverte de neige. On voit encore quelques reſtes de ſon acqueduc, de ſon théâtre & ſur-tout de ſon temple de Diane, qui, ſans avoir la grandeur & la richeſſe de celui d'Ephèſe, l'emportait ſur lui par la juſteſſe des proportions & la régularité de l'architecture.

On ne peut douter qu'*Akiſſar* ou le château blanc n'ait été bâti ſur les ruines de l'ancienne Pelopée, Les antiquaires ont recueilli une quantité prodigieuſe de médailles frappées dans ſes remparts.

Tralles n'eſt plus que le village obſcur de *Saltanhiſſar*. Cette ville était d'autant plus importante que la nature & l'art avaient contribué à la fortifier. Il en eſt de même de Philadelphie, bâtie par un roi de Pergame : les

La Thrace.

barbares & les tremblemens de terre se sont réunis pour n'en faire qu'un amas de ruines.

Au-dessus de toutes ces villes, il faut mettre Sardes, assise au pied du mont *Tmolus* & arrosée par les eaux du Pactole qui roule, dit-on un sable d'or. Cette Babylone de la Lydie était, sous Crésus, la capitale d'une vaste monarchie qui s'étendait jusqu'au fleuve *Halys*. C'est dans Sardes qu'on a découvert la pierre précieuse, appelée sardoine. Cette ville célèbre, que Varron nomme une seconde Rome, est aujourd'hui tellement dégradée, qu'on doute si le village de *Sart* est véritablement bâti sur ses ruines.

Antioche sur le Méandre. — Cette ville dont Pline parle avec éloge ne subsiste plus aujourd'hui que par les débris de ses remparts & de ses acqueducs. C'est sur ces débris que le fameux rebelle Soley-Bey-Ogle se laissa massacrer en 1739 avec quinze mille de ses complices par environ quarante janissaires.

Aphrodisée, ou la ville de Vénus, subsiste encore dans le bourg de Gheira : on y trouve les ruines de sa divinité tutélaire.

CHAPITRE V.

Voyage de Venise au cap Lectos, sur la côte d'Asie. — Description des ruines d'Alexandria-Troas. — Voyage dans la plaine. — Description de l'Hellespont.

J'ÉTAIS à Venise au mois d'août 1785, & j'y attendais avec impatience une occasion favorable pour entreprendre le voyage de la Grèce. Le chevalier Zuliani, nommé baile de la république auprès de la Porte ottomane, allait incessamment partir pour sa destination. Je m'embarquai sur son vaisseau; j'y trouvai pour compagnon de voyage le célèbre docteur Spalanzani, l'un des plus ingénieux naturalistes de ce siècle, que l'empereur Joseph second envoyait dans le Levant pour enrichir la science de la nature de découvertes nouvelles.

La Troade.

Nous parcourûmes ensemble les antiquités de Pola, les principales îles du golfe adriatique, & nous abordâmes au cap Colonne où l'on voit encore les imposans débris du temple de Minerve Suniade. Après la plus intéressante excursion dans plusieurs îles de la mer Egée, nous attei-

La Troade.

gnîmes le cap *Baba* que les anciens Grecs appelaient *Lectos*.

En partant de ce cap, je me décidai à ſuivre le rivage de la mer juſqu'aux Dardanelles, & à obſerver avec l'attention la plus ſcrupuleuſe tous les fleuves qui ſe rencontreraient ſur ma route. Le janiſſaire qui m'accompagnait ne manqua pas de m'entretenir des dangers que nous allions courir enſemble, afin d'être mieux récompenſé de la ferme réſolution qu'il montrait de les partager avec moi.

A peu de diſtance du cap, je reconnais les ruines d'*Alexadria-Troas*, dont l'enceinte flanquée de tours ne renferme plus qu'une vaſte forêt de valoniers, & des débris de monumens habités par des inſectes & des oiſeaux nocturnes.

Alexandre le grand, en conquérant habile, voulait imprimer des titres durables de ſes victoires dans tous lieux qu'il ſubjuguait; il bâtiſſait des villes, il élevait des monumens, ou plutôt dans ſa courſe rapide ſon génie en concevait l'idée, en arrêtait le deſſin, & il laiſſait enſuite à des miniſtres dignes de lui le ſoin de l'exécuter.

Alexandria-Troas fut une des dix-huit villes qui portèrent ſon nom. Dans la guerre d'Antiochus, elle ſe diſtingua par ſa fidélité aux

Romains, qui, en récompenſe, lui accordèrent tous les priviléges dont jouiſſaient les villes d'Italie; Auguſte y envoya une colonie qui en augmenta la population, & elle devint la plus conſidérable de toutes les villes qui ſe trouvaient entre le cap Sigée & le cap Lectos. Suétone raconte que Céſar, par reſpect pour la contrée qui donna naiſſance à ſes ayeux, avait formé le projet d'y tranſporter les richeſſes de l'empire. On croit qu'Auguſte en avait été tenté lui-même; mais que Mécène, Agrippa & les principaux courtiſans de ce prince le détournèrent de ce projet. Il eſt poſſible que Céſar ait eu des raiſons de ſe dégoûter de Rome, & qu'il lui ſoit venu dans la penſée de s'en éloigner: mais on ne peut guères ſuppoſer qu'Auguſte, chéri des Romains, ait pu nourrir un inſtant dans ſon ame le projet de s'éloigner d'eux, & qu'après avoir pacifié l'univers, il ait préféré l'obſcure ville d'Alexandria au brillant ſéjour de Rome.

La Troade.

Les Turcs appellent aujourd'hui cette ville la vieille Conſtantinople. Les eaux thermales ſont le premier objet remarquable qu'on apperçoit en y arrivant du côté du cap *Baba*. Deux ſources qui ne ſont éloignées que de trente pas l'une de l'autre, ont cependant un dégré de chaleur différent. Suivant une tradi-

La Troade.

tion conservée parmi les Turcs qui habitent les villages voisins, ces sources dans le siècle dernier tarirent après un tremblement de terre. Les murailles qui les entourent sont construites avec des débris de statues : on y distingue celle d'Hercule jeune, & celle d'une femme dont la draperie est du plus beau style.

La colline sur laquelle elles sont situées est couverte de tombeaux ; en la parcourant en dehors des murailles jusqu'au bord de la mer, on trouve à chaque pas des Turcs occupés à briser des sarcophages de marbre blanc, ornés de bas-reliefs & d'inscriptions, pour en faire des boulets de canon ou des décorations à leurs propres sepultures. Depuis long-temps les ruines d'Alexandrie fournissent de boulets les châteaux des Dardanelles, & cette espèce de mine est encore loin d'être épuisée.

Parmi les monumens situés hors la ville que la main du temps semble avoir le plus respectés, on voit un acqueduc qui s'étend à plusieurs milles vers l'Hellespont, & qui par sa magnificence & sa solidité rappelle le généreux patriotisme de celui qui l'a fait.

Les murailles d'Alexandrie sont presqu'entièrement conservées : elles sont d'une épaisseur prodigieuse & construites d'une pierre calcaire remarquable par sa dureté & la multi-

tude de coquillages qui forment sa substance. Les fondateurs de cette ville avaient apperçu les avantages qu'elle pouvait tirer de sa situation à l'embouchure de l'Hellespont & du voisinage de ces eaux thermales, célèbres encore aujourd'hui par leur efficacité contre la lèpre, les rhumatismes & les maladies de peau. Une large plate-forme pavée en marbre de différentes couleurs, dont une partie est couverte par les eaux de la mer, est le seul reste qui atteste l'ancienne magnificence de son port. On ne saurait assurer si les énormes colonnes de granit qui sont jetées çà & là dans son vaste bassin servaient autrefois à le décorer, ou si les Turcs après les avoir roulées du haut de la ville à dessein de les transporter à Consstantinople, ont renoncé à les embarquer à cause de leur pesanteur. On reconnaît encore parmi les ruines d'Alexandria, un stade, un théâtre, des temples & une immense fabrique dont les navigateurs apperçoivent de très-loin le sommet à travers les touffes de valoniers qui couvrent tout l'espace que la ville occupait anciennement. La Troade.

En suivant notre route en dehors des murs & descendant la montagne, différentes voûtes & des sarcophages brisés attirèrent notre attention près de *Lidgi-haman*, où sont deux petits

La Troade.

bains chauds ; leurs eaux ſont imprégnées de fer, de vitriol, & d'une grande quantité de ſel marin ; la ſource eſt ouverte & négligée, mais elle eſt en grand crédit parmi les gens du pays. Avant d'arriver à *Lidgì-haman*, nous remarquâmes à quelques milles de diſtance de nous, les vaſtes ruines de l'aqueduc d'Atticus-Hérodes, s'étendant dans toute la largeur de la vallée. Il eſt probable qu'il fit conſtruire ce canal pour amener à Alexandrie les eaux du Scamandre : les eaux dont nous venons de parler étaient trop chargées de parties métalliques, pour pouvoir ſervir aux uſages communs.

Tel eſt l'état préſent d'Alexandrie de la Troade où nous avons reconnu encore beaucoup de reſtes de ſon ancienne magnificence, & dont cette ancienne colonie romaine a pu ſe glorifier preſque juſqu'à ces derniers jours. Belon, Spon & Sandys en décrivent des édifices dont il ne reſte abſolument rien aujourd'hui. Cette deſtruction ſi complette, poſtérieure même à la ruine opérée par la troiſième & la plus fatale invaſion des barbares, a des cauſes faciles à reconnaître. A raiſon de ſon voiſinage de Conſtantinople, les ſultans ont été plus tentés d'y envoyer prendre les marbres & les plus belles colonnes, pour les ſuperbes moſquées de Sélim & de la Solimanie, & il

est vraisemblable qu'on en avait déjà transporté bien auparavant, car les voyageurs que nous venons de citer, nous disent qu'il y en a d'immenses restées encore au bord de la mer, & qui ont été portées jusques là pour être embarquées.

La Troade.

La pierre la plus en usage parmi les anciens, pour les colonnes, était le granit. En Grèce & à Rome, on trouve six colonnes de granit pour une de marbre de Paros ou de vert ou de jaune antique. On tire plus aisément les granits en grande masse, ce qui est prouvé autant par la longueur extraordinaire de quelques colonnes, que par celle des obélisques.

La Motraye, dont l'exactitude & la véracité sont admirables, parce que ces qualités sont rares dans les voyageurs, visita Alexandrie au commencement de ce siècle-ci : il observa des colonnes enfoncées dans la terre, avec des chapiteaux de différens marbres & d'une grandeur énorme, des citernes avec des arches, un bassin & un môle près de la mer, des parties de pavé dans les rues, des portes & les aires de quelques édifices publics, un temple avec un dôme & des ornemens de l'ordre corinthien; & tout ce qu'il nous décrit ainsi a disparu sans retour. Il nous parle d'un des bains de *Ligdi-Haman*, comme d'un ancien édi-

La Troade.

fice d'une modique grandeur, ainſi que d'un dôme & d'un baſſin de marbre dont il ne reſte rien aujourd'hui.

L'entière deſtruction des débris de cette magnifique cité a été achevée par Haſſan, capitan pacha, ſous le règne du dernier ſultan, pendant la guerre des Ruſſes. Ce général rétablit l'uſage de ſe ſervir de boulets de marbre au lieu de boulets de fer, pour les groſſes pièces d'artillerie, & il donna ordre d'employer à cela tous les marbres qu'on pourrait ſe procurer dans les environs des Dardannelles, & de les tailler à cette fin. On ſait que Mahomet ſecond ſe ſervit auſſi de boulets de marbre au ſiége de Conſtantinople, de ſorte qu'Haſſan-pacha n'a pas eu tout ſeul le mérite d'employer ce moyen bien digne d'un peuple barbare.

J'étais à peine ſorti des murs d'Alexandria-Troas, que j'apperçus à l'horizon, du côté du nord, une éminence conique qui attira toute mon attention par ſa hauteur, par ſa maſſe impoſante & par ſa forme régulière qui ſe deſſine d'une manière tranchante ſur le ſommet horizontal de la colline où elle eſt ſituée.

Je dirigeai ma route vers ce point remarquable, à travers la longue chaîne des collines qui deſcendent en s'applaniſſant par degrés, des hauts ſommets de l'Ida, & viennent inſen-

siblement se perdre sur les bords de la mer Egée. La Troade.

En y arrivant, je m'informai avec empressement si les Turcs qui habitaient les villages voisins avaient coutume de désigner cette petite montagne, par quelque nom particulier. Ma curiosité fut pleinement satisfaite lorsque j'appris qu'ils la regardaient comme un tombeau des infidèles, & qu'ils lui avaient conservé le nom très-extraordinaire de *Tepé*, le même que les anciens Egyptiens donnaient à leurs tombeaux; mais comme je n'avais encore aucune idée sur la plaine de Troie qui se trouvait cependant alors tout près de moi, je ne pouvais que former des conjectures sur la nature de ce monument. Ce ne fut que dans la suite que je pus prononcer un jugement sur ce monticule & sur tous ceux du même genre, qui se trouvent dans la plaine de Troie.

Au midi, j'appercevais les ruines d'Alexandria-Troas; à l'est, les pics élevés de l'Ida; à l'ouest, la mer Egée, les îles de Ténédos, d'Imbros, de Lemnos, & jusqu'au sommet du mont Athos. A mes pieds, enfin & du côté du nord, j'avais une vaste plaine entourée d'agréables collines, couverte de villages & cultivée d'espace en espace. Deux fleuves qui paraissaient sortir des gorges de l'Ida, la tra-

versaient de l'est à l'ouest, suivant sa longueur.

La Troade.

De différentes côtes & à des distances différentes, je voyais des éminences semblables à celles au sommet de laquelle j'étais assis.

On concevra aisément tout ce qu'un tel tableau dut réveiller en moi de souvenirs intéressans; ce fut en ce moment que commencèrent à prendre une grande réalité dans mon esprit, les conjectures que j'avais depuis long-temps formées sur l'existence de la Place de Troie.

Lorsque mes remarques sur la plaine de Troie & sur les ruines d'Alexandria furent achevées, je résolus, en allant à Constantinople, d'observer avec soin les rivages du rapide Hellespont & de vérifier la situation des objets renommés dans l'antiquité.

Je m'embarquai sur un léger caïque conduit par sept rameurs dont le chef, vieillard à barbe grise, parcourait depuis son enfance les rivages de l'Hellespont; une foule de tableaux se présentent à mes yeux; le canal, semblable à un large fleuve, est dans ce moment couvert de vaisseaux; ses eaux coulent majestueusement entre deux chaînes de hautes collines qui, sans être par-tout cultivées, offrent par-tout les signes de la fertilité. De nombreux troupeaux paissent sur les deux rives, & les matelots du vaisseau qui s'enfuit répondent aux chants des

bergers. Ces images riantes font bientôt place aux fouvenirs douloureux qui leur fuccèdent. Thucydide, Hérodote, Xénophon me rappèlent les batailles fanglantes & les grandes actions dont l'Hellefpont fut autrefois le théâtre. Ici les Athéniens battirent les Lacédémoniens; là ils furent battus par eux & perdirent leur liberté; plus loin, paffa cette innombrable armée dont le front était éclairé par l'aurore, tandis que l'arrière-garde était encore dans les ténèbres de la nuit; au-delà, le conquérant de l'Afie fit paffer la fienne moins nombreufe que celle de Xerxès, mais plus aguerrie & mieux difciplinée qu'elle. Je vois l'Hellefpont teint à-la-fois du fang des Perfes, des Grecs, des Vénitiens & des Mufulmans : enfin, le malheureux Léandre me demande quelques larmes, & j'entends encore les foupirs de fon amante. La Troade.

Ces triftes fouvenirs m'avaient jetés dans une mélancolie profonde, lorfque le chef des rameurs laiffa échapper, par hazard, le nom d'*Elès-Bouroun*. Je le queftionai avec empreffement fur le mot qu'il venait de prononcer; il m'apprit que l'une des deux pointes qui formaient l'extrémité de la Cherfonèfe de Thrace, ou l'ancien cap *Maftafia*, était appelée par les Turcs *Elès-Bouroun*, promontoire d'Élès. J'allai auffitôt reconnaître ce promontoire & cher-

La Troade.

cher les ruines de la ville *d'Eleus* qui ne devait pas en être éloignée.

Le petit village & les différens forts qu'on voit à la pointe de la Chersonèse ont peut-être été construits de ses débris. On n'en apperçoit plus d'autre reste que le tombeau de Protésilas qui subsiste encore & indique au moins à-peu-près, le lieu qu'occupait cette ancienne ville.

Après avoir examiné le fort bâti à peu de distance du tombeau de Protésilas, je m'embarquai une seconde fois, & laissant à droite sur la côte d'Asie les tombeaux d'Achille & de Patrocle, le château du Sable, l'embouchure du Simoïs, le tombeau d'Ajax, le bois d'Hector; & à gauche, sur la côte d'Europe, deux agréables vallons plantés d'arbres & arrosés de plusieurs ruisseaux; j'arrivai à la pointe des Barbiers où était située autrefois la ville de Dardanus, célèbre par le traité de paix qui y fut signé entre Sylla & Mythridate.

C'est ici où je commencai à vérifier la nouvelle carte de l'Hellespont. Le travail de nos astronomes, comparé avec la géographie de Strabon que j'avais sous les yeux, me démontra bientôt, d'une manière frappante, combien l'estimation des distances était fautive chez les anciens, & combien leurs méthodes étaient éloi-

gnées de la précision que nous donnent aujourd'hui nos instrumens.

La Troade.

J'abordai au château des Dardannelles que les Turcs appèlent *Soultaniè-Kalchsi*. Qu'on se figure une enceinte de hautes murailles dont le pied est percé d'embrâsures à travers lesquelles des canons de vingt-cinq pieds dirigés à fleur d'eau, vomissent des boulets de marbre, & l'on aura une idée juste de la principale défense du canal de l'Hellespont.

La petite ville qui avoisine le château, est presqu'entièrement peuplée de Juifs, qui, aux avantages d'un grand commerce, réunissent encore ceux d'une commission très-lucrative, en se rendant nécessaires aux vaisseaux de toutes les nations qui sont forcés d'y relâcher pour y être visités & y montrer leurs fermans.

Derrière la ville, s'étend une vaste plaine au milieu de laquelle on trouve un *teké*[1], ou couvent de derwiches, entouré de vignes & de jardins délicieux. Ces solitaires donnent au pays qui les avoisine, l'exemple de l'hospitalité la plus affectueuse : ils offrent leurs plus beaux fruits & leurs cellules au voyageur fatigué, & lui font admirer de la meilleure foi du monde, un cercueil de quarante pieds, qui contient les reliques du géant qui les a fondés.

Le torrent qui traverse cette plaine & qui

La Troade. baigne les murs de Soultanié Kaleffi, eft indubitablement le *Rhodius*, qui, fuivant Strabon, coulait entre Dardanus & Abydos; c'eft après le Simoïs le plus grand fleuve qui fe jette dans l'Hellefpont. Strabon dit que le tombeau d'Hécube était en face de l'embouchure du Rhodius, fur la rive oppofee de l'Hellefpont. Il occupait fans doute le lieu où fe trouve aujourd'hui le château d'Europe que les Turcs appelent *Kelidil-Bahars*, le cadenat de la mer.

Au-deffous de *Soultanié Kaleffi*, j'aperçus plufieurs vaiffeaux à l'abri d'une pointe qui s'avance dans le canal, & qui femble en fermer l'entrée du côté de la mer de Marmara; on voit encore fur ce rivage quelques ruines qui doivent être les reftes d'Abydos. Les débris de conftructions qu'on voit fur une montagne de la côte d'Europe font les ruines du fort de *Zemenié*, la première place dont les Turcs s'emparèrent en paffant d'Afie en Europe, fous le commandement du fultan Orhan en 1356.

C'eft entre Seftos & Abydos, dit Strabon, que Xerxès jeta un pont de bateaux pour faire paffer fon armée; l'une des extrémités de ce pont était au deffus d'Abydos, vers la Propontide, & l'autre au-deffous de Seftos vers la mer Egée.

La

La courageuse entreprise de Léandre qui a donné lieu au charmant poème de Musée, & fourni depuis plusieurs siècles un aliment à la verve des auteurs d'Heroïdes, n'a rien de prodigieux, ni d'incroyable pour les habitans des Dardanelles. Ils ont vu dans ces derniers temps un jeune juif, traverser, au même endroit le canal pour obtenir la main d'une jeune fille de sa nation qui la lui avait offerte à ce prix. La Troade.

Après avoir vérifié la situation de Sestos & d'Abydos, nous nous empressâmes de profiter d'un vent favorable pour achever nos courses dans la partie la plus large du canal. Les piadets élégans & légers dont les Turcs se servent pour le parcourir, ne sont guères propres à résister aux vagues de la mer de Marmara, dont l'impétuosité augmente par les vents du nord ; & qui semblent s'irriter contre la barrière que leur opose l'étroite entrée du canal de l'Hellespont. Les marins les plus intrépides tremblent en y entrant, des accidens sans nombre justifient leurs inquiétudes.

Je laissai à droite, sur la côte d'Asie, les fleuves *Percote* & *Practius* ; à gauche sur celle d'Europe, la fameuse rivière de la Chèvre, où se donna cette bataille décisive qui mit fin à la guerre du Péloponèse.

Dans Lampsaki, je reconnus l'ancienne

La Troade.

Lampſaque, & j'admirai ces fertiles coteaux qui ſont encore aujourd'hui couverts de vignes comme ils l'étaient lorſque Xerxès en fit préſent à Thémiſtocle.

Gallipoli me rappelle Callipolis : la ſituation de cette place eſt ſi avantageuſe, que tous les princes qui ont voulu s'emparer de la Thrace, ont commencé par s'en rendre maîtres. Juſtinien y avait fait conſtruire d'immenſes magaſins de vivres & de munitions pour l'entretien de la garniſon & pour celui des troupes qui devaient garder le pays ; c'eſt encore là que les flottes turques, deſtinées pour l'Archipel, vont faire leurs proviſions de biſcuit & de poudre à canon.

Il ne me reſtait plus qu'un pas à faire pour avoir parcouru tout l'Helleſpont. J'arrivai enfin ſur cet Iſthme, qui réunit la Cherſonèſe de Thrace avec le Continent. Sa largeur, déterminée géométriquement dans la nouvelle carte, diffère extrêmement peu de celle de quarante ſtades que Strabon lui donne.

CHAPITRE VI.

La plaine de Troie dans son état actuel. — De la source du Simoïs & de son cours. — Du Scamandre. — Tombeaux de la plaine de Troie.

A L'ENTRÉE du canal des Dardanelles, on trouve sur la côte d'Asie une vaste plaine entourée d'agréables collines qui en embrassent toute l'étendue. Les deux points où ces collines viennent se terminer sur le rivage de la mer, sont remarquables par des monumens qui paraissent être d'une haute antiquité : deux monticules voisins sont à l'extrémité de l'une ; un autre monticule semblable, mais en ruine, est à l'extrémité de l'autre ; le fort de *Koum-Kalé* est entre les deux. La Troade.

Au nord de la plaine s'ouvre une vallée que les Turcs nomment *Thymbrek*, & où l'on trouve les débris d'un temple ; au midi, sur la colline opposée, on voit encore un monticule artificiel d'une très-grande élévation, qui domine toute la plaine & le pays d'alentour.

A l'est & au fond de la plaine, le village

de *Bounar-Bachi* est situé sur une éminence bordée de précipices & couverte de plusieurs monticules semblables aux précédens; près du village sont des sources abondantes & limpides, parmi lesquelles on en remarque une qui est chaude & fumante dans certaines saisons. Le ruisseau qu'elles forment, après avoir coulé à l'ouest dans la plaine pendant un certain espace & entre deux rives verdoyantes & fleuries, a été détourné de son cours naturel par les mains de l'art, & conduit à la mer Egée à travers un vallon voisin qui s'étend vers le midi.

La Troade.

Enfin un large torrent, presque toujours à sec, descend des hauts sommets du mont Ida, coule au pied des précipices qui entourent *Bounar-Bachi*; &, parcourant la plaine de l'est à l'ouest, va se jeter dans le canal des Dardanelles, près du fort de *Koum-Kalé*.

Lorsque je crus m'appercevoir que Strabon s'était trompé en plaçant les sources du Scamandre au mont *Cotylus*, & avait confondu ce fleuve avec le Simoïs, je fus d'abord effrayé de la difficulté de constater une pareille erreur dans un géographe d'une autorité aussi justement respectée. Homère dissipa toutes mes craintes & fixa tous mes doutes.

« Ajax, au dixième livre de l'Iliade, fait

» un grand carnage des Troyens; il tue les » hommes & les chevaux : Hector l'ignorait, » parce qu'il combattait à l'aîle gauche sur » les bords du Scamandre ».

Puisque le fleuve qui se trouvait à l'aîle gauche des Troyens était le Scamandre, il s'ensuit que celui qui coulait à l'aîle droite était le *Simoïs*. Après avoir observé les marais d'eau salée & d'eau douce qui se trouvent encore à son embouchure, & les différentes îles qu'il forme dans la place, j'entrepris de le remonter jusqu'à sa source, à travers les troncs d'arbres & les rochers qui hérissent toute l'étendue de son lit.

Il coule pendant près de cinq lieues dans un canal resserré entre deux chaînes de rochers escarpés qui s'étendent depuis Bounar-Bachi jusqu'à la plaine d'Ené. La nature semble n'avoir opéré ce déchirement que pour laisser un libre passage à son impétuosité. Des saules, des peupliers, des amandiers & des platanes croissent & végètent tristement dans cet étroit vallon : au milieu de la destruction & des ravages qui les entourent, & quoiqu'à moitié déracinés, ils paient encore à la saison, peut-être pour la dernière fois, le tribut de leur pâle verdure.

Je marchai pendant cinq heures entre ces

La Troade. deux chaînes de rochers, qui s'élèvent à droite & à gauche à la hauteur de quatre cents pieds, & j'arrive enfin dans une vaste plaine, à l'entrée de laquelle, est un village que les Turcs appèlent *Ené*.

Le torrent qui baigne ses murs, se jète près de-là dans le Simoïs, & prend sa source du côté de *Baharlar*, à cinq lieues de distance vers le midi. Le pont de bois, sur lequel on passe ce torrent pour entrer dans le village, est soutenu par des colonnes de granit; les murailles du caravansérai sont couvertes de fragmens d'architecture & d'inscriptions; tout paraît annoncer que ce village a été bâti sur les ruines de quelque ville ancienne. Il y en avait une, à-peu-près dans ces contrées, que Strabon appèle *Æneas*, & dont le nom n'est pas très-méconnaissable dans celui d'*Ené*.

Je continuai mon voyage vers le *Cotylus*, en suivant toujours le lit du Simoïs; enfin, après sept heures de marche, j'arrive au village des *Chasseurs*, qui se trouve au pied de la haute montagne, que les Turcs appèlent la montagne de l'Oie.

Pendant que je me préparais à en atteindre le sommet, & que mes guides m'entretenaient des peines qu'ils allaient essuyer pour m'y conduire, il survint une pluie qui me força de

différer mon voyage ; il fallut attendre que les ſentiers dévinſſent praticables, & ils ne le furent qu'au bout de trois jours. La Troade.

Alors je me mis en marche à travers des forêts de pins, remplies de jakals & de bêtes fauves de toute eſpèce, auxquelles les habitans du village font continuellement la chaſſe.

Après avoir monté pendant quatre heures & traverſé pluſieurs ruiſſeaux qui roulent en écumant au fond des précipices, j'atteignis enfin le ſommet de cette montagne.

C'eſt-là le mont Cotylus ; c'eſt de-là que le Simoïs deſcend avec impétuoſité, quand il eſt groſſi par la pluie ou la fonte des neiges. Le ſommet du Cotylus eſt un des pics les plus élevés de la chaîne du mont Ida ; c'eſt peut-être un des points du globe d'où l'on apperçoit les plus beaux pays, & ceux qui rappèlent ſur-tout les plus intéreſſans ſouvenirs.

Perſuadé que le Scamandre ſe réuniſſait autrefois au Simoïs, j'entreprends encore de remonter celui-ci juſqu'à ſa ſource, & d'obſerver tous les fleuves qu'il peut recevoir dans l'étendue de ſon cours. Il fallait pour cela ſe réſoudre à ſuivre ſcrupuleuſement toutes ſes ſinuoſités ; il fallait braver les marais, les brouſſailles, & les difficultés de toute nature qui ſe préſentaient à chaque pas. Ces obſta-

La Troade

cles ne faisaient qu'irriter ma curiosité; mais le Turc, qui nous servait de guide & qui ne prenait pas aux antiquités de la Troade le même intérêt que nous, nous prodiguait sans réserve les témoignages les moins équivoques de sa pitié: « Infidèles, nous disait-il, avec » ingénuité, je vous trouve bien fous de venir » de si loin vous exposer à tant de dangers » pour chercher des ruines & des sources; » n'avez-vous point dans votre pays des ri- » vières & des masures »? Cependant, pour satisfaire notre empressement, il nous montra du doigt un grouppe d'arbres à une grande distance, & nous assura qu'il y avait près de-là une très-belle source. Rien ne saurait égaler le plaisir & la surprise que nous éprouvâmes, lorsqu'excédés de chaleur & de fatigue, après avoir traversé une plaine immense, sans y rencontrer un seul arbre, nous nous trouvâmes au milieu d'une petite forêt de saules, d'ormes & de peupliers; la colline, au pied de laquelle elle est située, termine la plaine du côté de l'est: elle est composée d'une sorte de brêche dont les pierres sont réunies entr'elles, comme une véritable maçonnerie, par une espèce de ciment de couleur rougeâtre. La nature ici a tellement imité l'art, qu'il faut l'observer avec le plus grand soin pour dissiper

l'illuſion qu'elle excite. De nombreuſes ſources de l'eau la plus limpide s'échappent du pied de cette colline, où l'on remarque des débris de murailles dont la conſtruction très-ſolide doit être l'ouvrage de quelque peuple plus induſtrieux que les Turcs. Sur la route qui conduit de la mer au village voiſin, environ à quarante pas de la colline dont je viens de parler, une autre ſource iſolée & très-abondante jaillit à gros bouillons du fonds d'un large baſſin dont les bords ſont formés par des fragmens de granit & de marbre : en hiver elle eſt chaude, & exhale une épaiſſe fumée qui couvre les arbres & les jardins d'alentour.

On conçoit facilement que des ſources auſſi abondantes doivent tout fertiliſer autour d'elles: elles ſe partagent en effet en pluſieurs petits ruiſſeaux pour arroſer des jardins délicieux, où elles font croître toutes ſortes de légumes & de fruits; elles ſe réuniſſent enſuite dans un lit commun. Le petit fleuve qu'elles forment, a environ douze pieds de large & trois pieds de profondeur; on y pêche ſur-tout des anguilles; un vieux ſaule ſert de pont pour le traverſer : ce fleuve coule avec rapidité ſur un fond de ſable & de cailloux ; ſes rives, au printemps, ſont verdoyantes & émaillées de fleurs; aux environs des ſources, elles ſont

La Troade. couvertes de roseaux très-épais & très-élevés, qui rappèlent les endroits où les filles de Troie allaient se baigner avant leurs noces, & où l'Athénien Cimon s'était caché pour tromper la jeune Callirhoé.

Ces belles sources, les seules qui se trouvent dans cette contrée, à plus de dix lieues à la ronde, ne doivent point échapper au peintre de la nature, le plus exact qui ait jamais existé. Il paraît en effet qu'il fut frappé du phénomène singulier qui les distingue.

« Les deux guerriers, dit-il, parlant d'Hector & d'Achille, arrivent enfin à l'endroit où jaillissent les deux belles sources du Scamandre : l'une est chaude, & il s'en élève de la fumée comme autour de la flamme ; l'autre, en été, est froide comme la grêle, la neige ou la glace transparente ». On voit que ce tableau est encore aujourd'hui de toute vérité ; le temps n'en a pas effacé le moindre trait.

Le Scamandre, après avoir suivi jusqu'au-dessous du village d'*Erkessighi* la chaîne des collines qui bordent la plaine du côté du sud, se détourne tout-à-coup, & au lieu d'aller se joindre au Simoïs, comme il le faisait autrefois, & comme la pente naturelle de la plaine semble encore l'y appeler aujourd'hui, il se

jète dans un canal artificiel qui le porte dans la mer Egée. A son embouchure, comme à sa source, il se répand sur les terres voisines & y forme un marais couvert de roseaux. La Troade.

On ne saurait fixer le point où le Simoïs & le Scamandre se réunissaient au temps d'Homère : le Simoïs est un torrent impétueux qui change de lit suivant la crue accidentelle de ses eaux ; le Scamandre, au contraire, a des sources intarissables ; mais comme il coule dans la même plaine & dans le voisinage du Simoïs, son cours tranquille dépend tellement des fureurs de son frère, qu'on peut fixer le point de leur ancienne réunion à l'endroit qui convient le mieux à l'action du poëme. Il n'est pas aisé de déterminer l'époque où les eaux du Scamandre ont cessé de se réunir à celle du Simoïs. S'il faut en croire les Turcs d'*Erkessighi*, Hassan, capitan pacha, ayant fait bâtir un moulin & des bains qu'on voit encore dans le vallon voisin, y avait conduit les eaux du Scamandre. Cette tradition a d'autant plus de vraisemblance, que les habitans du village d'*Erkessighi* assurent avoir été employés à creuser le nouveau canal.

La position des sources du Scamandre, constatée par le caractère très-marqué qui les distingue, menait naturellement à celle de la ville

La Troade.

de Troie. Il était tout ſimple de ſuppoſer que le village le plus voiſin de ces belles ſources devait occuper l'emplacement de l'ancienne ville. Je monte donc au village de *Bounar-Bachi* par une pente douce & facile, & je traverſe d'abord un vaſte cimetière dont chaque tombeau eſt orné d'une colonne de marbre ou de granit : près de la moſquée j'apperçois un large banc porté ſur deux appuis, dont l'un eſt un trigliphe, & l'autre un chapiteau corinthien d'un ſtyle très-pur : voilà des monumens de l'art. N'y aurait-il pas eu autrefois quelque ville importante ſur cette colline? Le voiſinage d'une plaine fertile & des belles ſources que je viens de voir dans un pays où l'eau eſt ſi rare & par conſéquent ſi précieuſe, aurait été ſans doute un puiſſant attrait pour ſes fondateurs.

J'avance toujours en montant vers le village, & un mille au-delà, du côté de l'eſt, je me trouve ſubitement arrêté ſur les bords d'un affreux précipice qui entoure preſque de toutes parts la colline où je ſuis placé; deux pas de plus, & je tombais à quatre cents pieds de profondeur.

Le torrent qui coule au fond de ce précipice, eſt le Simoïs, qui parcourt le nord de la plaine : quand il eſt groſſi par les pluies ou

par la fonte des neiges, il couvre de ses eaux l'étroit vallon bordé de rochers menaçans que la nature semble avoir destinés à contenir sa fureur; mais comme il est le plus souvent à sec, les habitans des villages voisins profitent avec sécurité de cet heureux intervalle pour cultiver son lit & ses rivages rendus fertiles aux dépens des contrées qu'il a dépouillées de leur fecondité.

La Troade.

Du sommet de cette éminence, que les Turcs appèlent montagne de miel, à cause des nombreux essaims d'abeilles qui se trouvent dans les rochers voisins, je découvre la plaine de Troie dans toute son étendue: mes yeux embrassent à-la-fois tout le nord de la mer Egée, les îles de Ténédos, de Sarmothrace, le sommet du mont Athos, & la Chersonèse de Thrace, située de l'autre côté de l'Hellespont.

Au moment où j'admirais les avantages de cette situation & la beauté des points de vue, un spectacle nouveau vint frapper mes regards. Je remarquai avec étonnement que j'étais entouré de monticules semblables à ceux que j'avais déjà trouvés dans d'autres parties de la plaine. L'un d'eux cependant me parut avoir quelque chose de singulier dans sa structure; je m'en approche, & je vois qu'il n'est pas,

La Troade.

comme les autres, un monceau de terre couvert de gazon, mais un amas énorme de cailloux jetés sans ordre les uns sur les autres : sa forme conique avait été altérée, & il semblait qu'on eût voulu en pénétrer l'intérieur pour le fouiller. . . . .

Ce n'est pas tout : en examinant avec soin la superficie du rocher de *Bali-Dahi*, je distingue les fondemens d'anciens édifices dont la maçonnerie paraît avoir la consistance du rocher lui-même. Ces fondemens ne sont-ils pas ceux de quelque ancienne ville ? ces monumens singuliers ne sont-ils point les tombeaux de ses guerriers ? ces colonnes de marbre ne sont-elle point des débris de ses temples & de ses palais ? . . . . .

Ces monticules de terre ou de pierre qu'on trouve également dans tous les pays, sont de la plus haute antiquité ; leur destination primitive a toujours été de couvrir & de protéger les cendres des morts. . . . . .

Le plus ancien tombeau de ce genre que nous connaissions, est celui de Ninus, fondateur de l'empire des Assyriens : Sémiramis, son épouse, l'enterra dans le palais des rois, & éleva un monceau de terre sur sa sépulture. Chez les Grecs on observait aussi cet usage ; la même coutume avait lieu chez les

Romains, & Virgile la croit plus ancienne que Remus & Numa. Germanicus jeta lui-même les premiers fondemens du monticule qui fut élevé après la défaite de l'infortuné Varrus, sur les cadavres de ses soldats.

La Troade.

On trouve un très-grand nombre de ces monumens sur la côte d'Asie, en Grèce, en Sicile, en Allemagne, en Suéde, en Angleterre, & jusqu'en Amérique, où l'on observe que les sauvages les ont en grande vénération.

Les matériaux qui composent pour l'ordinaire ces sortes de monticules, sont ou de la terre seulement, ou des pierres jetées sans ordre, ou quelquefois un assemblage confus de terre & de pierres. C'est ainsi qu'on construisait les tombeaux les plus simples : leur forme conique les met plus qu'aucun autre à l'abri des injures du temps ; les pyramides d'Egypte ne sont elles-mêmes que des tombeaux de cette espèce, perfectionnés, dans lesquels on a creusé des galeries & des chambres pour conserver les cadavres des princes. Ces monumens peuvent durer autant que le monde ; les moins considérables échappent à l'attention des destructeurs ; les plus grands opposent des obstacles invincibles à la destruction.

La Troade.

Dans la plupart de ces tombeaux, on trouve des urnes; dans quelques-uns, on découvre vers le centre une cavité ronde ou quadrangulaire, où l'on déposait sans doute les ossemens & les cendres; il en est enfin où l'on trouve des cadavres qui n'ont point été consumés par le feu.

On plaçait ordinairement les tombeaux sur les grandes routes, pour rappeler aux voyageurs la destinée commune de l'humanité. Il y avait des hommes qui fixaient leurs sépultures sur les limites de leurs propriétés, afin de reposer en paix, après leur mort, dans les lieux où ils avaient vécu avec honneur & contentement. Quelques législateurs avaient ordonné qu'aucune terre cultivée ou susceptible de l'être, ne serait employée aux sépultures, de peur que le terrein destiné à nourrir les vivans, ne fut inutilement occupé par les morts.

On en voit un grand nombre de différentes grandeurs & de constructions différentes dans la plaine de Troie: les uns sont au milieu de la plaine elle-même; les autres sur les collines qui l'environnent; ceux-ci sont sur le sommet du Pergama; ceux-là sont rangés sur les rives de l'Hellespont; tous occupent exactement

tement la place qui leur eſt marquée par Homère. La Troade.

Depuis le village de *Kni-Cheher*, juſqu'à la nouvelle embouchure du Scamandre, la côte eſt très-eſcarpée ; des rochers de granit, taillés à pics de trois cents pieds de hauteur, forment une eſpèce de digue qui défend la plaine de Troie contre les flots de la mer Egée. Le ſommet de ce rempart naturel eſt une plate-forme ſur laquelle ſont ſitués des villages & des monumens que les navigateurs apperçoivent de la mer à une grande diſtance, & qui leur ſervent à reconnaître l'entrée de l'Helleſpont. L'obſervateur le moins éclairé, le ſimple matelot lui-même, eſt frappé de ces monticules pyrâmidaux qui ſont rangés ſur le bord de la mer, & qu'il découvre ſucceſſivement à meſure qu'il s'avance dans le canal des Dardanelles. Le premier de ces monumens que je trouvai ſur ma route en côtoyant la mer pour me rendre de l'embouchure du Scamandre au cap Sigée, eſt appelé par les Turcs *Bechik-Tepé ;* la tranchée qui en eſt voiſine, & qui eſt pratiquée dans l'épaiſſeur du rocher, eſt un ouvrage deſtiné, ſelon toute apparence, à protéger un poſte militaire.

Un peu plus loin, ſur la même route, j'en découvris un ſecond. Enfin j'arrivai au village

La Troade.

de *Jeah-Cheher*, peuplé de Grecs & situé sur le sommet du cap Sigée : à la portée d'une des églises de ce village, j'apperçus sur un bloc de marbre les restes d'une inscription grecque composée de deux mots.

Près de la même porte, à gauche, on voit un bas-relief en marbre de la plus belle exécution : il représente une femme assise, à qui des nourrices semblent présenter des enfans emmaillotés qu'elles tiennent dans leurs bras. Une autre figure vient derrière les nourrices, portant un petit coffre de la main droite, & une espèce de coquille à la gauche.

On sait que les Grecs avaient coutume de mettre leurs enfans sous la protection de quelque divinité, & que les nourrices allaient les lui présenter le cinquième jour après leur naissance. Les Romains avaient aussi le même usage, & Caligula plaça lui-même Livia-Drusilla, sa fille, dans le giron de Minerve.

Je fis quelques tentatives, je m'exposai même à quelques dangers pour arracher ces deux restes intéressans de la vénérable antiquité, à la destruction prochaine dont ils sont menacés ; j'aurais sur-tout désiré pouvoir enlever l'inscription ; mais le marbre sur lequel elle se trouve, est renommé parmi les Grecs des villages voisins comme un remède efficace

contre la fièvre : le malade s'y asseoit, s'y couche & efface de plus en plus les caractères du monument. La Troade.

Du haut du cap Sigée je dominais encore la vaste plaine de Troie ; &, lorsque j'en parcourais des yeux les villages, les monumens & les fleuves, j'apperçus sur le rivage, qui était à mes pieds, deux monticules voisins l'un de l'autre, & tout-à-fait semblables à ceux que je venais d'observer sur la crète du promontoire. Les Grecs des environs les appèlent les deux tombeaux.

Hérodote, Pline, Pausanias, Quinte-Curce & beaucoup d'autres anciens, racontent que les tombeaux des guerriers de l'Iliade se voyaient encore de leur temps dans la plaine de Troie.

Ces monumens avaient donc déja résisté plus de dix siècles aux ravages du temps. Le respect des peuples, autant que leur solidité, les avaient garantis de la destruction. Pourquoi n'auraient-ils pas subsisté vingt siècles de plus, puisque les peuples, devenus maîtres du pays où ils se trouvent, n'ont pas moins de vénération pour les sépultures que ceux qu'ils en ont chassés.

Le temple d'Achille & son tombeau, dit Strabon, sont au cap Sigée ; on y voit aussi les

tombeaux de Patrocle & d'Antiloque : les Troyens leur font à tous des sacrifices, ainsi qu'à Ajax.

La Troade.

Ces deux tombeaux sont ceux qui, suivant l'opinion des anciens géographes, renfermaient les cendres des illustres amis Achille & Patrocle. Les deux autres sont ceux d'Antiloque & de Pénéléus le Béotien.

Plein de cette idée, & dirigé d'ailleurs par la grandeur de celui de ces monumens qui est le plus voisin de la mer, je le désignai comme devant être l'objet de la fouille que je conseillai d'entreprendre, & qui fut exécutée après mon départ de Constantinople. Si ce monument n'est pas celui d'Achille, il est au moins certainement celui que les anciens géographes ont attribué à ce guerrier fameux, & probablement celui qu'Homère a révéré comme tel.

On voit que tous les voyageurs qui m'ont précédé & suivi dans la Troade, n'ont pas craint d'affirmer que les tombeaux des guerriers grecs existent encore sur les rivages de l'Hellespont.

Mais quand les anciens & les modernes ne m'auraient pas guidé dans la recherche de ces monumens, Homère m'en avait dit assez pour me les faire reconnaître.

Il indique d'abord leur situation sur le bord

de la mer, en peignant les Grecs transportant du mont Ida le bois nécessaire pour le bûcher de Patrocle, & le jetant sur le rivage à l'endroit qu'Achille avait désigné pour le tombeau de son ami & pour le sien. La Troade.

Il apprend ensuite leur construction & leur forme, quand il dit que les chefs en marquent l'enceinte circulaire & les couvrent d'un monceau de terre.

Mais écoutons sur-tout le divin poëte, lorsqu'il prédit leur éternelle durée, & qu'il peint l'impression qu'ils doivent faire à l'avenir sur les navigateurs qui passeront dans l'Hellespont.

« Si je triomphe, dit Hector, si Apollon me
» donne la victoire, j'arracherai au vaincu ses
» dépouilles, je les porterai à Troie, je les
» brûlerai sur l'autel du dieu qui me protège,
» je rendrai aux Grecs son cadavre, ils l'en-
» fermeront dans le cercueil, &, sur les bords
» de l'Hellespont, ils lui éleveront un tom-
» beau. Le nautonier qui voguera sur les on-
» des, dira : là est le tombeau d'un héros qui
» jadis périt sous les coups d'Hector ; il le dira,
» & ma gloire vivra jusqu'aux siècles les plus
» reculés ».

Homère met une sorte de complaisance à rappeler dans l'Odyssée le souvenir de ces

La Troade.

tristes monumens : il est pénétré de l'intérêt qu'ils inspiraient de son temps à tous les voyageurs. Sans doute lui-même était allé brûler de l'encens sur les tombeaux de la plaine de Troie.

Ce local nous offrait la vue la plus intéressante en elle-même, & indépendamment des souvenirs historiques dont l'impression magique & puissante est admirablement décrite par Lucain dans la Pharsale, la partie gauche est une suite de montagnes d'une modique élévation; entre la ville & le mur est le lieu où étaient campés les Grecs, & la scène de tous les grands évènemens de la guerre. Les objets qui terminent la vue frappent les regards du plus étonnant spectacle.

Nous parcourûmes ensuite, pendant une heure & demie, un terrein élevé, couvert de bruyères, pour arriver au village d'*Halyleli;* une suite de cinq tombeaux qui terminent l'horizon, peut servir plus que tout autre preuve à indiquer avec certitude la situation de Troie. A environ une heure & demie de chemin de *Bournabashi*, sur une éminence peu élevée, nous découvrîmes les vestiges d'une ancienne ville; sur la droite nous observâmes sept colonnes de granit de hauteurs différentes, mais qui ne paraissent pas dans leur situation ordinaire;

de l'autre côté nous vîmes un petit bloc de marbre avec une inscription qui ne sortait qu'en partie de terre; en creusant autour nous y trouvâmes une date du temps des empereurs, mais trop mutilée pour être déchifrée. La Troade.

Par les détails topographiques donnés par Homère, & la comparaison des circonstances dont il fait mention, nous avons cru nous assurer, non-seulement de l'existence, mais du site même de l'ancienne Troie. Prétendre que le poëte a été d'une exactitude rigoureuse, ce serait vouloir ôter à la poésie la liberté qui lui appartient; reconnaître que la topographie d'Homère a le degré nécessaire d'exactitude & de vérité, c'est ce que l'examen des lieux prouve sans équivoque, & ce qui est également un objet digne de la curiosité des amateurs de l'antiquité.

Nous allâmes nous établir à *Giaun-Keni*, pauvre village qui n'est habité que par des Grecs, & qui est le fameux cap Sigée. De cette éminence nous dominions toute la plaine; sa plus grande largeur peut être de six milles & sa longueur de douze; elle est naturellement fertile & très-bien cultivée, excepté dans le voisinage des marais qui en occupent une cinquième partie. On reconnaît, en plusieurs endroits d'Homère, qu'il avait visité lui-même

La Troade.

& examiné avec attention ce terrein qu'il a rendu célèbre, & dont il donne quelquefois des descriptions exactes jusques dans les moindres détails. On voit, par exemple, que c'est dans les marais dont je viens de parler qu'Ulysse se cache, & que Virgile fait aussi cacher Sinon, pour que Sinon trompât les Troyens par le faux récit qu'il leur fait; il fallait bien que ce marais bourbeux, où il dit avoir passé la nuit, existât dans le même lieu où nous le voyons aujourd'hui. Homère a sur-tout caractérisé les deux fleuves; le Simoïs roule sur un large lit de sable, & devient quelquefois tout-à-coup un torrent rapide; les eaux du Scamandre sont claires & remplissent son lit qui est étroit, & les deux fleuves conservent ces caractères jusqu'à leur jonction avant qu'ils se jettent dans la mer.

Nous vîmes le bas-relief & la célèbre inscription de Sigée, en caractères inventés par Cadmus, & en lignes allant alternativement de gauche à droite & de droite à gauche; écriture de la plus haute antiquité, & selon Suidas, employée à conserver les lois de Solon. Les tentatives de M. Choiseul pour l'enlever, aidées de l'autorité des firmans qu'il avait obtenus pour cela, & du crédit d'Hassan pacha, ne purent l'emporter sur l'attachement des habitans pour ce monument; il est à présent

placé à la porte d'une méchante maison consacrée comme une chappelle; les lettres sont en grande partie effacées, la pierre ayant servi long-temps de banc à s'asseoir. La Troade.

Cette inscription, si souvent citée comme fournissant le modèle des anciennes lettres grecques, est gravée sur un bloc de marbre qui était le piedestal d'un hermès. On croit qu'elle a plus de deux mille ans; ce n'est que par cette antiquité qu'elle est précieuse, car tout ce qu'elle nous apprend, est qu'un certain Phanodicus, fils d'Hermocrate de Procomesus, à qui la statue était érigée, avait fait présent à la maison commune de la ville de Sigée d'une coupe avec son pied.

En nous avançant au-dessus du promontoire, nous trouvâmes le tombeau appelé *beshic-tepé*, ou tombeau d'Antiloque, par Srabon. De l'autre côté du village, au-dessous de la montagne où sont placés une douzaine de moulins à vent, & près de la mer, est le tombeau d'Achille. Depuis l'ouverture & la fouille faite dans ce tombeau, par ordre de l'embassadeur de France Choiseuil, en 1787, quelques derwiches ont bâti un couvent vis-à-vis, & construit un petit pavillon en terre glaise, au sommet du monticule. Ils ont fait du tombeau lui-même, leur cimetière. M. Chevalier nous apprend

La Troade.

que, vers le centre du monument, on a découvert deux grandes pierres appuyées en angle par le haut, l'une contre l'autre, & formant une espèce de tente, sous laquelle on a trouvé une petite statue de Minerve assise sur un char attelé de quatre chevaux, & une urne de métal, remplie de cendres, de charbon & d'os humains. Cette urne dont l'embassadeur est en possession, est ornée d'un cep de vigne d'où pendent des grappes de raisin artistement travaillées. Le voyageur qui nous a transmis ces détails, les accompagne d'un savant commentaire où il expose une opinion curieuse, relativement à l'ancienne sculpture grecque. En faisant refermer le tombeau, le comte de Choiseuil fit placer au fond une feuille de plomb sur laquelle on a inscrit ces paroles : ouvrage fait par le comte de Choiseuil-Gouffier, en 1787.

Nous fûmes retenus toute la journée à *Giaur-Keni*, par le mauvais temps, & le soir nous fûmes témoins d'une nøce grecque que nous fûmes curieux de voir.

Ayant été invités à nous rendre vers le soir à la maison du nouvel époux où l'on nous offrît du café & des confitures, nous nous réunîmes à ses parens & à ses amis pour l'accompagner chez les parens de la femme qu'il allait

demander. Dans notre marche, nous étions précédés par deux joueurs de lyre qui chantaient à pleine gorge, en sons longs & soutenus. A l'entrée de la maison on fit beaucoup de cérémonies; nous fûmes introduits dans la chambre de la future, où elle était assise & occupée à recevoir les complimens & les présens. La chambre était petite, remplie de jeunes filles ses parentes & de toutes les personnes de son sexe, non mariées, de chacune desquelles elle avait reçu quelque présent. On étalait avec ostentation tout ce qui formait son trousseau; de grandes armoires & des tiroirs étaient ouverts pour montrer ses vêtemens & l'ameublement de sa chambre à coucher; sur des cordes tendues dans sa chambre même, près du plafond, étaient suspendus un grand nombre de coeffes ou bonnets & de schals destinés à la parer: elle était assise immobile sur une estrade un peu élevée au-dessus de la compagnie; elle avait un joli visage, mais trop couvert de rouge; sa tête était enveloppée d'un voile de soie rouge, sur lequel étaient appliqués & enfilés des sequins, richesse de la famille, depuis long-temps accumulée. Avant la fin de la cérémonie, les femmes se réunirent pour chanter un épithalame qui n'était pas sans graces. Nous mêmes nous-mêmes nos

La Troade.

La Troade.

présens dans une des mains de la mariée qui semblait ne faire aucune attention à ce qui se passait, tandis qu'elle avait dans l'autre une pâte faite d'une sorte de poudre de feuilles sèches mêlées avec de l'eau appelée *keuunals*, & d'un usage général parmi les femmes, pour teindre leurs ongles. Plusieurs d'entre elles s'occupèrent d'envelopper un de nos doigts de cette préparation qui, après avoir resté appliquée pendant une nuit, laisse l'ongle teint d'une couleur rose qui se conserve plusieurs mois, & qui est, disaient-elles, un gage de bonheur. Cette coutume est si ancienne, qu'on retrouve les ongles des momies colorés ainsi. La plante qui fournit cette préparation naît dans les Indes & en Egypte; on nous fit asseoir ensuite pour faire une légère collation de fruits & de pileau, qui furent distribués aux hommes & aux femmes mariées, seulement. Ce n'était là, au reste, que les fiançailles, le mariage ne devait être célébré que le dimanche suivant.

Tenir bien sa maison & son ménage est un soin totalement étranger aux femmes Grecques, & cette négligence, les Turcs eux-mêmes la leur reprochent en les appelant de plusieurs noms injurieux. Se produire les jours de fête, parées de leurs bijoux héréditaires conservés dans leur famille depuis plusieurs générations,

c'eſt toute leur vanité & tout leur plaiſir.

Lorſqu'ils ſont mariés, les hommes ſont mariniers ou pêcheurs, ou cultivateurs de quelques vignes ou de quelques terres à grains; rarement poſſèdent-ils un troupeau de moutons ou d'autres beſtiaux; cette richeſſe ſerait trop viſible aux yeux des Turcs à qui il ſerait dangereux de la montrer. Leurs inſtrumens aratoires ſont imparfaits & groſſiers; ils emploient un nombre exceſſif de bœufs ou de buffles pour tirer un charriot ou mouvoir une charrue. On eſt ſurpris de voir douze ou quatorze de ces animaux attelés à une ſeule charrue & quatre hommes employés à les conduire, & on eſt tenté de croire que l'art de la culture leur eſt encore inconnu. Dans la Troade, les charriots employés aux uſages les plus communs ſont d'une forme très-ſemblable aux chars des guerriers, conſervés ſur les bas-reliefs. La caiſſe de leurs voitures eſt faite d'oſier & arrondie par-devant, elle n'a qu'un eſſieu & des roues baſſes faites d'une ſeule pièce, une flèche droite portant un joug pour deux bœufs de front; il eſt impoſſible, en les voyant, de ne pas ſe rappeler les temps héroïques, quoique c'en ſoit-là l'imitation groſſière, & qui dégrade bien ſes modèles. La Troade.

L'empereur Conſtantin, avant d'avoir fixé

à Byzance le ſiége de ſon empire, avait voulu l'établir dans la plaine qui s'étend entre Alexandrie & l'ancienne Troie, & avait ſi fort avancé cet ouvrage lorſqu'il renonça à ſon projet, qu'à en croire les hiſtoriens de Byzance, on appercevait déjà de la mer, beaucoup de murailles & de tours. A cette époque, lorſque toutes les cités de la Troade étaient encore aſſez floriſſantes, & au moins aſſez bien habitées, nulle partie de l'empire, d'une égale étendue, ne pouvait ſe vanter d'avoir un auſſi grand nombre de villes, & un auſſi haut degré de population & de ſplendeur.

La Troade.

CHAPITRE VII.

Voyage de Richard Pockoke à Selivrée & à Andrinople. — De la Thrace, ou de la Rumélie. — Du gouvernement des Turcs en général.

La Troade.

LA Thrace est cette partie de la Turquie d'Europe que nous appellons *Romanie*, les Turcs *Itella* & les Grecs *Rumélie*. Elle est bornée au nord par la Bulgarie, à l'occident par la Macédoine, au midi par l'Archipel, le détroit des Dardanelles & la mer de Marmara, & à l'orient par la mer Noire. C'était une province romaine que les Grecs divisèrent en quatre autres ; savoir, l'*Europe*, qui était probablement sur la mer, à l'orient ; *Hamimontana*, au couchant près du mont *Hamus*, dans laquelle était *Platinopolis ;* Rhodope, vers les montagnes du même nom, où était *Trajanopolis ;* & la Thrace propre qui était entre deux, & dont on peut supposer qu'Andrinople était la capitale. Il s'en faut beaucoup que la Thrace soit une contrée aussi fertile que quelques anciens l'ont prétendu ; elle est séparée en deux par le mont Rhodope. Je partis de Constantinople, dit Pockocke, le 7 de juillet

La Troade.

après midi, avec la caravane qui allait à Andrinople. Nous prîmes notre route au ſud-oueſt, par un pays découvert, fertile, mais inégal juſqu'à Selivrée. On obſervera que l'on va aujourd'hui à Andrinople par la porte de *Selivrée*, & que celle d'*Andrinople* eſt à une diſtance conſidérable au couchant : on prenait autrefois ce chemin; mais on l'a abandonné aujourd'hui, parce qu'il eſt moins beau que l'autre. Il y a environ à une lieue de Conſtantinople un grand bâtiment où l'on fabrique toute la poudre que l'on conſomme à Conſtantinople & dans les places ſituées ſur la mer Noire. Il y a à cinq milles de Conſtantinople une petite ville appelée *le Petit Pont*, qui eſt près de la mer, à l'iſſue d'un lac. Nous fîmes halte deux heures dans cet endroit; nous marchâmes environ trois autres juſqu'à minuit, & nous couchâmes dans une prairie près du chemin.

Le 8, nous fîmes ſept milles juſqu'à une ville appelée le *Grand Pont*. Dix milles plus loin eſt un village maritime appelé *Camourgat;* & environ une lieue au-delà, une petite ville appelée *Pevadore*. Ayant marché encore douze milles, nous arrivâmes à *Selivrée*, qui eſt la *Selymbria* de Ptolémée : elle eſt ſituée près de la mer au couchant de l'ancienne ville dont

dont on voit encore les murailles sur une éminence. La vieille & la nouvelle ville, prises ensemble, peuvent avoir un mille de circuit. La Troade.

Les Grecs & les Arméniens y ont chacun une église, ornée de mosaïques, qui m'ont paru avoir été faites dans le moyen âge. Je vis près de l'une le relief d'un homme qui tient un pieu d'une main & de l'autre un long bouclier qui touche à terre. La vieille ville est mal peuplée; la nouvelle est au couchant, & ne subsiste que parce qu'elle est un endroit de passage. Je restai un jour à *Selivrée* pour voir les antiquités qui s'y trouvent, & j'en partis le soir. Je vis en sortant de la ville un parti de Tartares avec leurs arcs en écharpe: le reste du chemin, depuis Selivrée jusqu'à Andrinople, est au couchant. Nous arrivâmes au bout de dix milles à une petite ville appelée *Kelieli*; nous fûmes coucher un mille plus loin, à *Chourley*: les Grecs & les Arméniens y ont une église. Je vis autour de la ville les couvercles de plusieurs cercueils de marbre & les ruines d'une muraille de briques & de pierres, qui m'a paru avoir fait partie d'un enclos. *Chourley* est située sur une éminence d'où l'on découvre la mer, à cinq heures de chemin d'*Héraclée* & quatre de *Rodosto* : nous y restâmes jusqu'au soir.

La Troade.

Le 10, nous marchâmes environ deux heures jusqu'à une ville appelée *Borgas* : le soir nous fîmes huit milles jusqu'à *Baba*, où il y a un très-beau pont sur une petite rivière, une mosquée & une ancienne église de briques. Nous fîmes encore huit milles & nous couchâmes en plein champ; & le 11 nous marchâmes encore quatre milles jusqu'à *Hapsa*, qui est à huit milles d'Andrinople où nous arrivâmes le même jour.

Andrinople fut fondée par Oreste, fils d'Agamemnon, roi d'Argos & de Mycènes. Ce prince poursuivi, comme disent les poètes, par les furies vengeresses de la mort de sa mère, & ne pouvant demeurer dans sa patrie, où tout lui rappelait l'image de son crime, vint en Thrace avec le plus de Grecs qu'il put rassembler, & y bâtit une ville qu'il appela *Oresta*. Elle conserva ce nom jusqu'au règne de l'Empereur Adrien qui l'aggrandit & l'embellit extraordinairement : il fit d'*Oresta* une ville toute nouvelle qu'il appela Andrinople. Au commencement du treizième siècle, elle fut érigée en empire sous Théodore Lascaris. Quelques années après, Amurat, sultan des Turcs, sous prétexte de donner du secours à Jean Paléologue, empereur d'Orient, s'empara de la Bulgarie, de la Servie, d'une par-

vie de la Thrace, & établit le siège de son empire à Andrinople. La Troade.

Les Turcs nomment cette ville *Edrinels* : elle est située, partie sur une éminence, & partie dans la plaine qui est au bas. L'ancienne ville paraît avoir été dans la plaine, où une partie de ses murailles subsiste encore. La rivière *Meritcheh*, qu'on appelle plus bas *Heber*, coule au midi de la ville, & reçoit un peu au-dessous deux autres rivières.

Andrinople est fort agréablement située sur le penchant d'une colline & dans une belle plaine arrosée par trois rivières, & que la nature a pris soin d'embellir elle-même. Les bâtimens y sont en général plus beaux qu'à Constantinople. Les boutiques & les caravenserais sont dans la ville, mais la plupart des habitans logent sur la hauteur qui est au-dessus de la vieille ville, à cause des avantages de la situation & de la beauté de la vue. Presque toutes les maisons ont des jardins ; les voûtes du basar sont d'une grandeur & d'une beauté singulière ; il y a deux ou trois mosquées hors la ville, dont la plus grande est bâtie de très-bon goût & n'est point inférieure à la plus belle de Constantinople ; celle de sultan Sélim est la plus curieuse, elle est soutenue en-dedans

La Troade.

sur quantité de colonnes de marbre, & dont deux sont de vert antique.

Andrinople est une des quatre villes royales où les empereurs résident; le sérail est au couchant de la ville, il est bâti dans une belle plaine & près de la rivière; il y a dans les jardins plusieurs maisons pour les sultanes, mais les bâtimens sont si bas qu'ils ressemblent à une chartreuse; il faut un ordre particulier de la Porte pour entrer dans ce sérail; il y a sur la colline qui est au couchant du sérail, un gros pavillon dont la vue est admirable.

On voit à Andrinople une quantité prodigieuse de tourterelles & de cicognes; elles sont presque aussi communes ici & aussi privées que les poules dans nos villages de France. Le respect singulier qu'ont les Turcs pour ces oiseaux, est cause qu'ils multiplient beaucoup, & qu'ils font impunément leurs nids au pied des maisons & sous les fenêtres. Les tourterelles sont en vénération pour leur innocence, & l'on respecte les cicognes parce que l'on est persuadé qu'elles vont tous les hivers en pélerinage à la Mecque. C'est un bonheur, disent les Turcs, pour les maisons où ces oiseaux font leurs nids, elles sont préservées pendant toute l'année du feu & de la peste.

La ville d'Andrinople est gouvernée par un

janissaire-Aga, & il s'y fait un commerce considérable : elle fournit à tous les environs les marchandises qui viennent de Constantinople & de Smyrne, &c. ; on y récolte beaucoup de soie, & les denrées y sont très-abondantes, les fruits & les vins y sont excellens, les Grecs y ont un archevêque. Environ une lieue au sud-ouest de la ville il y a un village appelé *Demerlata* où Charles XII roi de Suède résida quelques années avant qu'on le transférât à *Demonica*, à l'instigation de ses ennemis qui trouvèrent ce village trop près du grand chemin. Les Français y ont deux ou trois maisons & un consul, les Anglais y en ont aussi un, bien qu'ils y aient peu de commerce. La Troade.

On voit, aux environs d'Andrinople & surtout parmi les Grecs, ces images riantes, ces peintures gracieuses & naïves de la nature, qu'on trouve dans les poésies d'Homère & de Théocrite. On ne peut être témoin, par exemple, des danses des villageoises grecques sans se représenter ces chœurs de nymphes où présidait la déesse des bois, sur les bords de l'Eurotas. La plus belle fille ou la plus distinguée mène la danse & chante des airs fort gais, auxquels répondent en chœur, les autres filles qui la suivent. Rien n'est si ordinaire que de voir dans les campagnes des bergers soupi-

rer de tendres chanſons pour leurs maîtreſſes.
La Troade. Ils ont conſervé les anciens inſtrumens dont parlent les poëtes : les chalumeaux, les flûtes, les muſettes font leurs amuſemens & leurs plaiſirs. J'en ai vu qui s'occupaient à faire des guirlandes de fleurs pour celle de leurs brebis qu'ils chériſſent le plus. Ils ſont preſque toujours couchés à l'ombre, au bord de quelque ruiſſeau où ils s'amuſent entre eux à différens jeux, tels que ceux des premiers habitans du pays. Les Turcs eux-mêmes ont adopté quelques-uns des uſages de l'antiquité. Le ceinturon des grands, composé des plus riches étoffes & orné de broderie, rappèle à l'eſprit celui de Ménélas. Le voile blanc que portent les dames turques ſur leur tête, repréſente parfaitement celui d'Hélène. Cette princeſſe troyenne nous eſt dépeinte dans Homère, occupée à broder au milieu de ſes ſervantes, & c'eſt encore un uſage obſervé dans les harems & dans les bains, parmi les dames de Turquie. On ne finirait pas ſi on voulait rapporter toutes les reſſemblances qu'on remarque dans les coutumes de ce pays avec celles des premiers temps. Pendant que j'étais à Andrinople, je vis l'entrée d'un embaſſadeur extraordinaire que l'empereur envoya à la Porte pour conclure la paix.

Nous partîmes d'Andrinople le 17, nous prîmes notre route au Midi, & nous passâmes par un village appelé *Ahercui*, où il y a un grand caravanserai pour les chameaux du grand-seigneur, qu'on élève dans le pays. La Troade.

Nous passâmes entre les montagnes & nous arrivâmes à *Demotica*, éloignée de près de douze milles d'Andrinople. On y voit les débris des murailles d'un château & de plusieurs grottes artificielles; les chrétiens occupent la croupe orientale de la colline & y ont deux églises. Charles XII, roi de Suède, y séjourna quelque temps; on me dit qu'il montait à cheval tous les après midi, & que quelques officiers de sa suite qui aimaient la galanterie, étaient obligés de se cacher, de peur que le prince ne découvrît leurs intrigues. Plusieurs grands de la Porte venaient souvent lui rendre visite.

Le 18, nous fîmes un mille au nord-est jusqu'à la rivière *Meriitcheh* qui est extrêmement rapide; nous la passâmes dans un bac, & nous fîmes sept milles à l'est jusqu'à *Oasoun-Cupri*, (le long Pont); cette ville est ainsi appelée d'un pont bâti à travers la plaine qui est inondée pendant l'hiver par la petite rivière *Erganch*. Ce pont a près d'un demi-mille de longueur & est composé de cent soixante-dix arches, il est

La Troade. entièrement bâti de pierres de tailles; elle n'est aujourd'hui qu'une petite ville habitée par quelques chrétiens qui n'y ont point d'église. Nous fûmes seize milles plus loin, à une autre petite ville appelée *Jeribol*, nous couchâmes dans cet endroit, & le lendemain nous marchâmes huit heures, jusqu'à *Rodosto*. La partie de la Thrace que j'ai parcourue depuis mon départ de Constantinople, est extrêmement fertile; les paturages y sont très-abondans, & elle produit quantité de froment & de lin. Le pays est fort inégal, & les arbres y sont assez rares, mais les anciens ont eu tort de nous dire que la Thrace était un pays stérile, à l'exception des côtes.

Rodosto est l'ancienne *Bisanthe*: la ville est située partie sur une grande baie, & partie sur la croupe des montagnes, & près d'un mille de longueur. Elle est presque toutes bâtie par les Turcs; on y trouve cependant plusieurs familles grecques & arméniennes; les derniers y ont une église & les Grecs cinq, & l'archevêque d'Heraclée y a un palais. Cette ville fournit du vin & du bled à Constantinople. *Heraclée*, qu'on appelait autrefois Périnthus, est au nord-est près du cap qui est au nord de la baie. Je renvoyai en arrivant mon janissaire, mais il vint le lendemain pour me dire qu'il n'était

point satisfait, qu'il avait compté rester plus long-temps avec moi, & que si je ne lui donnais pas davantage, il obligerait le consul d'Andrinople à le payer : il me menaça même de me faire assigner ; ses menaces ne m'intimidèrent point, & je n'ouïs plus parler de lui.

La Troade.

Je m'embarquai le 20 pour Gallipoli, & j'y arrivai le lendemain ; Gallipoli fut la première ville où les Turcs se cantonnèrent en Europe. La situation de cette place est si favorable pour passer dans la Thrace, que les princes qui eurent des vues sur cette province, ont toujours commencé par se rendre les maîtres de cette ville. Elle fut le partage des Vénitiens après la prise de Constantinople par les Latins ; mais Vatace, empereur des Grecs, la reprit & la mit à feu & à sang en 1235. Solyman, fils d'Orcan, la prit en 1357, & l'empereur Paléologue, pour se consoler de sa perte, dit qu'il n'avait perdu qu'une cruche de vin, & une étable à cochons, faisant allusion aux magasins de vin & aux caves que Justinien y avait fait bâtir pour l'entretien de la garnison & des troupes qui devaient garder le pays.

Cette ville est située à l'embouchure septentrionale de l'Hellespont sur plusieurs collines dont elle occupe la croupe méridionale, de manière qu'on ne l'apperçoit point en venant

La Troade.

du nord. *Lampsaque* est de l'autre côté en Asie, une lieue plus loin vers le midi. Cette ville, quoiqu'elle ait trois mille de circuit est très-pauvre & peu commerçante; le haut de la ville, où la plupart des habitans logent, est très-agréable & toutes les maisons y ont des jardins. Il y a, au couchant une petite rivière, & au midi un petit port fermé, & un bassin dans la ville qui n'est point fréquenté. A l'Orient près de la petite baie, est un beau magasin à poudre, où tous les vaisseaux du grand seigneur, qui croisent dans la Méditerranée, viennent prendre celle dont ils ont besoin. Il y a environ trois cents familles grecques à Gallipoli; on y trouve aussi quelques Juifs. Comme les passagers, qui vont de Constantinople à Smyrne, s'arrêtent souvent dans cette ville, on ne doit pas être surpris que la peste y soit fréquente.

Environ deux lieues au nord de Gallipoli, est l'isthime de cette peninsule, à qui l'on donne environ cinq milles de largeur. L'isthme était traversé par une muraille, près de laquelle était une ville appelée *la Longue Muraille*; au midi & au nord du passage, où je crois qu'étaient *Sestos* & *Abydos*, on voit, sur une éminence éloignée d'un mille de la mer, les ruines d'un château où réside un

dèrwiche ; c'eſt probablement *Ægos*, où les Athéniens furent défaits par les Lacédémoniens & perdirent leur liberté. La Troade.

Le gouvernement des Turcs eſt un pur deſpotiſme militaire à quelques modifications près, c'eſt-à-dire, que la foule des habitans y eſt ſoumiſe aux volontés d'une faction d'hommes armés, qui diſpoſent de tout ſelon leur intérêt & leur caprice. Pour mieux concevoir dans quel eſprit cette faction gouverne, il ſuffit de ſe repréſenter à quel titre elle prétend poſſéder.

Lorſque les Ottomans conquirent l'empire Grec, ils ne le regardèrent que comme la dépouille d'un ennemi vaincu, comme un bien acquit par le droit des armes & de la guerre. Or, dans ce droit, chez les peuples barbares, le vaincu eſt entièrement à la diſcrétion du vainqueur ; il devient ſon eſclave : ſa vie, ſes biens lui appartiennent, le vainqueur eſt un maître qui peut diſpoſer de tout, qui ne doit rien & qui fait grace de tout ce qu'il laiſſe. Tel fût le droit des Romains, des Grecs, & de toutes ces ſociétés de brigands que l'on a décoré du nom de conquérans : tel, de tout temps fut celui des Tartares dont les Turcs tirent leur origine. C'eſt ſur ces principes même que fut formé leur premier état ſocial ; dans les plaines de la Tartarie, les hordes diviſées d'intérêt,

n'étaient que des troupes de brigands armés
La Troade. pour attaquer ou pour se défendre, pour piller, à titre de butin, tous les objets de leur avidité. Déjà tous les élémens de l'état présent étaient formés : sans cesse errans & campés, les pasteurs étaient des soldats; la horde était une armée; or, dans une armée, les loix ne sont que les ordres des chefs : ces ordres sont absolus, ne souffrent pas de délai, ils doivent être unanimes, partir d'une même volonté, d'une seule tête. Delà, une autorité suprême dans celui qui commande; delà une soumission passive dans celui qui obéit : mais comme dans la transmission de ces ordres, l'instrument devient agent à son tour, il en résulte un esprit impérieux & servile, qui est précisément celui qu'ont porté avec eux les Turcs conquérans. Fier après la victoire d'être un des membres du peuple vainqueur, le dernier des ottomans regardait le premier des vaincus avec l'orgueil d'un maître. Cet esprit croissant de grade en grade, que l'on juge de la distance qu'a du voir le chef suprême à la foule des esclaves. Le sentiment qu'il en a conçu ne peut mieux se peindre que par la formule des titres que se donnent les sultans dans les actes publics : « Moi disent-ils, dans les traités avec » les puissances d'Europe; moi qui suis, par

La Troade,

» les graces infinies du grand juste & tout puis-
» sant créateur & par l'abondance des mira-
» cles du chef de ses prophètes, empereur
» des puissans empereurs, refuge des souve-
» rains, distributeur des couronnes aux rois
» de la terre, serviteur des deux très-sacrées
» villes, la *Mecque* & *Médine*, gouverneur de
» la sainte cité de Jérusalem, maître de l'Eu-
» rope, de l'Asie & de l'Afrique, conquises
» avec notre épée victorieuse, & notre épou-
» vantable lance; seigneur des deux mers,
» Blanche & Noire, de Damas, Odeur du
» Paradis, de Bagdad, sièges des califes,
» des forteresses de Belgrade, d'Agria, &
» d'une multitude de pays, d'îles, de détroits,
» de peuples, de générations, & de tant d'ar-
» mées victorieuses qui reposent auprès de
» notre porte sublime; moi enfin, qui suis
» l'ombre de dieu sur la terre, &c. »

Du faîte de tant de grandeurs quels regards un sultan abaissera-t-il vers le reste des humains? Que lui paraîtra cette terre qu'il possède, qu'il distribue, sinon un domaine dont il est maître absolu? Que lui paraîtront ces peuples qu'il a conquis, sinon des esclaves dévoués à le servir? Que lui paraîtront ces soldats qu'il commande, sinon des valets avec lesquels il maintient ces esclaves dans l'obéissance? Et telle

est réellement la définition du gouvernement La Troade. Turc. L'on peut comparer l'empire à un habitation de nos îles à sucre, où une foule d'esclaves travaillent pour le luxe d'un seul grand propriétaire, sous l'inspection de quelques serviteurs qui en profitent : telles sont les provinces sous le gouvernement des pachas. Ces provinces se trouvent encore trop vastes ; les pachas y ont pratiqués d'autres divisions, & de là, cette hierarchie de préposés, qui, de grade en grade, atteignent aux derniers détails. Dans cette série d'emplois, l'objet de la commission étant toujours le même, les moyens d'exécution ne changent pas de nature ; ainsi le pouvoir étant, dans le premier moteur, absolu & arbitraire, il se transmet arbitraire & absolu à tous ses agens ; chacun d'eux est l'image de son commettant. Il faut entendre avec quel orgueil le dernier de ces soldats, donnant des ordres dans un village, prononce : *c'est la volonté du sultan, c'est le bon plaisir du sultan.* La raison de cet orgueil est simple ; c'est que devenant porteur de la parole, & ministre de l'ordre du sultan, il devient le sultan même. Que l'on juge des effets d'un tel régime, quand l'expérience de tous les temps a prouvé que la modération est la plus difficile des vertus ; quand dans les hommes qui en sont les apôtres,

elle n'eſt ſouvent qu'en théorie : que l'on juge des abus d'un pouvoir illimité dans les grands qui ne connaiſſent ni la ſouffrance, ni la pitié ; dans des parvenus avides de jouir, fiers de commander, & dans des ſubalternes avides de parvenir ; que l'on juge ſi des écrivains ſpéculatifs ont eu raiſon d'avancer que le deſpotiſme en Turquie, n'eſt pas un ſi grand mal que l'on penſe, parce que réſidant en la perſonne du ſouverain, il ne doit peſer que ſur les grands qui l'entourent : ſans doute, comme diſent les Turcs : *Le ſabre du ſultan ne deſcend pas juſqu'à la pouſſière* : mais ce ſabre il le dépoſe dans les mains de ſon viſir, qui le remet au pacha, d'où il paſſe au *motſallam*, à l'*aga*, & juſqu'au dernier *delibache*, enſorte qu'il ſe trouve à la portée de tout le monde, & frappe juſqu'aux plus viles têtes. Ce qui fait l'erreur de ces raiſonnemens, eſt l'état du peuple de Conſtantinople, pourquoi le ſultan ſe donne des ſoins qu'en effet l'on ne prend pas ailleurs ; mais ces ſoins qu'il rend à ſa ſûreté perſonnelle, n'exiſtent pas pour le reſte de l'empire ; l'on peut dire même qu'ils y ſont de facheux effets ; car ſi Conſtantinople manque de vivres, l'on affame dix provinces pour lui en fournir. Cependant, eſt-ce par la capitale que l'empire exiſte ou par les provinces ? En cas de

La Troade.

guerre, est-ce la capitale qui fournit des soldats & les nourrit, ou bien les provinces? C'est donc dans les provinces qu'il faut étudier l'action du despotisme, & en Turquie, comme par-tout ailleurs, cette étude convainct que le pouvoir arbitraire dans le souverain est funeste à l'état, parce que du souverain il se transmet nécessairement à ses préposés, & que dans cette transmission il devient d'autant plus abusif qu'il descend davantage, puisqu'il est vrai que le plus dur des tyrans est l'esclave qui devient maître.

En chaque gouvernement, le pacha étant l'image du sultan, il est comme lui despote absolu; il réunit tous les pouvoirs en sa personne; il est chef & du militaire & des finances, & de la police & de la justice criminelle; il a droit de vie & de mort; il peut faire à son gré la paix ou la guerre; en un mot, il peut tout. Le but principal de tant d'autorité, est de percevoir le tribut : ce devoir rempli, on n'en exige pas d'autre, l'on ne s'inquiette pas même de quelle manière l'agent pourvoit à le remplir : les moyens sont à sa discrétion.

A titre d'image du sultan, le pacha est chef de toute la police de son gouvernement, & sous ce titre il faut comprendre aussi la justice criminelle; il a le droit le plus absolu de vie

&

[redacted] La Troade.

& de mort, il l'exerce ſans formalité, ſans appel; par-tout où il rencontre un délit, il fait ſaiſir le coupable, & les bourreaux qui l'accompagnent l'étranglent ou lui coupent la tête ſur-le-champ, quelquefois ils ne dédaignent pas de remplir leur office.

L'adminiſtration de la juſtice contentieuſe eſt le ſeul article que les ſultans aient ſouſtrait au pouvoir exécutif des pachas, ſoit parce qu'ils ont ſenti l'énormité des abus qui en réſulteraient, ſoit parce qu'ils ont connu qu'elle exigeait un temps & des connaiſſances que leurs lieutenans n'auraient pas. Ils y ont prépoſé d'autres officiers qui, par une ſage diſpoſition, ſont indépendans du pacha; mais comme leur juriſdiction eſt fondée ſur les mêmes principes que le gouvernement, elle a les mêmes inconvéniens.

Tous les magiſtrats de l'empire s'appèlent *cadis*, c'eſt-à-dire *juges*; ils dépendent d'un chef principal qui réſide à Conſtantinople, le titre de ſa dignité eſt celui de *cadi el aſkar* ou *juge de l'armée*, ce qui indique, comme je l'ai déjà dit, que le pouvoir eſt abſolument militaire & réſide entièrement dans l'armée & dans ſon chef. Ce grand *cadi* nomme les juges des principales villes; ces juges, à leur tour, en nomment d'autres dans les lieux de

[redacted]
la Troade.

leurs dépendances. Mais quel est le titre pour être nommé ? Toujours de l'argent ! Tous ces emplois, comme ceux du gouvernement, sont à l'enchère & sont également affermés pour un an. Qu'arrive-t-il de-là ? que les fermiers se hâtent de recouvrer leurs avances, d'obtenir l'intérêt de leur argent & d'en retirer même un bénéfice. Or, quel peut être l'effet de ces dispositions dans des hommes qui ont en main la balance où les citoyens viennent déposer leurs biens.

Le lieu où ces juges rendent leurs arrêts ne répond presque jamais à l'idée de l'emploi sacré qui s'y exerce. Dans un appartement nu & en dégât, quelquefois dans sa propre maison, le cadi s'assied sur une natte ou sur un mauvais tapis; à ses côtés sont des scribes & quelques domestiques, la porte est ouverte à tout le monde. Les parties comparaissent, & là, sans interprètes, sans procureur, chacun plaide lui-même sa cause. Assis sur les talons, les plaideurs énoncent les faits, discutent, répondent, contestent, argumentent tour-à-tour; quelquefois les débats sont violens, mais les cris des scribes & le bâton du cadi rétablissent l'ordre & le silence. Fumant gravement sa pipe & roulant du bout des doigts la pointe de sa barbe, ce juge écoute, interroge & finit

par prononcer un arrêt ſans appel, qui n'a que deux mois tout au plus de délai. Les parties ſe retirent peu contentes, ſe retirent cependant avec reſpect, & paient un ſalaire évalué le dixième du fonds ſans réclamer contre la décision, parce qu'elle eſt toujours motivée ſur l'infaillible *coran*.

La Troade.

Fin du vingt-neuvième Volume.

TABLE DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

Fin de la Table de Chapitres.

